

Expériences

Pierre Ruseray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

pierre ruseray

EXPERIENCES

le septieme rayon

new

Pour que son amour échappe à l'emprise du temps et à l'érosion du désir, Pierre veut atteindre l'absolu : posséder totalement sa femme Claudine, l'obliger à une soumission complète et aveugle, pénétrer son âme et son corps de toute les manières possibles, lui faire goûter les joies troubles de l'asservissement sexuel.

L'épouse docile et son maître obscur s'engagent sur la voie de la perversion : Pierre la guide hors des sentiers classiques de l'amour conjugal, l'offrent en spectacle ou en pâture à d'autres hommes, l'obligeant au saphisme, lui faisant connaître les affres et les délices de l'humiliation ou de la violence.

L'itinéraire érotique des amants les conduits à des plaisirs extrêmes : les expériences s'enchaînent à un rythme soutenu, décrites dans un style très précis qui rend un hommage appuyé au marquis de Sade ou à « Histoire d'O »

Un roman qui s'inscrit dans la plus pure tradition de l'initiation libertine.

Un jeu extatique mais dangereux, qu'on ne saurait observer d'une manière tout à fait détachée...

Pierre Ruseray

EXPERIENCES

Collection Le Septième Rayon

Éditions Dominique Leroy
Paris

Table des matières

Première partie

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Deuxième partie

Chapitre premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Première partie

CHAPITRE PREMIER

Pierre rêvait devant cette forme nue qui accrochait son regard et lui faisait barrage. Étendu près de Claudine endormie, douce et lourde, dans la tiédeur d'un après-midi d'été, la tête tournée vers elle, un peu en contrebas car il avait négligé l'oreiller, il songeait aux collines de son enfance dont les rondeurs adoucies d'une usure enfuie avaient barré son horizon pendant qu'il croissait à la vie, ondes harmonieuses venues du fond des temps, protectrices, rassurantes, mais à la longue pesantes par l'inaltérable limitation du regard, la constante bordure de tout élan, le renouvellement journalier des limites de la veille, la borne multiple et obstinée des jaillissements nécessaires de son cœur d'adolescent. Comme sur la ligne de ces monts à la douceur trop proche, présents et jamais effacés, il laissait errer ses yeux, maintenant, sur le contour arrondi d'une épaule suivi du gonflement solide du torse qui se cassait à la taille pour surgir aussitôt dans la montée abrupte d'une hanche dont la courbe dominatrice s'imposait par sa plénitude à cette ligne de crête où parfois la peau allumait un reflet d'arc-en-ciel, et qui se continuait, déjà loin, par la masse fuyante et molle de la cuisse pour se perdre, après la nouvelle cassure du genou, dans le fuseau incertain d'une jambe dorée. Cela, c'était son domaine actuel, son espace de conquête et de domination, son intérêt constant, et aussi sa limite. Depuis qu'il avait dénudé le corps de Claudine, il avait fait sienne la géographie de ces formes, s'y était enlisé complaisamment ; il prenait chaque jour les mêmes itinéraires sur les mêmes saillies des seins et de la croupe, furetait les mêmes sillons, pétrissait la même argile tiède de cet été de chair. Il était le maître de ce domaine, il s'y plaisait, il y trouvait tour à tour le plaisir de la course et celui du repos. Cette femme était à lui. Il en connaissait les moindres secrets, comme il en avait été des chemins de son enfance. Il s'y trouvait bien. Mais là, face à cette forme à contre-jour qui heurtait la lumière de la fenêtre et en limitait le débit, il repensait à cette obsession du paysage toujours le même, fini, irrémédiablement figé, où le regard s'arrêtait au même endroit, avait chaque jour la même portée, butait contre le même mur et revenait inlassablement plus bas sur l'espace borné qui lui était permis. Là, il avait senti se former en lui le désir, d'abord vague, puis tenace, d'aller au-delà, de percer cette barrière, de la faire céder et de conquérir ce qui était après. À l'âge d'homme, il l'avait fait, et d'autres horizons lui étaient apparus, dont il avait pris la mesure, ramenant à une cuvette dérisoire le monde de ses premières années.

Cette femme qui barrait sa lumière comme les collines du clos pays

de son enfance, il sentait qu'elle était, elle aussi, une limite. Fallait-il que son regard recommence à rester accroché aux mêmes formes, que son ambition, que son désir tournent en rond dans le velours d'un même nid où une peau vivante, souple et diverse, était comme le manteau des herbes et des feuillages du pays toujours humide et frais où rien ne heurtait mais où tout était connu ?

Depuis qu'il avait rencontré Claudine, il y avait eu les phases de l'éveil, de la conquête, de l'installation. Maintenant, il l'exploitait, comme une forêt dont il eût fait régulièrement et à sa convenance tomber les arbres dociles préalablement répertoriés, qui ne demandaient qu'à se coucher à ses pieds. Jamais d'accident. Chaque jour avait sa coupe. Les layons étaient droits et la forêt sans mystère allongeait ponctuellement sur la couche spongieuse de son sous-bois moussu, ses futaies consentantes que d'autres dominaient, toujours prêtes à suivre quand il déciderait de leur tour.

Il avait connu Claudine dans les bras d'un ami. Leur union étant artificielle et quelconque, il l'avait facilement attirée à lui, séduit par la saveur visuelle de sa chair, toute en harmonie, avec une puissance enveloppée de grâce dans un potelé précieux. Claudine était, alors, déjà intensément femelle en tout, sauf dans le plaisir qui lui était incertain, latent plus que révélé. Elle en avait éprouvé assez pour sentir qu'il pouvait être autre chose. Elle était alors à ce moment de tension où il pouvait se produire un éclatement si un élément extérieur mal déterminé mais suffisamment conçu, venait allumer de son éclair le bouillonnement souterrain. Pierre avait été ce révélateur. Claudine, séduite par son autorité, son prestige intellectuel, par son physique aussi quoique à un degré moindre, s'était d'abord donné la satisfaction inégalable jusque-là pour elle, de se sentir désirée. Elle se plongeait dans ses caresses comme dans son bain préféré, en goûtant à satiété la mousse sur sa peau, puis se faisait donner, de préférence par la bouche de Pierre, un orgasme tout personnel. Déjà, elle s'estimait heureuse.

Mais, en quelques mois de jeux de ce genre, elle prit un plaisir de plus en plus irritant à sentir avec quelle application et quel raffinement Pierre jouait des ondes que sa peau et l'orée de son sexe émettaient avec une richesse toujours plus fournie. Confusément, elle appela autre chose que son égoïste orgasme d'adolescente, elle s'émut de plus en plus à sentir en elle la jouissance de Pierre. De proche en proche, la réception dans son ventre de la verge de son amant lui parut être autre chose qu'une manifestation de bonne volonté, elle se prit à vibrer aux halètements de Pierre et aux saccades de son spasme. Un jour, enfin, elle sentit partir de son vagin, loin du clitoris, une vague de volupté qui la submergea : elle avait accédé à la vraie jouissance.

Son comportement en fut changé. Nue dans un lit avec son amant, elle cessa de minauder et de s'amuser seule, quitte à recevoir avec soumission les coups de boutoir du mâle ; l'exposition de sa chair nue, son pétrissage par des mains viriles, furent subis avec la conviction de s'offrir, de provoquer le désir de l'autre non pour en être flattée, mais pour se porter au-devant de sa satisfaction, se fondre en lui et éclater d'un plaisir qu'elle ne commandait plus, qui n'était plus uniquement le sien.

Pierre, dans sa rêverie, revivait cette période où il avait senti progressivement Claudine s'amollir dans ses mains jusqu'à devenir une pâte à sculpter, à laquelle il donnait, selon sa volonté, au moment choisi par lui, la forme enfiévrée d'une femme jaillissant d'elle-même. Il sourit en revoyant les progrès physiques de son élève, l'éveil des lombes et des fesses, douces et pleines, pulpeuses et fermes, au début indifférentes à toutes sensations, qui, rapidement avait libéré des frissons nouveaux, surtout, bizarrerie de la nature, quand il la caressait nue, debout contre lui. Alors, la palpation multiple et appliquée des fesses et des reins, jointe au fait que la pression exercée rapprochait les sexes en un pseudo-accouplement, donnait au baiser où s'unissaient leurs lèvres et luttaient leurs langues, une saveur prémonitoire du spasme.

Il s'amusait parfois, taquin, avec une pointe de perversité, à dissiper cette bouffée de volupté par une discrète incursion entre les lobes frissonnants abandonnés en toute confiance dans ses mains, qui se resserraient brusquement en un sursaut, piètre défense d'un orifice secret livré malgré lui à un doigt autoritaire et dur.

Cela l'amena à revivre le premier assaut de sodomie qu'il lui imposa – car elle en avait horreur – par jeu et par satisfaction de mâle, plus que par goût. Là, déjà, il avait essayé d'aller plus loin.

D'abord, il avait voulu tester son amour en lui faisant donner la seule virginité qui lui restât, démarche normale de tout mâle. Mais là où d'autres voient le point final de leur inventaire, Pierre tâtonnant et encore incertain, sentait confusément que c'était un départ.

Cela s'est passé un après-midi, après une brève dispute dont il avait oublié le motif. Il avait constaté que souvent les mouvements de mauvaise humeur de Claudine n'étaient pas sincères. Il y décelait une sorte de provocation tendant à l'amener à manifester son autorité de mâle. Elle en avait besoin, la recherchait, l'appréciait. Au besoin elle la suscitait en se mettant dans un mauvais cas pour se sentir un peu rudoyée, réfrénée et finalement dominée. Cela se passait la plupart du temps en paroles, dialogues à caractère de combat où elle savait qu'elle avait le dessous et où elle admirait la stratégie verbale de Pierre qui la prenait toujours en défaut, lui démontrant qu'elle avait tort et la rendant à sa merci. Elle y avait quelquefois mêlé, les jours où

elle était particulièrement nerveuse, une provocation physique traduisant une recherche inconsciente des coups. Elle avait ainsi reçu quelques gifles, chocs brûlants qui l'illuminaient d'un soleil de chaleur interne, douche de feu qui procurait la détente comme le spasme, dans un embrasement plus sec. Elle avait aussi reçu quelques fessées enfantines. Mais l'effet en était moins saisissant que la gifle et, la première surprise passée, cela tournait à la caresse de la croupe, un peu cuisante certes, mais qui se terminait vite en malaxage puis en massage du sexe et enfin en accouplement. Pierre, en effet, ne résistait pas longtemps à la vue de ces rondeurs tant désirées et sa verge remplaçait vite sa main. La position seule traduisait la genèse de l'événement.

Pierre sentait ce besoin de possession subie dans l'infériorité qui émanait du comportement très féminin de Claudine. Il sentait aussi le sien propre qui était de dominer toujours plus, d'aller plus loin que l'abandon de cette chair folle de plaisir sous son étreinte. Au fond, en la faisant jouir après qu'elle l'avait énervé, il avait l'impression, bien que l'ayant à sa merci, d'abdiquer et d'être frustré de sa vraie victoire de mâle, d'être en quelque sorte dupé et nargué. C'est pourquoi s'était fait jour en lui l'idée lente et tenace de tracer devant eux une voie nouvelle, irréversible et dure dans sa netteté, d'imposer sa marque à cette chair trop victorieuse dans sa soumission, qui se refermait sur lui comme la mer sur le plongeur, déchirée et violée dans un grand éclaboussement, mais étale et sereine la minute d'après. Ainsi le sentiment de la souffrance imposée, de la jouissance égoïste, s'était formé en lui. Quelque temps dominé par le goût du plaisir partagé, ce dernier lui était apparu de plus en plus comme une étape à franchir.

Ce fut ce jour-là qu'il se décida, mi par curiosité, mi pour céder à ce nouveau penchant.

Elle s'attendait peut-être à une gifle, peut-être à une fessée-caresse. Elle eut droit à une figure figée, froide, distante. Elle en fut surprise, peinée et vite inquiète. Plus que tout, elle redoutait le détachement de sa part. Qu'il ne s'intéressât plus à elle lui était insupportable. Ce changement d'attitude rompit le charme et elle sollicita tout de go une explication :

— Mais qu'as-tu donc ? Tu es fâché ?

Oui, il était fâché – et indifférent. La capitulation de Claudine fut rapide. Elle mit bas les armes et négocia sa reddition. Voulait-il lui faire l'amour ? Voulait-il la battre ? Mais qu'avait-il donc ? En avait-il assez d'elle ? Elle s'affola vite. Que fallait-il qu'elle fît pour rentrer en grâce ? Elle avait bien mérité une fessée. Elle s'offrait à la recevoir. Il distingua, dans sa manière de faire, autre chose que l'habituel prétexte à se dénuder pour, après quelques tapes, finir possédée et jouissante. Elle était disposée à donner quelque chose, un gage. Elle envisageait

d'être réellement punie, peut-être de souffrir pour payer. C'était le moment. Elle le suppliait de revenir vers elle, de sortir de son isolement, de s'intéresser à nouveau à son mystère peut-être renouvelé. Ses grands yeux violets n'étaient plus mutins, ils étaient inquiets, angoissés, ils cherchaient une chose à laquelle ils n'étaient pas habitués. Ils quémandaient. Ils attendaient.

— Es-tu sincère en voulant te faire pardonner ? Prouve-le. Pas de paroles, des actes. Fais quelque chose qui te coûte !

Mais quoi ? Elle voulait bien, mais elle était dénuée d'imagination. Et puis, en femme pratique, pourquoi aller au devant des demandes de l'autre, au risque de trop payer ?

— Cherche !

— Fesse-moi.

— Non, laissa-t-il tomber avec un geste de mépris.

— Alors quoi ?

Il s'enflamma, la saisit aux épaules, la secoua et, les dents serrées, près de sa bouche qu'une froide barrière l'empêchait d'embrasser, il lui marmonna, dans un grondement rauque :

— La chose que tu ne m'as jamais donnée. Tu sais ? La virginité qui te reste. Ce que tu n'aimes pas. Ce que tu ignores et qui heurte ton conformisme. Ce que tu n'es jamais assez forte pour m'offrir de toi-même. Ce que tu me refuses par égoïsme, pour éviter une gêne, une douleur et l'humiliation de voir que la possession de ton sexe pour qui toute l'humanité devrait se prosterner, n'est pas assez pour moi. Je veux cette possession nouvelle. Je peux te l'imposer de force, tu le sais. Mais j'attends de toi que tu m'en fasses l'offrande, que tu viennes toute seule te mettre nue dans la position ravalante où la tête s'enfouit et s'efface, où la croupe tendue, monumentale, est tout ton être, masse de chair à vaincre, objet de conquête aveugle que le sexe même ne différencie plus.

Trop emporté, il n'attendit pas cet accord qu'il avait requis et en tint pour quitte ce corps flageolant où aucune raideur n'indiquait la lutte.

Il la poussa sur le canapé, l'y courba, la troussa, arracha la mince barrière qui empêchait la croupe de s'épandre en ses doubles rondeurs veloutées et, d'un doigt direct, viola l'orifice. Il y eut un sursaut, une crispation générale, un cri, mais elle ne chercha pas à fuir. Ça ne lui plaisait pas, mais elle se laissait faire.

Dans la lancée de son assaut qu'il voulait traumatisant par sa rigoureuse brièveté, il sortit son sexe que la tension de ce nouveau désir rendait plus dur et gros que d'habitude et le présenta à l'ouverture à peine libérée de son doigt. Il pesa. Elle gémit. Il pesa encore, s'arc-boutant aux hanches, pressé, brutal, volontaire dans son dessein de saccager, de blesser, de marquer.

Mais le corps a des contraintes lourdes, basses, obscurément butées, où l'inintelligence de la matière laisse passer très haut, sans en être affectée, les flambées de l'esprit. Rien n'y fit. L'orifice resserré à disparaître et la douleur de son propre membre lui indiquèrent vite que les galops de hussard sont du domaine des rodomontades. Peut-être, tendu comme il l'était, n'aurait-il pas hésité à la blesser. Mais le non-sens de se faire du mal à lui-même lui apparut, sans compter la perspective d'un échec même en prenant sa part de douleur. Hypocritement, mais dans la lignée de sa volonté de domination, il en rendit responsable la victime.

— Tu te refuses, hein ? Tu crois arrêter mon assaut ?

— Mais non. Je ne fais rien. Ça se fait tout seul, souffla-t-elle, consentante et confuse. Ce n'est pas possible.

— Si, c'est possible. Tu vas voir.

Il pensa à la fesser. La tentation de cette chair sans défense, étalée sous ses yeux, était grande. Mais il se calmait et redevenait logique. Cela n'apporterait rien. Il fallait maintenant être plus technique.

— Mets-toi nue et reste-là. Je reviens.

Peu après, il la trouva à demi étendue sur le canapé, sa position en chien de fusil, traduisant son attente angoissée, l'empêchant de s'étendre, la tête enfouie dans son bras replié, la torsion de son buste posé à plat donnant à la croupe la prédominance d'une offrande timide et mal assurée. Il la caressa puis s'étendit malaisément près d'elle. Son sexe, à la menace toujours dure et tendue, s'enfouit dans la chair froide de la croupe qu'il sentit frissonner. Il y était comme embusqué. Il prolongea cet affût.

— Tu as peur. Pourtant c'est moi qui suis là. Ton corps me reconnaît. Il s'assouplit. Je t'aborde d'une manière nouvelle. Mais c'est moi qui frappe et tu vas m'ouvrir. Je suis fait pour être en toi. J'y suis toujours. Tu me portes en toi. Tu n'aspirez qu'à ma pénétration. Sache l'identifier dans ta nuit, hors des moyens communs. Tes yeux de caressant velours ne me voient pas. Ta bouche mord ton bras et est seule. Ton sexe délaissé n'est plus la voie de mon passage. Pourtant, je vais être en toi, dur, lourd, surprenant d'une gêne envahissante. Mais ce sera moi. Par un seul point de ton corps où tout est concentré. Un lieu nouveau où tu ne me connais pas, où tu n'as connu personne, aucun signe, aucune tentative, aucune présence. Une nuit où tu ne seras pas seule, où il y aura une manifestation, une intrusion, un danger. Mais tu sauras que c'est moi par un toucher nouveau, sans tes mains, sans tes yeux, sans ta bouche, sans ton sexe. Ta pénétration sera surprenante, mais tu l'accueilleras comme les autres, plus que les autres : tes sens déroutés apprendront une seconde manière de me percevoir. Leur confusion sera jeunesse et vigueur. Ce choc étincellera et embrasera l'ombre de ton attente. Tu seras éclairée de moi.

Ces paroles inhabituelles baignèrent Claudine d'une douceur tendue et mêlèrent à son angoisse un étrange espoir.

Le doigt fureteur revint, nanti d'une matière onctueuse qui ajouta son effet physique à sa détente.

Lorsqu'il la disposa mieux, elle était d'une souple matière où la lourde inertie s'animait d'une gauche bonne volonté.

Le sexe se présenta à nouveau, mais sa pression était diffuse et glissante. Elle en eut moins peur et se laissa aller, prête à se reprendre aussitôt.

Mais la crème rendait confuse la réaction de ses muscles. Elle sentit que leur contrôle lui échappait et qu'une présence gênante était déjà en elle, suscitant une panique où dominaient des réactions d'ordre naturel bien loin des jeux de l'amour. Elle fut plus surprise et confuse qu'endolorie. Mais l'impression de grosseur s'enfla et l'envahit : c'était énorme, insupportable, sans commune mesure avec ce qu'elle eût ressenti dans son sexe.

Elle haleta, geignit.

— Voilà ! Tu me reçois, constata Pierre enfin sûr d'éviter l'échec.

Sa confiance lui revint et avec elle l'aspiration à la démesure.

— Ce n'est que le début, je vais pousser et te fendre !

Il poussa. Elle serra. Sa timide tendance à l'acceptation s'effondra. Elle cria et tenta de se dégager. Agrippé aux hanches, il se maintenait. Elle tenta de ramper sur le canapé par une fuite dérisoire. Il la suivit, la coinça et tomba sur elle, la pourfendant de toutes ses forces. Elle hurla et s'aplatit, secouée de sanglots. Ses lombes tordus par l'élancement d'une brûlure, semblaient occupés par un immense corps à la pression multiple et intolérable.

— Arrête !

— Pourquoi ? Tu es prise maintenant. Habitue-toi. Décontracte-toi. Laisse faire.

Il lui baisait la nuque, l'étouffant de son poids. L'énorme chose bougeait lentement et agitait son ventre de mouvements diffus. Elle s'efforça de les dominer.

— Tu pleures ? Donne-moi ta joue.

Elle tourna la tête comme elle put et il cueillit une larme d'une lèvre sèche et chaude. Elle ne se défendait plus, inerte, pensant instinctivement limiter par son immobilité cette extrême pression qui l'affolait.

Sentant qu'il n'avait plus besoin de la maintenir, Pierre libéra sa main droite et, la glissant entre le velours du canapé et l'amoncellement de leurs corps, il atteignit son sexe et commença sa caresse habituelle.

Au début, Claudine la sentit avec détachement, mais elle y vit un retour en terrain connu et cela lui donna le calme, fait d'espoir plus

que de réalité, du marin angoissé qui aperçoit le port.

— Détends-toi ! Laisse-toi faire. Abandonne-toi. Tu vois que tu ne risques rien. Goûte maintenant le plaisir pervers de ton extrême impudeur. Pense à mon membre fiché directement dans ta croupe, sans le détour du sexe.

Cette vision la secoua d'un mouvement convulsif :

— Doucement ! Idiote, tu sais bien m'offrir tes fesses d'habitude. Maintenant je les possède mieux que jamais. Tu ne veux plus ? Si, tu veux. Montre-moi que tu veux. Cambre-toi. Fais saillir de toi-même ta croupe, que ma pénétration s'accroisse de ton aide, de ton consentement, de ton amour, de ton impudeur et de ta grâce.

Il se souleva un peu en se retirant à moitié. Lentement, il vit les fesses dodues et douces, curieusement emboulées sur son membre, se relever, les reins se creuser, et son pubis coller à nouveau à cette masse fraîche et veloutée.

Il retomba sur elle, intensifiant à la fois les mouvements de sa main et de son membre. Sa tension était à son comble, stimulée par cette obéissance nouvelle.

Le plaisir le surprit. Comprenant que Claudine ne pouvait pas le suivre, il s'y adonna tout entier, rapide, sec, mêlant ses halètements à ceux de sa femme qui n'étaient que l'effet physique de son propre mouvement. Il lui mordit l'épaule et s'immobilisa enfin.

Lorsqu'il la retourna, le visage en larmes, les yeux brouillés mais à nouveau confiants, il lui pinça le menton et elle lui sourit. Leur baiser fut immense. Puis sa bouche termina sur le sexe mal caressé l'œuvre d'amour asynchrone où les plaisirs, s'ils n'avaient pu concorder, s'étaient engagés dans la même atmosphère permanente d'union.

Pierre, à cette évocation, sentit le désir renaître en lui. Il tendit la main vers cette croupe qu'il venait d'imaginer dans le tumulte mais qui, dans la molle détente du sommeil, n'était même pas ébranlée par les lentes pulsations du souffle de la dormeuse.

Il s'arrêta. Pourquoi reprendre un plaisir connu ? Il eut soudain la vide impression de l'inutilité du geste : il en connaissait les effets, il venait de les ressentir. Ce serait pareil, au mieux, et probablement moins intense. L'amertume du banal lui monta aux lèvres. C'était fait avant que de commencer.

Il prit alors une conscience aiguë des limites étroites de l'amour : le plaisir revient parce que le désir renaît, besoin animal venu du fond des âges, instinct de bête, nécessité psycho-chimique de l'organisme. Son retentissement, sa dimension cérébrale, ne sont que le fragile écho faiblissant d'un tonnerre antérieur, une grimace de comédie par rapport au grand choc de la première surprise.

Cela lui fit mal, physiquement, comme s'il s'enfonçait soudain dans la chambre obscurcie, boîte oblongue close de noir où la fenêtre était

la seule issue aux contours mesurés et menaçants. Enfermé. Il était enfermé dans un très petit univers dont il savait tout, comme le prisonnier dans sa cellule. On désire, mais ce n'est qu'un ensemble de pressions internes, on possède, mais c'est une promenade en pays conquis, on se désintéresse, puis les besoins reviennent et le cycle reprend, chaque fois moins intense. Le fruste mouvement de va-et-vient des sexes accouplés lui apparut, dans sa dérision, comme la pauvre illustration des flux et reflux des impulsions dites de l'amour. Tout cela jusqu'à ce que le temps de lassitude devienne de plus en plus grand entre les retours du désir... C'était cela, la vie, la passion : un pendule qui bat, s'amortissant...

Alors il comprit l'errance des éternels voyageurs lassés d'un paysage dès qu'ils l'ont découvert, qui repartent toujours ailleurs, toujours plus avant, quêtant ce qu'ils ont déjà car ils ne l'ont plus dès qu'ils l'ont eu. Changer, passer d'une femme à l'autre, recommencer la marche, suivre cette route qui traverse des champs et des bois, les mêmes, des villes et des ports, semblables, laissant à l'œil la gymnastique d'accommodations changeantes dans une atmosphère de déjà-vu, conquérir Sophie pour aller vers Monique et recommencer avec Véronique ? C'est le lot de tous ceux qu'une maturité affective virile fait évoluer bien au-dessus des culs-de-jatte de la fleur bleue.

Il quitterait Claudine un jour, dans la fumée refroidie des tabagies désertes, écrasant le bout sec du cigare qu'il ne pourrait plus caresser de la flamme gourmande dont il réchauffait ses premières bouffées, leur disant son plaisir dans sa préciosité, car il n'existerait plus.

La quitter. Pensée qui lui nouait la gorge, alors qu'elle était la colombe palpitante dans sa main étonnée, que le velours sombre de sa voix, le contour ondoyant de son corps dansant, la ventouse tiède de ses lèvres et l'onctuosité douillette de sa peau, entretenaient en lui une nécessité de possession permanente et laissaient, après l'amour, son désir encore luisant tout bas au fond de la lampe jamais éteinte de sa jalouse faction.

Pourtant, il en serait ainsi. En cet instant où l'idée d'un plaisir intense et secret, lui donnait l'ardeur de le renouveler et, lui disant ce qu'il serait, en laissait aussitôt la réalisation sans grâce, il vit au loin sa passion vieillie et lui trouva un goût de froid. L'avenir lui avait glacé le regard, comme une banlieue brumeuse et grise à la vitre d'un train lorsque, sortant des rêves de la nuit et sentant l'arrivée proche, on lance un premier coup de sonde dans le réel et qu'on voit où l'on va. Image poignante du bonheur détruit, comme transparait celle de la mort sur le visage d'une vieille endormie, les yeux caves, le nez pincé et la bouche ouverte, pleine de noir.

Non, il fallait sauver cette chaude vie, bannir l'usure, renouveler, recréer, abolir le temps en lui ôtant, dans une brillance se rallumant

partout, la possibilité de ternir. Une buée se dépose sur une facette, un rayon en fait flamber une autre, puis une autre et encore une autre. Leur passion serait comme la masse neigeuse des montagnes où le nuage éteint de son aile sombre la crête que le soleil irisait tandis qu'un pic s'allume plus loin, est éteint à son tour, mais un autre, dix autres, s'arrachent à la grisaille, y retournent et en rejaillissent, faisant tourner en rond la nuée toujours plus courte que ce qu'elle cherche à voiler.

Se coucher et bondir, se tapir, pas tomber, puis s'élancer, plus haut. Être perpétuellement mobile et leurrer la main noire qui vous poursuit, la sentir se refermer toujours derrière, entendre claquer ses doigts sur sa paume vide, échapper et jaillir. Se dépasser.

Il fallait donc marcher hors des sentiers rebattus de l'amour de tout le monde, s'avancer sur des terres inconnues, sans savoir où l'on va, prêt à sentir l'étreinte grandiose d'un paysage insoupçonné, mais aussi la plate déconvenue de la grisaille qui s'étend, monotone, derrière la colline gravis dans la sueur et l'angoisse.

Sortir de l'amour classique et limité du couple. Faire des choses nouvelles, inconnues ou interdites. Risquer l'ennui, la douleur gratuite, le dégoût. Mais découvrir peut-être les sensations dont on sent qu'elles doivent exister et qu'on cherche comme la pépite dans le sable atone. Miser sur un numéro choisi avec soin mais menaçant d'inconnu et attendre que l'éclatement des sens dise qu'on a gagné ou qu'une amère lassitude emporte le jeton comme le radeau sec et froid du croupier.

Ce serait un jeu, une éternelle roulette où leur amour se remettrait en cause, se renforçant ou s'amenuisant encore plus vite selon la boule. Mais s'il ne jouait pas, ce serait quand même un acheminement certain vers la perte.

Comment réagirait-elle ? Qu'y avait-il, au fond, dans cette femme endormie près de lui, être fini bordé de contours gracieux, dont l'apparence extérieure provoquait son désir, mais dont la personnalité, l'inconscient, les tendances, les aspirations, inconnues d'elle-même sans doute, étaient un vaste monde obscur, vierge de toute analyse, que quelques signes éclairaient parfois sans qu'on puisse cependant distinguer dans leur halo la réalité d'une ligne, de l'apparence d'un reflet.

Certes, sa sensualité s'était éveillée de manière prometteuse et le terrain en semblait riche de possibilités encore réservées. Mais où étaient ses limites ? Quand le désir se changerait-il en lassitude et le besoin d'action en molle flottaison dans le connu ? Y avait-il, même en elle, des compartiments nouveaux à découvrir après en avoir fait sauter la serrure, ou avait-il maintenant éclairé l'unique pièce d'une petite maison fruste, une fleur bleue à la fenêtre, que tant de femmes

ont pour tout bien à offrir à celui qui, devant la porte, a eu la conviction d'entrer dans un palais qui n'était que dans son imagination ? Et même s'il y avait des pièces nouvelles où pénétrer, les tabous, les interdits, les habitudes reçues, ne seraient-ils pas d'indéchiffrables serrures qui arrêteraient toute progression vers une découverte en elle-même possible ? Que d'inconnues, que de dangers ! Il n'aurait pour chercher sa voie dans ce dédale que son flair, son doigté et surtout son désir.

Il en revenait toujours là. Son désir actuel, mordant, intense, permanent, lumière de sa vie, il le voyait, à terme, vacillant et mourant comme une flamme sans huile ; il voulait le garder, le regonfler périodiquement, lui donner des couleurs nouvelles. Cette femme qu'il aimait, en laquelle il se projetait, il voulait se donner l'angoissante impression de la faire éclater, de la disperser, de la perdre dans des folies paroxystiques, pour la recréer, la faire renaître à son amour, avec chaque fois la fraîche jouvence du renouveau, comme le ruisseau, après avoir livré son cristal embué sous la caresse des arbres, se perd en bouillonnant dans une fente noire et quitte le monde réel, pour resurgir plus loin dans la candide apparence roucoulande d'une source dans laquelle les lèvres du voyageur attendri ne reconnaissent pas l'eau qu'elles ont déjà bue plus haut.

Ainsi, il la perdrait dans l'enfer brûlant et tourbillonnant des coups qui l'isoleraient un moment dans une caverne fauve où elle souffrirait, seule, ne recevant de lui que sa force aveugle et insensible. Elle se sentirait isolée, perdue, abandonnée, puis il la retrouverait et la caverne se changerait en écrin de verdure protecteur où son amour chanterait avec les oiseaux.

Il ferait éclater leur intimité en ouvrant leurs amours à d'autres humains, sa pudeur s'offrirait en hommage à sa puissance, il la donnerait à d'autres, réalisant ainsi l'apparence de la séparation, il ferait prendre à la résonance de ses sensations des échos nouveaux, à une échelle inconnue d'elle, où elle n'aurait plus de repère et par conséquent plus de limite, il la jetterait, pantin désarticulé ne coordonnant plus ses mouvements ni ses idées, à des hommes et des femmes obsédés de désir qui seraient pour elle une mer de sensations entrechoquées, d'une force inépuisable où elle se ferait balloter, sans direction et sans but, jusqu'à ce qu'il l'en arrache et la ramène au monde et à lui, cueillant le regard nouveau, frais et étonné, qu'elle livrerait au sien après la fantasmagorie du tumulte.

Surtout, au cours de cette gradation d'expériences successives, il s'insinuerait en elle plus qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, par la voie la plus complète, la plus ramifiée, la plus totale, celle de sa volonté. Il arriverait à vouloir à sa place : elle lui serait toujours ouverte et il serait toujours en elle. Il comblerait ainsi son instinct fondamental de

femelle : être possédée.

Mais, par-dessus tout, il se donnerait à lui le désir de maintenir cette possession. Le conquérant libre dans le monde infini des êtres, doit trouver dans le territoire occupé les charmes divers de ceux qu'il pourrait envahir, sans quoi, vainqueur plein d'ennui, il retire ses troupes et part. On commence par vouloir posséder. Ensuite, il faut vouloir continuer.

En se jetant dans la voie inconnue des amours hors du commun, Pierre sentait intensément cette conjonction formidablement dynamisante de la possession totale de cette femme qui le comblait et du renouvellement assuré de sa volonté de continuer sa domination.

Il y voyait le secret, en amour, du mouvement perpétuel.

Il se sentait pur.

Elle dormait, dans ses formes rondes, calme, lourde de force vivante, ignorante du regard de feu qui la fouillait.

CHAPITRE II

Claudine était heureuse. Depuis qu'elle était sortie de la voiture, l'air doux du printemps la caressait, la forêt lui tendait ses bras multiples, encore décharnés, mais sur lesquels se gonflaient les bourgeons. Elle se sentait en harmonie profonde avec cette nature simple, saine, paisible, mais où l'on sentait couvrir une force immense et partout répandue, de germination, de développement, de richesse interne, de montée vers un état supérieur fait de vie plus intense, d'épanouissement, et finalement de volupté, de jouissance, de plénitude. Femme, elle sentait que la nature était femme, qu'elle était sa réplique et elle participait intensément, en cet après-midi où le printemps réveillait la terre endormie, à ce besoin de fécondation que la forêt espérait comme elle, aspiration latente et permanente de tout son être qui la rendait prête pour l'homme comme cet immense grouillement virtuel de végétaux devinés attendait le soleil.

Un nuage se déchira, un pan de bleu s'étira dans la grisaille comme un sourire, le soleil apparut et la toucha d'un doigt tiède. Un bruissement parcourut la forêt. Claudine le sentit fait de branches et d'oiseaux, et comme eux, elle salua ce rayon de son corps en s'offrant à lui. Elle arrêta sa course, rejeta ses bras en arrière en les tenant écartés, se cambra, tendit ses seins vers le ciel et, la tête renversée en arrière, entrouvrit ses lèvres chaudes, gonflées de sang, buvant une longue goulée de brise tiède et de soleil.

Pierre et Claude arrivaient à pas lents. Elle avait jailli, comme une biche d'un fourré, de la voiture qu'ils venaient de garer dans une allée assez éloignée de la route, dans la forêt de Fontainebleau. Ils avaient voulu s'y enfoncer le plus possible, mais le terrain était humide et sa consistance devenant douteuse, ils s'étaient arrêtés là. Ils ne se pressaient pas. Chacun méditait confusément sur le parti qu'il pourrait tirer de cette conjonction d'une forêt printanière, d'une belle fille et de leur présence à tous deux, sensuels, pleins de désirs troubles, toujours en quête de plaisirs nouveaux. Pierre était son mari. Il l'avait révélée à elle-même, lui avait fait découvrir le plaisir physique et elle s'était donnée à lui avec toute la fougue d'une féminité portée à sa plénitude. Claude était son amant avant qu'elle ne connût Pierre. Elle avait été flattée de figurer au nombre de ses multiples conquêtes mais il ne lui avait apporté qu'un plaisir modéré. Néanmoins, elle l'aimait bien et appréciait que Pierre, qui le connaissait de longue date, le reçoive souvent chez eux, ce qui lui permettait de s'amuser à des comparaisons, tout en restant la reine de ces deux hommes, situation à

laquelle elle était, entre toutes, sensible.

Ce jour-là, ils avaient décidé de prendre l'air. Ils avaient déjeuné dans un restaurant champêtre du côté de Barbizon et maintenant, ils essayaient quelques pas dans la forêt. Avec Pierre et Claude, la conversation était souvent érotique, parfois gauloise, ce qu'elle aimait moins. Elle préférait les allusions et évocations de l'un ou de l'autre la concernant, caressant son intimité de manière parfois fort impudique, mais la tenant dans un climat de volupté secrète issue du désir entrecroisé de ces deux hommes qui l'avaient fait jouir, chacun à sa manière et dont elle allumait toujours l'envie.

Cependant, après une conversation très libre et assez amusante au restaurant, elle avait peu apprécié, dans la voiture, que l'attention de Pierre et de Claude se centrât sur la nouvelle auto de Pierre. On s'était même arrêté et Pierre avait passé le volant à Claude pour qu'il l'essaie. Il y avait bien eu quelques plaisanteries de Claude sur la proximité du levier de vitesses au plancher et des jambes de Claudine. Il l'avait même priée de remonter encore sa jupe qui était pourtant fort courte et lui avait un peu caressé les cuisses. Mais sans conviction. La mécanique l'emportait.

Claudine avait donc sauté de l'auto mécontente et jalouse de ce tas de ferraille. Elle abandonnait ces deux hommes plus pénétrés d'odeur d'essence que de son parfum et elle se livrait à ce rayon de soleil, baignée par l'influx latent de cette forêt en germination.

En se cambrant, dressée sur la pointe des pieds, elle se tordit un peu et vit, du coin de l'œil, les deux hommes arriver. Elle n'était plus seule avec le soleil et la forêt. Sa jalousie vis-à-vis de la voiture la reprit aussitôt et elle oublia la bouffée de printemps qui l'avait enivrée une minute pour ne plus penser qu'à capter l'attention de ses deux mâles.

Aussi transforma-t-elle son offrande au soleil, spontanée et naturelle, en une pose affectée, humaine et aussitôt perverse.

Toujours cambrée, elle leva les bras au-dessus de sa tête, sachant que cela lui donnait la plus jolie ligne possible, les mollets renflés, les cuisses tendues et dures à demi découvertes par la courte jupe bleue, la croupe saillante, le ventre plat, absorbé dans la courbe allant des genoux aux épaules, rompue seulement par le jaillissement des seins moulés dans un pull jaune d'or. Elle pivota lentement, par petits coups saccadés sur le bout des pieds, presque comme une danseuse sur ses pointes, fit face à ses admirateurs, jugea de l'effet produit au sourire de Claude qui tendait déjà les bras, continua à tourner en balançant son torse à droite, puis à gauche, frotta sa joue contre son bras levé, caressée par le soleil et par les regards, jouisseuse en communion avec cette nature lourde d'expansion contenue que traversait l'éclair du désir des mâles.

Lorsqu'elle leur fit face à nouveau, elle s'arrêta de tourner, se

reposa sur ses talons et fit une courte révérence pleine de malice.

— Encore, encore ! fit Claude d'un air gourmand. Quels seins ! Fais-les saillir encore. Tu es adorable comme ça.

Mutine, elle ne répondit pas, et, comme ils n'étaient plus qu'à quelques pas, elle sauta sur le bas-côté du chemin et s'enfuit en courant dans le bois.

Les arbres étaient hauts et clairsemés à cet endroit. Il n'y avait pas encore de feuilles. Elle était donc facile à suivre, la tache d'or de son pull-over brillant entre les troncs à chaque rayon de soleil.

La poursuite s'engagea. Les deux amis ne s'étaient rien dit mais tous deux avaient été viscéralement sensibles à cette situation d'une belle fille seule dans une forêt, offrant complaisamment sa beauté aux regards, qui s'enfuyait ensuite comme une biche. Il fallait la poursuivre et par conséquent s'en saisir lorsqu'on l'atteindrait.

Elle bondissait allégrement dans le sous-bois et faisait des crochets rapides entre les arbres. Mais le terrain était humide et spongieux et elle se mit rapidement à craindre que cela ne fût fatal à ses chaussures. Aussi, dès qu'elle commença à regarder où elle mettait les pieds, elle perdit de la vitesse et son avantage se rétrécit comme un glaçon sur une plaque chaude.

Ce fut Claude qui l'atteignit le premier. Il la ceintura, moitié riant, moitié soufflant. Elle haletait un peu aussi. Aussitôt, il lui plaqua un baiser dans le cou en la serrant très fort. Il la désirait depuis longtemps et cette fuite lui avait donné le coup de fouet qui fait franchir l'obstacle. Ce corps pulpeux et tiède qui se tordait dans ses bras l'excitait. Il sentait sa croupe contre son ventre. Ses mains lui saisirent les seins. Mais elle luttait et se débattait. Cela l'amusait, la flattait, l'excitait même un peu, elle trouvait que c'était conforme au jeu, mais elle s'estimait obligée de se défendre. D'ailleurs, comment Pierre prendrait-il la chose ? Si elle se laissait faire, n'y verrait-il pas, malgré la liberté habituelle de leurs propos, une complicité indice d'une infidélité certaine ?

Elle l'appela :

— Regarde, Pierre, ce qu'il me fait. Défends-moi ! Vite !

Mais Pierre arrivait au pas, sans se presser, goguenard.

— Le gibier est à celui qui le met hors d'état de fuir, dit-il.

Claudine en fut un peu vexée. Ainsi, son ami pouvait effrontément lui prendre les seins à deux mains, il n'y voyait pas d'inconvénient. Dans ces conditions, on allait voir. Et du coup, elle cessa de chercher à arracher les mains de Claude de sa poitrine et le laissa faire.

Mais la palpation paisible de ces seins abandonnés porta l'excitation de Claude à son paroxysme.

— Montre-les-moi, dis ! lui susurra-t-il à l'oreille. Fais-les voir. Il n'y a personne.

— Tu es fou, non ?

Mais l'autre insistait. Pierre, arrivé près d'eux, écouta et vit clairement de quoi il était question. AÀ sa surprise, Claudine l'entendit énoncer tranquillement :

— Bonne idée, ça ! Un nu dans la nature. Délicieux. Le « déjeuner sur l'herbe » ou le « concert champêtre », dit-il, faisant allusion à ces tableaux célèbres où effectivement on voit des dames potelées complètement nues dans la nature à côté de messieurs parfaitement habillés. L'art fait tout passer.

— Non, mais tu n'y penses pas ? Ça t'amuse ?

— Ça m'amuse, laissa-t-il tomber, glacial.

Et hypocritement, il ajouta :

— Je vais faire le guet.

Il affecta de s'éloigner de quelques pas et de surveiller le reste du sous-bois où il n'y avait rigoureusement personne.

Claudine reconnut dans ce comportement les tendances aux amours collectives que Pierre laissait souvent apparaître dans la conversation, surtout dans les moments de désir intense. Elle avait lu des livres à ce sujet et savait très bien de quoi il s'agissait. Mais de là à passer aux actes...

Toujours caressée par Claude, elle réfléchissait rapidement à tout cela. Pierre était-il gêné d'avoir à se montrer cassant avec son ami, n'osait-il pas le faire, ou était-il consentant, voire intéressé ? Était-ce faiblesse ou désir de plaisirs nouveaux ? Dans l'un et l'autre cas, au fond, tant pis pour lui. Ses seins étaient beaux, elle le savait. S'il n'était pas capable de la défendre, elle les montrerait par dépit. S'il faisait cela par plaisir, il en profiterait. On verrait bien et qu'il aille au diable !

D'ailleurs, la méditation ne pouvait être bien longue car Claude se transformait vite en femme de chambre, maladroite, mais décidée. Il avait extirpé le pull-over de la jupe, l'avait remonté et attaquait la fermeture du soutien-gorge dans le dos.

Celle-ci céda vite et Claudine se trouva vêtue d'un soutien-gorge flottant surmonté d'un pull-over évanescent, montant et descendant, tassé sous ses bras et plissant de tous côtés.

Mais Claude n'avait cure des beaux points de vue. D'une main fiévreuse, il palpa rapidement à pleine peau les deux globes délicats qu'il découvrait mal. Il les savait petits et bien formés et il lui tardait de vérifier ses souvenirs.

Cela n'était que hors-d'œuvre. Il approcha sa bouche du sein droit, tirant soutien-gorge et pull vers le haut pour bien le dégager, vit la fraise rose du bourgeon que sa caresse avait mise en érection, la saisit goulûment et commença une succion décidée et vorace. Son appétit était tel qu'une bonne partie du petit sein disparaissait dans sa

bouche. Il tirait d'ailleurs si fort, qu'il lui fit mal.

— Doucement, tu me fais mal ! fit Claudine de la voix sèche et dure qu'elle prenait quand on la contrariait.

Et elle lui tapa sur la tête. Claude connaissait les réactions de Claudine et son mauvais caractère. Il comprit qu'il allait tout gâcher et domina son désir. Cessant de mordre et d'aspirer cette chair tendre et délicate qu'il désirait tant, il se fit, de la bouche et de la langue, plus enjôleur, plus enveloppant, plus féminin.

Claudine apprécia et continua à se laisser faire. Elle vit, sous son menton, la tête de Claude se déplacer et son sein gauche sentit l'attouchement humide et tiède qui, doux dès l'abord, eut sur ce sein un meilleur effet que sur l'autre. Bien que Claudine n'eût pas des seins particulièrement sensibles, cela ne lui était pas désagréable et elle trouvait à la situation à la fois un certain piquant cérébral et une bonne impression physique.

Pierre, voyant que la caresse se prolongeait sans pugilat, cessa son prétendu guet et se rapprocha. Claudine le prit à témoin du regard d'un air lassé, voulant dire : « Tu vois ce qu'il fait. Que ne faut-il pas subir en ce monde ! ».

Mais Pierre lui prit doucement la nuque, souleva son menton de l'autre main, s'approcha de sa bouche avec un sourire à la fois tendre et narquois, et lui dit :

— Ce n'est pas bon, ça ?

Sans attendre de réponse, il appuya ses lèvres sur les siennes, varia son contact par des semi-mordillements comme il aimait souvent le faire, puis se fixa, aspira, sentit la langue de Claudine se présenter à sa bouche et rechercher la sienne, comprenant ainsi qu'elle consentait, et se mit à l'embrasser passionnément, possessivement, pendant que Claude lui suçait toujours alternativement les seins.

Cette double possession d'un même corps par des lèvres avides appartenant à deux hommes différents dura plusieurs minutes. Puis les partenaires se fatiguèrent et s'arrachèrent à ce rêve concret. Pierre était satisfait d'avoir senti Claudine s'abandonner sous sa bouche alors qu'il n'était pas seul. Celle-ci était pénétrée d'un trouble étrange fait de satisfaction de se voir désirée, état qu'elle aimait entre tous, de trouble volupté de se voir contrainte à faire des choses hors du commun, de sentir que son mari le voulait et jouissait de son obéissance, et de plaisir physique à être bien embrassée surtout, accessoirement, d'avoir les seins nus et caressés par un autre homme, ceci à l'air libre et dans un endroit public – théoriquement désert, certes – mais non clos tout de même. Claude, lui, prenait un plaisir immédiat, ayant une prédilection pour les seins des femmes, à quoi s'ajoutaient les prémices du plaisir de s'immiscer dans l'intimité d'un couple qu'il savait uni par une passion charnelle et affective certaine,

supérieure au niveau du commun des mortels.

Claude, cependant, ne s'embarrassait pas de considérations psychologiques, quoiqu'il apprêtiât l'érotisme d'un point de vue intellectuel. Mais, en présence d'une femme désirée, il perdait toute retenue, oubliait de graduer ses plaisirs et allait tout droit au plus vif, quitte à s'en repentir après une satisfaction trop précoce.

Aussi, voyant l'attitude consentante de Claudine après cet hommage très osé à sa poitrine, voulut-il pousser son avantage et chercher une conclusion rapide. Sans laisser à Claudine, toujours rejetée en arrière, la possibilité de se redresser, il frotta ses seins sur sa joue, ce qu'elle jugea tout juste agréable en raison du piquant de sa barbe, et porta sa main directement à son sexe par-dessus la jupe.

Claudine s'insurgea vivement, puis plus mollement car elle était très sensible à cet endroit. Pierre la câlinait et consentait toujours. Mais cela ne suffisait pas à Claude qui voulait recevoir à mesure qu'il donnait.

— Caresse-moi, toi aussi, lui dit-il en lui prenant la main et en la posant sur sa verge gonflée et dure.

Claudine sentit l'organe érigé sous le pantalon, le tâta, plus pour en vérifier le tonus que pour lui faire du bien et ne trouva rien d'autre à dire que :

— Cochon !

C'était dans sa bouche à la fois une défense de sa pudeur et un hommage à cette virilité dressée pour elle.

Sa caresse n'était pas très convaincue. Claude le sentit et jugea que c'était lui qui était en reste. Aussi passa-t-il sa main sous la courte jupe pour atteindre plus directement le sexe. Mais Claudine avait un collant et il n'y avait pas d'issue. Son attouchement devait compter avec le slip et le nylon. Mais il était direct et actif. Claudine en ressentait toujours un effet certain. Elle se tortilla donc involontairement, manifestant ainsi la faiblesse de sa chair et la richesse de son tempérament.

Claude, jugeant la position inconfortable et sentant son désir de plus en plus impératif, retira sa main du sexe de Claudine, ouvrit sa braguette et libéra sa verge tendue, ayant ainsi l'impression de s'avancer vivement vers l'acte libérateur. Mais l'inconfort général et les barrières de tissu étaient contre lui. Il se contenta donc d'attirer Claudine, de la plaquer contre son ventre et de simuler ainsi, au jugé, l'acte d'amour. Elle ne sentait rien et cela la fit rire. Il le comprit et en ragea. Pierre, voyant ce ratage, riait aussi. Faire l'amour est une belle chose, mais il faut un minimum de moyens. Posséder une fille debout au milieu d'une clairière, habillée, nantie d'un collant en plus, et par un temps somme toute assez frais, n'est pas chose facile, surtout si, pour toute aide, on a un mari consentant peut-être, mais hilare.

Ce fut le temps qui arrangea les choses. Le rayon de soleil était parti et il faisait nettement frais. Une brise aigre caressait maintenant le torse dénudé de Claudine. Peut-être cette même brise eut-elle un effet sur la verge de Claude. Toujours est-il que lorsqu'elle dit :

— Dites donc, j'ai froid moi. Il va pleuvoir. On ferait bien mieux de rentrer.

Tout le monde se dit que c'était la meilleure solution et que, le fer étant engagé, il valait mieux porter la botte finale en d'autres lieux plus hospitaliers.

Aussi, quelques minutes après, tout le monde se réchauffait dans la voiture. Claude avait conservé le volant, prétextant qu'il connaissait mieux le chemin pour aller chez lui. Son appartement était situé en banlieue et on pouvait aller y prendre un verre sans rentrer dans Paris. Claudine savait que sa femme était absente et sentait monter vers elle un risque certain. Mais ce début de promiscuité l'avait excitée et elle voulait à la fois approfondir ce plaisir nouveau et voir jusqu'où irait son mari.

On prit donc le chemin de l'appartement de Claude.

Celui-ci était sujet à des excitations courtes et violentes. Ainsi en était-il de celle qu'il avait ressentie en voyant Claudine s'offrir puis fuir dans le sous-bois. Mais elles retombaient aussi vite qu'elles s'étaient formées. Au bout de quelques minutes de voiture, il ne s'intéressait plus qu'au moteur et à ses reprises.

Derrière, Pierre s'ennuyait. Claudine, toujours portée par sa nature à vivre l'instant présent, regardait le paysage en se laissant bercer par la voiture dans un confus mélange de ce qui venait de se passer et de ce qui risquait d'advenir lorsqu'on serait chez Claude.

Pierre avait pour Claudine une passion à la fois charnelle et cérébrale. Il lui avait fait gravir tous les degrés du plaisir physique en partant presque de zéro. Il attachait une importance particulière à l'apport qu'il lui avait fait en la révélant ainsi à la jouissance. Mais il n'y voyait pas un don ; c'était pour lui une tête de pont, une enclave dans sa personnalité. Il concevait sa possession non comme une suite de combats se terminant dans l'écroulement d'un spasme, mais comme une transformation, une présence continue de lui-même en elle. En dehors de la pression physique de sa chair sur la sienne, de la pénétration de son sexe dans le sien, il voulait s'intégrer constamment à elle, en avoir la preuve en disposant à tout moment de sa volonté, et faire en sorte que le plaisir ne lui soit dispensé que par lui. Allant plus loin, il voulait arriver à concevoir la jouissance à sa place et à la lui faire partager du seul fait qu'elle venait de son cerveau et de ses nerfs à lui, même si, à la base, elle n'avait rien pensé par elle-même. Toutefois, connaissant sa nature sensuelle, il voyait son action sur elle plus comme un révélateur de tendances latentes que comme une

création ex nihilo. Il voulait la hausser à son niveau de jouissance par une sorte de fertilisation, sachant qu'il avait sous lui un sol riche de possibilités encore inexploitées.

Cette première expérience, somme toute assez timide et mal réussie, lui paraissait donc devoir être suivie et développée. Le temps à passer dans cette voiture devait être occupé activement, faute de quoi il pouvait aboutir à un relâchement général et être fatal.

Aussi, alors que la voiture avait quitté la forêt et roulait, avec des fortunes diverses, sur la grand-route, se manifesta-t-il pour remettre sur ses rails le train d'Éros, passablement essoufflé.

Aux commentaires de Claude sur le moteur et la tenue de route, il répondit qu'il s'en moquait et qu'il préférait la carrosserie de Claudine. Il multiplia ainsi les jeux de mots à peu de frais sur les voitures et les femmes. Puis, joignant le geste à la parole, il se mit à mordiller la nuque de Claudine, à lui masser les épaules et il chercha à lui faire tourner la tête pour l'embrasser, ce à quoi elle se prêta gentiment. Le baiser fut long et bien appuyé. Si bien que Claude cessa ses bavardages de mécanique et multiplia les coups d'œil de côté.

Pierre poussa alors son avantage et glissa sa main sous le pull de Claudine après l'avoir tiré pour le dégager de la jupe où il avait été rentré sans soin. Il trouva la peau nue, cette peau tant caressée mais à laquelle il réagissait sans défaillance, et remonta jusqu'au sein gauche. Le soutien-gorge n'avait pas été réagrafé et le téton était libre. Pierre le prit sans difficulté dans sa main, rond et douillet, ferme et délicatement souple, chair tendre et fragile pourtant toujours intacte malgré les caresses, les pressions, les palpations et parfois les empoignades trop rudes de la passion.

Claudine aimait que ce fût Pierre maintenant qui la caressât. Elle s'était un peu tournée du côté gauche pour mieux donner sa bouche, si bien que le sein gauche s'aplatissait contre le dossier du siège et que Pierre préféra passer au sein droit, mieux à sa portée. Claude regardait tout en conduisant. Il ne pouvait joindre sa main à celle de Pierre car cela l'eût gêné pour conduire. Faute de mieux, il la laissa errer sur les cuisses, plus faciles à caresser, mais toujours gainées de nylon, sans contact possible avec la peau. S'ennuyant sur cette surface trop lisse et impersonnelle, il remonta, selon son habitude, au sexe, et s'efforça de participer au duo de Claudine et de Pierre par une caresse plus ou moins habile, selon les aléas de la route, sur le pubis atteint de manière incertaine à travers slip et collant. Claudine en ressentit du plaisir et se laissa bercer un moment par les baisers et les caresses de son mari, auxquels s'ajoutait une sensation agréable venant de son bas-ventre massé de son mieux par Claude.

La sentant réchauffée, Pierre lança son idée :

— Chiche que tu montres tes seins dans la voiture ! Tu sais, en

général on ne voit pas ce qu'il y a dans la voiture d'à côté, mais il y a un risque, si on s'arrête près.

— Tu es fou, pas ici.

— Mais si, tu verras. À chaque voiture qu'on doublera, il y aura du suspense. Et puis de toute manière, ça fera plaisir à Claude. Il pourra se régaler aux feux rouges. Mets le chauffage, toi, pour qu'elle n'ait pas froid.

Malgré les protestations de Claudine, il tira le pull vers le haut. Elle le laissa remonter jusqu'au-dessus des seins, mais ne voulut pas l'ôter. Il y eut un peu de catch. Rien n'y faisait.

— Arrête-toi, Claude. Il faut s'y mettre à deux pour la déshabiller.

Claude ralentit et chercha à s'arrêter sans gêner les autres voitures. Claudine pensa qu'elle serait encore plus vue dans la voiture arrêtée et prit le parti de se laisser faire. Pierre lui enleva prestement son pull et son soutien-gorge. Elle avait le torse complètement nu. Il lui prit les deux seins à la fois tout en l'embrassant pour la remercier. Sa main gauche fut recouverte bientôt par celle de Claude qui, alléché par les seins nus, mais occupé à surveiller la route, ne pouvait, comme dans la chanson, que tâter à tâtons. Aimablement, Pierre retira sa main et abandonna ce sein, conservant l'autre. Mais Claude avait souvent besoin de remettre sa main sur le volant ou sur le levier de vitesses.

À un moment, il annonça qu'il allait dépasser la voiture qui précédait. Le cœur de Claudine se serra et elle croisa les bras sur la poitrine. Mais Pierre dégagea ses mains et les posa sur les avant-bras. Puis il attendit. L'auto amorça la procédure de dépassement, remonta à la hauteur de l'autre. Là, Claude fit exprès de couper l'accélération et regarda. C'était une famille quelconque. On passa.

Plus loin, nouveau dépassement. Claudine, angoissée, se tortillait en disant que ce n'était pas sérieux. Pierre avait toujours ses mains sur ses poignets et elle avait l'impression qu'il la cachait un peu. C'était un couple âgé qui roulait en promeneurs. On passa encore.

On fit ainsi quelques dépassements dans l'indifférence générale. Claudine s'habitua et se sentait tranquille.

Brusquement, on arriva à hauteur d'une voiture occupée par trois hommes. Claudine les regardait, mais eux ne faisaient pas attention. Cette auto était de faible puissance. Claude refit la manœuvre précédente : il coupa l'accélération et resta quelques secondes à sa hauteur. Le conducteur intrigué tourna la tête, ainsi que son voisin. À ce moment, Pierre saisit brutalement les poignets de Claudine et lui écarta les bras en les abaissant. Les seins jaillirent nus et provocants, mutins et radieux. On vit la bouche du conducteur, médusé, s'ouvrir en « O » et son voisin pointa son doigt pour attirer l'attention du passager arrière. Claudine voulut se dégager mais cela ne fit qu'accentuer la mise en valeur de ses seins et leur tressautement. Ce

faisant, elle se souleva même un peu, involontairement, et les voisins eurent une vision parfaite de son anatomie.

Puis Claude, reprenant en seconde, accéléra et les distança. Claudine protestait et se retournait tous les cent mètres pour voir s'ils ne les suivaient pas.

— On s'en moque, on ne les connaît pas, dit Pierre.

Claudine se sentit rassurée, par l'argument, mais aussi par le seul son de la voix de Pierre. Elle commençait à se sentir plus tranquille et à s'amuser à ce petit jeu. Deux ou trois fois elle montra encore sa poitrine et Pierre n'avait pas à forcer pour lui écarter les bras.

Mais la circulation devenait intense aux approches de la banlieue et Claude ne pouvait multiplier ses manœuvres douteuses de dépassement saccadé.

On trouva enfin un feu rouge. La voiture s'arrêta. Il n'y avait personne à côté. Claude, sitôt le frein serré, planta là son volant et fondit comme un oiseau de proie sur les douces colombes qui excitaient son désir depuis un long moment. Il les prit goulûment, à la fois de la bouche et de la main et s'en reput en glouton. Claudine rit, amusée par sa voracité plus qu'elle n'était émue par ces caresses trop violentes. Mais elle avait toujours aimé exciter le désir des hommes et elle accueillait favorablement au fond d'elle-même toute manifestation, même incongrue, de l'effet produit par sa chair.

Un coup de klaxon impératif fit se redresser Claude. Le feu était au vert et une voiture attendait. Il était peu probable que ses occupants aient pu voir pourquoi le conducteur était si occupé.

Le reste du voyage fut sans intérêt. Il y avait vraiment trop de monde et Pierre passa à Claudine son imperméable pour qu'elle se vêtît. Mais il ne lui rendit ni son pull ni son soutien-gorge.

On arriva chez Claude et Claudine alla paisiblement du parking à l'ascenseur, torse nu sous son vêtement de pluie, un peu troublée par le contact inhabituel de ce tissu sur le bout de ses seins, mais fière comme une bourgeoise sanglée dans un corset 1900.

Dans l'ascenseur, Claude la coinça contre la paroi et lui dénuda aussitôt la poitrine. Mais au lieu de la caresser, il se plaqua contre elle des genoux aux épaules et mima vivement les gestes de l'amour. Le fait de se trouver en vase clos ranimait en lui son goût des étreintes rapides. Mais déjà on était à son étage.

On entra, chacun posa ses vêtements, sauf Claudine qui affecta de garder son imperméable comme un vêtement d'intérieur. Claude servit du whisky, ce qui l'amena à faire un séjour à la cuisine pour la glace.

Claudine vint se blottir dans les bras de Pierre qui l'embrassa et lui dit :

— Dis, qu'est-ce qu'on va faire ? Comment ça va finir ? Il est très excité. Tu ne veux pas ça, dis ?

— Bah ! Il ne te mangera pas. Et puis, il t'a déjà vue nue. Excite-nous. J'aime bien. Puis on s'en ira.

Claude revint. On but du whisky. L'atmosphère était douce. Le soir tombait. Pierre demanda de la musique. Claude mit un disque de slow et invita Claudine. Pierre les regardait. Cette danse n'était qu'une suite de manœuvres et de contre-manœuvres pour enlever ou conserver l'imperméable. Claudine négociait. Elle voulait bien l'enlever mais à condition qu'on lui laissât remettre son pull. Pas de pull. Alors au moins le soutien-gorge. Pierre dit qu'il était resté dans la voiture. Vers la fin de la première face du disque, l'imperméable décrivit une arabesque en se gonflant en direction d'un fauteuil et Claudine finit la danse torse nu, très plaquée contre Claude pour protéger ses seins, tandis que les mains de son cavalier, sensible au bercement de la musique et à la douceur de sa peau, lui caressaient le dos des deux paumes.

Pour changer de face, Claude la lâcha et se tourna vers son appareil. Claudine continua quelques pas de danse sur un air fictif, offrant sa poitrine à son mari qui la regardait en souriant, vautre dans un fauteuil profond.

— Vive le monokini, dit-il. Tu es délicieuse comme ça. Danse encore.

Elle sentait que tout cela lui plaisait et qu'il lui était agréable, non seulement de la voir demi-nue, mais encore de se rendre compte qu'elle était, dans cette tenue, dans les bras d'un autre.

Celui-ci revint dès les premiers accords, la reprit, mais, au lieu de la serrer contre lui, l'écarta tout en commençant à danser et parcourut à nouveau sa tendre poitrine de baisers et de petites morsures. La danse se poursuivit en caresses diverses.

Vers le milieu, passant devant Pierre, Claudine lâcha Claude et fit lever son mari :

— À toi, maintenant. Il faut que je me partage puisque je suis seule.

En réalité, il lui tardait de se sentir dans les bras de l'homme qu'elle aimait, l'autre n'étant qu'un amusement. Elle s'était montrée à lui en dansant, sachant, comme il le lui avait souvent dit, qu'il aimait autant la voir danser avec un autre que la tenir dans ses bras car, dans ce dernier cas, il ne pouvait admirer le jeu de ses formes et l'harmonieux balancement des masses charnues de la croupe et des cuisses dont la grâce naturelle s'enrichissait du mouvement qui la faisait se fondre dans la musique. Elle s'était aussi laissé caresser puisqu'elle comprenait qu'il lui plaisait de voir une main étrangère sur sa peau. Maintenant, elle voulait sa récompense en caresses directes.

Elle se blottit contre lui, les bras autour de son cou et, dès l'abord, avança son pubis pour sentir son érection. Elle la constata aussitôt, nette et certaine. Un frisson la parcourut. Elle lui tendit ses lèvres.

Elle dansa ainsi un moment, les yeux clos, la bouche jointe à la sienne, le dos nu caressé par les mains tant aimées qui parcouraient sa peau des épaules à la taille et parfois descendaient jusqu'aux fesses, sur le tissu de la jupe, en pressions douces, suivies et comme méticuleuses, pour bien permettre à la croupe, encore vêtue, de recueillir autant de plaisir que le dos et les reins qui étaient nus.

À un moment, sentant les deux mains de Pierre lui masser les omoplates, elle perçut une troisième main sous sa jupe, qui remontait ses cuisses. C'était direct et dur. Cela contrastait avec la douceur enveloppante des caresses de Pierre. Elle donna un coup de croupe pour chasser cette importune, comme une cavale énervée. Claude y vit un soubresaut de plaisir et en fut ravi.

On s'assit ensuite et on but encore. Claude aussi bien que Pierre veillaient à ce que le verre de Claudine fût toujours plein, plus de whisky que d'eau. Celle-ci papotait, la poitrine nue, comme si de rien n'était, habituée maintenant. Elle était assise dans un fauteuil profond, face à ses cavaliers. Tranquille et détendue, elle se renversa pour trouver le dossier et ainsi se coucha à moitié. Elle croisa les jambes et sa courte jupe se réduisit à sa plus simple expression. Au premier plan, ses jambes bien galbées, puis ses cuisses rondes, fermes, musclées, la supérieure étalée, renflée, magnifique, captaient les regards qui glissaient ensuite vers la carnation veloutée de son torse où ses deux petits seins, reposés et paisibles, trônaient comme sur un coussin précieux.

Pierre demanda que l'on mît un disque de musique mexicaine, suite de rumbas, sambas et autres rythmes dont il connaissait l'effet sur Claudine : elle avait ces danses dans le sang, les vivait avec une sincérité naïve, et quel que fût le lieu, les dansait avec une lasciveté débridée. Effectivement, dès les premières mesures, Claudine se leva, non sans avoir bu une longue goulée et, ne cherchant pas de cavalier, commença à danser seule. Ses deux partenaires, comme au spectacle, restèrent assis dans leur fauteuil.

De fait, le coup d'œil en valait la peine. Claudine, les seins nus et doucement tressautants, les bras un peu repliés, faisait claquer ses doigts, le buste en arrière projetant le ventre en avant, les cuisses légèrement fléchies, à demi découvertes par la courte jupe, dansait de toute son âme, captant toute la sensualité de ce rythme naturellement érotique et envoûtant, et l'irradiant ensuite de tout son corps lascif, impudique et pure, la chair gonflée de vie appelant à l'amour.

— Enlève ta jupe, dit Pierre au bout d'un moment. Elle rompt la ligne de ton corps. Tu seras mieux en collant, comme une danseuse.

Toute à l'effet de fascination qu'elle sentait exercer sur les deux hommes, Claudine s'exécuta sans sourciller.

Effectivement, son corps ainsi libéré était plus beau et plus pur, il

s'intégrait mieux à la danse.

Quelques minutes après, Pierre revint à la charge :

— Enlève ton collant. Il ne cache rien et je préfère voir ta peau que le nylon.

Claudine en convint et le fit glisser en un éclair. Sa peau, avec sa teinte naturelle légèrement ambrée, gainait mieux ses muscles que le tissu.

Claudine dansait toujours.

Claude, gourmand, alla plus loin :

— Enlève ton slip !

Elle fit « non » de la tête et continua à virevolter en se déhanchant.

Pierre fit chorus :

— Oui, enlève-le. Ce linge blanc n'a plus rien à faire dans cette magnifique exhibition que tu nous donnes.

Elle refusa encore.

— Ça fait cochon, insista-t-il. Le nu est plus pur. Et puis Claude t'a déjà vue.

Tout cela était valable ; elle en convenait en elle-même. Mais tout de même, et sa dignité ? Le dernier rempart était essentiel. Pierre insistait, faisant des considérations sur le tissu qui gênait le mouvement naturel de la croupe en l'emprisonnant. Il démontrait même que les fesses, contrariées par le slip, suivaient la musique à contretemps. Elle était flattée de cette argumentation esthétique, mais elle comprenait bien qu'il voulait la voir danser nue et cela en présence de Claude. Mais au fond, elle se présentait à son avantage. Cela la décida.

Le slip ayant atterri sur le canapé, elle était nue, uniquement parée d'une douce toison blonde. Les brunes montrent souvent une dure tache noire qui heurte la tonalité générale de leur carnation. Chez les blondes, et chez Claudine en particulier, la peau ambrée, la richesse des formes pleines, s'harmonisaient avec cette ombre douce aux reflets dorés. Quand elle se tournait, sa croupe libérée, musclée mais dodue, saillante et ronde, à peine tremblante, fendue d'un sourire d'ombre, paraissait danser sa danse propre, jaillissant du dos creusé et cambré, dominant les cuisses pleines naturellement mises au contact l'une de l'autre, dans le haut, par la richesse de la chair.

À la fin de la danse, Pierre et Claude se levèrent d'un même mouvement, l'un applaudissant, l'autre portant un verre. Tous deux prirent à la fois dans leurs bras la belle danseuse qui buvait et collèrent leurs bouches et leurs mains, où ils pouvaient, à cette peau que la moiteur rendait plus onctueuse.

Ainsi mordillée de baisers et parcourue de caresses, Claudine, encore pleine du rythme, savourait ces hommages comme un plaisir inhérent à la danse. Elle avait dansé, elle se sentait belle, elle était

nue, libre, désirée, heureuse.

Ils la poussèrent vers le canapé et elle s'y laissa tomber lourdement par jeu et aussi en raison d'une légère fatigue, le tout couronné d'un certain vertige dû aux virevoltes autant qu'au whisky.

Aussitôt Pierre prit sa bouche, de la manière enveloppante et profonde qui annonçait un baiser important. Une bouche suçait son sein gauche. C'était donc celle de Claude. Des mains la parcouraient, anonymes, elle ferma les yeux.

Pierre, sans quitter sa bouche, frappa sur l'épaule de Claude et lui fit signe d'abandonner le sein pour le sexe.

Claudine sentit brusquement cette bouche descendre en baisers rapides sur sa taille, puis son ventre et chercher son pubis. En même temps, on pesait sur ses cuisses pour les disjoindre. Elle adorait cette caresse que Pierre lui faisait peu par paresse, mais elle en connaissait les effets irrésistibles : la jouissance la submergeait vite. Elle se dit que si elle se laissait faire, elle ne pourrait plus répondre d'elle. Elle se tortilla donc et voulut se dégager.

Mais Pierre ne lâchait pas sa bouche et la tenait fermement clouée sur le canapé d'un bras dur qui la ceinturait. Sa langue la fouillait. L'autre bouche cherchait son sexe. C'était si bon.

Vraiment bon. Tant pis. Elle n'ouvrit pas les yeux et desserra ses cuisses.

La langue de Claude atteignit presque aussitôt son clitoris. Il s'était mis à genoux devant elle et le sexe lui était ainsi offert à bonne hauteur. Il commença son office d'une langue active. Connaissant les réactions de Claudine, il ne s'embarrassa pas de caresses diverses et consacra toute l'activité de sa langue au clitoris. De temps à autre, il reposait sa langue et le prenait entre ses lèvres en l'aspirant doucement. Claudine baignait dans le plaisir. Pierre l'embrassait savamment ; sa main, qui n'avait plus besoin de la maintenir, lui caressait les seins lentement, tendrement, de manière continue.

Claudine s'abandonna. Puisque Pierre le voulait, tant valait qu'elle en profitât. Tout son corps avide de plaisir se gorgeait de volupté. Ses pensées s'embrouillaient. Par moments, entre deux frissons purement physiques dus aux caresses qui la baignaient, elle se voyait nue, impudiquement offerte à deux hommes, avilie, prostituée. Une crispation la portait à se dégager, à se lever, à fuir. Fuir où ? C'était si bon d'être là. Bonheur et lassitude. Elle s'abandonnait. Elle allait certainement jouir. Aussitôt, à cette pensée qui la traversait comme un éclair glacé, elle se reprenait. Jouir ? Participer, consentir, avouer son accord, signer son goût pour la recherche du plaisir, de tout plaisir ? Non. Que dirait Pierre après ? Qu'elle s'était conduite comme une putain. C'était un piège, oui c'était certainement cela, un piège. Il était assez vicieux et voulait des plaisirs nouveaux. Il avait voulu qu'elle se

mette nue devant Claude et se laisse caresser par lui. Bien, elle l'avait fait. Mais pas pour elle, pour lui, Pierre. Pour obéir. Par amour. Mais c'était à son corps défendant, contre elle. Elle n'y était pour rien. Cela ne l'intéressait pas. Cela la laissait froide. Oui, froide.

Elle se crispa. Cette idée de rester de glace alors que la jouissance s'annonçait de partout, l'entourait, la baignait, montait, allait éclater, la submergeait, la noyait, lui noua la gorge et l'obligea à quitter la bouche de Pierre pour chercher de l'air.

C'est cela qu'il fallait faire, elle le sentait, elle le voyait maintenant : ne pas jouir, surtout ne pas jouir. Les laisser faire. Simple exercice. Docile et libre. Ne se donnant que si elle voulait. Ils se fatigueraient, comprendraient, s'excuseraient même. Sa dignité. Dans un éclair, elle les vit contrits, empruntés, confus de ce qu'ils avaient osé, offrant leurs regrets en timide hommage à sa grandeur froide de femme digne, insensible, dure, désirée mais maîtresse d'elle-même et des autres, laissant tomber sur leur gaucherie de collégiens le poids d'un regard dont la sévérité était celle de la mère et non de la femme. Pierre croyait la dominer. C'était lui qui serait à ses pieds, touché au cœur par sa fermeté, sa pureté, sa rigueur à préserver leur amour.

Au même moment, Pierre ayant repris voracement sa bouche, un contact se fit avec son clitoris surexcité et la cambra dans une double offrande du sexe et de la bouche. Son corps l'abandonnait et allait au plaisir. Fini le rêve. Elle allait jouir, donc capituler. Elle ne s'appartenait plus.

Alors, pourquoi lutter ? Opportuniste et souple femelle, elle retourna son personnage. La vertu froide enfuie, elle se retrancherait derrière son irresponsabilité. Ils étaient deux, ils étaient trop forts. Et puis Pierre la poussait. C'était de sa faute.

Alors, dans la caverne sombre de ses pensées, les yeux toujours clos, relâchant ses défenses, s'abandonnant au courant, elle se dit, justifiée, couverte vis-à-vis de l'extérieur, qu'elle allait bien en profiter, en elle-même, pour elle-même. Cela personne ne le saurait. Elle se l'offrait. On ne le verrait pas. Elle allait jouir : mécaniquement en apparence pour Pierre, mais elle, elle s'expliqua, convint avec son for intérieur, se fit toucher du doigt, qu'elle allait jouir avec préméditation. Ce facteur aggravant de la faute, elle se l'exposa, s'en délecta et l'ajouta en jouissance délicieusement cérébrale à la houle d'attouchements physiques contre lesquels elle ne luttait plus et qui entraient en elle comme la ruée des assaillants dans une ville dont les portes sont tombées. À elle le plaisir, au diable les contraintes, au diable les autres. Écarté Pierre, et en même temps égalé.

Elle allait jouir pour elle.

Elle commença vite à frissonner et à haleter, ce qui l'obligeait à se détourner parfois de la bouche de Pierre pour chercher l'air. Son

ventre était zébré d'éclairs de jouissance de plus en plus fréquents. Sa main gauche se crispait sur la cuisse de Pierre. Elle était tellement à son plaisir qu'elle ne pensait pas à caresser son sexe. Elle ne raisonnait plus. Sa main droite pesait sur la nuque de Claude et lui appuyait sporadiquement la tête sur son ventre.

Elle se mit à gémir. Cette plainte remplit la pièce et elle n'avait d'écho que le bruit mouillé des lèvres et de la langue de Claude en pleine activité. Quelques soubresauts l'agitèrent. Elle quitta définitivement la bouche de Pierre pour haleter à son aise. Puis brusquement, elle jouit dans un cri rauque, cambrée, appuyée sur le sommet des omoplates, avançant le ventre vers la bouche salvatrice. Le spasme était puissant, parti des profondeurs, total. Le corps tout entier, dans sa raideur passagère, échappa aussi bien à Pierre qu'à Claude qui eut la bouche meurtrie d'un coup violent de pubis et la tête aussitôt enserrée dans l'étau puissant des cuisses bandées au maximum de leur force.

Le bassin retomba, les cuisses s'adoucirent sur les joues de Claude. Sachant accompagner le plaisir d'une femme, celui-ci en profita aussitôt de bonne grâce, et malgré l'inconfort physique, pour rechercher le clitoris d'une lèvre que cette lutte rendait violente, l'atmosphère n'était plus aux caresses mais à la libération de toute force musculaire.

Le spasme reprit avec le cri. Claudine, secouée de toutes parts, frappant de ses bras aussi bien l'air que le canapé ou que Pierre, lui échappa d'un vif mouvement du torse, se tordit, enserra à nouveau Claude dans ses cuisses, se retourna presque, le déséquilibrant et le renversant au pied du sofa.

Par un réflexe immédiat d'hommes qui luttent, Pierre et Claude, ensemble et bien que n'ayant pu échanger même un regard, la plaquèrent sur les coussins, l'un aux épaules, l'autre plus difficilement en pesant sur les cuisses.

— Je la tiens bien, souffla Pierre. Vas-y, vas-y, fais-la jouir Encore ! Encore !

Dévoué, Claude s'acharna sur le sexe, mais en serrant solidement chacune des dangereuses cuisses qu'il maintenait écartées et dont les muscles lourds le menaçaient sans cesse.

Pierre couvrait la bouche aussi bien de la langue que des lèvres et s'efforçait d'exciter le bouton d'un sein entre deux doigts de sa main puissamment étalée sur le globe aplati, pour écraser le buste.

Le spasme dura encore, oscilla, s'enfuit puis crispa encore le corps maintenant dominé. Les plaintes nasillardes de Claudine, la bouche obturée, marquaient la montée et l'évanouissement des dernières ondes du plaisir. Claudine jouissait profondément, pleinement, sans penser à rien.

Quand elle ouvrait les yeux, elle les tourna vers Pierre : il la regardait calme mais grave, attentif, un peu essoufflé. Lui en voulait-il d'avoir ainsi joui ? Peut-être comprit-il l'angoisse de son regard car il eut son habituel sourire narquois et il l'embrassa encore, mais gentiment, du bout des lèvres, sans chercher d'effet sensuel. Elle nicha ensuite sa tête sur son épaule et se fit câliner.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? dit-elle à mi-voix contre son oreille.

— Tu as joui avec mon accord, en me faisant sentir ton plaisir par ta bouche. Tu as été adorable... Et tu vois que c'est bon.

Il la caressait, la flattait légèrement de la main comme un enfant qu'on calme après une grande peur. L'ampleur de la jouissance qu'il venait de lui voir prendre l'avait tout d'abord comblé : il la voyait prête pour les nouveaux plaisirs qu'il attendait d'elle. Il avait, certes, une incontestable satisfaction à la contraindre, il aimait une certaine résistance même. Mais il se sentait sincèrement heureux qu'elle participe au plaisir final, qu'il n'y soit pas seul. Toutefois, dans cette minute de détente après le sommet de la crise, un doute lui vint, l'effleura puis emplit d'un coup son esprit. Comme elle avait joui ! Magnifique, bien sûr, mais curieux tout de même, pour la première fois. Certes, il connaissait sa sensualité, il était sûr qu'elle n'aurait pu s'empêcher d'avoir l'orgasme sous leurs yeux, préparée et caressée comme il fallait. Mais il pensait que ce serait plus limité, plus gêné, plus discret. Il n'avait pas prévu cet abandon total, cette explosion, ce flot de jouissance.

Elle s'est bien détendue, se dit-il. Mais non, ce n'est pas possible. Elle n'aurait pas joui comme cela. Il se remémora des moments où il lui avait fait, seul, la même caresse buccale que Claude. Son spasme était fort, certes, mais aujourd'hui, il y avait quelque chose en plus. Oui, c'est cela : elle a tiré un plaisir supplémentaire de cette situation. Ça l'excite. Elle ne fait pas que se soumettre, ça lui plaît. Au fond d'elle-même sans doute, mais ça lui plaît. C'est sorti quand elle n'a plus pu se retenir. Je suis sur la bonne voie, se dit Pierre. Mais tout de même, quelle petite garce ! Si vite. Dès la première fois. Il est vrai qu'elle connaît Claude. Et qu'il s'est bien employé. Mais enfin, quelle puissance dans le plaisir ! Ce n'est pas seulement son corps qui l'a trahie, ce n'est pas seulement pour me faire plaisir qu'elle a joui. C'est pour elle. La garce !

Puis, au fond, quelle importance ? Il vaut mieux cela qu'une femme en bois. Elle a bien le droit d'en profiter. Il cherche bien à la faire jouir, lui, Pierre, même si c'est pour en jouir lui-même. Alors tout est bien.

Mais il ne pouvait se défendre d'un trouble. Il voulait qu'elle ait du plaisir, sur son ordre et dans les conditions fixées par lui. Elle en avait eu, et pourtant, il le lui reprochait. Oui, c'était bien cela, il en prenait

conscience : l'idée de reproche naissait en lui. Illogique mais réel. Elle faisait ce qu'il voulait ; il lui ouvrait des voies nouvelles, elle s'y engageait de manière prometteuse. Si elle ne l'avait pas fait, il lui en aurait voulu. Il entrevit ce qu'eût été la scène avec une fille qui ne jouit pas, tout le monde qui s'énervait, se lasse, se dégoûte. Le ratage. On ne voit plus que le mauvais côté des choses. Ce trio stupide dans un appartement sombre, les êtres séparés, chacun rentré en soi-même, amers, voire hostiles, en tout cas étrangers.

Étrangers. Le vertige de l'homme seul que le plaisir conjure. La participation à une montée en commun vers une lumière foudroyante, quoique fugace. C'est cela l'amour. C'est la pénétration d'un autre être dans sa chair et dans sa conscience, pour faire un tout qui va ailleurs, au-dessus, très au-dessus de la vie rampante. Là, ils étaient deux qui s'étaient employés de leur mieux sur le corps d'une femme pour l'emmener hors d'elle-même. Ils y étaient arrivés. Ils sentaient maintenant palpiter cette chair des restes des frissons qu'eux-mêmes avaient créés. Ils avaient fait œuvre commune. Ils avaient pris, tous, un plaisir nouveau qu'ils n'auraient pas eu sans cela. C'était bien. Et cela aurait pu ne pas être, si tout avait raté par la non-participation de Claudine. Alors, ils se seraient retrouvés étrangers, tragiquement étrangers, comme ils l'étaient avant de s'attaquer à cette œuvre en commun, comme ils le sont par nature, en tant qu'hommes ayant une sensibilité et une personnalité propres. Ils auraient vu et touché le vide qui les sépare dans la glace de l'échec. Pierre en frissonna.

Mais là, ils étaient unis, l'un et l'autre haletant sur le corps chaud et pulpeux de cette femme qu'à l'unisson ils avaient portée dans un monde de lumière.

C'est elle qui avait été leur lien, mais qui aussi s'était liée par son plaisir à chacun, et tout particulièrement à lui, Pierre, qui avait demandé et qui avait reçu. Dialogue de fougue qui perce les épidermes et fond les êtres au-delà des corps.

Elle aurait pu interrompre le circuit. Elle avait été un conducteur de feu.

Il devait en être heureux, s'en féliciter, lui en rendre grâce. Pourtant, l'idée de reproche revenait.

Qu'avait-elle pensé, ressenti, calculé peut-être ? Lui avait-elle échappé, au moins en partie, dans son plaisir ?

Et si tout bonnement, elle n'avait pensé à rien, si elle s'était laissée aller, masse de chair enfiévrée abandonnée à des pluies de réflexes ?

Continuer. Oui, inutile d'épiloguer. Il fallait poursuivre dans cette voie, faire d'autres expériences, avoir d'autres réactions. Analyser. Chercher. Progresser.

Pour l'instant, c'était bien ainsi.

Il reprit la bouche de Claudine et la massa doucement de ses lèvres.

Dans son rêve, il se voyait régnant sur la ville. C'était l'essentiel. Il poursuivrait son enquête plus tard.

Mais Claude, remis de son effort physique, rompit le charme et força le couple à redescendre sur terre. Il avait respecté le silence qui avait suivi la tempête, la méditation de Pierre et son aparté avec sa femme. Ce baiser trop long l'ennuyait. De plus, il l'isolait et lui aussi sentait ce besoin de communication constante sans quoi ces expériences à trois sont de mornes échecs. Enfin, bien que sa sensualité se fût fort bien accommodée de la caresse physiquement limitée où on l'avait cantonné, il en ressentait confusément une peine d'amour-propre, oublié sur un sexe sans emploi, alors que Pierre et sa femme rapprochaient leurs têtes par où, incontestablement, se conçoit le plaisir. Il n'en était pas vraiment vexé, sachant qu'entre Pierre et Claudine, il y avait une passion réelle qu'il n'y avait jamais eu avec lui, mais, tout en ayant accepté cette situation, il sentait maintenant le besoin d'en sortir, d'autant que son désir personnel était toujours impérieux.

Se redressant sur ses genoux, il se haussa au niveau de Claudine, prenant ses seins à pleines mains, et les couvrant de baisers. Puis il la serra dans ses bras, écarta un peu Pierre, et l'embrassa dans le cou et sur l'épaule. Il était toujours face à elle. Les cuisses de Claudine étaient demeurées écartées comme quand sa tête en occupait la jonction. Elle n'y pensait même pas, tranquille, encore ailleurs. Maintenant c'était le bassin de Claude qui était là et Claudine sentit soudain une verge qui battait contre son pubis. Il avait subrepticement ouvert sa braguette pendant les roucoulements des deux autres et, direct et pratique, il allait toucher le prix de son activité labiale. Tout cela sans un mot.

— Ça, non ! dit Claudine. Regarde ce qu'il fait !

— Mais il faut bien qu'il se décongestionne, ce cher Claude, dit Pierre. On ne va quand même pas le laisser comme ça !

— Non, non ! continuait Claudine. Elle admettait bien de s'être prêtée à des jeux érotiques, mais faire l'acte d'amour heurtait son conformisme. Pierre la prostituait. L'idée qu'il ne l'aimait pas l'envahit aussitôt. Si elle acceptait, elle était perdue. Elle ne voulait pas. Et puis, en bonne femelle, elle se dit qu'elle avait joui et que Claude pouvait bien aller au diable.

Maintenant réveillée, ses doutes de tout à l'heure la reprenaient. Dans la recherche éperdue d'un compromis entre sa dignité et son plaisir, l'obéissance et la participation créatrice, elle comprenait, devant ce sexe d'homme tendu vers elle, que, dans le moment précédent, elle ne s'était prêtée qu'à un jeu, superbement impudique en vérité, mais qui n'était pas l'acte d'amour lui-même. Aller jusque-là, c'était trop. La tradition était heurtée de front.

Et puis, dégrisée par sa jouissance, elle y voyait plus clair. Lorsqu'on l'avait jetée sur le canapé et caressée au plus profond d'elle-même, après les attouchements de la danse, la sensualité accumulée depuis les jeux de la forêt, puis de l'auto, enfin la surprise, l'avaient dépassée. Elle avait eu besoin d'une délivrance, de jeter un trop-plein, de s'abîmer dans un spasme. Maintenant, elle était détendue, satisfaite. Son égoïsme volait au secours de sa sacro-sainte dignité. Elle n'avait pas besoin de cet accouplement. Qu'il aille au diable ! Là, elle aurait touché le fond : recevoir un homme dont on n'a pas envie, pour calmer son désir à lui, mais c'est de la prostitution ! On est l'objet hygiénique qui sert à décongestionner. Non et non. Clairement non.

Pierre regardait les protagonistes. Claude avait envie de faire l'amour. On eût cette envie à moins. Rien de plus naturel. Claudine ne voulait pas, c'était évident. Cela ne l'intéressait pas. Son corps n'était plus de la partie. Voilà l'occasion de la pure contrainte : s'il l'oblige à le faire, il sent bien que ce sera sans le moindre besoin de sa part. À froid. Mais est-elle vraiment à froid alors que sa jouissance est si proche ? Il connaît son tempérament. Elle n'est pas épuisée. Elle est au contraire prête pour de nouveaux orgasmes. Cherche-t-elle un plaisir personnel ? Voilà l'occasion de le savoir. Tout cela est bien rapide. Mais il n'y a pas à hésiter. Pierre donne son ordre :

— Allons, fais l'amour avec lui. Je le permets. Il t'a fait jouir superbement, tu lui dois bien ça.

Il allait se perdre en raisonnements et le sentit. L'autorité, d'abord.

— Et puis, je le veux. Tu ne penses quand même pas que nous allons rester comme ça ? On t'a gâtée, mais n'oublie pas que tu es là pour nous satisfaire !

Se voulant cinglant et humiliant, il lui lança sèchement la phrase directe, symbole de la capitulation des femmes :

— Ecarte les cuisses !

Elle explosa :

— Tu ne m'aimes pas ! Tu permets ça. Tu veux te débarrasser de moi ! Tu me traites comme une putain ! Pierre, mon chéri, je t'aime, c'est toi que je veux, pas lui. Il n'y a rien entre lui et moi. C'est toi, toi !

Seule sa tête émergeait de la masse du corps de Claude qui la plaquait au canapé et cherchait toujours sa voie, jusqu'ici sans succès en raison des contorsions de Claudine.

Pierre, tranquille mais ferme, lui prit le menton comme si la situation avait été calme et lui dit :

— Je t'aime et je suis sûr que c'est moi que tu veux. Laisse-toi faire parce que je te le dis et offre-moi ton plaisir. Je vais le boire sur ta bouche comme tout à l'heure. Donne ton ventre. Je garde ta tête.

Le temps lui manquait pour réfléchir. Claude pesait. Elle se dit que

tout cela était bizarre mais retint surtout que Pierre le voulait. Il paraissait grave et non pas goguenard ni méprisant. Elle n'attendait plus grand secours de son cerveau qui s'embrumait à nouveau. Son corps était encore imprégné de la jouissance précédente. Elle se détendit et sentit son corps s'enfoncer dans les coussins. Sa tête était toujours tournée vers Pierre dont la bouche était à quelques centimètres de la sienne, mais qui ne l'embrassait pas. Il la regardait fixement.

La verge de Claude trouva l'orifice et la pénétra. Elle la sentit gonfler son vagin. Ce n'était pas celle de Pierre. Elle se contracta et poussa un faible gémissement. Pierre comprit que la possession était faite et l'embrassa.

À peine rassurée, Claudine se sentit emportée dans une situation trouble qui la dépassait. Une sorte de demi-sommeil lui parut le meilleur refuge. Elle donnait sa bouche à Pierre et ne pensait qu'à lui. Cette verge qui s'agitait dans son ventre, trop vivement et brutalement, lui donnait une impression incertaine où se mêlaient la gêne, la surprise, la sensation d'inhabituel, et tout de même une tension sexuelle, mais qui n'allait pas jusqu'au plaisir.

Claude, lui, ayant enfin ce qu'il voulait, fonçait comme une brute et la bourrait de coups de verge secs et rapides. Elle pensa à la manière dont Pierre la prenait, en mouvements lents et profonds, souvent circulaires, évitant de heurter tout de suite le fond de la matrice. Elle compara Claude à un lapin et sourit contre les lèvres de Pierre. Elle se dit que ce serait vite fini.

Pierre se rendait compte qu'elle ne participait pas. Il lui parla et insista :

— Détends-toi. Donne-toi bien. Profites-en. Il te prend bien. Vibre, ma chérie, vibre ! Je le veux. C'est pour toi aussi. Sois à la fête. Vas-y ! Vas-y !

Sa première réaction était toujours d'être influencée par Pierre. Elle essaya donc de trouver du plaisir dans le furieux mouvement de piston qui agitait son ventre. Sa riche nature l'y aidait. Elle se tortilla un peu et sa respiration s'accéléra. Pierre le vit et l'encouragea :

— Ça vient, ça vient !

Pour la stimuler, tout en l'associant mieux à lui, il dégagea rapidement sa verge, prit la main de Claudine et la lui confia. Claudine la serra avec passion. C'était celle-là qu'elle aimait. Et voilà qu'elle l'avait dans sa main, alors qu'une autre était dans son sexe. Elle la serrait plus qu'elle ne la masturbait. Elle s'y accrochait presque. Le contact de cette chair chaude et dure lui donna presque un spasme. Elle eut un mouvement des épaules. Claude s'y méprit et crut qu'elle allait jouir. Déjà qu'il ne faisait rien pour se retenir, cela lui fut fatal. Il serra ce corps nu et chaud qu'il possédait, redoubla de vigueur et de

rapidité dans les coups de verge dont il abreuvait ce sexe humide où il était bien et, en ahanant, libéra son sperme en quelques coups de reins furieux.

Claudine le sentit et, en bonne femelle, s'ouvrit encore plus. Elle serra plus fort la verge de Pierre et reçut la semence de Claude. Puis elle le sentir ralentir et s'apaiser. Elle n'avait pas joui.

Pierre l'avait bien senti car il lui sourit en quittant sa bouche. Il écarta Claude qui, fatigué et satisfait, se laissa tomber sur le tapis, prit Claudine dans ses bras et, comme si elle venait de subir un mauvais coup du sort, la câlina tendrement.

— Tu n'as pas trop aimé ça, lui dit-il à l'oreille entre deux baisers, mais tu l'as bien fait. Tu t'es bien laissé pénétrer. C'est bien. C'est ce que je voulais. La pénétration te manquait. Je désirais que tu ailles jusqu'au bout.

Il lui caressait le dos en larges massages, pour la calmer. Puis, sa main se fixa à sa croupe, la palpa longuement, flatta la cuisse, revint à la croupe.

— Maintenant, ma poupée, je vais te récompenser.

Peu lui importaient ses doutes précédents. Au fond de lui-même, il était satisfait : elle avait accepté cet accouplement, bref à vrai dire, mais complet. En cela, elle s'était soumise. Elle n'en avait pas profité et n'en avait tiré que quelques frissons qui, peut-être, étaient uniquement dus aux baisers de Pierre. Ainsi, elle restait bien à lui. Il imagina un instant qu'elle ait connu un autre spasme violent comme le précédent. Cette pensée lui déplut. Maintenant, il allait le lui donner, lui-même, avec conviction, tranquille, calme. Elle le méritait. Le dernier piment de la situation était qu'il allait la posséder pour la première fois devant quelqu'un. Après ce qui s'était passé, il était sûr qu'elle ferait tout pour avoir la plus grande jouissance devant Claude, voulant ainsi le punir de l'avoir possédée, et il se disposait à pousser le plaisir au plus haut. Accessoirement, il lui était agréable de donner aussi à son camarade qui n'avait eu qu'un plaisir de seconde zone, un spectacle puissamment érotique qui compenserait un peu le fait qu'il était distancé. Ce n'était pas d'être vu en faisant l'amour qui l'excitait : il concevait une satisfaction à payer une sorte de dette envers son ami qui lui avait fourni l'occasion de progresser dans la volupté.

Il coucha Claudine sur le canapé. Elle s'étala autant qu'elle put, heureuse d'être enfin nue offerte pour l'homme qu'elle aimait, sachant qu'il la posséderait et qu'elle allait connaître le couronnement de tous les jeux érotiques de cet après-midi voluptueux. Elle se sentait en plus bonne conscience car elle avait tout accepté et n'avait résisté en rien à la volonté de Pierre. Elle la méritait, sa récompense, elle la voulait et elle allait l'avoir.

Ce fut comme une chatte heureuse qu'elle s'étira en se tordant sous

la main qui commençait à la caresser. Des seins aux cuisses, Pierre la palpait, comme pour la reconnaître avant l'action. Mais ce n'était pas assez. D'elle-même, elle donnait à son corps un mouvement de torsade qui la portait à offrir sa croupe alors que la main parlait aux cuisses. Les bras à la nuque, elle présentait ses seins. Mais aussitôt c'était dans son dos qu'elle désirait la caresse. Partout. Elle voulait partout les mains tant aimées qui lui donnaient par une sorte d'électricité spéciale, un plaisir éternel.

Lui la caressait sans se presser, méthodiquement, comme il aimait souvent le faire, pour se pénétrer manuellement de sa chair avant de la posséder par le sexe et par l'esprit. Il était heureux, non seulement de palper cette peau onctueuse et tiède dans laquelle il allait se fondre, qu'il connaissait par cœur, ce qui d'ailleurs ne lui ôtait rien de son plaisir, mais encore et surtout de la voir si conquise, si abandonnée, si débordante de désir de lui après tout ce qu'il lui avait fait faire. Il se sentait bien le rocher sur lequel elle aspirait à vivre, malgré ses aspérités, sa dureté, sur lequel elle voulait remonter après s'être tirée de la mer dans laquelle il l'avait jetée.

Ses yeux se faisaient suppliants, son visage angoissé. Elle tendit les bras en un appel.

Pierre, toujours debout près d'elle, la dominant et la caressant, lui sourit mais continua ses investigations manuelles. Il lui prit les seins du bout des doigts et les tira pour leur redonner leur forme normale et combattre l'effet d'écrasement dû à la position couchée. Puis il lui fit plier les genoux, lui remonta les cuisses vers le ventre, palpa leur face intérieure plus tendre sous le poids des muscles relâchés, et les lui écarta. Elle se prêta de bonne grâce à ces mouvements et présenta son sexe. Claude voyait cette offrande.

Elle le savait et y mit d'autant plus de bravade. Elle aurait voulu qu'il pût voir jusqu'au fond. Pierre l'effleura du bout des doigts, ce qui la fit aussitôt frémir. Il constata qu'elle était très mouillée. Poursuivant dans cette voie, il la pénétra du majeur et agita le doigt pour provoquer un bruit d'humidité.

— Que tu es mouillée !

Oui, elle l'était, et était heureuse qu'on le sût. C'était pour lui. Ô pudeur de l'impudeur !

Il regarda Claude, toujours assis sur le tapis. Sa verge ramollie avait disparu d'elle-même dans sa braguette encore ouverte. Il souriait vaguement en mâle satisfait, car il voyait dans cette rosée non la preuve du désir de Claudine pour son mari, mais l'évocation du sperme qu'il avait pu mettre dans le vagin de Claudine.

Puis, tranquillement, Pierre se déshabilla. Claudine guettait anxieusement l'apparition de son sexe qu'elle avait pourtant tenu dans sa main le moment d'avant, mais qu'elle avait toujours un plaisir

particulier à voir, noueux et tendu, avant de s'abandonner à lui. Il se redressa, nu, la poitrine gonflée, le ventre rentré, la verge agressive. Elle ferma les yeux, se renversa en arrière et attendit de sentir sur elle le poids du corps tant désiré.

Mais elle ne perçut que la main de Pierre qui cherchait à passer sous sa nuque. Elle ouvrit les yeux et vit la verge présentée à hauteur de sa bouche. Elle regretta que Pierre ne la prît pas tout de suite, mais docile et heureuse de pouvoir manifester son amour à cet organe adulé, elle tendit ses lèvres et engloutit le gland. Elle n'avait cure de s'attarder à de petits léchotements qu'elle aimait bien lui dispenser lorsqu'ils jouaient sans désir trop aigu. Là, elle ne pouvait s'empêcher de faire carrément l'amour avec cette verge et donnait à sa tête les mouvements qu'elle aurait voulu imprimer à son ventre. Elle suçait avec ardeur, passion, presque brutalité. La verge entraînait et sortait de sa bouche comme d'un sexe.

Pierre, fier de son élève, et pensant qu'elle n'avait pas dû être aussi active avec Claude autrefois, attira l'attention de son ami et souligna :

— Regarde comme elle suce bien !

Claude poussa une exclamation admirative. Claudine, stimulée, multipliait ses efforts avec brio. Pierre lui soutenait la nuque. Elle s'était à demi soulevée et lui entourait une hanche de son bras.

Soudain, elle eut peur que son ardeur buccale ne le fît jouir trop tôt. Elle se dit qu'il devait être très excité par ce qu'il avait vu jusqu'ici, et craignit que sa bouche ne fût trop efficace. Alors, elle perdrait cette possession qu'elle désirait tant. Elle lâcha la verge, la serra contre sa joue en la câlinant, comme pour l'amadouer et supplia :

— Prends-moi, chéri, prends-moi. Ne jouis pas comme ça, je t'en prie.

— Tu en veux, hein ? dit Pierre pour souligner à la fois son tempérament et l'absence de satisfaction due à Claude. Allons, tu es bonne fille, je vais t'en donner.

Alors, carrément, il monta à genoux sur le canapé, entre ses cuisses, les lui releva, les écarta en pesant sur les genoux, regarda le ventre et le sexe étalés, et d'un simple mouvement de ventre, s'en s'aider de la main, sans tâtonner, lui enfonça la verge dans le vagin d'un mouvement lent, ample, accompagné de rotations des hanches. Elle eut ainsi l'impression d'une possession énorme, envahissante, submergeante, dans laquelle elle disparaissait. Enfin, elle était à lui ! Elle sentait sa peau, son poids, son membre, et surtout cette manière bien à lui de la prendre. Elle en eut un spasme immédiat, se tordit, hoqueta, chercha à l'entourer de ses bras pour l'attirer plus encore vers elle. Il s'y prêta, se laissa tomber sur sa poitrine, enlaça sa taille, la serra et lui prit la bouche, étouffant son râle. À peine lui eut-il

donné quelques coups de reins, toujours lentement, puissamment, la verge entièrement sortie puis poussée à fond, d'une pénétration circulaire qu'elle éclata en jouissance suprême. Elle quitta sa bouche pour respirer, mais cria. Les yeux fermés, indifférente à la présence de Claude, elle se donnait et recevait le plaisir dans un tourbillon. Pierre la maintenait bien serrée contre lui et il attendit qu'elle fut bien secouée par son spasme. Il savait que ce n'était que le premier et il prenait son temps.

La sentant s'apaiser un peu, il fit glisser sa main de sa taille à sa croupe et lui palpa soigneusement les fesses. En même temps, il lui mordilla un peu les lèvres, puis le bout d'un sein. Sa verge entretenait toujours dans le vagin un mouvement modéré mais constant.

Elle sentit l'onde du plaisir remonter en elle et haleta plus fort. Lui se redressa, s'appuyant sur ses bras tendus, le torse presque droit, la dominant, le ventre toujours soudé à elle. Là, il lui donna des coups plus secs et précipités, comme un cavalier qui éperonne son cheval. Elle sentait son sexe dur, agité, impératif, qui la fouillait, et son regard qui plongeait sur elle. Cela l'affola comme une double pénétration. Elle tournait nerveusement sa tête de droite à gauche, les yeux mi-clos, les bras écartés, percée, clouée.

Le spasme la prit brutalement et la secoua, libre sous le corps de l'homme, sauf le ventre rivé au sien. Pierre la regardait calmement se tordre et dosait les coups de verge en fonction de ses contractions. Claude, à genoux sur le tapis, regardait avec la plus grande attention cette femme jouir par tous les pores de sa peau. Il admirait sa fougue, mais tout autant la maîtrise de Pierre qui, froid et dominateur, les reins durs et impératifs la transperçait encore plus de sa volonté que de son membre.

Claudine jouit ainsi longuement, par spasmes successifs, chaque fois ranimés par un coup de reins bien placé de Pierre. Elle n'avait plus de souffle et ouvrit les yeux pour implorer autant que pour remercier. Pierre, dominateur et goguenard, lui pinça le nez comme s'il jouait :

— C'est bon ça, hein ? Ça fait jouir, ça ! Tu as vu, Claude, ce volcan ? Ça c'est ma Clo-Clo ! La chair de ma vie !

Il avait presque arrêté ses mouvements et continuait ses commentaires. Claude approuvait. Claudine entendait à peine, dans un brouillard. Elle sentit sur son sein une main qui n'était pas celle de Pierre et reconnut la palpation assez dure de Claude. Il se réveillait, celui-là, et revenait à la charge. Elle en fut fâchée, toute à sa communion avec Pierre.

Celui-ci la laissa se reposer un peu. Mais elle le sentait aussi dur en elle et savait qu'il n'avait pas joui.

Soudain, il se retira et cela lui fit un vide. Sa main pesait sur sa fesse gauche, cherchant à la faire tourner.

— De l'autre côté, maintenant, ma poule !

Sur le moment, cela lui déplut : d'abord parce qu'il fallait qu'elle trouble la quiétude de son corps en le changeant de position, ensuite parce qu'elle préférerait être possédée de face ayant mieux conscience ainsi de se donner, enfin parce qu'elle redoutait d'être sodomisée, ce qui lui faisait toujours un peu mal et la laissait froide.

Mais Pierre était impératif et elle dut s'exécuter. Lourdemment et de mauvaise grâce, elle se tourna et s'allongea sur le ventre. Pierre lui tenait les hanches, ce qui l'obligeait à se relever un peu sur les genoux. Cela la cambrait. Ainsi elle présentait ses fesses dans leur masse charnue, dodue, ronde, musculeuse, souple, capiteuse. Pierre les flatta de la main, les palpa, caressa la courbure des reins, revint à la croupe, au haut des cuisses, toute chair riche, lisse et fraîche, presque froide aux fesses elles-mêmes. Pierre aimait apprécier cette différence de température entre la croupe et les reins plus tièdes. Il insinua ses doigts entre les cuisses, dans le prolongement de la raie et chercha le sexe. Claudine accueillit cette caresse par une contraction qui durcit sa croupe et y creusa deux fossettes. Elle se cambra un peu plus et tendit inconsciemment davantage la masse voluptueuse de sa chair. Pierre prit son temps. Il adorait la voir offrir sa croupe, cambrée, les jambes presque allongées, préférant cette position à celle où elle était à genoux et penchée en avant, qui avait l'inconvénient de tendre les fesses et ainsi de les effacer en leur enlevant, avec leur volume, leur importance et leur attrait. Il continua donc à la caresser en la regardant balancer doucement sa chair comme une chatte va, de l'échine, au-devant de la main qui l'effleure.

Lorsqu'il voulut passer à d'autres plaisirs, il la réveilla d'un attouchement direct à l'anüs. Claudine gémit et grogna. Elle n'aimait pas cela, mais savait que lorsque Pierre le voulait, il fallait lui passer cette fantaisie. Le doigt précisa sa caresse et pénétra de la longueur d'une phalange d'un mouvement lent et circulaire qui cherchait à élargir l'orifice contracté.

— Chéri, supplia Claudine, ne me fais pas ça maintenant. Tu m'as fait si bien jouir. Continue. Sois gentil, chéri. Une autre fois. J'ai fait tout ce que tu as voulu.

Il fut sensible à cet argument. Mais au fond, il préférerait la posséder par les voies normales surtout lorsqu'il en était à sa première jouissance. Il retira donc son doigt, rechercha le sexe, le pénétra, ce que Claudine accueillit avec un rôle de soulagement et de plaisir, puis la redressa un peu plus sur les genoux pour l'avoir mieux à sa portée, se plaça bien entre ses cuisses écartées et sa croupe fendue, accentua des deux mains l'écartement des fesses de façon à découvrir le plissement bistre de l'anüs, le regarda et acquiesça :

— Bon, je le laisse pour cette fois, ce cher petit.

Et s'adressant à Claude :

— Elle n'aime pas trop ça. Comme je veux la régaler et qu'elle a été bien gentille, je me laisse faire.

Il présenta sa verge au bas des fesses, la fit glisser entre les lèvres, sentit le creux du vagin et la pénétra. Claudine aussitôt, pour le remercier et aussi pour obéir à la sensation toujours enivrante pour elle de la pénétration, se mit à le combler d'un festival de mouvements de croupe et de reins. Il lui donnait des coups de verge limités et réguliers, mais elle, elle donnait à ses hanches un rythme de rumba endiablé. Pierre la laissait faire en souriant et lui caressait le dos. Puis, le ballet des voluptueux hémisphères devint si intense qu'il se releva pour bien la dominer et voir ses mouvements dans toute leur ampleur et leur frénésie. Il prit Claude à témoin :

— Regarde ça, comme elle se régale !

Claude regardait avec attention et Pierre vit que sa verge revenait à meilleure fortune.

— Qu'est-ce que tu attends pour te mettre à poil ? lui dit-il. Tu déparas le tableau. Allez, en tenue ! Essuie-toi et fais-toi sucer !

En un tournemain, Claude fut nu. Il prit son mouchoir et essuya son gland qui gardait les traces de son accouplement et présenta sa verge tendue quoiqu'un peu courbe, le gland violet laissé à découvert par le prépuce tiré en arrière, à la bouche de Claudine haletante dont la tête s'enfouissait volontiers à l'abri de son bras replié. Claude lui prit le menton pour la relever, s'assit sur le bord du canapé et s'arrangea pour que sa verge fût assez près de la bouche de Claudine.

Celle-ci, tendue, surexcitée, prête à jouir, se jeta sans ménagement sur cet organe nouvellement immiscé dans son univers de plaisir, et le suçait gloutonnement, n'ayant qu'un même rythme furieux pour son bassin et sa tête.

Lorsqu'elle sentit la main de Pierre passer sous son ventre et atteindre son clitoris, l'orgasme la submergea et un cri à demi étouffé par la verge de Claude sortit de sa bouche occupée. Pierre continuait son attouchement manuel et lui donnait des coups de verge saccadés et précis. Comme tout à l'heure, le spasme se regonfla, la recouvrit encore, se retira, puis revint. Elle avait lâché la verge de Claude et ne s'occupait que de jouir, la tête posée sur sa cuisse, râlant, cherchant sa respiration, se crispant, se détendant et se contractant à nouveau. Pierre la laissait faire, voyant qu'il n'y avait aucune possibilité d'obtenir pour les trois une jouissance synchronisée.

Mais lui-même était maintenant désireux de conclure. Il la laissa souffler un peu, la massa par larges mouvements sur tout le corps, se retira, la retourna et la remit sur le dos. Elle s'offrit d'elle-même, cuisses relevées et écartées, les bras tendus, la tête soulevée et les lèvres appelant le baiser. Elle le voulait de tout son être.

D'un coup précis et sec, brutal, sans nuance, il enfonça sa verge, la ceintura à la taille, enlaça ses épaules de l'autre bras, lui fourra la langue au fond de la bouche et la bourra de coups de verge violents, rapides, puissants, l'écrasant de tout son poids et de sa vigueur au point de lui interdire tout mouvement. De la bouche au sexe, les seins écrasés contre sa poitrine, le ventre collé au sien, le sexe comblé, elle était possédée, intégrée au corps du mâle, absorbée. Elle ne savait plus où elle était ni ce qu'elle faisait. Les yeux clos, une plainte sourde sortant de ses narines palpitantes, elle était inondée de jouissance. Son ventre pilonné, emporté dans une sarabande de coups de verge, souffrait et jouissait, acquérant ainsi une présence qui en faisait la dominante de son corps.

Lorsqu'elle sentit, dans son délire, le gonflement suprême de la verge et les saccades de la sortie du sperme, accompagnées d'une crispation terrible de Pierre qui la broyait, elle échappa à sa bouche, et clama son plaisir dans un cri immense, démesuré, totalement impudique dans son absence de retenue, qui remplit la pièce et y imposa sa présence comme la concrétisation de leur jouissance à tous. Puis elle ne sut plus très bien ce qui se passait.

Pierre la pilonna encore un moment, inerte, pour bien obtenir sa propre décontraction, ensuite s'arrêta, allongé sur elle pour bien la sentir encore. On n'entendait plus que les souffles mêlés à contretemps de leurs deux respirations.

Pierre se releva, retira sa verge encore tendue, embrassa Claudine en la câlinant, mais elle ne parut pas le sentir, et se dirigea vers la salle de bains.

Quand il revint, Claudine n'avait pas bougé. Claude la caressait doucement. Tous deux la regardèrent et échangèrent des propos admiratifs sur son tempérament et la manière dont ils l'avaient réduite à la prostration. Puis Pierre la releva, la câlina et l'envoya d'une tape vers la salle de bains. Elle émergea de sa léthargie avec un long soupir, adressa à Pierre un profond regard de soumission et de gratitude, puis se tourna vers Claude et, sans aménité, pour conclure brièvement mais nettement cette séance d'impudeur et d'extrême plaisir mêlés, laissa tomber, comme un exorcisme :

— Vieux cochon, va !

Puis elle s'enfuit vers la salle de bains, à nouveau biche potelée, gracieuse et bondissante.

Ils éclatèrent de rire devant cette manière inattendue de rejeter d'un mot sur le malheureux Claude tout ce qu'il pouvait y avoir d'inhabituel dans ce qui s'était passé. Il fallait un bouc émissaire, un acte purificateur. Du mot consacré, elle venait, avec une spontanéité enfantine, d'épingler sur l'ami du couple le signe de l'opprobre qu'exigeaient les tabous et la tradition.

Restait à revenir à la vie normale, après cette phase de rêve.

Les deux hommes sirotaient leur whisky, peu loquaces. Chacun avait eu ce qu'il voulait. Hors la jouissance physique, Claude avait goûté cette expérience d'immixtion dans l'intimité d'un couple. Pour Pierre, c'était, avec plus d'ampleur, l'ouverture vers une vie nouvelle. Il était encore trop près des impressions concrètes pour s'analyser plus avant. Aussi, à part l'aspect gaulois de cette réussite sensuelle, ne désiraient-ils, ni l'un ni l'autre, paraphraser sur ce sujet.

Le séjour de Claudine dans la salle de bains se prolongeant, Claude, autant par désœuvrement qu'en raison d'un vague regain de désir non satisfait lors de la phase finale, se décida à aller la chercher. Pierre entendit quelques protestations et des bruits de bourrades amicales. Il imagina aisément Claude profitant de la nudité de Claudine pour placer encore quelques caresses plus égrillardes que convaincues.

Peu après, tous deux revinrent, toujours nus, Claudine se défendant contre des entreprises qui, maintenant, portaient à sourire. Le membre de Claude n'était même pas complètement érigé. Visiblement, la phase d'ivresse sexuelle était passée.

Claudine s'assit, nue et importante, aussi libre que si elle était habillée. Fermement appuyée sur le plaisir qu'elle avait si ouvertement pris avec son mari, elle s'estimait respectable et sa nudité ne la gênait en rien. Elle regardait Pierre droit dans les yeux, paisible, assurée d'avoir bien agi, purifiée par leur plaisir commun et grandie par son expérience nouvelle.

On se congratula gentiment, avec ce rien de détachement et de fatigue mêlés qui fait suite à un match de tennis bien terminé et dont, au fond, on est heureux qu'il le soit. Les trois corps nus étaient là, sans emploi. La nature séchait tranquillement après l'orage. On n'avait plus rien à se faire ni à se dire. On se remettait.

Aussi fut-il naturel que la séparation intervînt dès les verres finis. Une crise n'est pas un état permanent. On se rhabilla, au fond avec satisfaction. Claudine, au contact de ses habits, retrouva ce qu'il pouvait encore manquer à son équilibre, une dernière touche de confiance. Au moment de partir, non seulement elle se sentait détendue et satisfaite, mais elle avait conscience d'emporter quelque chose en plus, un enrichissement, une fierté.

Restait la solitude à deux dans la voiture, l'intimité sans l'autre, sans le témoin pour qui on parade.

Pierre dégagea son automobile et commença à conduire comme si de rien n'était. Pourtant il songeait. Son impression dominante était que tout s'était très bien passé. Un grand pas en avant était fait. Au fond, elle avait été parfaite. Que d'occasions il y avait eu, pourtant, que cela tournât mal ! Elle qui se vexe si facilement, qui est si butée et aussi si fière et si traditionaliste. Mais, en définitive, ne faut-il pas bien

aimer ses tabous pour prendre plaisir à les renverser ? Pierre sourit pour lui-même. C'était bien sa voie. Le départ était bon, après, on verrait.

Claudine, dans son coin, avait d'abord apprécié la réserve et le silence de son mari. L'analyse des situations n'était pas son fort. Que dire ? La nuit la protégeait. De temps à autre les phares d'une voiture tiraient de l'ombre le profil de son mari, calme et sérieux, les yeux fixés sur la route, un peu tendu en raison de la conduite de nuit. Qu'y avait-il derrière ce haut front bombé qu'elle admirait pour son grand air et redoutait pour son contenu ? Au gré des croisements, il apparaissait, hautain et impérieux, et s'effaçait, lourd de son secret. Cette alternance d'éclairage était en parallèle, dans son esprit, avec l'alternative qui l'occupait tout entier : avait-elle bien agi ou non ? Cette crise de lubricité avait-elle fait progresser leur amour ou l'avait-elle brisé ? Peut-être pas brisé, mais fêlé, dégradé. Des phares venant de face lui donnèrent un instant la pénible impression d'être mise au pilori, elle, l'impudique qui avait fait l'amour avec un autre homme sous les yeux de son mari. Elle était clouée sur la place publique, marquée d'infamie et, pire que tout, seule, abandonnée de lui. Une angoisse la serra. La voiture passée, la nuit revint et la calma.

Que pensait-il ? Pourquoi conduisait-il sans rien dire. Mais il le faisait toujours, elle le savait bien. Il n'aimait pas conduire.

Conduire. Il la conduisait aussi. Oui, c'était cela. Elle s'assimilait à cette voiture qui la portait. Il dominait, il dirigeait. L'auto obéissait, elle aussi. C'était tout ce qu'elle avait fait.

Une légère pluie fit briller la route et pointilla le pare-brise. Dès qu'il y eut des phares en face, cela s'alluma et scintilla.

Pierre leva sa main droite du volant et chercha, au tableau de bord, le bouton de l'essuie-glace.

Claudine savait qu'il n'aimait pas être dérangé quand il conduisait. Il ne fallait pas le toucher, il voulait ses aises.

Cette main tâtonnante, pourtant, l'appelait. La pluie l'attristait et la glaçait, Brusquement elle eut peur.

La main venait de mettre en marche l'essuie-glace qui balaya un triangle de pluie. Elle posa sa main sur cette main qui commandait. Cela s'était fait tout seul.

Maintenant, c'était fait. Elle savait que c'était mal. Mais elle avait peur, elle avait froid de pluie et d'angoisse.

La main tourna dans la sienne, se dégagea et recouvrit sa paume renversée. Elle la pressa doucement, la reposa sur la banquette et resta sur elle.

Il conduisait d'une main.

Elle sentit son cœur se gonfler à éclater. Elle aurait voulu se jeter dans ses bras, se fondre en lui. Elle inclina sa tête sur son épaule et

sentit la sienne appuyer pour la caresser.

Alors il lâcha sa main et, entourant ses épaules de son bras, il continua sa route en conduisant d'une main. Elle savait ce que cela représentait pour lui. Il faisait, lui aussi, quelque chose pour elle. Il n'y avait pas qu'à elle qu'il demandait de montrer son amour par des actes qui coûtent.

Elle était heureuse. Cette réciprocité lui signifiait sa place d'interlocuteur d'un dialogue et non de subordonné qui reçoit des ordres.

Elle était à lui plus que jamais.

CHAPITRE III

Le lendemain et les jours suivants, Claudine, bien que pleinement réconfortée par l'attitude de son mari dans la voiture, lors du retour, ne pouvait s'empêcher de tourner dans sa tête ces notions si nouvelles pour elle et de ressasser les diverses phases de cet après-midi de folie.

Lorsqu'elle y réfléchissait objectivement, c'est-à-dire lorsqu'elle revenait à ses modes de pensée classiques, Claudine suivait mal le cheminement des idées de son mari. Elle se rendait compte qu'il avait voulu cela, qu'il avait eu du plaisir à la voir nue dans les bras d'un autre, à afficher sa jouissance, à disséquer devant ce tiers ses réactions les plus intimes, à faire la démonstration complaisante et précise des différents moyens qu'il employait pour la faire jouir. Elle se rendait compte que cela pouvait être excitant pour un homme. D'ailleurs, elle n'avait qu'à le constater. Elle était moins sûre d'y avoir pris un plaisir nouveau pour elle-même. Tout au long de cet après-midi érotique, son principal souci avait été de sauvegarder sa dignité et de vérifier, d'instant en instant, si elle était considérée comme un suprême objet de désir, adulée et régnavte, ou comme une chair à plaisir dégradée et assimilée à celle de la première prostituée venue. Elle en oubliait son moment d'abandon. Elle reconnaissait en elle-même qu'il lui avait été agréable de porter à son paroxysme l'excitation conjointe de ces deux hommes, celle de Pierre à laquelle elle tenait par-dessus tout, persuadée que le jour où elle ne l'exciterait plus, sa vie serait finie, celle de Claude qu'elle considérait comme un amusement et un test de son pouvoir sur les autres hommes. Au fond, tous ces jeux à fleur de peau ne lui avaient pas déplu. Pourquoi pas, après tout, se montrer nue, en tout ou partie et se laisser caresser par des mains admiratives quoique étrangères ? La pénétration de Claude, cependant, lui pesait. Cela, c'était l'acte fondamental, le signe de possession. Elle ne le voulait qu'avec Pierre et elle admettait mal qu'il l'eût toléré. Certes, il lui avait expliqué à plusieurs reprises, quand ils en avaient reparlé, qu'il était là, qu'il n'y avait pas tromperie, que c'était lui qui contrôlait son plaisir car il était seul, tête contre tête, à capter ses réactions cérébrales, le ventre n'étant qu'un instrument et le malheureux Claude qu'un ouvrier. Il n'en demeurerait pas moins que l'acte avait été consommé et cela, maintenant que sa tête était bien refroidie, ouvrait réellement une brèche dans son échelle de valeurs. Jusqu'ici, elle considérait comme acquis que l'on trompait l'homme aimé lorsqu'on donnait son sexe à un autre. Sa dignité lui suggérait le terme d'officiel pour caractériser l'acte d'accouplement comme signe de

l'appartenance à un homme. Là, il y avait eu le jeu des sexes d'un côté, tout en bas, et, en haut, l'union des bouches, des regards, des volontés, cela avec deux hommes différents. Pierre soutenait que celui qui œuvrait en bas était un homme de peine fournisseur d'une énergie de base que lui, maître d'œuvre, utilisait à plein par l'intermédiaire de son cerveau à elle. En somme, c'est ce tâcheron qui avait été grugé. Claudine sentait qu'il y avait du vrai dans ce raisonnement, en admettait le caractère inhabituel et le ressentait comme une preuve nouvelle de la supériorité intellectuelle de Pierre, laquelle lui était aussi nécessaire que la vigueur de son corps. Mais, tout de même, elle se disait en aparté que le tâcheron en question ferait bien des heures supplémentaires sans se faire prier. S'il était grugé, il lui restait sûrement une rémunération substantielle. Elle n'avait donné qu'à Pierre, mais Claude avait aussi reçu. Voilà un tout apte à se multiplier de bien étrange façon. Mais la logique de Claudine avait des limites et elle se donna la paix intérieure en se retranchant, en définitive, derrière le fait qu'elle n'avait pas joui lorsque Claude l'avait prise. L'honneur était sauf.

Claudine conservait cependant de cette expérience une saveur étrange. Son besoin incessant de commenter la nouveauté de la chose indiquait assez clairement à Pierre le travail de termites qui se faisait dans les tabous et les préjugés de sa femme. Lui avait apprécié surtout l'influence de sa volonté sur elle et avait ressenti la possession nouvelle dont il avait joui en lui faisant faire ce qu'elle considérait comme une monstruosité. Dans les jours qui suivaient, il dégustait le trouble permanent qu'il percevait en elle, qui la portait à être plus tendre, plus soumise, plus malléable, plus réceptive, et il prenait plaisir à en raviver les causes, comme il aurait appuyé sur une meurtrissure pour rappeler le coup qui l'avait engendrée. En même temps, il lui faisait entrevoir tout le plaisir qu'elle pouvait tirer de sa libération des tabous habituels qui n'avaient été qu'ébranlés et non abattus par cette expérience où, en définitive, le virus était atténué du fait que sa pudeur avait eu affaire aux attaques d'un homme qui avait été son amant et à qui elle n'avait rien appris. Si, au fond, elle lui avait appris quelque chose : le degré de jouissance qu'elle pouvait atteindre avec Pierre, que Claude n'avait jamais su lui donner et qui constituait, au demeurant, la meilleure justification de son attitude. Lorsqu'elle avait fait l'amour avec Pierre, jouissant comme elle l'avait rarement fait, elle avait été heureuse que Claude fût là comme témoin pour que quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes sût jusqu'où pouvait aller leur union. Pierre le ressentait comme un exploit de mâle, Claudine en faisait une offrande nouvelle et intense de son amour.

Dans ce climat nouveau d'ébranlement des valeurs établies, Pierre sentait qu'il fallait continuer à tracer la voie vers des plaisirs jusqu'ici

inconnus. Pour cela, il cherchait à maintenir sa femme dans ce climat d'incertitude sur les notions de bien et de mal qui permet de se faufiler vers des sphères nouvelles riches en sensations que n'a usées aucune routine.

Dans l'appartement, il l'avait habituée à être nue ou en très léger déshabillé, la plupart du temps. Elle n'y faisait plus attention et trouvait cela naturel. Il lui expliqua qu'elle n'avait plus ainsi l'impression d'être nue pour lui et qu'elle ne la retrouverait qu'avec le concours d'un public extérieur. Elle se récria : elle ne pouvait tout de même pas se promener toute nue dans la rue.

— D'accord, lui dit-il, mais tu peux être nue sous tes vêtements.

— Je suis toujours nue sous mes vêtements, par définition.

— Oui, mais tu as des vêtements spéciaux pour ta vraie nudité : ton soutien-gorge et ton slip. Ce sont ceux-là qui habillent ta chair. Tes seins connaissent ton soutien-gorge. Ton sexe est en sécurité dans ta culotte, de même que ta croupe qui se sent ainsi tenue. Mets une robe et même un manteau directement sur ton corps et tu auras l'impression de sortir nue.

Claudine était sceptique. Elle pensa en premier lieu à la bonne tenue de ses toilettes. Sans soutien-gorge, ses robes auraient moins de ligne, car les seins, déjà petits, s'aplatissent toujours un peu. Quant au slip, elle accordait que, comme elle ne portait pas de gaine, il n'avait aucun rôle esthétique.

Bref, conclut Pierre, il n'y avait qu'à essayer. L'après-midi était beau, le printemps s'affirmait. Mais la fraîcheur du temps justifiait le port d'un manteau. Claudine en était rassurée d'autant. Elle accepta. Pierre choisit une minirobe qu'il aimait bien et souligna complaisamment que cela créerait un certain suspense du fait de l'absence de slip.

— Si tu te baisses, tu as intérêt à fléchir les jambes !

Elle rit.

Dans la rue, elle eut une impression désagréable. La fraîcheur de l'air remontait jusqu'à son sexe. Sa chair, au-dessus de ses bas – Pierre n'avait pas voulu qu'elle mette de collants, n'était pas tranquille. Des souffles indiscrets la caressaient. Ses seins frottaient contre la doublure de sa robe. La marche les faisait rebondir légèrement à chaque pas et leur bout était maintenu érigé par le léger frottement sans cesse renouvelé. Elle avait l'impression qu'on a dans certains rêves, d'avoir oublié de s'habiller. Cela l'amena à saisir le bras de Pierre, cherchant dans ce contact une protection et une sécurité. Lui apprécia, sentant mieux ainsi son trouble qui se transmettait par des pressions du bras.

Ils marchèrent sur les quais de la Seine, flânant sans but. Pierre, par des questions renouvelées, lui demandait ce qu'elle ressentait, entretenant son trouble. Mais au bout d'un moment, elle lui dit qu'elle

était habituée et que tout allait bien, si ce n'est que l'air était un peu frais et qu'elle n'avait pas très chaud.

Pierre lui proposa alors d'entrer dans un café. Ils en choisirent un et s'assirent, Pierre en face de sa femme. Elle ouvrit son manteau et ses belles cuisses, à demi dénudées par la minirobe tendue mais impuissante à couvrir grand-chose, apparurent, douces et pleines, mais ni plus ni moins en vedette que d'habitude. Tous deux les considéraient cependant d'un œil nouveau, elle parce qu'elle ne se sentait pas protégée au-dessous, lui, parce qu'il savait que tout mouvement pouvait être savoureux. Mais une minirobe est tout de même une robe, et elle ne remontait pas toute seule jusqu'au ventre. Le garçon vint. Claudine était gênée, baissait les yeux et tenait le bord de sa robe à deux mains, l'étoffe bien tendue, comme si elle avait imploré du tissu une élasticité salvatrice. Mais le garçon repartit sans se douter de rien.

— Croise tes jambes, dit Pierre.

Elle obéit. Aussitôt, sa chaise étant peu profonde, elle eut l'impression que son sexe était exposé à toute la salle. Elle les décroisa par réflexe, puis les remit l'une sur l'autre, sur un regard impératif de Pierre, tirant sur l'ourlet à le faire craquer.

— Ça te fait un effet, hein ? demanda Pierre. Mais on n'en voit pas plus que d'habitude, tu sais.

Il se pencha comme pour ramasser quelque chose, se releva et conclut :

— Tout se perd dans l'ombre. On ne voit rien. Mais toi tu sens.

Des gens s'assirent en face. Claudine avait l'impression qu'ils voyaient son sexe. Elle savait bien que non. Ils la regardaient. C'est qu'elle était jolie et c'était normal. Son trouble s'atténua. Elle revint à une quiétude un peu tendue. Sensation douce amère. Son regard se perdit dans celui de Pierre. Elle lui sourit. Elle et lui savaient que son sexe était nu. Ils étaient complices au milieu de tous ces gens. D'une complicité nouvelle.

Ils sortirent du café et se promenèrent encore. Le temps fraîchissait. Cela ne les amusait plus tellement. Claudine parla de rentrer, d'autant plus qu'ils s'étaient assez éloignés de leur domicile. Ils passaient à ce moment devant une station de taxis. Pierre les regarda un à un et choisit le troisième. Le chauffeur fut surpris et lui dit que le premier allait protester.

— Je veux rouler dans cette voiture, dit Pierre. C'est mon droit. Et je veux un chauffeur jeune.

Le conducteur était un brun très typé, apparemment rapatrié d'Algérie. On partit.

Pierre continua la conversation sur le thème initial. Il expliqua que les clients étaient souvent à la merci des taxis aux heures de pointe et

qu'il était juste qu'ils puissent choisir aux heures calmes. Il précisa qu'il se méfiait des conducteurs âgés. Et il ajouta :

— Et puis ma femme ne veut avoir autour d'elle que des hommes jeunes.

L'autre, très liant, répondait. On parlait femmes et voitures.

On arriva.

Pour payer, le chauffeur se retourna. Il vit les cuisses de Claudine, généreusement exposées sous la minirobe tendue, aplaties et élargies par la pression de la banquette, et les regarda ostensiblement, naïvement, si bien que sa main manqua celle de Pierre qui lui tendait l'argent.

— Belles cuisses, hein ? dit Pierre.

L'autre ne sut comment le prendre. Était-ce un rappel à l'ordre ? La précédente conversation ne le portait pas à le penser. Dans le doute, il eut un pincement des lèvres gêné et opina avec un plissement de la bouche moitié sourire, moitié rictus.

— Vous pouvez les regarder, elle les montre pour ça. D'ailleurs, pourquoi faire porter des vêtements courts aux femmes si on ne peut pas les regarder ? Ne soyons pas hypocrites. Moi, j'ai une belle femme et je la montre.

Le chauffeur acquiesçait par des grognements satisfaits mêlés d'une sorte de rire complaisant, tout en rendant la monnaie. Claudine ne sachant où Pierre voulait en venir ne bougeait pas, sentant qu'il combinait quelque chose et ne voulant pas risquer de lui déplaire.

— Êtes-vous pour la minijupe ?

— C'est bien joli, opina le chauffeur. Ça permet de se rincer l'œil. On n'est pas contre.

— Moi je trouve ça indispensable, reprit Pierre. La mini-jupe s'imposait à notre époque où on se libère des préjugés. Les femmes sont faites pour être nues.

— Elles saisissent bien toutes les occasions, renchérit le chauffeur, toujours tourné vers la banquette arrière et dévorant la chair de Claudine d'un regard plein d'un appétit sain et solide.

— Moi, je vois plus loin, dit Pierre. J'interdis à la mienne de porter une culotte.

Un gros rire de l'homme punctua cette affirmation intempestive. Claudine, encore percée à jour, rougit.

— D'ailleurs, ça se voit, continua Pierre. Fais-lui voir que tu es nue dessous, enjoignit-il à Claudine interloquée.

Joignant le geste à la parole, il attrapa la minirobe des deux mains et la remonta. Claudine lança ses mains en avant par un réflexe bien compréhensible, mais n'appuya pas avec force, sentant que ce nouvel exercice entraînait dans le cadre de l'expérience de cet après-midi. Mais la minirobe était étroite et remontait mal.

— Ça alors ! disait le chauffeur en émettant des gloussements divers qui meublaient une conversation creuse mais qu'il estimait indispensables compte tenu du caractère scabreux de la situation. Il continuait à manger Claudine des yeux et ne perdait pas un pouce de la chair qui était en train de se découvrir.

L'étoffe, tirée tant bien que mal, découvrit la chair blanche au-dessus des bas, douce, accueillante, ronde, puis une ombre apparut dans le triangle du pubis. D'une main, Pierre retenait la robe levée juste au-dessus du sexe, de l'autre, il pesait sur les cuisses pour les écarter. Docile, parce que prise de vitesse dans l'analyse de cette nouvelle lubie, Claudine se laissait faire. Le chauffeur vit distinctement, autant que le permettait l'éclairage gris de l'intérieur de la voiture par ce soir tombant, la fente velue du sexe resserrée entre les cuisses opulentes.

— Ça alors ! répétait-il.

Puis, se souvenant que cela avait un sens :

— C'est bien vrai qu'elle n'a rien !

— Vous pouvez même toucher, ça lui fera plaisir, dit Pierre. Claudine en eut un haut-le-cœur. Cet homme inconnu et grossier, qui déjà reluquait son intimité, ce dont au fond elle se moquait, allait la toucher ?

Mais déjà la main de l'homme était là, droit sur le sexe, un doigt gros et maladroit cherchant la fente. Elle frémit, de saisissement, de honte et d'excitation mêlés. Le doigt descendit, fouilla, puis la main préféra la chair des cuisses et les palpa. Visiblement, le chauffeur aimait mieux le contact de la peau que celui, plus technique, du sexe.

Puis, brusquement, Pierre arrêta tout :

— Assez pour aujourd'hui. On va faire ça là-haut.

Il ouvrit la portière du côté de Claudine et la poussa dehors. Elle sortit sans demander son reste, la robe relevée, toutes cuisses dehors, mais il ne passait personne. Pierre la rejoignit. Devant l'entrée de leur immeuble, ils se retournèrent. Le taxi n'avait pas démarré et les regardait. Pierre lui fit un petit signe de tête complice, s'assura d'un bref coup d'œil qu'il ne venait personne et, d'un coup sec, il releva la robe, dévoilant la croupe ronde et nue, impudique et inattendue au-dessus de la bordure des bas. Claudine, surprise, se cambra. Le chauffeur, penché sur le siège avant vide, tendit le bras, le pouce levé, en signe d'admiration. Puis ils entrèrent et entendirent le taxi qui démarrait. Dans le hall, il n'y avait personne. Pierre enlaça Claudine et l'embrassa, enveloppant ses lèvres du baiser doux, tendre, câlin qu'il lui donnait quand il voulait lui dire qu'il l'aimait plus qu'il ne la désirait.

Il constata qu'elle était haletante, que son cœur battait et qu'elle se blottissait contre lui, abandonnée, molle, faible. Il aimait la sentir

ainsi et, quand il l'embrassait dans ces moments, il avait l'impression de la boire.

Dans l'ascenseur, il laissa constamment sa main sur son sexe, le caressant doucement, sans le pénétrer, comme pour en entretenir la chaleur. Il l'embrassait calmement par petits coups. Elle le regardait de ses grands yeux violets, ouverte, recevant en elle-même l'expression tendre et ferme de ses yeux comme déjà une possession. Ils arrivèrent. Ils se mirent nus en un tournemain. Elle se laissa aller à la renverse sur le lit, en travers, les jambes pendantes en dehors. Elle ne quittait pas son regard et le recevait toujours intensément. Lui resta un moment debout devant elle, sans la toucher, ne faisant que la piquer des yeux. Elle ressentait comme une pression cette analyse muette, ainsi qu'un pinceau qu'il aurait passé sur cette chair qu'elle avait cru avoir exposée pendant deux heures à tout venant, qu'un inconnu avait profanée et qui, maintenant, se détendait en revenant à sa fonction première d'être la proie de ce seul regard. Elle se baignait dans la lumière qu'il semblait irradier. Alors, mollement, comme elle l'eût fait sur un sable chaud à la caresse du soleil, elle rejeta la tête en arrière, écarta les bras en frottant ses épaules au dessus-de-lit, remontant lentement ses genoux vers sa poitrine douce, offrit aux yeux qui la léchaient comme une algue entre deux eaux, le satin de ses cuisses relevées jusqu'à l'ombre étroite du sexe, et s'ouvrit.

CHAPITRE IV

Pour les vacances de Pâques, ils partirent en Bretagne. Pierre avait eu beaucoup de travail, ce qui l'avait amené à délaisser quelque peu Claudine, laquelle ne manquait jamais, quoique en comprenant les raisons, de le ressentir comme une frustration dont l'effet incoercible était de la porter à ramener l'attention sur elle à tout prix. À cela se joignait l'analyse quasi permanente des plaisirs nouveaux que Pierre lui avait fait éprouver par le biais d'un certain exhibitionnisme. Claudine en comparait sans cesse la saveur étrange à l'impression paisible et traditionnelle des tabous habituels qui confortaient sa respectabilité, sans pour autant lui donner ce petit spasme interne qu'engendraient ces manifestations intempestives de sensualité dont Pierre commençait à pimenter sa vie. Elle affectait de se morigéner d'avoir accepté tout cela, mais au fond d'elle-même, elle souhaitait que l'on continuât dans le chemin ainsi découvert et, bien que toujours heureuse d'être conduite, elle ne pouvait s'empêcher, avec sa vanité de petite fille, de se donner l'impression de marcher devant, comme un grand personnage, ne voulant pas être en reste sur les inventions de Pierre, ni ses incursions dans les territoires encore mystérieux et mal explorés de l'érotisme. Puisqu'il avait inventé la poudre, elle s'en servirait. Elle cherchait toujours la difficile conciliation de sa soumission à son guide et du souci de le précéder pour lui plaire, ce qui n'était, en définitive, qu'une bonne façon de mieux le suivre. Mais, dans la délicate manipulation de ces explosifs mal connus, elle savait bien, en elle-même, qu'elle ne dépassait pas le stade des pétards. C'est ce qu'elle eut l'occasion de faire dès leur arrivée en Bretagne, aux dépens du jeune serveur de l'hôtel.

Lorsqu'ils se réveillèrent, ce jour-là, après un sommeil plus profond que d'habitude, dû à la fatigue du voyage autant qu'au changement d'air, ils eurent l'un et l'autre cette impression de dépaysement, de changement d'habitudes qui n'est pas favorable au développement du désir normal, mais peut en être génératrice de formes nouvelles.

Pierre, toujours attiré par la mer et la nouveauté du paysage, alla tout de suite à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et prit une profonde goulée d'air. D'ordinaire, c'était le corps de Claudine qu'il aimait avoir sous sa bouche et ses mains, comme première manifestation concrète du monde extérieur. Même lorsqu'elle était encore endormie – et, au fond surtout quand elle l'était, il aimait palper cette chair gonflée de la chaleur de la nuit, douce, inerte et comme sans défense par l'effet du sommeil, et il adorait frotter son désir naissant contre sa croupe

nue, ajoutant à ce contact agréable en lui-même, une impression trouble de domination, de profanation, comme si cette croupe, dûment réveillée, n'était pas toute disposée à se tendre vers lui, à se frotter comme une chatte, et à s'ouvrir pour recevoir son membre dans une intimité humide toujours prête à son intention.

Ce jour-là, donc, l'air de la mer, le soleil jouant entre les nuages eurent la priorité et Claudine s'étira seule dans le lit, percevant de plus en plus consciemment, au fur et à mesure qu'elle se réveillait, qu'elle était délaissée, qu'elle n'était plus le centre des plaisirs de Pierre. Autant elle avait fâcheusement tendance à se reposer sur ses lauriers lorsqu'elle sentait son mari débordant de désir pour elle, autant elle était piquée au vif lorsqu'elle voyait son attention captée ailleurs. Aussi, chaque fois, n'avait-elle de cesse qu'elle ne l'eût ramenée sur elle, conçue et définie comme le centre du monde.

Mais les procédés habituels, le drap rejeté, son corps nu voluptueusement étiré avec des langueurs de sylphide, ne pouvaient rien contre l'attrait nouveau de la mer.

L'ordonnancement des plaisirs du matin étant bousculé, restait le café. Claudine, matérielle et pratique, remplaçant volontiers une sensation par une autre pourvu qu'elles fussent toutes deux agréables, en huma par avance l'arôme, en sentit la chaleur parcourir ses reins, ce qui lui causa d'autant plus de plaisir anticipé que l'air qui venait de la fenêtre, pour marin qu'il était, n'en était pas moins frais. Elle décrocha le téléphone et commanda le petit déjeuner.

Lorsqu'on frappa, elle n'eut qu'à se recouvrir du drap, visiblement nue dans le lit, ainsi qu'en témoignaient ses épaules découvertes. Le plateau était apporté par un jeune serveur blond, qui pouvait avoir au plus dix-huit ans, de visage ouvert mais timide, l'œil vif tranchant sur un ensemble de gentille gaucherie campagnarde. Dès qu'il fut dans la chambre, il n'eut d'yeux que pour cette jeune femme aux épaules appétissantes, dont il sentait le corps nu sous les couvertures qui en dessinaient la forme, son visage charmant et frais malgré l'absence de tout maquillage, paré, sous ses boucles blondes, des grâces chiffonnées du sommeil. Les yeux violets, étrangement vivants dans ce corps alangui, le regardaient avec attention et, substituant leur volonté à la sienne, paraissaient le prendre dans le faisceau de quelque radar secret.

Le jeune garçon rougit, se planta au milieu de la pièce, embarrassé par son plateau, n'ayant d'yeux que pour cette belle fille qui le fascinait. Claudine le trouva gentil, mesura instantanément son pouvoir sur lui, s'en amusa, comme elle le faisait d'habitude, puis la pensée d'en faire une utilisation nouvelle lui traversa l'esprit. Pierre s'était à peine retourné lorsque le serveur était entré et était revenu à la contemplation de la mer. Claudine, d'un geste gracieux de la main,

fit signe au garçon de poser le plateau sur le lit. Il s'avança et se planta là, ne sachant comment faire. Claudine se souleva, s'adossant à son oreiller, tenant d'une main le drap remonté contre sa poitrine. Elle lui dit de poser le plateau sur elle, à la hauteur de ses cuisses. Il se pencha pour le faire, gêné par le poids et aussi par l'équilibre instable des liquides. Il se rapprocha d'elle ainsi et, à la faveur de cette intimité complice, d'un geste nonchalant dont il n'apparaissait pas qu'il fût voulu ou non, elle laissa glisser un peu la main qui tenait le drap et découvrit son sein gauche dont la pointe érigée, tranchant par sa teinte rose sur la peau et le drap, souligna le jaillissement du globe délicat et secret. Le jeune garçon le perçut comme un choc et Claudine l'enregistra par l'intermédiaire du plateau tel un séismographe. Claudine lui sourit voluptueusement, sans remonter sa main, montrant bien au garçon stupéfait que ce n'était pas un accident, et lui susurra :

— Je vous rappellerai pour emporter le plateau.

Elle voulait son café d'abord.

Tout en le buvant et en grignotant une biscotte, elle attira l'attention de Pierre qui avait enfin quitté sa fenêtre, sur le trouble qu'elle avait causé au jeune garçon. Lui n'avait rien remarqué. Il sourit et lança :

— S'il te voyait comme ça – elle était assise, les seins nus –, il en aurait pour toute l'année à se masturber en pensant à toi !

— C'est qu'il m'a un peu vue. En me remontant pour recevoir le plateau, je crois bien qu'un petit bout de sein est sorti.

— Tu as de la veine qu'il ne t'ait pas tout renversé dessus ! s'esclaffa Pierre. À l'heure actuelle, il doit servir les petits déjeuners d'une main !

— Ça a eu l'air de lui faire de l'effet.

— Je pense bien. Tu as vérifié ?

— Oh ! Écoute, Pierre, tu as de ces idées, dit Claudine apparemment choquée, un peu réellement, un peu par simulation.

— Lui, peu importe. Et à toi, ça t'a fait un effet ? reprit Pierre.

— Peut-être, répondit-elle rêveuse. J'ai une petite idée là-dessus.

— Tiens, tiens ! Tu te mets à en avoir toi aussi. Claudine va créer son petit monde érotique. L'air de la mer t'est favorable ! ironisa Pierre.

— Tu veux savoir ?

— Non, je préfère la surprise.

— D'accord, dit Claudine, en se rengorgeant.

Elle était tout heureuse non seulement d'avoir pris une initiative, ce qui n'était pas son fort, mais encore d'avoir réussi à piquer la curiosité de son mari, prenant ainsi l'avantage sur son propre terrain.

Elle sonna pour qu'on vienne chercher le plateau. Pierre retourna à la fenêtre et Claudine s'enfonça sous le drap, le plateau posé près

d'elle. Tout était bien.

Le jeune garçon revint, toujours rouge et gauche. Claudine lui sourit, de son air le plus enjôleur et, au fur et à mesure qu'il se rapprochait du lit pour prendre le plateau, fixait ostensiblement son regard sur son pantalon. Une nette protubérance indiquait qu'il était en érection et aussi qu'il devait avoir un bel organe. Lorsqu'il fut à portée de la main, Claudine lui lança une pichenette sur la verge en lui murmurant :

— Mon sein t'a fait de l'effet, hein ?

Ce faisant, en tendant le bras, elle avait rejeté le drap et découvert son buste en entier.

Le garçon, d'un rouge apoplectique, était au comble de la confusion. Planté devant elle, au bord du lit, les bras ballants, incapable de prononcer une parole, il la dévorait des yeux. En recevant la petite tape sur son membre il s'était plié en deux comme si c'eût été un coup de poing. Sitôt redressé, la main était toujours là, mais cette fois caressante. Il ne savait où se fourrer. Sa bouche essayait d'articuler quelque chose, mais en vain. Finalement, après deux minutes de caresses localisées auxquelles il ne se déroba pas, et de contemplation de cette gorge nue, il avança, de la tête et du bras, un vague geste en direction de Pierre, de l'air de dire « Et celui-là, alors, qu'est-ce qu'il va dire ? ».

— N'aie pas peur, dit Claudine, il ne te dira rien. Il permet. Laisse-moi faire et tu t'en souviendras longtemps.

Elle s'assit et le drap tomba sur ses cuisses. Elle l'écarta et apparut entièrement nue, l'ensemble de sa chair ponctué de la tache ombrée du sexe sur laquelle se rivait le regard du garçon. Cependant, des coups d'œil furtifs partaient toujours en direction de la fenêtre.

Elle prit ses mains et les posa sur ses seins. Il les serra maladroitement puis les lâcha, inquiet. Visiblement, il ne savait pas ou n'osait pas les caresser. Son trouble ravissait Claudine qui, elle-même timide et souvent en position d'infériorité, se délectait d'avoir pour une fois un jeune mâle à sa merci.

— Tu as déjà vu une jolie femme comme moi toute nue ?

— ...

Un bredouillement servit de réponse.

Claudine, très sûre d'elle, se mit à genoux devant lui et entreprit de déboutonner son pantalon. Le garçon eut un mouvement de recul.

— Laisse-toi faire, dit-elle, péremptoire.

— Le service... ânonna le malheureux.

— Ça sera vite fait. N'aie pas peur. Profites-en, idiot !

Avec dextérité, elle ouvrit ceinture et braguette, fit tomber le pantalon sur les genoux, puis tira le slip gonflé et prometteur. Une belle verge, tendue à se rompre, apparut, dressée, palpitante. Elle

sembla à Claudine plus douce et moins nouée de veines que celle d'un homme fait. Elle la prit dans sa main droite, la caressa, la palpa, provoquant ainsi des frémissements comiques, laissa descendre ses doigts sur les testicules, puis sous eux, ce qui provoqua une sarabande de la verge libre qui battait en tous sens, puis la reprit fermement dans sa main et commença à la masturber sans façons. Le jeune se laissait faire, planté comme un piquet, le ventre nu, le pantalon et le slip en accordéon sur les mollets, haletant, lançant des regards instables tantôt sur le corps nu de Claudine, tantôt vers Pierre qui, accoudé de côté à la fenêtre, affectait de regarder aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais ne disait rien, un sourire narquois aux lèvres.

Puis Claudine tira le prépuce en arrière, découvrant un gland rose et tendu. Elle constata qu'il était propre et avança sa bouche.

— Oh ! fit le garçon.

Il fléchit sur ses genoux à cette caresse, se redressa et regarda disparaître sa verge dans la bouche de cette belle fille à laquelle il n'aurait pas osé adresser la parole, mélangeant le plaisir, la surprise, la fierté et la crainte. Ses nerfs étaient à rude épreuve. Claudine le sentit aux soubresauts incessants de cette verge visiblement peu accoutumée à ces jeux. Aussi ne la garda-t-elle pas longtemps dans sa bouche, de crainte qu'il n'y jouît. Elle continua à le masturber rapidement, sans ménagement, cherchant un spasme rapide.

Quand elle le vit haleter plus fort, plier ses genoux et contracter son ventre plat et dur, elle comprit que cette jeune chair n'allait pas tarder à se libérer. Tranquillement, elle prit une soucoupe sur le plateau, mit la verge à l'horizontale, tint la soucoupe sous le gland et continua sa masturbation en l'activant au maximum. L'effet ne se fit pas attendre et, en quelques contractions sporadiques, elle vit, à sa grande stupéfaction, quelques gouttes de liquide laiteux s'écraser sur la soucoupe, tandis qu'elle sentait la verge tressailler et se cabrer dans sa main. Elle attendait sans doute une quantité plus forte car elle insista, pressa les testicules, serra à nouveau la verge et, pensant provoquer une excitation de dernière heure, releva son genou gauche et disjoignit cette cuisse de l'autre, exposant ainsi son sexe que l'autre dévora des yeux. Mais plus rien ne tomba dans la soucoupe.

— Tu as bien joui, lui dit-elle, comme après un travail bien fait.

— Oui, Madame, répondit l'autre, tout de go.

— Rhabille-toi vite !

Ce qu'il fit, faisant disparaître ses attributs encore dressés. Puis, sans demander son reste, soulagé autant moralement que physiquement, affairé, toujours rouge, il prit le plateau et se fit un devoir de disparaître. Mais Claudine, calmement, posa sa main sur son bras déjà chargé de cette vaisselle, le fit revenir vers elle et posa la soucoupe au centre de laquelle s'étalait le sperme de l'adolescent, bien

en évidence sur une tasse. Puis elle lui donna une tape sur les fesses en lui indiquant la porte et lança :

— Monsieur est servi !

Il partit comme un trait et elle se renversa sur le lit, nue, lascive, en éclatant d'un rire clair qui faisait trembler ses seins.

Pierre riait aussi. Il abandonna alors sa fausse contemplation marine et vint la féliciter en lui faisant longuement l'amour. Ses cris se mêlèrent, par la fenêtre ouverte, à ceux des mouettes.

CHAPITRE V

Pierre, au retour de ce voyage écoulé dans la torpeur et l'abandon de l'amour sans problèmes était perplexe sur le résultat de son début de dressage. Certes, les expériences faites alimentaient les commentaires, pimentaient encore un désir trop facilement satisfait, brodaient de quelques rêveries interdites les accouplements conjugaux, mais leur effet était relatif, et surtout, Pierre ne percevait pas bien dans quelle mesure sa possession pouvait s'accroître ou au contraire permettre à sa proie des échappées secrètes qui, alors, eussent été à l'encontre de sa volonté de domination totale. Claudine s'était prêtée à des expériences sans doute déjà hors du commun, mais encore modérées, Claude étant son ancien amant et le chauffeur de taxi un inconnu. Son raid de commando sur l'innocent garçon d'hôtel lui donnait à penser que, pour une esclave, c'était une esclave pensante et dotée d'initiative. D'un côté cela était bien et traduisait une ouverture, bien anodine, à l'érotisme. De l'autre, c'était un départ, une manifestation d'autonomie. Il décida de reprendre les choses en main.

À peu de temps de là, ils eurent l'occasion de se rendre ensemble dans un magasin pour l'achat d'un appareil ménager. Claudine, comme cela lui arrivait souvent, face à un employé un peu benêt, se montra à la fois brouillonne et pimbêche. Pierre, qui voulait en finir, donna son avis. Claudine, sur sa lancée, lui répondit comme elle parlait au vendeur, sans changer de registre. Un regard froid de Pierre lui apprit trop tard qu'elle avait fait erreur. Un rire niais du bonhomme acheva de tout gâcher. Pierre trancha, acheta et, la couvrant d'un regard lourd et froid, lui intima :

— Rentrons !

— Mais nous devons encore aller voir les tissus d'ameublement...

— Rentrons !

— Pourquoi, enfin !

Elle se doutait de quelque chose et avait un regard interrogateur et inquiet. Sa bouche était à demi crispée.

— Je vais te flanquer la fessée que tu mérites ! siffla Pierre entre ses dents.

Ils n'étaient pas encore sortis du magasin et on pouvait les entendre.

Elle eut un haut-le-corps. Toute atteinte à son intégrité physique lui était par nature désagréable. En outre, elle se trouvait là hors de chez elle, entourée de gens, bien habillée et jolie, en somme duchesse sur

ses terres. Son mari devait avoir pour rôle d'être seulement l'homme heureux qui accompagne une si belle fille, courtois, empressé, admiratif, presque toléré. Voilà qu'il parlait – au risque d'être entendu – de l'amoindrir, de la ramener à un niveau de petite fille, et même de lui faire mal. Impensable. Il n'était pas de taille.

— Tu n'es pas fou, non ?

— C'est ça, ou tu ne rentres pas ce soir avec moi.

Bris immédiat des verreries qui s'effondrèrent dans sa tête avec une aigreur cristalline aux oreilles. Ça devenait sérieux. C'était tout de même l'homme qu'elle aimait, et, elle le sentait confusément, son maître. Sa tête bourdonna. Et cela dans ce magasin. Devant ces gens qui pourraient être au courant. Mais non, voyons, qui ne l'étaient pas. Alors... la fierté n'est qu'un spasme. Au fond, il n'était pas prudent de discuter. Si ça lui faisait plaisir... Mais pourquoi une fessée ? Oh, en définitive, un petit amusement préalable, à l'amour. On serait réconcilié après. Tout de même, c'était bien ennuyeux ainsi d'interrompre les courses. Quelle idée ! Mais cette menace de la rejeter ? C'était grave, ça. Il pourrait ?

— Tu ferais ça ? lui glissa-t-elle dans un souffle en regardant à droite et à gauche si cette conversation bizarre attirait l'attention.

— Tu obéis ou tu n'es plus à moi.

— Mais... mais... qu'est-ce que je t'ai fait ?

Magnifique candeur de la femme confrontée à l'évidence, et qui la nie.

— Tu as bafoué mon autorité devant cet imbécile. Tu paies ou tu ne le feras pas deux fois.

Ce lieu public exerçait sur elle comme une pression. Il fallait en sortir. Elle avait l'impression que tout le monde était au courant. L'appartement et lui. Il fallait revenir au connu, se fondre dans l'habituel. Pourquoi cette colère ? Au diable les autres courses...

Elle agita les épaules d'un mouvement diffus, moins un haussement qu'un frisson. Elle courba un peu la tête en signe d'acquiescement et franchit la porte.

Dehors, ce n'était pas le même environnement. Les personnes avaient changé. Mais l'insécurité régnait encore. Elle marchait la première. Pierre la rattrapa.

— Comprenons-nous bien. Ce n'est pas pour rire. Tu t'es moquée de moi. Ou tu acceptes que je te mortifie ou nous en restons là. Tu es dehors. Tu es libre. Décide-toi.

Bon, bon, il fallait faire amende honorable. On le ferait. Mais quelle mouche le piquait ? Cette histoire de fessée était ridicule. Ce qui la préoccupait, c'était cette menace de rupture. Elle commença à discuter. En marchant, son angoisse se dissipait. Elle était dans la rue, dans Paris et ne risquait rien.

Il lui exposa qu'il tenait à lui expliquer sa position dehors et non après l'avoir plus ou moins coincée dans l'appartement. Il lui demandait une soumission en règle, étudiée, consciente, librement consentie, dont la manifestation serait ce qu'elle aime le moins, la douleur physique. Sa croupe paierait donc pour sa tête, mais pas pour rire.

— Je veux que tu souffres, que tu pleures, que tu te sentes punie. Ce ne sera pas du cinéma. Ce sera une correction en règle. Simplement, comme nous seront réconciliés si tu l'acceptes, je ne souhaite pas qu'il y ait de traces et je ne te donnerai pas de coups avec mes poings, comme je pourrais le faire. J'utiliserai la technique moins traumatisante, mais bien cuisante de la flagellation sur des parties de ton cher corps qui ne risquent rien. Donc, aucun dommage corporel. Tout est cérébral. Tu veux ou tu ne veux pas.

Pour expliquer son plan, il s'était arrêté posément au coin d'une rue. Elle lui faisait face, l'air préoccupé, la tête basse, regardant machinalement les gens qui tournaient autour d'eux, indifférents. Mais ne pouvaient-ils saisir au passage une bribe de cette étrange conversation ?

Une fantaisie de plus, pensait-elle. Ces précautions physiques qu'il annonçait quant au fait de ne pas lui faire vraiment mal étaient de bon augure. Il tenait toujours à elle. Elle se rapprocha de lui et lui prit la main gauchement, n'osant mettre sa tête sur son épaule en public, sentant aussi que cette main allait avoir un rôle et qu'une caresse était toujours bonne à offrir à ce nouveau dieu.

— D'accord, grogna-t-elle par discrétion, par regret, par mépris d'elle-même d'accepter. Elle passait dans le son désagréable de sa voix ce que lui coûtait cet abandon.

Pierre savait la partie gagnée d'avance. Ce oui n'était qu'une étape. Il savoura son plaisir en insistant, tant pour renforcer l'atmosphère que pour profiter de cette ambiance trouble de sécurité incertaine que donnait la rue.

— Ce n'est pas un accord du bout des lèvres que je te demande. Je veux que tu participes à ta punition. Là, tu es dehors, des gens t'entourent, tu fais ce que tu veux. Si tu rentres avec moi, c'est pour être fouettée. Consciemment et de ton plein gré.

Elle suivait toujours mécaniquement du regard chaque personne qui passait, dont le bref sillage courbe dans son univers de coin de rue lui paraissait être une intrusion, une agression dans l'environnement de ce microcosme qu'elle formait avec lui, où le monde était concentré, où balançait sa quiétude entre l'acquis et l'incertain. Elle voulait s'isoler là, dans une sphère idéale, grande comme la portée de la voix, pour reprendre son souffle, classer ses idées heurtées, se rapprocher de cet homme qui la rejetait, se fondre en lui comme dans la quiétude du

lit, et constamment, de droite et de gauche, des gens zébraient un court instant cet espace réservé ouvert, traces noires à peine entrevues, perturbatrices et insaisissables, sans cesse revenant, sans cesse disparaissant, mouvement rythmé, traumatisant qui l'angoissait et la rejetait imperceptiblement à la faveur d'un coup de coude ou de hanche, d'un côté et de l'autre, lui donnait envie de se recroqueviller pour laisser passer cet orage de piétons mécaniques, constant, inépuisable, hostile et froid. L'appartement, la chambre, la tranquillité. Fuir cet endroit. Rien d'autre ne comptait.

Pierre dut lui prendre le menton pour lui relever la tête et capter son regard qui s'évadait. Cela la réveilla de la minute de torpeur où l'avait plongée l'obsession de la foule et elle se dégagea d'un vif mouvement du cou.

— C'est d'accord, rentrons, ne restons pas ici. On peut nous entendre.

Pierre éclata d'un rire ostensible.

— Évidemment, ça peut être drôle pour un passant curieux. Il me voit parlant à une belle fille fort enviable par son style et fort désirable dans sa chair. Pense-t-il que nous discutons d'un rendez-vous d'amour ? Non. Il entend fouet, fessée, correction. Et il se dit : « Une fille comme ça, est-ce possible ! ».

Il s'arrêta brusquement de rire.

— Je veux que ce soit possible.

Elle était mortifiée. D'abord, il avait haussé le ton et cela tournait à l'exhibitionnisme. Ensuite, en disant clairement ce qu'elle ressentait en elle-même, il achevait de déchirer son amour-propre exacerbé.

C'était ça. Rien ne lui échappait. Il la dominait au point de saisir ses pensées secrètes au fur et à mesure de leur élaboration et il les jetait en pâture à qui en voulait. Inutile de lutter.

— C'est possible. Je fais tout ce que tu veux.

Ses yeux violets, toujours brillants, parfois si durs, se faisaient implorants. Ils seraient comme cela tout à l'heure, les larmes en plus.

— Viens, souffla-t-elle, en lui prenant la main.

Il accepta de faire quelques pas. Claudine sentit que l'air remplissait mieux sa poitrine. Elle se voyait déjà chez elle. Après, peu lui importait. De Pierre, il ne pouvait rien lui arriver de mauvais.

Sa voix froide la tira de son rêve.

— Du point de vue pratique aussi, il faut que nous soyons bien d'accord. Je ne t'ai jamais corrigée. Tu ne sais pas ce que c'est. Tu acceptes, c'est bien. Mais je ne veux pas de pugilat. Comprends-moi bien. Ce n'est pas une bataille. D'ailleurs, tu aurais le dessous. C'est une exécution. Tu devras te laisser faire en tout. À toi de voir.

Elle renouvela son consentement. Il revint à la charge.

— Tu seras nue, bien sûr. Comme je n'ai pas de fouet... Il s'arrêta

un temps – ou du moins pas encore, je prendrai ma ceinture. Mais pas du côté de la boucle, rassure-toi. Je t'attacherai quand même un peu. Ça t'évitera quelques incartades qui te coûteraient cher.

Chacun de ces mots techniques la perçait. De nouveau, elle craignait qu'on ne les entendît. Cela la brûlait plus que ce qu'ils évoquaient. Elle ne pouvait plus supporter cette promenade désinvolte émaillée de propos qui la faisaient rentrer sous terre, cette marche paisible où des épines inaperçues la transperçaient à intervalles imprévisibles.

Ce fut elle qui héla un taxi qui passait. Elle ouvrit la portière et s'y jeta.

Pierre s'installa confortablement. Elle était tassée dans son coin.

— Tu es pressée, dit-il à mi-voix. Puis, plus haut au chauffeur : « Madame est pressée. Il ne faut pas la faire attendre. »

Ceci avec un sourire outrageusement canaille. Le chauffeur opina en démarrant sèchement. Complicité de mâle.

Pierre continua sur le même ton, afin que le brave homme soit bien sûr d'avoir compris.

— Quand il faut les servir, elles voudraient qu'on passe sur le ventre de tout le monde.

Le chauffeur, un bonhomme grisonnant, anguleux, l'œil rougi et la lippe un peu pendante, manifestait sa participation par des contorsions qui tenaient le milieu entre la démonstration de pilotage grand sport et les gloussements d'un gallinacé affairé.

Claudine était outrée qu'on lui prêtât des envies si directes. Lorsque Pierre, distant envers elle mais paillard vis-à-vis du chauffeur, lui lança une main sous la jupe et lui pinça le gras de la cuisse, elle fit un bond qui n'échappa pas à l'autre dans son rétroviseur. Son dodelinement de tête devint inquiétant pour la sécurité. La main de Pierre insistait et se faisait dévastatrice. Claudine ne put cacher ses mouvements défensifs. Le vieux, la phrase courte, manifesta, par sa vitesse autant que par ses mouvements de volant ostentatoires, qu'il avait conscience que ça pressait. Pierre aurait pu se jeter sur Claudine, l'embrasser théâtralement. Il ne le voulait pas, en considération de ce qui allait se passer. Seule sa main, fichée sous la jupe, l'agitait comme une marionnette.

Le trajet était court. Le taxi s'arrêta en double file devant la porte. Pierre récupéra sa main pour payer.

— Vous croyez que nous sommes pressés de faire l'amour ?

L'homme leva les mains de son volant pour dire : « Évidemment ».

— Détrompez-vous, mon vieux. Je suis pressé de la ramener au bercail pour lui flanquer une correction.

Le vieux s'aplatit sur son volant. Claudine devint cramoisie. Pierre, grand seigneur :

— Je suis comme ça. Elle m'a manqué de respect. Je vais lui chatouiller les fesses avec ma ceinture. Les femmes, ça se dresse. Et ça ne dit rien. Regardez-moi ça, comme c'est obéissant. Allez, viens.

Il sortit sans s'occuper des réactions du témoin. Son existence seule lui suffisait. Il tira Claudine par la main, mais sans esprit de l'aider. Ils entrèrent sans plus s'occuper du taxi. Mais, derrière elle, elle sentait des yeux rivés à sa croupe.

Aussitôt entrés dans l'appartement, il l'envoya dans la chambre avec un ordre bref de se déshabiller. Il se dirigea vers un réduit où il entreposait son matériel de bricolage et ressortit avec deux cordelettes.

Quand il entra dans la chambre, elle était déjà nue et l'attendait, gênée, un peu gauche, inquiète.

Sans un mot, il lui prit les poignets, les releva à mi-corps et les lia rapidement. Ses premières paroles rompirent un silence angoissant. Elles étaient froides et distantes :

— Je te les attache devant et non derrière le dos pour que tes reins soient bien dégagés.

Elle frissonna. Son dos lui parut plus nu. Elle le regardait avec une inquiétude humble. Ses grands yeux violets étaient des lacs de nuit où tout se perd. Ils n'exprimaient que l'étendue et il y vit une invite à la progression.

— Tu as peur, hein ?

Il l'attira, nue, douce, arrondie tant par ses formes offertes que par son attitude demi-recroquevillée. Il caressa ses épaules, la pressant un peu contre sa poitrine et descendit vite vers la croupe qu'il parcourut à deux mains. La peau se détendait sous la caresse. Curieusement, elle constata que ses deux mains liées à la hauteur de son pubis appuyaient, infirmes, sur celui de Pierre. Il était en érection. Cela la rassura et elle entrevit un dénouement rapide. Il le comprit, se frotta d'un bref mouvement tournant contre le dos de ses mains inertes, puis se recula en claquant les fesses qui sonnèrent clair, brisant le charme.

— Pas question, ma biche. Si ça me fait plaisir, c'est pour moi seul.

Puis il l'envoya rudement sur le lit.

— Étends-toi sur le ventre !

Elle le fit avec application, les bras allongés sous elle, les mains sous le ventre, la tête enfouie dans l'oreiller.

Des mains s'affairèrent sur ses chevilles. Il la ligotait. Un nœud là, bien serré. Puis les mollets furent entrepris. La cordelette les enserra dans ses entrelacs jusqu'aux genoux. Nouveau nœud. Les jambes retombent. Elle est prête. Elle sent comme froid à ses reins et à sa croupe. Elle est plus que nue.

Pierre jouit un instant du spectacle de cette fille sans bras, étendue les jambes serrées, sa chair dorée soulignée par la cordelette qu'il

avait choisie rouge, qui enlaçait les mollets comme des lanières de sandales grecques.

Au-dessus, les cuisses fusaient puis s'épanouissaient en une croupe dodue, bombée, aussi proéminente que large, ce qui lui donnait ce relief, renforcé par la cambrure des reins qui lui accordait tant de présence, de vie, de plénitude. Elle avait ce qu'il nommait une croupe qui appelle, à la différence de ces femmes dont la chair s'éteint dans la largeur du bassin. Chez elle, la croupe était un tout, dense et précis, qui sortait du corps pour l'imposer et attirer. Plus haut, les reins fuyaient puis remontaient dans l'amphore du dos.

Le silence pesait.

Du revers de la main, il effleura une fesse et lui fit sentir le bout de l'ongle. Elle se crispa. Il la calma de sa main ouverte, immobile et plate, pesant comme une menace. Elle crut à une caresse mais comprit aussitôt qu'il n'en était rien. Le fait de ne pas voir ajoutait à son trouble. La face fichée dans l'oreiller, elle était dans le noir. Que faisait-il ? Se soumettre. Rien d'autre à faire. Elle s'efforça de ne plus penser, fuite dérisoire d'enfant. Lâcheté, déjà.

Le muscle se détendit et Pierre sentit la rondeur lui offrir une douce élasticité d'abandon.

Il retira sa main. Claudine entendit le déclic de la boucle et le chuintement de la ceinture qui sortait des passants comme la bête froisse d'un trait les brindilles d'un fourré pour jaillir et mordre.

Elle contracta ses fesses et les creusa de fossettes.

Pierre en sourit. Attiré par ce mouvement qui avançait le premier coup et l'aspirait, il frappa.

Le claquement clair ne fit qu'un avec la zébrure rouge. Claudine ne dit rien. Elle s'y attendait.

Second claquement et nouvelle raie écarlate, parallèle à la première. Troisième. Quatrième.

Elle ne disait rien. Fièr. Contractée. Son corps lourdement étalé demeurait immobile.

Pierre savait qu'il ne frappait pas trop fort, ne voulant pas l'abîmer, mais il s'attendait à des manifestations plutôt gonflées par rapport à la réalité, à une comédie bien féminine. Cette résistance lui déplut. Aussi, sans augmenter la force des coups, en accrut-il le rythme. La ceinture zébrait l'air sans repos et les coups tombaient en pluie d'orage, rapides, serrés, clairs. La croupe fut quadrillée de rouge en un rien de temps. Les entrelacs se recouvraient, se mordaient, se mélangeaient. Un rose diffus s'en dégageait et réduisait à peu de chose la peau restée blanche.

Toujours rien.

En fait Claudine après avoir perçu l'élancement de chacun des premiers coups et l'avoir dominé, se sentait envahie d'une brûlure

constante et irradiante à laquelle la cadence rapide des coups ajoutait une impression de pesanteur, d'oppression. Cela s'amplifiait, gagnait, gagnait encore. Non, elle n'allait plus pouvoir résister. Si encore. Non, c'était trop. Ça brûlait, c'était partout. Il fallait fuir, faire quelque chose. Elle allait céder. Non, elle ne voulait pas, elle ne lui ferait pas ce plaisir. Ne pas pleurer. Ne pas crier. Quelle brûlure. Quelle cuisson. Quel feu. Quelle morsure. Plus possible. Tant pis. Arrêter. Arrêter cela.

La croupe, la première, bougea, essaya de se dégager. À droite. À gauche. Les jambes liées étaient de plomb. Les reins se creusaient. Les fesses roulaient. Elle les souleva même et paradoxalement les tendit au fouet.

Pierre sourit encore et se délecta de ce début de faiblesse, de cette houle de chair qui tendait son désir et lui faisait comme un creux au ventre. Son bras maintenait son rythme endiablé. Il soufflait un peu. Dans son action il ne put se retenir d'appuyer ses coups. Trois stries violettes se détachèrent du treillis rose et rouge.

Brusquement elle cria. Un cri mal modulé, inexpressif, de trop-plein, d'exaspération. Cela lui fit du bien et elle continua sur un mode plus humain. C'était une série de « Aïe, aïe, aïe... » venus tout droit de l'enfance. Puis des mots, des supplications, la face à demi écrasée par l'oreiller, la bouche tordue comme dans un crawl, pour lancer ses appels vers le haut.

— Arrête, arrête. Aïe. C'est trop. Assez ! Assez ! Je ferai ce que tu voudras. Je ferai. Oui. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Pardon ! C'est trop. C'est trop. Aïe. Aaah... Non. Non.

Maintenant, elle était déchaînée. Sa croupe bondissait à chaque coup. Elle repliait ses jambes liées, comme elle pouvait, oscillait à droite, à gauche, retombait, repartait, creusait les reins, faisait saillir sa croupe, l'aplatissait, roulait des épaules, lançait ses hanches dans une sorte de danse du ventre incertaine et spasmodique. Ses plaintes s'enflaient en cris, retombaient dans l'inaudible, fusaient à nouveau en supplications, se brouillaient en sanglots, aussitôt réveillés par un coup plus fort qui mélangeait les onomatopées et les prières.

— Arrête ! Je t'en supplie, arrête ! C'est trop mauvais. Je n'en peux plus. Arrête ! Aie pitié !

Pour lancer ce mot de pitié, elle arriva à dresser à demi son buste, se retournant à moitié sur le dos.

— À plat ! intima Pierre, sec et dur.

Rien n'y fit. Elle venait de découvrir que cela arrêta un temps les coups. Elle sentit le contact du dessus-de-lit contre sa croupe en feu comme une délivrance.

Lui ricana et laissa le bout de sa ceinture s'agiter doucement juste dans les poils du pubis ainsi découvert, intrus de crin roux dans cette symphonie de chair uniformément lisse et douce.

— Tu en veux de ce côté aussi ?

Elle lui adressa un regard effrayé, surpris, affolé. Elle n'y avait pas pensé.

— Non ? Alors, à plat !

Et il rejeta la ceinture en arrière, prêt à frapper.

Horriifiée à l'idée d'être frappée sur le ventre, ce qui sortait de l'idée classique qu'elle se faisait de la fessée, soumise à tant de force froide, elle se retourna d'un vigoureux coup de reins et reçut le coup, de volée, sur les fesses. Il était temps. Elle sauta et s'aplatit.

Pierre, qui commençait à se rendre compte qu'elle était sérieusement secouée, et qui la sentait à demi vaincue, voulut lui laisser un instant de répit, mais sans relâcher son emprise.

— Au fait, je n'ai pas vu si tu pleurais vraiment. Fais voir un peu !

Il s'approcha, lui tourna la tête de côté et la souleva légèrement.

Elle haletait. Ses narines frémissaient. Sa bouche était crispée, avide d'air. Ses yeux brouillés, affolés, étaient effectivement baignés de larmes. Celles-ci coulaient maintenant sur les joues. Bien d'autres avaient coulé comme en témoignait le rimmel qui partait en canaux noirâtres. Mais, quand elle avait la face dans l'oreiller, elle s'essuyait en grande partie toute seule. Il la garda donc quelques instants ainsi, juste le temps de voir deux belles perles se former, déborder des yeux et couler sur les joues empourprées.

— Oui, tu pleures vraiment. J'aime que tu pleures.

Effectivement, contrairement à la plupart des femmes, elle pleurait rarement et avait surtout des colères sèches qui l'irritaient d'autant plus qu'elles avaient ainsi peu de féminité. Là, il se rendait compte qu'il la brisait puisqu'elle pleurait vraiment, abondamment, sans retenue, toute en douleur et en angoisse. Deux autres larmes avaient fait suite aux premières. Il les écrasa des pouces et en baigna les joues.

— Arrête, mon chéri, arrête. Je suis à toi. Ne me fais plus mal.

Il attendit un temps pour répondre à cette imploration dont la sincérité avait une évidence physique, concrète, palpable. Il essuya un de ses pouces mouillés au bourgeon d'un sein qu'il fit rouler, puis serra doucement.

— J'arrêterai quand je voudrai. Ce n'est pas à toi de le demander. Tu es à moi. Obéis.

Et lâchant le sein, il la rejeta à plat ventre sur le lit.

— Tu n'en as pas assez. Tu commences à peine à t'assouplir. Tu ne sens pas encore toute ma puissance.

Elle ne put répondre que par un sanglot, écrasée, résignée, perdue.

Quand elle s'était couchée tout à l'heure sur le lit, elle ne savait pas au juste ce qui l'attendait. Maintenant, elle avait pu se rendre compte.

L'obliger à souffrir encore creusait sa défaite, corrodait ses défenses les plus internes, la vidait de sa volonté propre pour accueillir celle de

Pierre, la laisser couler directement en elle et l'imprégner toute. Il voulut savourer ce moment :

— Tu m'entends ? Tant que je voudrai. Jusqu'au sang.

À ce mot, elle se cabra. L'idée d'une blessure physique qui resterait, qui durerait, sortait aussi de son schéma et l'affolait.

— À plat ! Pas de résistance ! Tu entends ?

Et détachant chaque syllabe :

— Pas de ré-sis-tance ! Tu sais ce qui t'attend, hein ? Tu crânaïs, tout à l'heure !

Elle ne crânait plus, aplatie sur le lit au point de s'y fondre, de s'y diluer. Il fallait la réveiller, avoir une preuve de participation.

— Cambre-toi ! Fais saillir ta croupe ! Allons, offre bien tes fesses. Mieux que ça !

Pendant un temps, il n'y eut rien. Puis un frémissement, une contraction des muscles, un mouvement de côté, comme une semi-reptation.

Écrasée de peur, de lassitude, paralysée par ses liens, elle se remonta un peu sur ses genoux, s'appuyant mal sur ses bras entravés. La croupe se détacha lentement du lit, dominant de sa rougeur le corps doré dont elle se coupait, semblant n'en faire plus partie.

— Encore !

Nouvel effort gauche et résigné, mais qui traduisait, en raison de la difficulté de la position, un empressement certain.

— Assez !

Il l'arrêta, ne voulant pas qu'elle fût complètement à genoux, ce qui aurait tendu les fesses et fait disparaître leur attirante plénitude joufflue.

Brusquement, il refrappa à coups redoublés. Elle cria et retomba à plat ventre, oscillant à droite et à gauche, prête à se retourner.

— À plat !

Elle se figea. Elle obéissait. Seule sa croupe échappait et bondissait, mais toujours exposée. Elle mordait l'oreiller, criait, râlait, soufflait, criait encore, implorait.

Il eut peur de la déchirer. Vaincue, elle l'était. De plus, son désir devenait exaspérant et une légère fatigue alourdissait son bras.

Il jeta la ceinture qui tomba avec un bruit doux sur la moquette. Elle risqua un œil pour s'assurer que c'était bien cela et se retourna sur le dos, implorante, le visage crispé, chiffonné, luisant de larmes et marbré de rimmel.

— Tu veux la cacher, cette croupe de petite fille fouettée ? Tu en as honte ? Allons, offre-la-moi encore, que j'en jouisse.

Sa voix était rauque, encore dure.

Elle obtempéra et reprit sa position première. Lui avait déjà sauté sur le lit et son arrivée la déséquilibra. Il l'attrapa à pleines mains. Elle

brûlait. Sa caresse, vite transformée en pétrissage, l'irrita encore :

— Allons, offre-moi ces fesses comme il faut, que je finisse ta punition selon les règles !

Il la força à s'agenouiller, offerte dans la position la plus pénible pour une femme, celle où elle ne participe pas, où elle n'est qu'un organe, celle des chiens.

Le viol de son anus fut immédiat, brutal, à peine les fesses écartées par deux mains impérieuses qui les meurtrissaient. Elle cria encore, déchirée et humiliée.

Mais la pénétration, mal préparée, était difficile. Pierre comptait y trouver un plaisir total. Il n'était que cérébral. Le reste était douleur pour lui aussi. Il insista pour le principe, faisant franchir l'anneau par son gland. Puis il se retira brusquement, provoquant une nouvelle brûlure.

Il préféra la vue de cette chair pleine et rouge, la fit remettre à plat pour lui rendre toute sa rondeur, puis, en quelques mouvements de sa propre main, déclencha son orgasme sur ce satin écarlate et frissonnant, où son sperme tomba en petites opales qui roulèrent comme les dernières larmes de cette heure de feu.

Un instant, il les regarda glisser, sans la toucher, suspendu au-dessus d'elle, immobile.

Claudine, comprenant avec un temps de retard, qu'il venait d'avoir son plaisir, délivrée et aussitôt reprise par son instinct d'amoureuse cherchant à parfaire la jouissance de son mâle, tendit aussitôt sa croupe dans une dernière offrande et, pensant que la verge était proche, esquaissa des mouvements de friction dans le vide.

Il comprit ce que ce geste avait de soumission, de souci de bien accomplir son devoir de femme, et s'aplatit sur elle, au risque de se tacher étant toujours habillé, afin qu'elle sentît son organe encore gonflé qu'il achevait d'apaiser dans le moelleux brûlant de cette chair meurtrie.

Il l'enlaça, lui mordilla le cou, les épaules, la nuque, puis chercha les seins, l'emprisonna étroitement et berça dans un lent mouvement de reins, tout à la fois son organe repu et cette croupe lourde de douleur et de feu.

Brusquement, Pierre se leva et se déshabilla en un tournemain. Claudine n'avait pas bougé, comme endormie dans un calme qui l'avait fait remonter des bas-fonds de la tourmente à un état de relatif bien-être où elle commençait à reprendre suffisamment conscience d'elle-même et de ce qui lui arrivait pour s'estimer parvenue à un stade de sécurité qu'elle ne cherchait pas à approfondir.

Pierre, nu, la couvrit à nouveau de son corps. Elle le sentit, lourd et puissant, l'envelopper, l'enfouir sous lui. Ses mains se refermèrent sur ses reins. Ses cuisses enserrèrent ses hanches. C'était fort et doux.

Alors, il commença à lui parler, la bouche près de son oreille, le menton au creux de son cou, ses lèvres la caressant autant qu'elles laissaient perler les mots comme des souffles. Tout de suite elle sentit confusément que ses propos étaient étranges, nouveaux, comme sa manière de se coller à elle sans manœuvres charnelles. Dans son hébétude, elle se laissa bercer, à demi endormie, pas assez vive pour être surprise, se laissant pénétrer de ce langage nouveau comme elle l'eût fait de toute autre manifestation du désir de Pierre.

— Je t'aime. Je suis ton feu et tu es le mien. Ta chair souffre et flambe. Tu brûles et je te couve. Je suis le brandon et la nuit qui te couvre.

— ...

— Mon désir est entré en toi. Ma force a coulé dans tes veines. Ton sang te brûle et ton sang, c'est moi. Je suis en toi, plus profond qu'avant.

— ...

— Je t'ai pénétrée de flèches comme une armée. Tu t'es dispersée dans la tourmente de mes dards. Cent guerriers t'ont assaillie. Leurs piques se sont enfoncées dans ta croupe. Ils t'ont ouverte, dépecée, dispersée. La tourmente de l'assaut. La force immense, cosmique. Tu as senti la force.

— ...

— Tu n'étais plus rien. Les lambeaux de ta chair cherchaient ceux de ton âme dans la nuit noire et vide. Tu t'es abandonnée, puis tu t'es perdue. Tu as cessé d'exister. Le feu t'a remplacée.

— ...

— Je te rassemble. Je te remets en toi. Je prends tes bras, tes jambes et tes seins. Je les tiens sous moi. Ils se fondent. Ta croupe en feu les domine. Elle est la vie. Le phare. Le ralliement. Ton corps vole vers lui-même. Les colombes se posent, se serrent, forment un blanc manteau onduleux qui palpite. C'est ton dos, tes épaules, ton ventre et tes seins. Ta croupe flamboie et jette une flaque rouge sur les oiseaux apeurés que sa lumière attire et effraie. C'est ta lumière. Non, c'est ma lumière. C'est moi qui te l'ai donnée. Elle t'attire et t'effraie aussi. Mais tout va vers la lumière. Ces corps palpitants se rapprochent, se frottent, se soudent, se fondent. Tu revis. Tu es toi – par moi.

Il la pressait sous lui puis il la retourna et la tint blottie dans ses bras. Ses grands yeux violets le regardaient dans une immense question. Des larmes y brillaient encore. Elle haletait.

— Tes yeux s'ouvrent à moi. Je pénètre leur nuit d'été violette. J'essuie les dernières buées de l'orage. Je suis ton flambeau.

Il les baisa et en dessina le contour de sa langue. Soumise, elle les laissa refermés et se laissa flotter dans ce monde étrange de douceur et de braise.

— Je t'aime.

— Je t'aime, reprit-elle faiblement.

— Tu m'aimes de mon amour. L'amour, je te le fais. Je te l'insuffle, je t'en pénètre. Ma force est ton sang, mon désir ton esprit. J'entre en toi et j'y mets des marques. Je m'avance, je fouille, je défriche, je tourne. Je repasse où je suis passé et je m'y reconnais. Je t'habite. Je plante ton mystère de mes jalons acides. Tu les sens qui te piquent. Tu ne sais pas où ils sont. Tu ne te connais pas, grotte de nuit profonde et douce, incertain velours de mousses jamais vues qui attendent la graine sans savoir ce qu'elle est, d'où elle vient, quel vent l'a apportée, quel arbre va en naître, dont les racines te fouilleront et suceront ta substance sans que tu saches si c'est celui que tu as appelé, car tu appelles, tu appelles sans cesse et tu es prête pour qui vient, offerte et aveugle comme un monde inconnu.

« Je suis venu. J'ai planté mes pieux et mes tentes. Je t'ai explorée. Mes chemins tracent, mes sillons t'ouvrent, mon grain est maintenant partout en toi.

« Tu germes de moi. Je sais où et quand. Toi, tu fournis. »

— Je t'aime, répéta-t-elle en écho.

— Tu planes. Tu n'es plus en ce monde. Je t'écrase et tu flottes. L'amour te gonfle. Ne fuis pas, je te tiens.

— Je suis où tu es. Je suis où tu me mets.

— Nous sommes loin. Il n'y a que nous. C'est la nuit pleine de clarté. Une lumière va apparaître. On la sent.

— C'est toi la lumière. Prends-moi.

— Attends, le jour va poindre. C'est à lui de venir. Il vient on ne sait d'où, quand il veut, on ne le presse pas.

— J'attends avec toi. Je me frotte à ta peau. J'attends.

— Ta peau était entre toi et moi. Je l'ai meurtrie. Je l'ai traversée. Je l'ai punie. Je l'ai dépassée.

— Je te donne ma peau. Tu l'aimes. Tu voudrais me l'arracher, et je te la donne sans cesse. Je t'en frotte, je t'en baigne. J'ai peur et je te la découvre. Je suis sans défense. Tu me saccages.

« Je t'aime. »

— Ton sexe est court et clos, limité.

« Ta peau, je la gifle, je la griffe, je la rougis du sang qui la gonfle, ce n'est plus ta peau blanche et veloutée, c'est la muqueuse de ton sexe et de tes lèvres.

« Je m'enfonce dans ta bouche et je t'étouffe de mon sperme.

« Mais je ne te possède pas. Il y a toujours un mur qu'il faut crever. »

— Je te reçois partout. Je te suis toujours ouverte. Par où veux-tu me prendre ? Que veux-tu me faire ? Je dis oui à tout. Je ne dis même pas oui. Tu le fais et j'en jouis. Je suis à toi.

Il y a ce mur.

Avance, ce n'est qu'une ombre.

Je ne peux plus avancer. Ne serais-je pas assez long ? Ta plaine est-elle si immense que mes chevaux s'y perdent ?

« Tu me fuis en me recevant, tu m'absorbes et tu es plus loin, toujours plus loin, devant. »

— Avance. Prends-moi. Je suis là, sous toi, offerte. Vois comme je suis là, tout près. Pousse, il n'y a pas de mur.

Il pénétra en elle. Elle eut un râle puis un cri. Il s'immobilisa et ne sentit plus que la palpitation chaude de ce sexe enflammé, de ce corps haletant contraint à étouffer son bouillonnement.

— Le mur, c'est toi. Tu ne devrais pas exister.

— Je suis si peu de chose en face de toi.

— Tu es un monde, une terre étrangère. Je la domine, mais je n'en vois pas les frontières.

— Non, pas étrangère. Tu es chez toi en moi. Regarde comme je t'accueille. Je vais jouir. Ah ! Laisse-moi jouir, je t'en supplie. Jouir, jouir de toi.

Il la laissa prendre un orgasme explosif, fulgurant et rapide, tant l'attente avait été longue et l'accompagna de quelques coups de reins quand il vit à quel point il se déclenchait naturellement, du seul fait du contact des sexes et de la pénétration des esprits. Cette nouvelle impulsion, qu'il pouvait se permettre car il sentait que Claudine avait déjà perdu conscience, prolongea mécaniquement le plaisir et multiplia les spasmes.

Il la réveilla, tout en restant en elle :

— Vis encore ce moment. Tu fonds en moi. Tu es nouvelle. Un feu que tu n'as jamais connu brûle ta peau. Tes yeux sont mouillés comme ton sexe. Tu pleures et tu jouis. Tu ne sais plus si je te fais du bien ou du mal. Tes valeurs t'abandonnent. Tu pars en fumée. Tu ne t'appartiens plus. Ta volonté a fui par les pores dilatés de ta peau.

— Fais-moi du bien. Encore du bien. Tu ne me fais que du bien. Je ne sais plus ce que tu me fais, mais c'est du bien. Reste en moi. Je n'existe que pour que tu sois en moi. Je sens tout par toi.

— Ton sexe est fou. Sens comme il se contracte. Ta jouissance n'a ni début ni fin. Regarde-moi. Ne pars pas. Cent hommes te pénètrent : tous ceux qui t'ont battue. Mais c'est moi, toujours moi. Jouis pour tous ceux qui pourraient te prendre. Jouis pour la force folle. Jouis !

Elle se révolta et geignit longuement.

Pierre une fois encore la ranima.

— Regarde-moi. Le fouet c'est moi. Le feu sur ta croupe, c'est moi. Ta débandade, c'est moi. Le talon du cavalier qui fond sur toi, te mate et t'enserme, c'est moi. Le pal dans ton ventre, celui de tous les hommes depuis les siècles des siècles, c'est moi. Ces yeux plantés dans

l'appel des tiens, c'est moi. C'est moi ! C'est moi ! C'est moi !

Il empoigna à deux mains brutales les fesses brûlantes, écrasa de son torse lourd les seins délicats, colla son pubis sur le sien et, manœuvrant son bassin de toute sa force, il pilonna son ventre comme un bélier furieux, déchaîné, sabrant au grand galop cette chair enflammée qui bondissait sous lui, anarchique et multiple, comme un troupeau de bêtes fuyant dans un remous de croupes et de muscles, sous la charge insensée d'un cavalier de feu.

Sa propre jouissance l'écroula sur des rondeurs inertes. Aucun des deux n'avait entendu le cri de l'autre.

CHAPITRE VI

Pierre avait une secrétaire, Monique, blonde opulente, bâtie en largeur, à qui la jeunesse tenait lieu de beauté. Tout était épais en elle, ses traits aussi bien que ses formes. Mais son âge faisait que sa plénitude était fermeté et non pas adiposité ballante. La fraîcheur était partout : sur ses pommettes d'un rouge agreste, sur sa peau blanche et tendue, dans sa vivacité d'allure qui donnait à une croupe pourtant lourde une certaine absence de poids et à une taille empâtée toute la puissance prometteuse de reins larges et musclés.

Sa manière béate de regarder Pierre avec ses grands yeux vides comme une place à prendre, lui avait rapidement indiqué qu'il pouvait sans risque donner à son travail quelques agréments charnels. Il l'avait fait plus par jeu et par facilité que par goût, cette fille évoquant pour lui, dans son caractère appétissant, le repas bonne femme au bon bistrot du coin.

Il avait constaté, dès les premiers attouchements, que sa naïveté était sans bornes et s'alliait à une totale réceptivité. Il retrouva très vite, dans les jeux de l'amour, les traits essentiels qu'il qualifiait de défauts chez sa secrétaire, mais qui, là, outre qu'ils facilitaient les choses, se paraient des grâces d'une enfance attardée, fraîche et saine. Si bien que ce fut avec une certaine satisfaction qu'il constata qu'elle répondait à ses baisers avec la même simplicité qu'au téléphone, mais que cela donnait de meilleurs résultats, qu'elle offrait ses formes aux caresses comme elle lui eût tendu un bloc pour qu'il écrivît ses instructions, qu'en tout elle attendait ses ordres et lui laissait une initiative sacrée dont l'idée qu'elle pût la partager ne l'avait même pas effleurée : la première fois qu'il la prit, sur son bureau, à peine troussée, plus par curiosité que par désir, il eut l'impression qu'elle était en service, surprise mais aimable, complaisante dans ses attitudes, mettant son bras là, sa cuisse ici, voulant rendre service et bien faire. D'ailleurs, elle ne jouit pas, se contentant d'accueillir avec un respect troublé, dans son opulente chair, l'éjaculation patronale qui lui était envoyée au demeurant sans ménagement comme un paquet de courrier mal classé.

Pierre eut un peu pitié de ce dévouement naïf. Il lui expliqua, en l'embrassant tendrement, ce qui lui fit un plaisir extrême, que ce n'était pas bien de sa part de n'avoir pas participé à son plaisir, qu'il tenait absolument à ce qu'elle en ait et qu'il ne la laisserait pas partir avant cela. Elle reçut cette bonne intention comme une prévenance dont elle était confuse et en ressentit autant de satisfaction que d'une

prime de fin d'année.

Il acheva de lui enlever son corsage qui ne servait plus à grand-chose, sinon à lui donner un air de fille saccagée par une soldatesque pressée, la fit lever et lui enleva sa jupe malmenée qui alla se défroisser sur son fauteuil.

Sans lui laisser le temps d'être surprise, nue dans le bureau où elle travaillait tous les jours, il la conduisit lui-même dans son lavabo privé, sûr de ne rencontrer personne vu l'heure tardive et lui fit lui-même sa toilette intime, pensant que la naïveté n'était une bonne chose qu'à condition d'en limiter les conséquences. Cela les amusa l'un et l'autre, mais pas pour les mêmes raisons.

Puis il la ramena dans son bureau et là, il la câlina, la cajola et combla son sexe tiède et généreusement humide de toutes les prévenances qu'il fallait pour déclencher assez de frissons et de soupirs permettant de conclure que cette gentille secrétaire se laissait aller.

Par la suite, il ne se passa pas un jour qu'il ne caressât, selon l'humeur et l'occasion, une cuisse ou un sein, mais il ne poussait les choses plus loin que rarement, car Claudine était la chair qui le faisait le plus vibrer et il n'avait cure de plaisirs secondaires qui lui auraient fait gaspiller ailleurs une force somme toute épuisable. Monique s'en accommodait et appréciait le soin que mettait toujours son patron à provoquer son spasme par des attouchements divers, lorsqu'il la gardait avec lui le soir, mais elle ressentait en elle-même une frustration confuse de voir qu'il ne prenait son plaisir en elle que rarement. Lorsqu'elle le voyait partir, leurs jeux terminés, avec son membre encore raide, elle en concevait de l'étonnement, puis, cela la préoccupa et enfin, comprenant avec une fruste lenteur pourquoi il se ménageait, elle se rendit compte qu'elle devenait jalouse de la femme pour laquelle il se réservait.

Ce soir-là, lorsqu'il lui demanda de rester, elle ne pensa qu'à l'aimable répétition de ces caresses confortables dont elle avait maintenant l'habitude. Il fut câlin, progressif, lent même. Il paraissait s'attarder. Lorsqu'il la fit mettre nue, elle pensa qu'il lui ferait peut-être l'amour. Mais il la garda longtemps sur ses genoux, à demi étalée sur lui, le pied gauche posé sur le bureau, ce qui ouvrait largement le compas rembourré de ses cuisses robustes. Ses caresses étaient attentionnées, constantes, mais celles qu'il adressait à son sexe étaient toujours sans suite, arrêtées au moment où la progression devenait intéressante. On repartait alors dans un massage général ou localisé à ses seins ou à ses cuisses. Puis à nouveau les doigts habiles parcouraient le sexe, le pénétraient, flattaient la turgescence du clitoris, après quoi ils s'évanouissaient à nouveau. Les yeux mi-clos, Monique flottant dans un vague étonnement ne voyait pas combien de

fois Pierre regardait sa pendule.

Enfin, il se décida. L'ayant couchée sur son bureau, dans le sens de la longueur, les fesses au ras du bord et les jambes pendantes, il se planta devant elle et parut prêt à la posséder. Mais il se ravisa, s'éloigna d'elle et se mit à se déshabiller, ce qu'il ne faisait presque jamais.

Nu, il revint à sa place première, se pencha sur elle, l'embrassa, la câlina, lui demanda si elle était bien et lui annonça qu'il allait lui faire superbement l'amour. Tendue, elle n'aspirait qu'à cela.

Alors commença une gymnastique précise au cours de laquelle il lui releva les jambes et les fit passer sur ses épaules, fit glisser son corps pour bien amener le sexe à sa portée, au bord du bureau, tout en maintenant un confort de position dont il se préoccupait par des questions incessantes. L'arête de la table lui sciait un peu les reins, mais elle était bien. Lorsqu'il la pénétra, elle constata qu'effectivement le jeu de leurs sexes était parfait. Très relevée et largement offerte, elle trouvait cependant cette pénétration trop directe et artificielle dans sa rigueur mécanique. En outre, étalée sur son dos et sans appui bien déterminé, elle se sentait plus passive que d'habitude et peu apte à jouer du bassin. Mais elle faisait confiance à l'homme supérieur qui dirigeait, comme il le faisait toute la journée et l'idée que cette fois il jouirait en elle et non avec une autre, accaparait son esprit plus que toute incertitude sur son propre plaisir.

Pierre, en elle, était presque immobile. Il caressait ses seins trop étalés, hélas, par sa position, mais qui conservaient tout de même un volume et une consistance intéressants. Il massait surtout avec application ses cuisses curieusement verticales que cette position faisait monter en offrande vers sa tête.

Il s'amusa à faire quelques chatouilles et pincements inopinés sous les cuisses ou à la base des fesses. Monique avait alors des soubresauts dont le principal effet était de lui faire sentir au plus profond d'elle-même un membre dur qui sans cela se fondait en elle dans sa tiède immobilité.

Brusquement, on frappa. Sa respiration s'arrêta. Sa surprise était à peine consciente qu'elle se confondit avec sa stupeur d'entendre Pierre dire nettement :

— Entre !

Elle tourna la tête : dans l'embrasure de la porte ouverte se tenait une statue de femme pétrifiée, la bouche ouverte, le regard fixe figé dans leur direction. Elle reconnut la femme de son patron et estima sa dernière heure venue.

— Entre, quoi ! Il faut te faire un dessin ?

La voix de Pierre était coupante et agressive. Ses mains se crispèrent sur les cuisses dodues qui l'encadraient comme deux piliers,

menaçant de le repousser. Il était prêt à bondir sur Claudine si elle repartait. Le sentit-elle, ou céda-t-elle seulement à l'ordre par habitude ou par acquiescement de sa nature pénétrée de Pierre ? Toujours est-il qu'elle entra avec cet air mécanique et tendu en arrière qu'ont les gens qui avancent quand tout les porterait à reculer.

— Ferme la porte !

Toujours des ordres. Elle la lança derrière elle sans se retourner et la claqua. Elle fit encore deux pas, vivante question muette, glace couvant une explosion.

— Approche. Je t'ai fait venir exprès, tu vois bien. Je voulais que tu me voies avec une autre.

Encore une de ses expériences, se dit Claudine. Mais pourtant cette fille était là, nue et pénétrée. Elle ne pouvait être que sa maîtresse. Il avait donc une liaison. Au diable ses expériences. Quand elle devait, elle, en faire les frais, elle demeurait la seule femme en cause. Là, elles étaient deux. Et quel tableau ! Cette fille étalée, les jambes en l'air dans une position ridicule, ces sexes l'un contre l'autre. La première association d'idées de Claudine fut de penser aux photos pornographiques qu'il lui avait souvent montrées et qui différaient des nus de magazines ou de tableaux par leur manque d'art qui les apparentait à des gravures de dictionnaire médical. Et cet homme était son mari, l'homme auquel elle tenait le plus et pour lequel elle voulait être tout !

Pendant ses réflexions, le cerveau de Monique agissait aussi, mais beaucoup plus confusément. Prise en flagrant délit ou rendez-vous organisé, tout cela n'était pas clair, mais une chose était sûre : c'est que la situation était dangereuse. Dans ce cas, un seul réflexe : la fuite.

Aussi releva-t-elle son buste, appuyée sur les coudes, et essaya-t-elle de dégager ses jambes des épaules qui les tenaient haut perchées.

Une poigne rude la plaqua sur le bureau.

— Toi, reste là et ne bouge pas. N'aie pas peur, elle vient en amie. On va faire des choses extraordinaires. Les gens le font parfois, mais ils ne le disent pas.

Se retournant vers Claudine :

— Approche, toi ! Quitte cet air gourde. Ça me plaît ainsi, ça suffit. Écoute-moi. Allons, viens ! Participe !

« Tiens, tu vas voir. Je vais la faire jouir devant toi. »

Il reprit alors ses mouvements et Claudine, comme dans un rêve, n'ayant pas encore rassemblé ses esprits, vit la photo pornographique s'animer de mouvements dont la simplicité grossière ajoutait à sa laideur et la rendait plus traumatisante. Elle resta plantée là, les bras ballants, absente et intrusive à la fois.

Pierre activait son mouvement. Ce fut d'abord de la vivacité, puis de la hargne. Mais il pénétrait une matière inerte et sans réaction.

Alors Monique se mit à pleurer avec un gémissement qui n'avait rien d'érotique.

— Ah ça, vous vous foutez de moi, toutes les deux ?

L'atmosphère était glaciale. C'était l'impasse. Pierre, sur qui tout reposait, comprit qu'il fallait reprendre la situation en main.

— D'abord, que fais-tu ainsi habillée, dit-il rudement à Claudine. Tu vois bien que nous sommes nus. Allez, déshabille-toi.

Elle ne bougeait pas.

— Et vite ! Ou tu t'en souviendras toute ta vie !

Elle commença à enlever sa robe.

— Vite ! Vite ! Tu le fais exprès !

Elle accéléra et fut bientôt nue.

— Éteins la lumière ! Allume la lampe du coin !

Étant seule à pouvoir bouger, elle était naturellement chargée des tâches matérielles.

Un doux éclairage discret remplaça la lumière crue et effaça l'agressivité du couple nu toujours sexuellement uni sur le bureau. C'était maintenant une forme féminine nue qui évoluait autour, au gré des ombres et des rayons jaunes de la seule lampe maintenant éloignée.

Une détente s'opéra. Lorsque l'homme fouille dans l'obscurité de son inconscient, la lumière est l'ennemie. Le sexe requiert l'ombre. S'il s'exacerbe parfois à se montrer en plein jour, c'est par bravade et pour lutter contre le tabou de la nuit : donc, il s'y réfère. Le désir est une eau de grotte : il est partout en permanence mais il ne sourd que par trop-plein.

— Bien. Approche !

Claudine, toujours muette et nue, mécanique, vint auprès du couple.

Pierre lui prit la main et la posa sur un sein de Monique.

— Tiens, caresse-la !

Claudine étendit une main hostile sur cette chair affadie dont le contact tiède et mou lui répugnait. C'était doux mais inconsistent – et cela parce que sans signification pour elle.

Monique gémissait et sanglotait.

Pierre explosa :

— Bande de biques ! Vous le faites exprès ! Pourquoi croyez-vous que je vous ai réunies ? Pour prendre le thé ? Je veux faire ce que je veux ! La première qui me contrarie, je l'écrase ! Je vous fais jouir l'une et l'autre et vous voulez vous cacher pour le faire. Bande d'hypocrites ! Au grand jour ! Et par ma volonté ! Je suis mâle, ici ! Je possède qui je veux, quand je veux et comme je veux ! Vous avez compris ?

Monique n'avait compris que la colère, ce qui n'engendrait en elle

qu'une simple idée de fuite. Elle émergea de ses sanglots et de sa léthargie et, se relevant à demi, dit à travers ses larmes :

— Laissez-moi m'en aller ! Je veux m'en aller !

Une formidable paire de claques la rabattit sur le bureau sans autre commentaire.

Claudine était toujours plantée à côté, statue muette de la réprobation.

Pierre l'attrapa rudement, la courba d'une pression sur la nuque dont l'arrivée brutale l'assomma à moitié et la coucha devant lui, en travers de Monique qui, disparaissant étouffée sous cette avalanche de chair nouvelle, ne se manifesta plus que par ses jambes outrageusement verticales et son sexe toujours offert et occupé.

Pierre, rageusement, tassa devant lui ces deux corps emmêlés, alternant claques, bourrades et prises de catch, puis, ayant amené à bonne portée la croupe généreusement étalée de sa femme, il commença à la fesser violemment, à larges paumes, de toute la puissance de son bras.

Un concert de gémissements fit équilibre aux claquements de sa main sur les chairs, dont la grêle éclatante remplissait le bureau de vibrations étranges.

Claudine, la nuque écrasée par la main gauche de Pierre, subissait son châtiment en ruant comme une cavale et sautait sous la douleur cuisante en poussant des cris inarticulés, tant la surprise et la cuisson qui déjà la dévorait, lui ôtaient toute possibilité de dialogue. Quant à Monique, écrasée, mais assez forte pour y résister, après un premier temps de disparition complète, elle s'arrangea pour faire émerger sa tête, disposa mieux le corps de Claudine et regarda ce curieux spectacle de son patron qui fessait sa femme nue, sur elle, tout en lui labourant le sexe d'un organe dur et puissant qui, fait particulier, n'était mû que par les mouvements dus à son torse qui tenait ses jambes en l'air et agitait à toute volée un bras tournoyant comme un fléau à battre le blé. En quelques minutes, elle se réveilla et tant par l'effet des gifles reçues que de celles qui tombaient dru sur les fesses ennemies, que par le piquant insoupçonné d'une situation dont l'imprévu la plongeait dans un émerveillement enfantin, elle se sentit libérée de ses craintes et n'eut d'yeux, autant que faire se pouvait, que pour le châtiment de la femme qui lui était si souvent préférée.

L'esprit vient aux filles par bien des détours inconnus et inédits : avec une rapidité dont elle n'était pas coutumière, elle conçut l'idée d'aider son patron dans son œuvre punitive. Sa main tâtonna sur le devant du bureau, rencontrant au passage la tête de Claudine qu'elle repoussa sans égard, trouva la clé du tiroir central, le tira un peu, s'y glissa et en ressortit avec une règle qu'elle leva en l'air pour la tendre à Pierre par-dessus la montagne du corps avachi de Claudine.

Pierre, tout à sa rage, s'en saisit et frappa. C'était beaucoup plus mauvais que la main. Claudine sentit ces morsures fulgurantes, dures et profondes, dont elle ignorait la provenance, et hurla.

Pierre frappait toujours, heureux de voir sa force décuplée par rapport à ce tas de chair qui lui opposait une considérable inertie.

Claudine en se démenant lui donnait l'excitant spectacle d'une croupe en folie, zébrée en tous sens de rouge et, depuis la règle, de violet, dont les bords désordonnés conservaient la grâce attachée à l'harmonie de ces rondeurs profanées. En même temps, elle exerçait sur Monique, de ses seins et de tout son torse, un massage où le poids se fondait dans la douceur tiède de la peau et l'élasticité de la chair.

Mais par-dessus tout, c'étaient ses cris qui excitaient Monique.

Le lourd silence était enfin rompu. Les muscles se détendaient dans l'action. Cette empoignade, ces cris, cette situation extraordinaire à laquelle elle se trouvait mêlée, un sexe d'homme fiché dans le sien, lui donnèrent une sorte de vertige.

C'est alors que Pierre sentit que le vagin doux et humide qui depuis si longtemps le tenait paresseusement enrobé, s'animait et se contractait, que le bassin vigoureux de Monique, bien qu'écrasé par une lourde charge, venait au devant de lui.

— Tu vas jouir ? lui dit-il.

Un regard fixe et une certaine concentration dans le visage lui firent une réponse encourageante.

— Jouis, je le veux. C'est formidable. Je ne me retiens plus. Je vous possède toutes les deux par le sexe et par la force ! Souffrez ! Jouissez ! Je rentre dans votre masse ! Je vous domine ! Je vous traverse !

Frappant comme un sourd, dans un paroxysme de cris et de halètements, il sentit le déclenchement se faire en lui et l'éjaculation commencer. Alors, il jeta au loin la règle, empoigna à deux bras cet ensemble de chairs et le chargea comme il l'eût fait d'un joueur de rugby, arc-bouté sur les cuisses renversées de Monique, meurtrissant de la tête le dos poli de Claudine, la main gauche sur sa nuque et la droite fourrageant sa croupe en feu, se crispant sur les rondeurs, fouillant leurs interstices pour finir brutalement dans un viol à plusieurs doigts du sexe inoccupé dans lequel il voulait être aussi. Pendant ce temps, il jouissait en longues éjaculations dans le vagin de l'autre en rugissant son plaisir.

Il resta un moment prostré sur ces chairs que berçait un gémissement sourd de Claudine sur un fond continu de halètements. Son sang battait à ses tempes. Comme un écho, les cris du paroxysme flottaient dans la pénombre de la pièce soudain vide.

Puis il se releva, retira son sexe raide du vagin de Monique, le regarda un instant, tendu et luisant, avec la satisfaction du mâle, se

recula et laissa tomber en les retenant, les jambes rondes qui avaient formé ce crâneau où sa flèche était passée.

Il redressa Claudine. Mais aussitôt elle se laissa aller sur la moquette, à demi allongée, la tête cachée dans son bras, offrant encore sa croupe zébrée dans une gracieuse torsion de son corps rond et poli où palpitait le souffle saccadé des derniers sanglots. Monique se leva d'elle-même, heureuse d'être libérée de son enfouissement.

Tous deux regardèrent un instant Claudine, puis Pierre s'agenouilla près d'elle et lui caressa longuement le dos, puis la croupe et les cuisses.

Elle se calmait.

Il la retournait alors et orienta vers lui un visage rouge et bouffi, baigné de larmes aux traces noirâtres. Il les essuya de sa main.

— Tu vois ce que tu gagnes à t'opposer à moi. Mais je ne t'en veux pas. Tu m'as procuré un plaisir rare. C'est bien.

Il l'embrassa. Il la sentit d'abord frémissante et crispée, puis détendue et molle. Elle se reposait, aussi bien dans ses muscles endoloris que dans le relâchement de son angoisse devant cette attitude et ces paroles de paix.

Il l'embrassa longtemps. Elle en oubliait la présence de Monique qui, elle, délaissée, spectatrice verticale et étrangère, regardait d'un œil vide ce couple nu et enlacé, occupée qu'elle était à remettre un ordre relatif dans ses idées incohérentes. Claudine, l'orage passé, les yeux clos, retrouvait dans le baiser de Pierre son climat et ses réflexes habituels. La caresse de sa main commençait à lui faire plaisir. Lorsqu'elle se fixa sur son sexe, elle entrouvrit naturellement ses cuisses et Pierre la sentit se donner.

Pierre la masturba un peu. Cette caresse connue, jointe au feu qui mordait tout le bas de son corps, ne tarda pas à la mettre en émoi. Son mari, continuant à la tenir cachée dans l'abri apaisant de ses baisers dont il refermait ses yeux s'ils venaient à s'ouvrir, l'amena ainsi au bord du frémissement.

Là, sans arrêter sa main, il quitta la bouche de Claudine, se tourna vers Monique et l'appela à mi-voix :

— Viens près de moi.

Elle se mit à genoux à ses côtés.

De la main qui jusqu'ici était consacrée au pubis de Claudine, il pesa sur la nuque de Monique et la courba en direction du ventre offert. Arrivée tout près, elle résista. Il insista, se relevant un instant, et lui plaqua la figure sur les poils soyeux.

— Fais-lui ce qu'il faut, tu sais ?

Puis, pour plus de sûreté, ne sachant pas si elle l'avait déjà fait à une fille, il lui glissa à l'oreille :

— Ce que je te fais parfois. Elle l'a bien mérité, tu sais.

Comprit-elle ou non l'allusion à la règle ? Elle ne se releva pas et resta enfouie dans la toison.

Alors Pierre disposa rapidement Claudine de manière plus favorable, entrouvrit lui-même son sexe, fit apparaître le bouton de rose et d'une langue rapide lui rendit un bref hommage.

— Comme ça, tu vois ? Allez, fais-le !

Le ton était doux, mais la direction des opérations ferme et rapide.

Claudine, les yeux au plafond, se laissait faire, non seulement parce qu'elle était vaincue, mais en raison de la récupération sur son adversaire d'un témoignage d'allégeance qui compensait l'humiliation de la correction.

Pierre la reprit dans ses bras et recommença à la câliner, amusant ses seins, mordillant sa bouche, guettant le signe du passage d'un courant dans leur trio incertain. Un frémissement le renseigna. Il se hasarda alors à avoir une confirmation :

— Est-ce qu'elle fait bien ?

— Oui, souffla-t-elle.

— Alors, profite-en bien. Tu sais que j'aime voir le plaisir sur ton visage. Laissons-la œuvrer. Le rayon de la joie passe de tes yeux aux miens.

« Halète contre ma bouche. Reçois sur le bout de tes seins que je roule, le plaisir de mes doigts. Gémis à mon oreille. Ouvre tout grands tes yeux fous et que les miens les percent. Laisse-moi saisir d'un baiser ami la première crispation de ta pommette, mordiller ta lèvre qui s'allonge, saisir en un éclair ta langue qui la mouille, recevoir au creux de mon épaule la tête qui se tourne maintenant pour cacher ta crispation.

« Non. Regarde-moi. Je veux voir le plaisir monter. Je l'aspire. Il vient. Tu te cambres. Tu retombes. Ne te cache pas. Halète. Oui, halète fort ! Tu vas crier, dis ? Je veux que tu cries. »

— Fais fort, toi, fais fort, dit-il à l'adresse de Monique, en omettant volontairement de prononcer son nom, pour ne pas rompre le charme de cette caresse à la source obscure, rejetée hors de leur communion fragile.

« Avec la langue très vite derrière les lèvres.

« Est-ce bien, chérie ? Est-ce bien ? Ne te crispe pas. Ouvre-toi. Tu vas jouir. Je le vois. Je le vois. Ne te retiens pas. Je veux que tu aies un grand plaisir. Je t'aime. Je te posséderai après. Tu es à moi. Tu jouiras quand je te pincerai le sein. Va. Monte ! Monte ! Tu vas y être. »

Le bout de son sein s'écrasa entre ses doigts. Son cou se gonfla. Révulsée, les yeux perdus, elle libéra un cri rauque et s'agita de tremblements. Elle connaissait l'orgasme.

Prudemment, Pierre lâcha vite le sein et maintint la tête de

Monique de peur qu'elle ne s'arrêtât. Mais, soumise et obéissante, elle continuait avec vigueur et application.

Le spasme se reforma et parcourut encore Claudine comme une onde. Puis elle se calma.

Il laissa alors glisser sa main de la nuque de Monique sur son dos, puis sa large croupe étalée et, en remerciement, pour lui assurer une relative participation à ce plaisir qui n'était pas le sien, il glissa entre les rondeurs confiantes et pénétra le sexe d'une palpation sans but, sorte de souvenir.

Puis il s'allongea près de Claudine dont la tête était blottie contre son épaule et fit s'étendre Monique à son côté. Trait d'union entre les deux femmes aux rapports nouveaux et encore incertains, meneur de jeu jusque-là victorieux par la force et le rythme qu'il avait imposés, il lui appartenait de surmonter maintenant l'épreuve de la détente où les yeux s'ouvrent, où les paroxysmes ne sont plus que fumées se dispersant après la grande lueur, où l'on descend de l'empire des rêves pour reprendre conscience de son corps non dans ce qu'il a d'exaltant, mais dans sa lourdeur épaisse et limitée, où l'on se reprend à penser selon les schémas conditionnés de la vie courante. Épreuve froide de la réalité après les chaleurs de l'envolée. Lutte avec ce que nous sommes habituellement, avec la gangue des idées toutes faites et des muscles fatigués, avec la déception de constater ce que l'on est après avoir fait un passage flamboyant dans la lumière aveuglante d'un autre monde où une partie de nous-même cachée et souvent inconnue s'est libérée avec assez de durée pour être plus qu'un éclair et laisser un goût de concret. La nuit piquetée des étoiles incertaines de tous les jours, après le flamboiement de la comète.

Savoir que la comète existe et qu'elle peut revenir, qu'elle reviendra si on le veut. Lui garder sa place dans le froid.

Pierre parla, baignant ces chairs inertes qu'il caressait à peine, car il savait qu'elles ne le souhaïtaient plus, de paroles monocordes, simples, qui voulaient être, dans la pénombre, les retombées encore éclairantes du météore enfui, empêchant de se relever les masses sombres des préjugés, des idées extérieures, des concepts fabriqués sur lesquels tout être humain s'appuie pour soulager son vide sans voir qu'il s'y enferme et qu'il fait des murs de soutènement des murs de prison :

— Nous avons fait quelque chose d'inconnu de vous, d'inconnu de beaucoup, mais que certains ont découvert et goûté.

« J'ai vaincu vos chairs, et vos préjugés ont fondu comme une neige stérile au souffle d'un nouveau printemps.

« Nous nous sommes mis à part du monde. Nous sommes dans le secret. Nous avons laissé aux autres leur conformisme noir. Et nous sommes montés. Très haut. Vous avez eu la surprise, la souffrance et le plaisir. Pas comme d'habitude. Par des chemins neufs. J'ai été votre

guide.

« Maintenant nous faisons la pause encore brûlés du soleil des sommets. La vallée est douce. Il est bon de s'y détendre. Mais pas de s'y abandonner. Nous repartirons vers d'autres crêtes. Ne nous séparons pas. Le plaisir est notre corde : il nous lie et nous protège. Il est haut à conquérir, mais il nous tient et nous y emmène. Nous l'avons en nous, mais il ne s'élève que si nous nous élevons avec lui.

« Il passe de l'un à l'autre, il unit et grandit de sa diversité. Celui de l'un est plaisir pour l'autre, s'ajoutant à son propre plaisir. Tous ces flux passent et repassent. Nous sommes des piles dont les courants grossissent en s'ajoutant. La tension s'accroît, se concentre, la nuée tourne en lourdes volutes, puis c'est le tonnerre. Il vient de nous, il nous enlève, il nous illumine.

« Nous sommes trois nuages que l'éclair unit. Ne nous éloignons pas. Le courant ne passerait plus. Un nuage n'est qu'un nuage. Seul, il est sombre. La foudre en fait une masse de feu. Deux nuages déjà s'embrasent. Trois multiplient les feux ; il en sort de partout ; on ne les attendait pas ; leur surprise brûle. Chacun en est magnifié. »

Les respirations étaient calmes sur les épaules de Pierre. Tournant la tête à droite et à gauche, il embrassa successivement le front et les yeux que sa bouche rencontrait.

Puis il descendit aux lèvres et sentit leur accord chaud d'une humidité fluide de pluie d'été.

Les femmes ne parlaient pas, bercées par ce chant d'amour, les caresses et les baisers qui créaient dans cette pièce sombre, dépersonnalisée, une atmosphère dont l'étrangeté s'était faite douce et convaincante, paisible et complice. Elles s'ignoraient et se fondaient dans cette méditation nouvelle où le mâle apaisait leurs esprits après avoir fait flamber leurs corps.

Symétriques, elles assistaient le grand prêtre du nouveau mystère. Étonnées de leur audace, éblouies du monde fulgurant qu'elles venaient de traverser, elles recouvraient leur sérénité dans l'inconscience épaisse et douce des femelles repues que le soleil endort quand elles lui refusent leurs yeux et lui donnent leur corps. Le soleil était entre elles et elles recevaient l'hommage pénétrant de son discours d'un autre monde, comme on sent sa moiteur obscure, les yeux fermés sur une plage où la nuit du regard isole sans dépayser.

Il y eut un moment de méditation où les âmes se donnaient au bord des lèvres, mêlées au goût encore âcre du désir. Puis, Pierre, comme cédant à la pression de ces corps onctueux qui battaient ses flancs de leur douceur gonflée d'ardeur latente, releva son torse et s'assit entre elles.

Il dessina des yeux ces nus allongés près de lui, allant de la plénitude de l'une à l'élégance ronde et fuselée de l'autre.

Il prit les têtes alanguies en appui sur ses cuisses, assis à l'égyptienne, caressa les joues rosées de vie et les épaules rondes aux muscles enrobés. Leurs reins creusés faisaient saillir des hanches hautes qui fuyaient dans le fleuve charnu des cuisses et les ruisseaux gracieux des jambes.

Monique leva les yeux et ne vit que la toison de jais superbe et le sexe encore alangui. Elle le regarda et Pierre le remarqua.

Sans un mot, il le prit et le tourna vers sa bouche. Presque sans bouger, sans rompre le silence, elle ouvrit ses lèvres et l'attira, le conservant comme un objet précieux dont le contact est déjà un don que l'on goûte dans le silence et l'immobilité.

Sa palpitation, puis sa croissance féline, la réveillèrent. Sa langue se manifesta et ses lèvres se firent pressantes, puis gourmandes.

Claudine regardait.

Alors, calme et naturel, olympien dans sa verticalité, Pierre reprit son membre à cette bouche et le donna à l'autre qui le reçut avec la même prudence précautionneuse et comme une sorte de ferveur.

Pierre passa ainsi plusieurs fois d'une bouche à l'autre. Les séjours étaient de plus en plus courts tant Pierre sentait pesant le regard de celle qui ne pouvait qu'attendre.

À un moment, alors qu'il se retirait de la bouche de Claudine tandis que Monique avançait sa tête pour le happer, la première voulut reprendre son bien et les deux têtes se heurtèrent. Il rit et les maintint unies des deux mains, le sexe entre leurs joues.

— Toutes les deux, maintenant.

Deux langues mutines coururent de chaque côté du membre qui frémit.

L'une et l'autre eurent à la fois la pensée, à ce frisson, d'apaiser le gland dans la paix de leur bouche et se rencontrèrent au sommet, reculant aussitôt par un prompt réflexe. Il les empêcha des deux mains :

— Embrassez-vous.

Il sentit, à la raideur des nuques, que l'une et l'autre n'avaient jamais embrassé une fille.

— Embrassez-vous. Je le veux. Là !

Les lèvres, pressées les unes contre les autres, s'éloignèrent, et la verge, libérée, jaillit de leur étau, libre et inutile.

— Comme il faut. Avec la langue. Un vrai baiser d'amour. Je vous embrasse bien, moi et vos lèvres me font plaisir. Pourquoi pas à vous-mêmes ? Et c'est moi qui vous unis.

Les joues se creusèrent, marquant que le baiser s'accomplissait. Pierre caressait les nuques graciles dont les muscles jouaient sous ses doigts.

Il sépara le couple en appuyant son sexe contre les bouches unies.

Elles se disjoignirent aussitôt et s'en saisirent, n'ayant plus peur de se rencontrer. Leur partage donna à Pierre l'impression d'une possession totale.

Il dut vite arrêter ce jeu qui l'aurait conduit à prendre seul un plaisir égoïste en marge de leur union nouvelle et au péril de celle-ci.

Les prêtresses se relevèrent et lui tendirent leur bouche. Il les embrassa séparément, puis les rapprocha, unissant leurs trois têtes dans un baiser malhabile où les souffles se mêlaient mieux que les chairs.

Puis il se leva, portant haut son sexe orgueilleux :

— Maintenant, mes louloutes, il faut se rhabiller et partir.

Vainqueur de cette épreuve difficile, il avait la sagesse d'y mettre fin en pleine force, donnant encore la primauté à sa volonté toujours régnante sur celle des femmes que le désir minait encore. On se quittait en pleine chaleur, l'ivresse flottait, incertaine et brillante, travestissant de couleurs chantantes une réalité qu'il ne fallait plus voir. On ne connaîtrait pas le choc froid et lourd du dégrisement, l'amertume des illusions dissipées.

On regardait toujours vers le sommet.

La séparation fut rapide, comme un acte nécessaire mais stérile. Il fallut que chacun partît avec sa chaleur. Pierre dit que Monique serait invitée chez eux. Il vit Claudine approuver. Là s'arrêta la reprise du contact avec la vie de tous les jours.

Une station de taxis fit diverger les routes.

Rentrés chez eux, Pierre et Claudine firent un repas rapide. Les passions supposent des corps entretenus.

En s'asseyant sur sa chaise, Claudine ne put se retenir de grimacer. Pierre regarda ostensiblement en direction de la croupe endolorie et sourit, sans commentaire.

Ils mangèrent en silence. Claudine ne savait qu'en penser. Elle avait fort à faire avec la douleur physique de ses fesses qui l'agaçait et lui faisait monter à la bouche une amertume d'humiliation qui lui serrait la gorge, avec l'intrusion dans sa vie de cette fille dont la position était mal définie, encore que son existence fût parfaitement concrète ainsi qu'en témoignaient ces jeux de chair dont la diversité rapide ne laissait pas encore de la saisir d'une admiration presque respectueuse. Comme chaque fois que trop de problèmes se posaient à elle en même temps, que ses processus de pensée étaient éclatés par les événements, elle était portée à s'en remettre à la position de Pierre. Tant que celle-ci n'était pas clairement exprimée, elle l'attendait dans la facilité du silence.

Pierre repoussa le fromage et dit que le dessert pouvait rester dans le réfrigérateur. Il se leva, se saisit de Claudine et l'embrassa. Elle aimait ces accès de passion sans cause apparente car elle s'y sentait

consacrée comme cause permanente et suffisante en soi.

— Viens vite au lit.

À peine dans la chambre, ils étaient nus. Il la poussa sur le lit et l'y fit tomber avec cette fausse rudesse qui serait ridicule si l'appétissante nudité des corps et la passion irradiante, ne donnaient à cette bourrade une grâce acide où l'on voit se préfigurer l'harmonieuse lutte et la puissance équilibrée de l'étreinte.

Le lit dans la pénombre. Le refuge. Le calme. La paix. L'abstraction hors de la vie. Le cocon où l'on retourne, celui où l'on était dans le monde clos et doux d'avant la naissance. L'eau tiède dans laquelle le corps s'allège et se libère de ses contraintes pour laisser flamber les nerfs et éclater le cerveau. La grotte où les êtres se dépersonnalisent et se fondent, où le couple s'unit et s'élève, où les esprits se touchent et se sentent, où l'un parle et l'autre se demande si ce n'est pas lui-même, où les peaux ne sont plus des frontières, où l'on ne sait plus ce qui commence et ce qui finit, où le souffle de l'un est poussé par les côtes de l'autre, où le martèlement des cœurs bat dans quatre temps à la fois.

Il la pénétra et se colla à elle sur tout son corps.

— Ta chair est la mienne. Elle sent avec moi. Tes plaisirs sont les miens. Ton frisson ondule ma peau. Ton plexus se contracte et ma gorge se serre. Ton angoisse est en moi. Ton souffle me dit tes questions. Nos oreilles reçoivent nos murmures. Nous nous mettons en règle ensemble.

« J'ai conçu un plaisir nouveau et je t'y ai associée. Tu as résisté, puis tu y es venue. La fusion suppose la tourmente. L'éruption est incandescence. J'ai fait crouler, dans le feu, de nouvelles barrières à l'intérieur de toi. Je t'ai pénétrée plus profond. Mon sexe était ailleurs, je n'ai pas voulu m'en servir, il ne va pas assez loin en toi. Je l'ai dépassé. Tu m'as reçu autrement. Le plaisir est entré de moi en toi en passant par un autre être. C'est qu'il est assez fort. Il est très fort. Toujours plus fort.

« Cette chair de femme que j'ai mise entre nous ne nous a pas séparés. Nous l'avons traversée. Je te cherche à travers d'autres et je ne m'y perds pas, je ne m'y attarde pas, je te trouve – et tu viens d'éclore.

« Je joue avec le corps d'une autre. Je ne l'aime pas, elle ne n'aime pas non plus, mais je l'influence. Elle se prête. Je te donne l'impression violente, dangereuse, cassante, que je pourrais ne plus t'aimer. Je pénètre une fille nue et tu entres. Le ciel s'écroule. Tu es seule.

« Non. Je t'appelle. Tu ne viens pas. Tu ne me reçois plus. Tu es fermée. Alors j'attaque ta forteresse, je te donne assaut, je te frappe, je te sabre, je te vaincs. Tu t'écroules. Tu as mal, tu es désespérée, tes

défenses craquent dans la fumée, ta volonté ne sait plus quoi ni comment ordonner. Inutile, elle s'envole. Tu es vaincue. Je suis en toi. Je t'ai reprise.

« Après, revient le calme, s'ouvre la confiance. Je t'habite. Je te fais donner un plaisir matériel, mécanique, et j'appelle sur tes lèvres désertées des cris de la bataille où je bois leur écho brûlant, la jouissance que je suis seul à te donner, ma jouissance à moi et elle vient. Je la vois poindre dans tes yeux noyés, sombres de défaite et de supplication : elle les agrandit, les lave, les dilate, les allume et parsème d'or leur velours violet qui maintenant flambe. Elle est là. Elle éclate !

« Regarde-moi, elle est là aussi. Tu le revis encore. Tu vibres. Ah ! ne ferme pas tes yeux, que mon regard parcoure dans ton spasme l'infini bleuté de ton âme autour de tes pupilles sombres comme le vide des mondes ! »

Elle se révolta et s'abandonna à l'orgasme qui vint rejaillir comme un ressac sur Pierre, maître de lui, et l'enveloppa sans le gagner.

— Tu revis. Tu as fondu sous moi comme la pluie d'orage se rue au sol et fuit – puis remonte en blanc brouillard aux spires enlaçantes que le soleil aspire.

« Tu es là, de nouveau. Écoute.

« Tu es belle, tu es forte, tu es libre. Tu as choisi de vivre en moi. Tu as de la vie ce qu'il y a de meilleur. Mais cela est fragile. La durée est fugace et ce qui est connu est déjà dépassé. Devant, regarder toujours devant. Plus loin. Tu as une situation acquise, des plaisirs d'habitude. Je brise tout : tu t'effondres, je te rattrape et nous rebondissons plus haut. Toujours toi et moi. La nuée. Le trou. La projection. Je t'égare mais c'est pour te chercher, te reprendre et nous pousser. Nous sommes deux. Nous serons toujours deux. Le bonheur c'est de n'être qu'un. Mais c'est un état instable. L'habitude sépare. Nos deux gouttes se mélangent dans le mouvement puis leur densité les fait rouler chacune de son côté. Il faut sans cesse chercher les choses qui mêlent. L'horreur c'est la solitude, la séparation, le monde fini de l'être. Je te heurte pour t'imprégner. Je te détruis pour te faire plus grande avec moi. »

Il la serra, palpitante et pénétrée, étrange auditrice flottant dans la demi-inconscience du plaisir allant et venant par flux et reflux d'impulsions incontrôlées, et dans le bercement brûlant des paroles nouvelles qui la rassuraient en ce qu'elle en était le centre et parfois lui ouvraient dans l'éclair d'un vertige des perspectives aveuglantes qui la lançaient dans des infinis glorieux dont la lumière l'attirait sans la délivrer de l'angoisse de n'en voir pas le fond.

— Dis-moi que tu veux aller plus loin, que tu es avec moi dans ces nouvelles sphères.

— Je suis avec toi partout.

— Que tu donnes ta chair à cette œuvre naissante, que tu veuX ce que je veuX.

— Je le veuX. Ma chair est dans tes mains.

— Je la pétrirai, je la meurtrirai, je veuX qu'elle ait ma marque.

— Tu m'as fait mal. Je n'ai rien dit. Tes stries mordent ma croupe et la brûlent toujours. Ta main y est gravée. Je l'ai sous la peau.

— Es-tu heureuse ?

— Oui.

— Quand je recommencerai, reconnaîtras-tu ce plaisir que tu ignorais ?

— Tes coups vont plus profond que tes caresses. Je suis mauvaise de ne pas t'aimer assez. Frappe-moi. Je te donne mon orgueil. Je ne suis rien entre tes bras. Tout ce que tu me fais est trop pour moi. Fais ce que tu veuX : je te reçois.

— J'ai jeté une autre femme sur ton corps nu. Je te jetterai, toi, nue, à d'autres hommes. Ils se repaîtront de ta beauté, grifferont ta peau, étireront tes seins, meurtriront tes fesses, écartèleront tes cuisses, t'étoufferont de leur membre et leur sperme âcre forcera ta gorge. Tu le veuX ?

— Si tu es avec moi. Tout m'est égal, si c'est pour toi. Tu seras avec moi ?

— Toujours. Tu toucheras le fond devant moi, ta volonté s'éteindra dans tes yeux apeurés sous mon regard. Mais tu ne jouiras que si je te le dis. Nue, déchirée, couverte d'hommes en rut, violée, souillée, transpercée, tu n'auras le spasme que de moi et pour moi.

Dans une vision partagée de membres emmêlés, de corps nus luttant dans la confusion, l'outrage et la force torrentielle du désir, ils éclatèrent tous deux dans un orgasme foudroyant où ils étaient déjà au milieu des autres que leur imagination rendait présents aussi bien que, plus tard, elle les isolerait de leur réalité concrète, tant leur union se faisait élective et permanente, quelles que fussent les situations. Ils faisaient la répétition générale de leur marche vers l'absolu.

Deuxième partie

CHAPITRE PREMIER

Claudine gravissait l'escalier le cœur serré. Elle avait accepté de se rendre à ce club avec son mari, mais à mesure que l'échéance approchait, un immense refus montait en elle et l'angoissait. Elle savait qu'au bout de ces marches, derrière cette porte, il y avait des hommes, – et aussi des femmes, qui allaient la désirer et avaient, par convention, le droit de se comporter avec elle autrement qu'on ne le fait dans la vie courante. Elle savait que cette réunion avait pour raison d'être l'érotisme, un érotisme que son mari lui avait décrit comme particulièrement raffiné, de nature à exacerber le plaisir habituel et à lui donner un retentissement nouveau, mais c'était tout de même de l'érotisme, avec tout ce qu'il comporte d'atteinte physique à l'intégrité du corps et à la pudeur ancestrale. Elle avait bien compris que c'est le fait de sortir des sentiers battus et de blesser précisément cette pudeur de base, qui devait être la source d'un plaisir nouveau, plaisir qu'elle avait déjà éprouvé dans les parties à trois dont elle avait fait récemment l'expérience, mais, en voyant les marches de l'escalier fuir sous ses pieds et grandir cette porte qui allait s'ouvrir sur un monde nouveau, elle ne pouvait se défendre d'une angoisse trouble qui lui serrait le cœur et lui donnait au bas-ventre une curieuse sensation de pesanteur, comme si cet organe, siège du plaisir, voulait se signaler à son attention et s'imposer à elle au moment où il allait l'emporter sur tous les autres éléments de sa personne. Car, en définitive, elle sentait bien que, quelle que fût l'atmosphère de cette réunion de laquelle elle attendait elle ne savait quelles sensations cérébrales, c'était à son sexe qu'on en voulait, c'était lui qui serait l'enjeu des échanges et c'est par lui qu'elle jouirait ou qu'elle serait blessée.

Pierre, instigateur de cette tentative, montait l'escalier près d'elle, un peu en retrait comme il le faisait d'habitude pour jouir au passage de la rondeur de sa croupe, du jeu de ses hanches roulant doucement sous une taille exceptionnellement fine et du galbe plein, solide et poli de ses jambes qu'il aimait particulièrement et qu'il appréciait le mieux, soit quand elles étaient croisées, soit précisément quand Claudine montait un escalier.

Il regardait donc, mais d'un regard nouveau, cette femme jeune, belle, qui avait le don d'exciter sans défaillance son désir, et qu'il amenait au milieu d'hommes et de femmes qui allaient la désirer et la posséder devant lui, mais avec lui, ce dont il espérait tirer un plaisir

renouvelé et si possible plus vif encore que celui qu'il prenait à se délecter de ce corps et de ce sexe qui étaient tout à lui mais dont il pensait qu'ils le seraient encore davantage quand il en aurait fait un abandon temporaire à d'autres par sa volonté et par l'obéissance de cette belle fille qui aurait pu n'être jamais à lui et à qui il allait faire faire le contraire de ce qu'une femme aimante se doit d'avoir comme comportement vis-à-vis de son mari quand elle se veut à lui dans un cadre classique et traditionnel dominé par l'esprit de propriété.

En se présentant devant la porte, Claudine avait la bouche sèche. Elle fit un peu claquer sa langue en soufflant légèrement à cause de la montée de l'escalier et sourit à Pierre. L'angoisse l'obligeait à dire quelque chose :

— Je n'ai plus de salive, dit-elle. J'espère qu'il y aura à boire.

Pierre la regarda, plongea son regard dans ses beaux yeux violets, d'ordinaire assez durs, mais qui avaient là quelque chose de malheureux et de suppliant et, comprenant son trouble, il l'attira légèrement par la taille, prit ses lèvres, la força à les entrouvrir et glissa sa langue dans sa bouche avec un rapide mouvement de gauche à droite. Puis il laissa tomber sa main sur sa croupe, enveloppa la fesse droite en une caresse dont il était coutumier et, la sentant se détendre, il lui dit, voulant encore l'éprouver avec une pointe de perversité :

— Tu sais, ma chérie, si tu veux que nous repartions, il est encore temps.

Mais sa main restait sur sa fesse et son regard pesait sur elle, calme et froid comme une menace. Elle savait qu'il attendait bien du plaisir de cette expérience, elle voulait lui en donner, elle avait bien conscience de la jouissance venant de son obéissance, jouissance intérieure qu'elle avait sentie en bien des circonstances et qu'au fond elle partageait elle-même à la fois parce qu'elle ressentait comme personnel tout plaisir, surtout physique, qu'elle lui donnait, et aussi parce qu'elle était toujours heureuse de se sentir sa proie et presque sa chose. Elle savait donc qu'un refus de dernière minute contrarierait Pierre au plus haut point et qu'elle ne pouvait plus reculer. Elle avait promis d'obéir, de faire tout ce qu'on lui dirait, c'est-à-dire tout ce qu'il lui dirait lui-même ou par personne interposée, et elle commençait à goûter ce trouble mélange de crainte, d'angoisse et de plaisir, qu'elle avait à se contraindre à faire quelque chose qui la heurtait pour la satisfaction de l'homme duquel elle tenait tout bonheur.

Elle lui sourit donc, d'un petit sourire forcé et étriqué qu'elle appuya d'une caresse de la tête contre son épaule et fit gentiment « non » en faisant rouler son front contre son oreille.

Lui, apprécia en connaisseur cette courte lutte et cette rapide victoire qu'il venait de remporter, victoire peut-être plus importante

que celles qui l'attendaient derrière cette porte car là il était encore seul, dans le monde normal, avec toutes les possibilités de retour vers un comportement classique que cela impliquait.

Il compléta aussitôt son avantage d'une nouvelle contrainte :

— Sonne ! dit-il.

Il voulait que ce fût elle qui appuyât sur le bouton.

En levant le bras, un frisson parcourut son échine. Ce geste lui parut lourd à faire. Mais la main était toujours sur la fesse et exerçait une pression qui se transmettait à son bras. En un éclair, elle y vit aussi la menace d'une correction et ressentit pendant une fraction de seconde, sur sa fesse caressée, la cuisson d'une claque. Elle se revit courbée sur ses genoux, recevant une de ces fessées amoureusement sévères auxquelles il l'avait initiée depuis peu et qui entretenait en elle ce curieux mélange de contrainte et de plaisir dont elle ne s'expliquait pas le charme.

Son doigt arriva jusqu'au bouton de cuivre. Elle constata alors qu'il saillait d'une rosace feuillue un peu à la manière d'un bout de sein. Elle refit en le touchant le léger mouvement tournant qui était celui de Pierre lorsqu'il la voyait se promener nue et que, sans désir particulier, il passait près d'elle et lui prenait un bouton de sein, en habitué, en connaisseur, mais toujours en admirateur.

Ayant conscience de son mouvement, elle en conçut une sorte de fierté et l'accentua, sans sonner, en manière de bravoure, pour se libérer un peu de son angoisse.

Elle se retourna vers son mari, avec une petite moue et lui dit :

— C'est ça qu'on va me faire ?

Il apprécia cette attitude un peu bravache qu'il sentait pas très convaincue, il lui donna une tape sur la fesse et opina :

— Certainement, sur tout ce que tu peux avoir comme boutons. Et quand on sonnera sur celui de ton sexe, j'espère qu'on pourra facilement entrer.

Elle eut un petit mouvement d'épaules de femme prude, en entendant cette gauloiserie un peu directe. Elle aimait les mots crus, comme beaucoup de femmes, pendant la grande excitation de l'acte d'amour, mais elle avait l'habitude que son mari s'exprimât correctement dans la vie ordinaire. Elle vit dans ce propos inhabituel une nouvelle occasion de se soumettre, – et elle sonna.

Son cœur s'arrêta un court instant. Une impression de froid la saisit. Puis elle ressentit à nouveau la pesanteur du bas-ventre.

Les dés étaient jetés.

La porte s'ouvrit sans aucun bruit de pas annonciateur. Un maître d'hôtel en veste blanche, distingué et grisonnant apparut et s'effaça aussitôt dès que Pierre eut annoncé :

— Monsieur et Madame Pierre Gauthier. Le Président nous attend.

Pierre et Claudine pénétrèrent dans une entrée cossue, très fin de siècle, conforme à l'immeuble et à l'avenue parisienne où il était situé. Une musique douce se faisait entendre, ainsi que quelques bruits de voix feutrés.

Le maître d'hôtel prit leurs manteaux et les conduisit dans la pièce où se tenaient les invités.

C'était une salle dont on ne pouvait savoir au juste si elle était vaste car elle était faiblement éclairée. En outre, ses contours étaient irréguliers et on ne pouvait voir jusqu'où elle se continuait. L'ameublement était tout à fait de style club avec plusieurs fauteuils profonds, un canapé, et diverses tables basses. À gauche était un bar derrière lequel se remit aussitôt le maître d'hôtel.

L'entrée des nouveaux venus ne provoqua aucun trouble. On devinait dans la pièce divers groupes qui parlaient à voix normale et aucun ne bougea. À peine quelques têtes se tournèrent-elles.

Au bar, tout de suite à l'entrée, étaient accoudés deux hommes, vers lesquels Pierre alla aussitôt. Il salua l'un d'eux du titre de Président et parut peu connaître l'autre.

Il présenta Claudine à qui les deux hommes baisèrent fort courtoisement la main. Claudine fut flattée de cet accueil mondain. Pierre lui avait dit qu'il n'y avait que des « gens bien », mais, bien qu'elle eût en lui une confiance aveugle qui la menait aux portes de l'inconnu, elle était toujours portée à douter, malgré elle, comme par un réflexe incoercible, des promesses qu'il lui faisait. Cela venait d'un naturel méfiant, sans doute lié à ses origines plébéiennes et plus avant, rurales, origines qui, par ailleurs, la rendaient sensible à toute manifestation de politesse plus théâtrale que raffinée. D'où le sentiment de détente et l'onde de satisfaction qui la parcourut aussitôt en voyant qu'elle était accueillie dans un endroit riche et mondain par des messieurs fort civils, alors qu'elle s'attendait, plus ou moins inconsciemment et malgré elle, à les trouver en caleçon au milieu de femmes demi-nues.

Le Président remercia Pierre d'avoir amené sa charmante jeune femme, comme il l'avait précédemment promis, et lui fit compliment sur sa beauté, comme il l'aurait fait dans un salon du XVI^e.

C'était un homme qui avait certainement bien dépassé la cinquantaine mais qui paraissait à peine cet âge, étant mince, argenté plus que grisonnant, le visage coloré, sans grosses rides. Bref Claudine le jugea très bien et surtout très distingué.

Son compagnon était plus massif, plus jeune aussi, mais moins expressif. Il se tenait d'ailleurs un peu en retrait et le Président était vraiment le Président : c'est lui qu'on sentait être l'homme important.

Il engagea d'ailleurs directement la conversation avec Claudine, Pierre et l'autre homme étant pratiquement spectateurs.

Après les mots de bienvenue et l'appréciation flatteuse sur sa beauté, le Président enchaîna sur le teint doré de Claudine pour parler des récentes vacances et lui demander comment elle les avait passées.

En parlant, il la regardait en souriant et Claudine sentait peser son regard en particulier sur ses épaules largement découvertes par sa robe blanche de cocktail. Elle n'en était pas gênée, sachant, tant Pierre le lui répétait, qu'elle avait les épaules particulièrement belles et que son décolleté ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

Elle échangea plusieurs phrases banales sur ses vacances et sentit sa détente s'accentuer et son angoisse disparaître. En minaudant un peu, comme elle le faisait toujours quand elle s'adressait à des gens qu'elle ne connaissait pas, elle parlait de plus en plus aisément de la côte et du soleil, oubliant presque pourquoi elle était venue.

À un moment donné, après lui avoir offert à boire, le Président lui dit :

— Au fond, pour nous, les hommes, le principal attrait des vacances est le soleil qu'elles mettent sur la peau des femmes et dont nous pouvons encore jouir des semaines après le retour. J'adore les peaux bronzées, ou plus exactement dorées, comme la vôtre, chère Madame, et je vous en félicite. Je vois sur vos épaules le reflet du soleil d'août. C'est un bien beau soleil et ce sont de bien belles épaules.

Le compliment était toujours mondain et classique. Mais brusquement le Président, se détournant de Claudine qui se sentait, comme à son habitude, le centre de la conversation, s'adressa à Pierre :

— A-t-elle de beaux seins ?

La question la cingla et elle sursauta. Le charme de la conversation mondaine classique s'effondra. L'angoisse la mordit à nouveau au plexus. Elle regarda son mari et guetta sa réponse. Au même moment, elle sentit qu'elle avait à moitié levé son bras droit pour le porter vers sa poitrine et se força à le reposer.

Pierre, un léger sourire sarcastique aux lèvres, et parfaitement calme, répondit, comme s'il s'agissait de sa voiture :

— Je ne puis donner que mon jugement. Les goûts sont très divers en matière de seins. Ceux de Claudine sont plutôt petits, mais fermes et bien dessinés. J'apprécie surtout que leurs aréoles ne soient pas très grandes. J'ai horreur des seins dont les bouts sont de véritables tétines. Le sein est un objet d'amour et non un appareil de nutrition.

Le Président opina à ce jugement en souriant. Pierre poursuivit :

— Le seul reproche que je leur ferai est leur manque de sensibilité. Claudine est peu émue par les caresses aux seins et je le regrette.

Claudine se sentit tenaillée par une crispation qui lui parcourut les entrailles comme un éclair. De voir ainsi son anatomie complaisamment décrite et en plus commentée par ses caractéristiques

intimes, la laissait plus que nue.

Le Président lui sourit :

— Je suis heureux d'apprendre que vous avez des seins agréables. J'ai toujours un peu peur, quand une nouvelle vient ici, qu'il n'y ait quelque chose pénible de ce côté.

Claudine nota qu'elle était « la nouvelle » et non plus « Madame Pierre Gauthier ».

Le Président poursuivit :

— C'est désagréable et cela jette un froid lorsque nos petits jeux nous amènent à apprécier de près les charmes de nos compagnes.

Ainsi Claudine était fixée : il y avait ici des moments où les femmes avaient les seins nus. Cela ne ressortait pourtant en rien de l'ambiance actuelle : les divers groupes conversaient toujours comme dans n'importe quel cocktail et la réunion demeurerait très mondaine.

Le Président laissa visiblement errer son regard sur le corsage de Claudine. Celle-ci se dit que cette robe-là ne moulait pas tellement sa poitrine et qu'elle n'était pas de celles qui la mettaient le plus en valeur. Mais le Président s'en tint là et ne fit aucun geste. Son ami souriait tranquillement en la regardant aussi. Claudine jugea le danger passé.

Le Président enchaîna, s'adressant à nouveau à Pierre et affectant d'ignorer la jolie femme à qui, cependant, on attribuait les beaux seins en question.

— Vous avez de la chance, mon cher, d'avoir une femme dont la poitrine tient. C'est le point faible des jolies femmes. Elles excellent à le camoufler quand elles sont habillées, mais quand elles sont nues, bien sûr, rien à faire, et c'est souvent bien dommage. Massez-les bien pour qu'ils tiennent longtemps !

Claudine, sur cette boutade, se conforta dans l'idée que le danger – elle ne savait trop lequel – était passé.

— Et la croupe ?

Elle sursauta à nouveau. Le mot du Président venait de la piquer en pleine quiétude.

— Comment est sa croupe ? reprit le Président en s'adressant toujours à son mari et non à elle, bien que ladite croupe fût indiscutablement sa propriété. A-t-elle aussi une belle croupe ? C'est si important la croupe ! Toute l'académie d'un corps repose sur la croupe. Une femme est belle, distinguée, utilitaire ou impossible selon la croupe qu'elle a.

Et, comme prévenant une question possible, il ajouta aussitôt :

— Ne croyez pas que je sois attiré par la croupe par une propension particulière à la sodomie, bien que je ne néglige pas cet exercice à l'occasion, mais je trouve sincèrement que cette masse de chair (et il la dessinait des deux mains dans l'espace) est la pièce maîtresse de

l'équilibre du corps.

Puis, se retournant vers Claudine, avec un petit sourire parternel, il ajouta :

— C'est aussi par là que nous pouvons rappeler de temps à autre aux femmes qu'elles sont des petites filles en leur appliquant quelques bonnes fessées qui leur font mesurer la puissance de l'homme, tout en stimulant leurs désirs.

Puis, après un temps, et toujours en regardant Claudine :

— Si ces amusantes corrections sont données avec art, bien entendu.

Claudine, à cette évocation, sentit une bouffée de chaleur dans ses reins et se vit un instant aux mains de cet homme qui la fessait. Elle en conçut un trouble nouveau, où la peur pure et simple avait la plus grande place, car une correction, même suivie d'étreintes passionnées, était d'abord pour elle, et avant tout, une correction.

Pierre répondit sur la croupe aussi calmement que sur les seins :

— Je suis vraiment comblé, mon cher Président. Claudine a aussi une belle croupe. Et même une très belle croupe. C'est au fond ce que je préfère en elle, avec ses cuisses. Mais, en fait, les cuisses vont avec la croupe. Rien d'aussi laid qu'une croupe épanouie sur des cuisses maigres. Oui mon cher, Claudine me gâte beaucoup de ce côté. Sa croupe est de belles proportions, ferme et fraîche, lisse comme du marbre. La comparaison est classique mais vraie. Elle est soulignée par une taille très fine et une cambrure remarquable.

Et il leva son verre :

— À la croupe de Claudine !

Les deux autres portèrent également le toast. Claudine, un peu recroquevillée sur elle-même, sourit d'un air embarrassé, ne leva pas son verre et le porta juste à ses lèvres pour les y tremper. Elle regarda à la dérobée si les groupes voisins avaient entendu à quoi l'on buvait. Personne ne s'était détourné de la conversation habituelle.

Brusquement le Président enchaîna, comme si de rien n'était, sur un autre sujet et la conversation redevint normale. Mais Claudine ne se détendait pas.

Au bout d'un petit moment, le Président proposa :

— Ne restons pas debout. Allons nous asseoir par là.

Et il se dirigea dans la grande salle sombre en contournant deux groupes, vers une sorte de renfoncement de cette pièce irrégulière.

Une banquette en faisait le tour, contre le mur. Une table basse était devant et un meuble de rangement à mi-hauteur protégeait le tout comme une petite cloison.

Tous s'assirent, Claudine au milieu, à côté du Président.

La conversation continuait sur une histoire de voiture qui était arrivée à l'autre personnage au retour des vacances. Claudine s'y

intéressait à moitié, guettant tout nouveau piège et cherchant à observer ce que faisaient les autres groupes dans la salle. Mais visiblement ils ne faisaient rien.

Brusquement, le Président interrompit la conversation, comme si elle ennuyait Claudine et lui dit :

— Voyons un peu ces seins !

Elle en eut le souffle coupé. Ça recommençait, et en pire. Allait-il falloir qu'elle montre sa poitrine à ces deux hommes, dans cette alcôve mal protégée qui tout de même faisait partie de la grande salle ?

Elle avala instinctivement sa salive et fut surprise de constater qu'elle avalait bien, ceci du fait qu'elle venait de boire.

La main du Président, qui la regardait en souriant, était déjà dans son dos et cherchait la fermeture éclair. Elle se recula en tirant les épaules en arrière, ce qui eut pour effet d'accentuer sa cambrure et de mieux présenter ses seins.

Le Président affecta d'y voir une preuve de bonne volonté :

— Pas comme cela, mon enfant, vous les faites saillir très bien ainsi, mais c'est nus que je veux les voir.

Et sa main cherchait toujours la fermeture éclair. Elle cafouillait visiblement.

— Ah, ces fermetures ! dit le Président. Mais au fond, elles sont utiles à exciter notre désir. Voulez-vous m'aider, mon cher ? dit-il tout de go à Pierre qui était assis de l'autre côté de Claudine.

Celle-ci lui donnait désespérément des coups de genou et pressait maintenant toute sa cuisse contre la sienne en signe d'appel. Pierre lui répondit par deux coups secs, impératifs, signe de commandement.

— Allons Claudine, dit-il, tu ne veux pas être obéissante comme tu l'as promis ?

Il la prit par les épaules, la tourna vers lui et la fit se pencher légèrement en avant de façon qu'elle offrît son dos au Président.

Elle ne répondit rien, mais en se penchant lui souffla :

— J'ai peur.

Il lui serra un peu les épaules, moitié pour la réconforter, moitié pour la contraindre.

Le Président avait trouvé la fermeture et fit glisser le curseur jusqu'en bas. Pierre lâcha Claudine et elle revint à sa position initiale. Ses mains se portèrent instinctivement à ses seins car elle sentait que sa robe flottait et ne collait plus à elle.

Gentiment, mais fermement, le Président et son mari portèrent chacun une main à son épaule et cherchèrent à faire descendre l'épaulette sur le gras du bras. Mais les mains retenaient le tissu sur la poitrine.

Chacun lui prit donc une main et la reposa sur ses cuisses.

La robe tomba sur sa taille en bâillant et son buste apparut, moulé

dans un soutien-gorge blanc sans bretelles qui laissait les seins bien découverts dans leur partie supérieure. La peau en était bronzée comme celle des épaules car le soutien-gorge de son maillot ne devait pas être plus grand.

Claudine effrayée, la gorge serrée, se penchait un peu en avant, seule attitude qu'elle pouvait avoir pour donner moins d'importance à sa poitrine, sans pour autant la dissimuler. Elle concentrait toute son attention, non sur ses deux tourmenteurs, mais sur les autres groupes qui pouvaient l'apercevoir s'ils se rapprochaient, mais qui, pour l'instant, ne paraissaient pas s'en préoccuper. Tant et si bien qu'elle ne sentit presque pas la main du Président dans son dos qui dégrafait le soutien-gorge.

Brusquement, occupée à fouiller la salle du regard, elle ne perçut plus la pression du soutien-gorge sur ses seins et c'est à peine si elle sentit glisser le vêtement que la main du Président tirait vers la droite.

Ses seins étaient nus.

Personne ne paraissait la voir. Encouragée par cela, puis par réflexe de jolie femme et surtout par défi, elle se cambra et fit dresser ses seins sous les yeux des trois hommes qui la détaillaient. Puisqu'ils en voulaient, ils en auraient ! Et puisque le plus dur était fait, elle reprit son air bravache, regarda Pierre et sourit fièrement, de l'air de dire : « Tu vois, je l'ai fait, je les montre, mes seins. »

Le Président, sans se presser, commenta, s'adressant toujours à Pierre :

— Effectivement, mon cher, ils sont beaux. Petits et bien formés comme vous les avez annoncés. Les bouts sont délicats, le galbe est fin, le grain de la peau agréable.

À ces mots, faisant le geste qui s'imposait, il prit le sein gauche dans sa paume, l'entoura, le pressa, puis le caressa du bout des doigts sur toute sa surface. Il termina par le bout qu'il prit délicatement entre le pouce et l'index pour le faire rouler doucement.

Claudine regardait toujours la salle d'où on pouvait la voir, mais où personne ne bougeait. Elle discernait pourtant nettement un homme et une femme, sur le bord d'un groupe, qui lui faisaient face et ne pouvaient pas ne pas l'apercevoir. Ce qui faisait qu'au fond elle prêtait peu d'attention au palpage minutieux et à la tentative d'excitation dont son sein gauche était l'objet.

Le Président le remarqua.

— En effet, elle est peu sensible des seins. D'ailleurs, elle est parfaitement distraite et se préoccupe de savoir si elle est vue, ce qui n'arrange rien. C'est toujours ainsi avec les nouvelles. Elles ne savent pas encore se faire voir. Elles se bornent à être vues et elle le craignent.

Puis il ajouta après un temps :

— Mais c'est pour nous un plaisir supplémentaire. Tant pis pour elle. Voyons si la bouche a plus de succès, mais j'en doute.

Et il se pencha pour prendre entre ses lèvres, non pas le sein gauche qu'il pouvait caresser plus facilement car il était plus à portée de son bras, mais le bout du sein droit dont il ne s'était pas occupé jusqu'ici. La gêne de Claudine était telle que le bourgeon n'était même pas érigé. Il se gonfla sous la langue fort habile du Président, mais aucun frémissement ne s'y ajouta.

— Poitrine vraiment de marbre à tout point de vue, dit philosophiquement le Président en se relevant.

Claudine pensa que l'expérience était terminée. Son mari la regardait en souriant, mais avec fermeté et satisfaction. Elle allait demander si elle pouvait se rhabiller.

— Voyons si nous aurons plus de chance avec la croupe, dit le Président.

Claudine sentit à nouveau un fer s'enfoncer en elle et s'y tordre. Quoi, ils allaient la mettre intégralement nue là même ? Nue si on veut, se dit-elle, mais pas là. Et prenant son air courroucé habituel quand on la contrariait, elle dit :

— Ah, non alors ! C'est assez. Je n'en montre pas plus.

Aussitôt elle sentit la main de son mari se poser calmement sur son bras gauche. Le Président eut un petit rire de gorge et son ami souffla dans sa moustache.

— Chérie, tu oublies tes engagements. En venant ici, tu as promis d'obéir. Ne nous oblige pas à t'y contraindre. C'est plus gracieux si tu es aimable.

Le Président renchérit :

— Chère enfant, nous avons ici quelques règles internes dont votre mari a dû vous parler. Elles sont librement acceptées par ceux et celles qui y viennent. Nous sommes donc parfaitement fondés à les appliquer. Elles prévoient, en particulier, que si des filles font les mijaurées, on peut les rappeler à de meilleurs sentiments par des arguments frappants et même cinglants. Nous voulons voir votre croupe nue et blanche, hélas, puisqu'elle doit porter la trace du maillot, mais si vous le désirez, nous pourrions la voir rouge après une bonne fessée appliquée en public à la satisfaction de tous.

Claudine avait compris. La résistance les excitait et les porterait à quelque flagellation dont ils devaient être friands. Elle n'avait aucun moyen de résister. Dans les deux cas, elle montrerait ses fesses nues, mais dans le second, elle serait fessée en plus, ce qui ne lui était pas particulièrement agréable.

Elle eut un soupir profond et un mouvement d'épaules et dit :

— Bon.

Elle ne bougea pas et laissa aux hommes l'initiative du

déshabillage. Elle se dit que cela leur plairait, que cela lui ferait un travail de moins et qu'elle pourrait ainsi mieux continuer à surveiller la salle.

Mais il n'y avait pas moyen d'enlever la robe, rabattue sur sa taille, tant qu'elle était assise. Elle se leva donc rageusement et la fit prestement glisser.

Elle se rassit, les seins toujours nus, en slip et collant.

Le Président et son mari, constatant qu'elle ne leur facilitait pas la tâche, s'attaquèrent à la fois au collant et au slip qu'ils s'efforcèrent de faire glisser. Elle dut se soulever et se contorsionner pour les faire passer sous ses fesses. Les mains, au passage, aussi bien celles du Président que celles de son mari, palpèrent avidement la chair. Pour le Président, elle s'y attendait. De la part de son mari, qui n'en était pas à une caresse près sur ses fesses, cela lui montra qu'il était excité. Elle en conclut que cette comédie lui plaisait. Elle en conçut de la satisfaction dans son amertume et se dit que par la suite, au lieu de reproches, elle aurait des compliments et des caresses supplémentaires. Elle aurait pourtant donné cher pour ne pas être mise nue par un inconnu dans une pièce où se trouvaient d'autres personnages qui pouvaient regarder dans son coin à tout moment.

Le slip et le collant glissèrent sur ses cuisses parallèles et se perdirent dans une zone obscure sans intérêt pour personne.

Elle était donc nue.

Le Président passa longuement sa main sur ses cuisses, puis sur son ventre et sa taille, remonta aux seins et redescendit vers le ventre en larges mouvements circulaires.

Il commentait son grain de peau.

— Peau très agréable, douce, fine. La chair est partout ferme. Un bon point particulier pour les cuisses. Ce sont de belles masses de chair idéalement rondes et fermes. Mon cher, je vous fais compliment, dit-il en s'adressant toujours à Pierre comme si Claudine était quantité négligeable.

Sa main en dessinant de grands cercles sur le ventre revint sur le haut des cuisses, qu'elle entoura et massa un peu, puis, joignant les cuisses l'une à l'autre, effleura en passant le buisson du pubis, tache sombre dont on ne pouvait bien discerner la blondeur dans la semi-obscurité.

Au deuxième passage, la main s'arrêta et du bout des doigts, le Président fourragea légèrement dans le soyeux maquis. Claudine ne put réprimer un frisson.

— Enfin ! s'exclama le Président. Enfin quelque chose de sensible !

Claudine était encore plus gênée qu'avant. Jusqu'ici, elle avait dû se laisser dénuder mais il était clair qu'elle n'y avait pris aucun plaisir. Elle subissait mais ne participait pas. Elle avait conscience ainsi de

sauvegarder sa dignité. Ce frisson la dévalorisait à ses propres yeux. Elle en eut honte. Elle pensa qu'on n'y attacherait pas trop d'importance et qu'elle pourrait se contenir si cela se renouvelait. Mais son mari, impitoyable, veillait. Il insista lourdement et visiblement, volontairement.

— Vous y êtes, mon cher Président. Vous pensez bien que cet être charmant qui partage mon lit et mes plaisirs, n'est pas de bois. Je suis très sensible à la beauté plastique, mais j'aime aussi la flamme. Claudine est sensible et sensuelle, quoique ses zones érogènes soient rares : tout est concentré sur le sexe. Ailleurs du marbre, là du feu. Vous vous brûlez les doigts, mon cher.

En écoutant ces précisions, le Président souriait et continuait à caresser les cuisses et le ventre sans affecter de s'intéresser au sexe dont on lui décrivait complaisamment les vertus. Claudine était furieuse. Elle connaissait son point faible, sentait qu'elle ne résisterait pas à des caresses précises sur son clitoris et les zones avoisinantes, et elle s'en voulait par avance de se laisser aller à jouir devant ces deux hommes. Mais peut-être le Président, visiblement intéressé par le reste de son corps, allait-il s'en tenir là ?

Sa main passait et repassait doucement. Quand sa route prenait la région du sexe, elle ne déviait pas.

Puis, brusquement, à un passage, la main s'arrêta et les doigts s'emmêlèrent à nouveau dans le buisson secret.

Claudine se mordit les lèvres, plus d'appréhension que de frisson.

Les doigts restaient et insistaient. Ils s'enfonçaient vers le bas du pubis, entre les cuisses serrées. Les lèvres étaient touchées et quelques élancements fusèrent dans le ventre de Claudine.

Plus de doute maintenant : les doigts cherchaient le clitoris. Claudine se tortilla, les cuisses toujours serrées, les lèvres pincées, affectant de ne rien sentir.

Elle ne voyait pas la figure du Président penché vers elle, mais son ami assis de côté sur la partie perpendiculaire de la banquette, la regardait avec attention et souriait de l'air de dire : « Succombera ? Succombera pas ? ».

Mais en raison de ses cuisses serrées, le clitoris ne pouvait être atteint directement. Elle ressentait seulement un massage à travers les lèvres.

Le Président, au bout de quelques instants, s'en aperçut et se manifesta autrement que par ses attouchements, s'adressant toujours à Pierre, à son propriétaire, à son maître.

— C'est une vierge régénérée que vous avez là ? Elle serre ses cuisses comme un bataillon de pucelles devant une charge de cosaques. Je ne peux l'atteindre comme il convient et je fatigue inutilement mon doigt.

Son mari entoura ses épaules nues de son bras, ce qui la fit frissonner. Puis il joignit à ce geste mi-protecteur mi-caressant, ces simples mots qui tombèrent comme du plomb :

— Écarte les cuisses !

— Voilà, dit le Président, une parole simple et directe, la meilleure qu'on puisse dire à une femme.

Vaincue dans ses retranchements, considérant toute lutte comme inutile, Claudine d'un mouvement sec entrouvrit ses cuisses.

Aussitôt la main du Président descendit et l'index expert fit rouler sous sa pulpe le clitoris. Claudine en reçut un choc, se tordit et s'étira, cambrant sa taille et lançant en avant ses adorables petits seins dont le droit, tout naturellement, se présenta devant la bouche du Président qui le happa et le suçà fermement en creusant un peu ses joues.

Claudine se tordit encore, émit un sifflement entre ses dents comme quelqu'un qui souffre, jeta un regard apeuré vers l'autre homme qui souriait maintenant nettement et hochait la tête de l'air de dire : « Ça y est, tu pars », et finalement se tourna vers son mari qu'elle implora du regard en renversant sa tête sur son épaule et en crispant sa main sur sa cuisse.

En fait d'aide, un seul mot sortit de la bouche de son mari :

— Jouis !

Claudine s'habituaient maintenant un peu à la caresse et retrouvait ses esprits. Le doigt l'animait exactement au point sensible et elle était sûre de ne pouvoir y résister. Malgré elle, elle continuait à bouger, par petits écarts de sa croupe sur la banquette. Elle serrait et desserrait alternativement ses cuisses, emprisonnant dans leur masse tiède et douce la main qui la violait.

En désespoir de cause, elle dit :

— Non, arrêtez, pas ici. Allons ailleurs, si vous voulez, mais pas ici. Je ne veux pas. Allons dans une chambre.

Elle savait bien qu'il lui faudrait faire l'amour avec cet homme et sans doute avec son ami. Elle s'y résignait. Mais elle ne voulait pas se donner en spectacle, jouir seule, seule nue, au milieu de tous les autres. Il y en avait maintenant qui, visiblement, la regardaient. Mais ils le faisaient de leur place, sans s'approcher. Elle était assise et relativement protégée. La main du Président était, pensait-elle, cachée par la table et les verres. C'était une demi-victoire. Mais si elle se mettait à jouir, c'était la défaite.

Elle insista :

— Non, pas ici. Allons ailleurs.

Le Président lâcha son sein, releva la tête et regarda son mari :

— Vraiment, mon cher, vous ne lui avez pas encore appris à ne plus dire « Je ne veux pas ». Il faudra vous montrer plus ferme. Je vous délègue mes pouvoirs pour que, rentrés chez vous, vous lui donniez

une bonne correction de ma part. Comme elle est nouvelle, je veux bien ne pas la lui donner maintenant. Mais soyez ferme ensuite.

Pierre rit :

— Mon vénéré Président, je note vos ordres. Soyez sûr que je la fesserai de main de maître, une fois pour vous, une fois pour moi. Je vous l'amènerai ensuite pour vous montrer les marques.

Claudine écoutait peu ces menaces. Le plaisir montait en elle, malgré elle. Elle sentait qu'elle ne pouvait résister. Elle haletait et sa croupe bougeait en permanence sur la banquette. La jouissance allait venir, elle le sentait. C'était inévitable.

Brusquement le Président s'arrêta et retira sa main. Claudine en fut étonnée sur l'instant, puis plus contrariée que soulagée. Elle allait jouir, s'était faite à cette idée et était heurtée par l'arrêt brutal de l'excitation. Était-ce fini ?

— Mais au fond, dit le Président comme quelqu'un qui se souvient tout à coup de quelque chose, je n'ai pas vu sa croupe. Nous nous laissons aller à des jeux mutins qui doivent plutôt être des récompenses pour nos amies, mais nous ne savons pas si nous devons les donner. Ses seins et ses cuisses sont jolis, mais je l'ai bien récompensée pour cela. D'ailleurs, je n'ai vu les cuisses que pressées contre la banquette. Je veux voir leur ligne générale, et surtout je veux voir sa croupe, cette croupe que vous m'avez tant vantée tout à l'heure.

Sans en entendre plus, Claudine, résignée, se pencha vers Pierre de manière à décoller ses fesses de la banquette et à les offrir tant bien que mal à la vue du Président. Elle était lasse et grognon et ne dit rien à son mari en se courbant sur ses cuisses. Elle pensait « au point où j'en suis, s'il veut voir mes fesses, les voilà ! ».

Pierre la força à se courber davantage car cette manœuvre était loin de découvrir l'intégralité de la croupe.

Mais le Président éclata de rire et se contenta de donner une tape sur les fesses qui sonna clair.

— C'est ça que vous appelez présenter une croupe et des cuisses ? Debout, mon petit, debout et bien cambrée, que nous voyions la ligne.

Claudine se retourna un peu et, les fesses toujours à demi tendues vers le Président, avança :

— Mais les autres vont me voir. De quoi ai-je l'air ?

— Mon petit, répondit le Président, cela leur fera comme à moi le plus grand plaisir.

Et il éclata de rire. Il poursuivit :

— Rassurez-vous, vous ne serez pas la première à vous mettre nue ici.

Se tournant vers Pierre, il ajouta :

— Elle est vraiment enfant. Elle sait pourtant bien qu'elle ne vient

pas ici au couvent. Mais elle ne veut pas être la première. Toutes les mêmes. Heureusement d'ailleurs, car nous avons le plaisir de les forcer. Je suis indulgent pour elle, comme c'est la première fois, continua-t-il en caressant d'une main distraite la fesse droite largement offerte et en laissant traîner légèrement le bout de ses doigts dans la fente qu'il parcourut de haut en bas, tirant un frisson de crainte de la belle fille nue quand il arriva dans un endroit dangereux. Mais vous lui donnerez quelques coups de martinet supplémentaires pour ce nouveau refus, ou quelques claques.

Se tournant à nouveau vers Claudine :

— Au fait, dites-moi mon enfant, comment votre mari vous corrige-t-il ? À la main, au martinet, à la ceinture, à la cravache ?

Claudine, qui n'aimait pas cela et était vexé ne répondit pas.

— Je vous ai posé une question, mon petit, reprit le Président en prenant entre le pouce et l'index une pincée de la fesse droite, près de la raie, le plus bas possible à la naissance du sexe.

Il serra et tordit légèrement en ajoutant :

— Et une question bien intéressante pour notre connaissance de votre intimité. Nous sommes très soucieux de pénétrer les âmes de nos amies.

Claudine ressentit une légère douleur et tortilla de la croupe, plus énervée que souffrant. Mais elle comprit encore qu'il n'y avait rien à faire. Elle se releva et dit :

— Ça dépend, en général à la main, parfois avec sa ceinture.

— Je vous conseille d'acheter un martinet, répondit le Président. C'est vraiment fait pour ça. La main est souvent insuffisante et la ceinture peut blesser. Maintenant levez-vous !

Claudine se leva. Tant qu'elle était assise, sa nudité était relativement peu visible. Debout, c'était vraiment la fille nue seule dans une pièce où une quinzaine de personnes habillées normalement devaient aimablement en buvant un verre. L'effet de contraste était saisissant. Claudine en avait parfaitement conscience. Ce qui la choquait, ce n'était pas tant d'être nue, car elle se savait belle, mais d'être seule nue, d'être l'inférieure, l'esclave à qui on avait dit « mets-toi nue » pour amuser les maîtres alors que cela ne lui plaisait pas du tout, à elle. Il y avait d'autres femmes. Pourquoi n'étaient-elles pas nues ? Elle se sentait humiliée, meurtrie, blessée et à la fois admirée, désirée.

Maintenant, on la regardait de partout et on entendait des réflexions :

— Tiens, le Président en a mis une à poil !

— Qui est-ce ? C'est une nouvelle ?

— Pas mal.

— Drôlement bien roulée ! Regarde cette chute de reins.

— Belle cavale. Quand je l'aurai sous moi on fera un sacré galop ! Cette dernière réflexion la frappa particulièrement.

Mais le Président, toujours à côté d'elle, ne l'abandonnait pas. Les mains sur les hanches et sur les fesses, il la faisait tourner comme une statue montée sur un pivot. Ses bras la gênaient. Il lui dit :

— Voulez-vous mettre vos mains sur la nuque ? Ainsi vous aurez la pose idéale.

Puis il s'écarta un peu en connaisseur qui regarde un tableau.

Claudine était magnifique. La tête levée pour échapper à tous ces regards, les seins dressés, cambrée, le ventre doucement plat et la croupe saillante sur des cuisses pleines, musclées et rondes, marquée deux fois du blanc de son maillot, elle était à la fois belle et pudique comme si, encore au bord de la mer, elle s'étirait après un bain, avec un maillot blanc, devant des admirateurs courtois. Seule la tache du sexe rappelait à tous que c'était une fille qu'on avait mise nue pour le plaisir des ventres aussi bien que celui des yeux.

Après avoir fait plusieurs tours sur elle-même, toujours guidée par les mains du Président qui la palpaient soigneusement au passage, elle fut enfin autorisée à se rasseoir.

— Fort bien mon enfant. Vous êtes une belle fille et nous en sommes ravis. Nous en tirerons, j'en suis sûr, de grandes jouissances. Je vous avais promis une récompense : je vais vous la donner car vos fesses et vos cuisses valent bien vos seins. Reprenez votre position antérieure.

Résignée, Claudine s'adossa à nouveau à la banquette, se pencha en arrière, toute retenue étant devenue inutile et laissa ses cuisses entrouvertes sans les écarter vraiment. Elle ferma à demi les yeux, ne surveillant plus que mollement le reste de la salle.

La main du Président recommença ses volutes des seins aux cuisses, s'arrêtant ici ou là, surtout sur le haut des cuisses avec un mouvement tournant vers la fesse jusqu'à l'endroit où la banquette l'écrasait. Les caresses sur le sexe n'étaient que furtives, comme au début.

Pendant son exhibition debout, Claudine avait senti ses ardeurs tomber. Mais elle se rendait compte qu'elles ne seraient pas longues à revenir.

Son mari avança son bras et chercha à le passer sous sa tête. Elle la releva un peu pour lui faciliter le passage et se cala contre ce bras protecteur. Elle sentait qu'ainsi Pierre voulait s'associer à la jouissance qu'elle n'allait pas manquer d'avoir et le plus grand plaisir qu'elle éprouvait dans cette affaire était de se rendre compte qu'il était là, qu'il avait voulu son humiliation, qu'il avait apprécié qu'elle ait cédé, qu'il avait été fier de sa beauté et que maintenant il voulait qu'elle jouisse sous le doigt d'un autre, mais en étant là, en participant par le contact de son bras, et en guettant sur son visage les marques sublimes

d'une jouissance qu'un autre, obscur, se donnait bien du mal à lui procurer par une action mécanique et, somme toute, secondaire.

Ainsi rassurée, seule avec l'homme qu'elle aimait malgré la présence des tiers, elle se laissa aller et accepta la jouissance issue de ce doigt expert bien sûr, mais qu'elle repoussait dans l'anonymat.

En même temps qu'elle s'installait sur le bras de Pierre, elle sentit que les doigts fureteurs revenaient vers son sexe et en prenaient possession. L'index se fixa sur le clitoris après quelques caresses des lèvres et les frissons reprirent.

Comme Claudine s'était installée plus confortablement que la première fois et qu'elle était un peu renversée en arrière, elle ne bougeait plus sa croupe solidement aplatie sur la banquette. Elle cambrait parfois sa taille sous un frisson plus fort, remontant ainsi ses seins que le Président ou Pierre happaient de temps à autre, rapprochant parfois curieusement leurs têtes sur cette délicate poitrine. Ou bien elle soulevait un peu ses cuisses, par saccades, lorsqu'un attouchement provoquait une décharge plus forte que les autres.

Elle haletait et les frissons se succédaient. Son mari, quand il ne dégustait pas son sein gauche lui caressait la cuisse du même côté. Ses yeux, demi-clos, s'étaient fermés. Elle les entrouvrit et vit tout un groupe rangé en arc de cercle, debout, de l'autre côté de la table basse, la regardant se faire masturber, nue et consentante, impudique et tranquille, sensuelle et saine.

Elle s'en moquait. Ils pouvaient regarder. Elle allait jouir pour son Pierre qui avait voulu tout cela et qui allait en jouir lui-même. Mais au fond, elle sentait qu'on ne la méprisait pas, qu'on l'admirait, qu'on s'intéressait à elle, que ce qu'elle allait faire s'imposait à ceux qui regardaient, qu'elle faisait envie par sa beauté et sa facilité à prendre un plaisir qu'elle sentait venir, puissant, total, purificateur dans sa haute volée. Elle se dit qu'il valait mieux, en définitive, qu'il y ait ce cercle autour d'elle et que tout le monde participe à sa jouissance. En se pénétrant de cette idée nouvelle, elle sentit le plaisir concentré sur son sexe s'intensifier, les ondes de chaleur monter dans son ventre en vagues plus serrées.

Le doigt du Président, qui sentait le plaisir proche, intensifia son mouvement tournant sur le clitoris sans le quitter une seconde.

Le sommet était là. Claudine le voyait approcher. Sa tête cherchait à écraser le bras de Pierre. Elle écarta un peu plus ses cuisses, s'ouvrit au plaisir et se prit à penser que c'était aussi pour que les gens du cercle la voient mieux et l'aile d'une sensation nouvelle l'effleura. Elle haletait très fort.

À ce moment, son mari se pencha à toucher presque sa bouche et lui dit, assez haut pour que tout le monde l'entende :

— Jouis !

Elle se cambra aussitôt, tendit son ventre au doigt fou et laissa échapper de sa bouche entrouverte une longue plainte continue qui s'enfla, devint rauque et se termina en un brusque cri.

Pierre, sa bouche très près de la sienne attendait que s'arrêtât ce son qui le pénétrait d'une vibration qui lui crispait le ventre et, dès le cri final, il plaqua sa bouche sur celle de Claudine en un baiser vorace et possessif.

Il la fouilla longuement, pendant que le Président ralentissait son mouvement et, abandonnant le clitoris, caressait de la main l'ensemble du sexe comme pour le calmer et le remercier après l'effort.

Cette jouissance avait été si naturelle, si puissante, si saine, que les assistants la considérèrent avec admiration et s'abstinrent de tout commentaire grivois.

Une fille brune, aux traits épais et à la bouche pulpeuse, dit simplement, en connaisseur et comme si elle l'avait ressenti en elle-même :

— Qu'elle a bien joui !

Pierre cessa son baiser et caressa d'une main légère la figure de Claudine.

Elle ouvrit les yeux, respira profondément, et réalisa qu'elle était étalée, nue, les cuisses entrouvertes, devant un groupe qui venait de la voir prendre un plaisir solitaire et entier. L'agitation de la volupté tombant un peu, la gêne de la pudeur traditionnelle la reprit. Mais la participation de tous ceux qui l'entouraient lui paraissait si confiante qu'elle en était comme rassurée et que la main du Président qui recouvrait toujours son sexe lui paraissait plus une barrière protectrice qu'un attouchement infamant.

Après quelques instants, le charme issu de ce spasme profond qui avait tenu les assistants dans un silence comme respectueux, se dilua et se fit plus léger. Il y eut quelques murmures. Mais il fallait, pour le rompre tout à fait et revenir à la vie réelle que le Président, principal acteur et maître de cette action, parlât. Ce qu'il comprit et ce qu'il fit.

— Charmante amie, je salue en vous une nouvelle de classe. Vous avez joui remarquablement, sans y être trop préparée et surtout sans être accompagnée. C'est le signe d'une nature généreuse qui ne manquera d'apporter à nos plaisirs un influx important. Votre clitoris est d'une sensibilité parfaite et bien des doigts et des langues, ici, lui rendront des hommages qui ne seront jamais perdus.

Claudine, malgré la précarité de sa position, se sentait revenir à sa fierté naturelle et concevait un trouble bonheur de femme désirée et enviée. Elle n'était plus la fille contrainte de tout à l'heure. Elle se sentait redevenir un pôle d'attraction, un pivot, ce qu'elle aimait particulièrement.

Mais le Président, aussi fin d'esprit que de toucher dut le comprendre car, reprenant son attitude antérieure, dès qu'il vit se dessiner sur les lèvres de Claudine un sourire encore vague, il cessa de s'adresser à elle et se tourna vers son mari et maître :

— Mon cher, voilà une fille aux réflexes bien rodés. Mon doigt n'a été que peu de chose par rapport à l'influence que vous avez sur elle. Vous pourriez presque la faire jouir sur ordre et à distance.

« Mais, ajouta-t-il avec un sourire complice, je ne dédaigne pas de vous prêter la main... »

Quelques rires approbateurs et presque déférents soulignèrent ce trait.

— Toujours est-il que nous étions en train de récompenser cette enfant de la beauté de ses formes par une jouissance clitoridienne et qu'il apparaît maintenant qu'il faut une récompense à cette récompense si bien acceptée. Nous nous engageons dans une multiplication en chaîne des récompenses. Avec une si bonne élève, nous risquons de ne pas y suffire à nous tous, dit-il en se retournant carrément vers le groupe des spectateurs.

Il avait retiré sa main du sexe de Claudine et s'en servait pour les prendre à témoin dans un geste d'orateur. Sentant son intimité découverte, Claudine serra instinctivement les cuisses, puis croisa les jambes, ce qui eut pour effet de mettre en valeur la cuisse supérieure tendue aux regards de tous. Ce geste occupa son attention tout autant que la préoccupation qui naissait en elle à nouveau : qu'allait encore lui faire ce Président avec cette histoire de récompenses cumulées ? Elle fut vite fixée.

— Je l'ai fait jouir uniquement du clitoris. J'espère qu'elle est également vaginale. Je serais déçu qu'une aussi belle nature fût incomplète.

Et mettant quelque malice à le lui demander directement, la pénétrant déjà par la pensée et par sa question :

— Jouissez-vous, ma chère, aux attouchements vaginaux ?

Et tous attendirent la réponse dans un silence pesant.

Claudine gênée d'avoir ainsi à exhiber par avance non plus son corps mais la prévision de ses réactions, tourna la tête machinalement à droite et à gauche. Elle ne trouva que des yeux qui la regardaient tranquillement, sans méchanceté, sans ironie, mais qui étaient là et la fixaient. Elle se redressa sur son siège et aidée par le fait qu'elle avait les jambes croisées, elle prit une pose classique de femme assise sur un canapé comme si elle n'était pas nue. Cela la rassurait un peu. D'ailleurs on lui demandait son avis, ce qui allait dans le même sens. Mais, hélas, sur quoi ? Sur son intimité la plus profonde. Si elle répondait oui, on allait à coup sûr s'en prendre à son vagin et recommencer la séance dont elle avait pu penser qu'elle était finie. Si

elle répondait non, alors que son mari savait pertinemment le contraire, elle allait se heurter à un démenti de celui-ci, qui pourrait être la source de nouvelles brimades du Président. Préférant rester sur un terrain connu, sans pour autant trop s'y engager, elle crut s'en tirer avec une réponse mi-figue mi-raisin qui sentait son embarras d'une lieue :

— Ça dépend. Je suis certainement clitoridienne (elle pouvait difficilement le nier : c'était évident et classé, ça ne l'engageait en rien). Je peux avoir d'autres jouissances... mais pas tout de suite après, ajouta-t-elle précipitamment, quand je suis fatiguée.

Ainsi elle n'avait pas dit qu'elle était insensible, mais elle avait bien dit qu'il ne fallait pas jumeler les deux jouissances.

Le Président allait parler, mais il fut devancé par Pierre et dès ses premiers mots Claudine se sentit clouée :

— Quel toupet ! Que faut-il entendre ! Son vagin est de feu. Lorsque le clitoris a commencé, malheur à moi si je ne pense pas à lui ! Claudine a les muqueuses du vagin particulièrement gourmandes.

Ça y était. Il n'y avait plus rien à faire. Claudine se résigna. On continuait.

— Petite cachottière ! dit le Président. Que vous êtes réservée ! À qui voulez-vous faire croire qu'une fille éclatante de santé comme vous, à la chair irradiante de sensualité, ne peut pas supporter deux jouissances de suite et a besoin de se reposer comme un vieux monsieur !

« Mais au fait, reprit-il en la regardant avec une sévérité feinte et en la menaçant du doigt – toujours ce doigt ! –, est-ce de la réserve ou un certain mensonge ? Ici, les filles ne désobéissent pas et ne mentent pas. »

Et à l'adresse de son mari :

— Encore un petit supplément à ajouter à sa prochaine correction, mon cher, puisqu'on lui fait grâce aujourd'hui. Je compte sur vous.

— Mon cher Président, le dosage de cette correction devient si compliqué que le mieux sera que je vous l'amène pour que nous la lui donnions ensemble !

— À votre gré, mon cher, je ne saurais vous le refuser.

Quelques sourires connaisseurs éclairèrent certains visages.

— Donc vous êtes apte, poursuivit le Président, à nous donner aussi un bel échantillon de votre jouissance vaginale. Ne laissons pas tomber la chaleur de votre premier spasme et voyons vite vos nouvelles possibilités.

Plus directement que les autres fois, il la repoussa en arrière pour que son dos s'applique bien au mur et que le bassin s'avance ainsi au mieux.

Il lui décroisa les cuisses d'une main autoritaire. Docile, elle les

entrouvrit et sentit aussitôt le doigt lui caresser vivement le clitoris sans ménagement. On n'en était plus aux feintes du début et cela se sentait. Claudine se résigna à recevoir une masturbation d'importance, inévitable visiblement. Il ne lui restait plus qu'à en tirer parti puisque, en définitive, ce n'était pas douloureux...

Elle reprit sa position antérieure. Le bras de son mari était revenu sous sa tête. Elle la pencha en arrière et ferma les yeux. Le doigt s'activait très fort sur le clitoris et les ondes agitaient déjà son ventre. Mais le doigt n'était là que pour faire remonter la précédente excitation tombée après le spasme. Il quitta bientôt le clitoris et chercha l'entrée du vagin.

Claudine facilita la chose en avançant son ventre et le doigt la pénétra. Il alla d'abord jusqu'au fond, puis appuya sur les côtés, à titre exploratoire.

Le Président, hochant la tête, commenta :

— Joli vagin, bien mouillé, d'accès facile et même assez large. Elle n'est pas du tout serrée.

— En effet, compléta Pierre, c'est un petit reproche que je lui fais (cela piqua Claudine car elle n'aimait pas qu'il le lui dise ; et voilà qu'il le disait encore devant tout le monde !), elle est un peu large et souvent, elle ne serre pas assez la verge. Mais on peut compenser cela par un mouvement de tire-bouchon.

— Nous n'avons pas de nègre, dans notre société, dit le Président, mais d'ailleurs, elle n'en est pas là. Elle doit fort bien accueillir les organes normaux. Nous n'avons pas non plus de lilliputiens, que je sache. Ce joli sexe sera donc correctement honoré et remplira bien son office de son côté.

Claudine, qui sentait sa jouissance évoluer sous les attouchements purement vaginaux, nota que ce propos indiquait qu'incontestablement elle serait possédée, une fois ou l'autre, par tous les hommes du club. Cela l'incita à profiter de cette nouvelle possibilité sans pudeur excessive. Ce n'était qu'un début et elle était fixée sur le reste.

Mais le Président continuait :

— D'ailleurs, en cas de besoin, si nous flottons trop, nous saurons bien la retourner et là, je serais étonné qu'elle fût trop large !

À cette remarque que Claudine ressentit comme particulièrement incisive, comme si son anus était pénétré, car elle aimait peu la sodomie, l'un des spectateurs éclata d'un gros rire. C'était le premier depuis le début.

Claudine en ouvrit les yeux et vit que l'assemblée, respectueuse jusque-là, se dégelait. Les têtes étaient penchées en avant, les rires et les commentaires se mettaient à fuser :

— Allez, Président, mettez trois doigts s'il le faut !

- Voyons si elle jouit autant que tout à l'heure.
- Elle est drôlement mouillée, on l'entend bien. Ça clapote.
- Le doigt présidentiel est irrésistible !
- Moi, je le préfère à sa verge, dit une fille.

Claudine nota particulièrement cette remarque et regarda la fille. Elle sentait ainsi qu'elle n'était plus seule et que son impudeur actuelle avait eu des précédents. Une chaleur humaine passait. Le groupe n'était pas hostile. Elle allait en faire partie. Elle se sentait moins victime jetée en pâture à la foule. En la regardant mieux, elle vit même que l'homme qui était près d'elle avait visiblement passé sa main sous sa jupe qui se trouvait ainsi un peu relevée d'un côté et devait lui caresser les fesses ou avait même glissé vers le sexe.

Relativement rassurée, elle se donnait mieux à la caresse du Président qui, lassitude physique ou intellectuelle, la masturbait maintenant en force. Il avait glissé deux doigts dans le vagin et frottait le clitoris avec le pouce. C'était la grande caresse classique qu'elle connaissait bien par son mari et qui était destinée à obtenir des résultats positifs à court terme.

L'avant-bras du Président s'agitait ferme. Les assistants ne pouvaient voir le travail des doigts, mais tous le devinaient.

Son mari avait recommencé à lui mordiller le sein gauche et il lui caressait avec insistance la face interne de la cuisse également gauche à l'endroit doux et tendre du haut qu'il affectionnait particulièrement.

Dans l'intervalle des chuchotements ou des réflexions, on entendait distinctement le clapotis du sexe mouillé fortement agité par la main vigoureuse du Président. Celui-ci, d'ailleurs, le remarqua aussi :

— Elle mouille délicieusement et si sa jouissance est proportionnée au liquide qu'elle émet, cela nous promet un beau spasme !

Claudine sentait les ondes du plaisir partir à la fois du clitoris et du vagin. Elle voyait monter cette jouissance diffuse totale qui caractérisait surtout la possession réelle par l'organe masculin dans certaines positions permettant en même temps la caresse manuelle du clitoris. Elle remarqua en elle-même que le Président la masturbait très bien, faisant jouer à la fois tous les points sensibles, et cela avec vigueur et sans douceur comme elle aimait qu'on le fasse quand elle voulait en finir et avoir une bonne jouissance terminant des jeux parfois un peu longs auxquels s'attardait Pierre. Quand elle voulait son plaisir, elle aimait qu'on n'y allât pas par quatre chemins et sa chair solide faisait front à tous les coups de boutoir. Elle était donc contente que le Président la masturbât si fort et elle le manifestait en participant au mieux par un ondolement des hanches et du ventre, et des torsions des épaules qui agitaient délicieusement ses seins. Le Président le sentait et maintenant une cadence de galop.

Les assistants le notaient et quelques commentaires le

manifestaient. Mais ils n'étaient que murmures dans son esprit en feu où ils créaient seulement une atmosphère propice quoique mal analysée.

Mais Claudine aimait cette jouissance rude et, plaisir direct ou goût de revanche, la faisait durer.

Elle pensa que le Président devait se fatiguer, le redouta un peu aussitôt, et baissa les yeux sur lui. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front penché sur sa poitrine. Bien que son sein fût à un centimètre de sa bouche, il ne le prenait pas et respirait vite.

Son mari aussi sentit qu'elle se retenait et faisait durer l'opération au risque de mécontenter le Président. Il intervint. Il prit d'abord sa bouche haletante, lui imposa sa langue en un geste de possession, puis, les lèvres encore près des siennes et les mordillant légèrement :

— Allons, jouis maintenant, jouis ! Tu y es, allez, ça vient, ça vient. Donne-toi toute. Allez ! Allez ! Cambre-toi et pars ! Crie, ma chérie, crie ! Jouis bien. Tu es belle. Tu es sensuelle. Tu es impudique. Donne ton sexe, donne ta chair. Donne tout. Jouis ! Jouis !

Claudine adorait ses exhortations qui la fouillaient toujours au plus profond d'elle-même. Son ventre était excité de toutes parts. Elle ne savait plus où elle était touchée ni d'où venait le plaisir. Elle était tendue, presque soulevée, dure, crispée, haletante. Ces mots firent crever l'orage. L'éclair la zébra d'un seul coup de la nuque au sexe. Elle cria brutalement, sèchement, sans plainte préalable. Puis elle se tordit et cria à nouveau.

Le Président ne quittait pas des yeux son visage contracté presque souffrant, malheureux. Ses yeux étaient fermés. Le maquillage luisait. Les narines étaient dilatées et les lèvres ouvertes, gonflées, douloureuses.

La main qui la masturbait avait un mouvement endiablé visible surtout par l'avant-bras. Le ventre lui répondait en soubresauts convulsifs.

Elle cria encore, d'un cri de gosier rauque, retenu. Sa tête roula vers son mari. Elle laissa filtrer un regard incertain.

— C'est pour toi, pour toi ! Ah ! Oh ! Je t'aime. Pour toi. Tiens ! Oh ! assez ! Tout ! Tout ! Chéri ! Oh !

Elle cacha la fin de son bonheur au creux de l'épaule de son mari, se tournant vers lui en tordant ainsi le bras du Président. Il ralentit son mouvement en raison de la difficulté de la position, mais sans s'y opposer, comprenant que le spasme était passé et qu'il fallait se contenter de ne pas interrompre brutalement un mouvement encore nécessaire pour lâcher les dernières ondes.

Pierre entoura ses épaules nues, l'embrassa doucement à la base du cou, vers la nuque, puis fit descendre ses baisers sur l'épaule qu'il mordit sans insister. Pour finir de l'apaiser, il laissa ses mains courir

en larges caresses sur son dos. Il la câlinait doucement, comme elle aimait qu'il le fît quand elle se sentait en étroite communion avec lui, quand il l'appelait sa petite fille.

Le Président avait retiré sa main et la massait doucement avec l'autre.

Claudine se sentait divinement bien dans les bras de Pierre pour lequel elle avait si bien joui, nue au milieu de ces inconnus qui la contemplaient sans perdre une miette du spectacle, isolée des autres par la satisfaction qu'elle avait à lui avoir prouvé encore une fois son amour.

Elle entendit pourtant qu'on applaudissait. Le bruit intempestif, encore que flatteur, des applaudissements s'imposait à elle et franchissait la barrière qu'elle avait cru pouvoir élever entre elle et son mari d'une part et le reste du monde d'autre part.

On l'applaudissait. On était donc content d'elle. Son mari devait être content aussi. D'ailleurs, il était tendre. Tout était bien. Elle était heureuse.

Le Président s'était un peu retiré sur le côté et contemplait le corps magnifique de cette femme qu'il venait de faire jouir, pudiquement blottie dans les bras de son mari qui la cajolait comme un enfant. Les épaules étaient appuyées contre la poitrine de Pierre et les fesses étaient toujours sur la banquette, le dos allongé en une légère torsade qui l'affinait encore et décollait la fesse droite du siège.

Le Président contempla ce spectacle plastiquement beau, par ailleurs tendre et touchant, puis, rompant brusquement le charme, il lança sa main sous la fesse soulevée, atteignant directement le sexe tout chaud et mouillé de la jouissance récente, hypersensible.

Claudine se redressa comme un ressort, heurtée par cette attaque qu'elle sentait comme indécente, bien qu'elle fût nue et au comble de l'impudeur.

Le Président rit :

— Allons, poupée, pas de pâmoison. Vous êtes une rude jouisseuse. Ne jouez pas les romantiques ! Ou alors, jouez-les à la George Sand. Nous vous fournirons des cigares !

Tout le monde rit. Claudine, assise toute droite, encore agitée de houles diverses et contradictoires : reste de jouissance, amour de son mari, honte d'être si impudique, surprise et dégoûtée de cette attaque triviale de son sexe par-derrière, ne savait quelle contenance prendre.

Le Président, tranquillement, se leva et laissa tomber :

— Maintenant, rhabillez-vous !

CHAPITRE II

La soirée au club avait repris normalement. On aurait pu penser qu'il y avait eu seulement une attraction, un strip-tease. On savait doser.

Claudine dansait tranquillement avec un grand brun sympathique et détendu qui se contentait de lui caresser le dos sans descendre plus bas que la taille. Le rythme paisible du slow achevait de dénouer son angoisse. Au fond, ces gens se tenaient très bien. Elle avait fait des choses vraiment extraordinaires pour une femme normale, mais on paraissait n'en avoir retenu que les bons côtés et notamment l'aspect esthétique. Certes, elle avait été nue, elle avait joui sans retenue à deux reprises, mais elle se sentait en confiance et elle savourait, tranquille et très femme, le plaisir composite d'avoir été admirée, d'avoir connu des spasmes violents et d'avoir tenu ses promesses envers son mari qui avait voulu cela et qui avait pu craindre qu'elle ne l'abandonnât sur la voie de ce nouveau plaisir dont il attendait tant.

Après qu'elle se fut rhabillée, aussi simplement que si elle avait remis son manteau, le cercle d'admirateurs s'était disloqué, de petits groupes s'étaient reformés, verre à la main, et l'ambiance de cocktail paisible était revenue. Peu après, le volume de la musique douce s'était amplifié et on s'était mis à danser. Le maître d'hôtel en veste blanche était venu lui présenter un plateau de coupes de champagne. À peine avait-elle discerné au coin de ses lèvres l'ombre d'un sourire ironique, et encore n'en était-elle pas sûre. Le Président n'était même plus avec elle. Ce grand brun l'avait invitée et elle dansait avec lui comme si de rien n'était.

Son cavalier n'avait pas le moindre propos grivois. Il parlait peu, de choses indifférentes. Elle lui demanda s'il venait souvent ici. Il lui répondit qu'il était un ami de longue date du Président, que c'était le cas de tous les autres et qu'il y avait là la condition sine qua non pour faire partie de ce club. Elle ne risquait pas d'y rencontrer n'importe qui. Il ajouta :

— Nous avons ainsi la tranquillité de nous retrouver entre nous, donc entre gens sûrs. Mais, toute médaille ayant son revers, nous ne pouvons nous défendre contre une certaine habitude et nos plaisirs n'ont pas toujours l'agréable piquant de la nouveauté. Ceci malgré l'esprit inventif de notre Président. Aussi cette soirée que vous venez parer de votre beauté sera-t-elle marquée d'une pierre blanche.

Claudine en fut flattée, se pencha un peu en arrière et le regarda de face en souriant. Il lui sourit aussi et pour manifester cette

communauté de pensées, il approcha tout naturellement ses lèvres des siennes et l'embrassa tranquillement.

Un peu surprise au début, elle le laissa faire, répondit à son baiser et lui ouvrit sa bouche. Sa langue caressa la sienne. Le baiser était doux et se prolongea au rythme du slow.

Puis ils continuèrent à danser normalement. Mais il la tenait plus serrée et laissait sa joue contre la sienne.

La tête un peu de côté, Claudine put ainsi observer les autres couples. Plusieurs s'embrassaient sur la bouche, et les mains des cavaliers étaient souvent mobiles et descendaient jusqu'aux croupes.

À un moment, elle vit Pierre qui dansait avec une blonde d'environ trente-cinq ans, distinguée et dont la carnation se rapprochait de la sienne. Elle vit que Pierre parlait beaucoup, que la femme l'écoutait en souriant.

Un instant elle rit et Claudine comprit que Pierre venait de placer un de ces mots dont il était coutumier. Pour l'en remercier, sa cavalière avança vivement sa tête et lui piqua un bref baiser sur la bouche. Puis elle s'écarta à nouveau et continua à rire. Un autre couple s'interposa et elle ne les vit plus distinctement.

Claudine écarta sa joue de celle de son cavalier et, ce faisant, fit face à son visage. Il reprit aussitôt sa bouche et, pendant un bon moment, la tint embrassée. Quand il se détacha d'elle, il lui sourit et lui dit :

— Exquis !

En même temps, il appliqua carrément sa main droite sur sa croupe et la plaqua contre lui, de manière que leurs bas-ventres fussent en étroit contact. Elle constata aussitôt qu'il était en érection et frotta son pubis contre la verge qu'elle sentait en face d'elle avec un déhanchement plus digne d'une samba que d'un slow. Ils rirent tous les deux. Puis la danse finit.

La suivante était une rumba. Claudine avait un faible pour ce rythme lascif et elle ne pouvait s'empêcher de le danser avec un mouvement de hanches extrêmement suggestif, quel que fût le lieu.

Aussitôt elle tapa dans ses mains et se mit à se déhancher toute seule. Elle esquissa les premiers pas sans avoir de cavalier. On la regarda. Bientôt un homme d'une quarantaine d'années, d'allure carrée et sportive, les cheveux à peine argentés coupés en brosse, lui fit face et, sans la toucher, lui donna la réplique. Ils dansèrent ainsi quelques minutes en solo, puis d'autres couples se formèrent et ils perdirent la vedette. Mais le Président les regardait avec attention et se délectait de voir l'agilité des hanches de Claudine soulignée par sa cambrure nimbée d'une lascivité spontanée qu'elle irradiait de tout son corps. Elle quittait souvent son cavalier, se contorsionnait devant lui, virevoltait sur elle-même pour qu'il pût jouir de son dos et de sa

croupe et restait parfois ainsi plusieurs secondes, lui tournant le dos, ondulante et attirante. L'effet fascinant de sa croupe ne se fit pas attendre : si le Président, qui ne dansait pas, ne la quittait pas des yeux, son cavalier qui était plus près, lança ses deux mains vers ses fesses adorablement rondes et agitées de tous les mouvements de l'amour, les caressa, sans que cela gênât le moins du monde leurs soubresauts, puis les attira vers lui, les colla contre son pubis et continua à danser ainsi. Claudine rit, mais ne s'arrêta pas et continua à suivre le rythme, tournant le dos à son cavalier, frottant ses fesses à sa verge dont elle sentait nettement la dureté, paraissant se prêter à une possession venue par-dérrière.

Puis elle tenta de se dégager d'un rapide coup de hanches, mais son partenaire la tenait bien. Elle tourna alors sur elle-même, glissant entre les mains qui la maintenaient et se retrouva plaquée contre lui ; il prit sa bouche goulûment.

Elle accepta ce baiser vorace qui allait de pair avec cette danse toujours stimulante pour elle et sentit sans déplaisir les deux mains de l'homme lui pétrir la croupe sans ménagement, d'une manière qui était très en avance sur les gestes des autres danseurs.

L'homme la serrait tellement qu'ils ne pouvaient plus danser. Après quelques pas, écrasés les uns sur les autres, ils s'arrêtèrent. Il fouillait toujours sa bouche. Puis il remonta son bras gauche pour lui enserrer le torse, de la main droite releva carrément sa robe et glissa sa main sur ses fesses. Là, il ne s'arrêta pas à les caresser par-dessus le slip, glissa toute sa main à l'intérieur et attrapa la chair dans sa masse.

Après plusieurs palpations dures, presque douloureuses, il essaya de glisser ses doigts entre les fesses, à la jonction du haut des cuisses pour atteindre le sexe.

Claudine ne trouvait aucun plaisir à cette caresse trop brutale. Elle s'appuya des deux mains contre ses épaules, et se dégagea. Sa robe retomba et elle recommença à danser devant lui sans le toucher. Il lui sourit, la menaça du doigt et lui dit, la tutoyant pour la première fois :

— Tu verras tout à l'heure ! Je leur dirai deux mots à tes fesses !

Après cette danse, Claudine en fit encore deux ou trois autres, dans des conditions analogues, avec des cavaliers divers qui, tous, l'embrassaient et la caressaient à travers ses vêtements. Ils lui firent sentir qu'ils étaient sans exception en érection. Elle en était fière, ne supportant pas qu'un homme restât insensible à son charme et ne la désirât pas. Elle en éprouvait un plaisir certain même si, au même moment, elle se disait que toutes ces verges tendues ne resteraient pas toujours inactives et qu'il faudrait bien leur permettre de répandre leur sperme d'une manière ou d'une autre. Au gré des danses, elle se laissait bercer par cette atmosphère incertaine faite de satisfaction immédiate et de vagues craintes de l'avenir.

Le Président ne dansait pas. Pierre non plus. Claudine le remarqua. Elle aurait désiré être dans les bras de l'un puis de l'autre : avec le Président en raison de son charme et du pouvoir de fascination qu'il exerçait sur elle en tant qu'organisateur et grand maître de ces plaisirs spéciaux et secrets ; avec Pierre pour se confier à lui et retrouver, au milieu de tous ces hommes qui la désiraient, la seule chaleur qui la comblât, la sienne.

Elle pensa qu'il n'y avait pas assez de filles et qu'ils voulaient ainsi la laisser aux autres.

En fait, le Président et Pierre tenaient conseil dans un coin et mettaient au point la suite du scénario dont Claudine allait être immanquablement la vedette en raison de la nouveauté qu'elle apportait dans ce cénacle où, les réactions de tous étant connues et toujours les mêmes, il devenait difficile de s'élever sur les hauteurs de la grande jouissance. Claudine n'allait pas tarder à en percevoir les effets.

— Mes amis, dit tout à coup le Président en arrêtant la danse, nous dormons un peu. Je vous propose, à titre d'intermède, un numéro de strip-tease amateur.

— On connaît, marmonna quelqu'un.

— Je ne me suis pas améliorée depuis la dernière fois, dit une jolie brune.

— J'ai oublié ma jambe de bois, pouffa une autre.

— Allons, allons, ne dépréciez pas le travail des artistes avant de les avoir vus, dit le Président avec son éternel sourire et ambigu.

Il distribua à chaque fille un numéro. Claudine, à la vue de ce matériel sur carton qui avait déjà servi, le sien étant un peu écorné, se dit que cette attraction devait être classique ici. Elle avait le sept et le Président en le lui faisant tirer, s'arrangea pour le voir. Puis il monta sur une petite estrade que Claudine n'avait pas remarquée jusque-là, haute d'environ cinquante centimètres et à laquelle on accédait par deux marches sur le côté. Elle paraissait pouvoir servir à des musiciens à condition qu'ils fussent deux ou trois. Après avoir appelé sur lui l'attention de l'assistance et créé un petit suspense en faisant quelques considérations sur la beauté des jeunes femmes présentes et la nécessité pour l'une d'elle d'égayer l'assemblée par la vue généreuse de sa chair nue, il plongea la main dans un petit sac noir où étaient d'autres numéros, en tira un, se pencha vers une lampe car la salle était toujours plongée dans une quiète pénombre, vit que c'était le trois et annonça triomphalement :

— Le sept ! Qui a le sept ?

Claudine en fut fâchée. Elle estimait qu'elle avait assez tenu la vedette et elle aurait pris un plaisir bien mérité à voir l'une des autres filles se mettre nue et capter l'attention générale. Mais au même

moment, la musique éclatait à nouveau : c'était une rumba endiablée et le disque avait été visiblement enregistré par un orchestre mexicain. Claudine le reconnut ; elle l'aimait particulièrement et avait souvent dansé nue sur cet air devant Pierre avant de fondre dans ses bras en un chaud accouplement exalté d'un érotisme de rêve. Cette série de rumbas – car il y en avait plusieurs sur le même disque – était son aphrodisiaque. Elle leva le bras et agita son numéro puis s'avança vers le Président qui descendit de l'estrade, lui prit cérémonieusement la main et la conduisit jusqu'à la marche en l'invitant à monter. Puis, haussant le ton à cause de la musique, il annonça :

— Encore Claudine, toujours Claudine ! C'est notre reine de ce soir et le sort fait bien les choses. Ai-je bien fait de vous choisir cette musique, demanda-t-il hypocritement alors que c'était Pierre qui avait passé en revue tous les disques pour trouver celui-là auquel elle ne résisterait pas.

— Oh oui, parfaitement ! répondit Claudine avec une naïve spontanéité. Vous allez voir !

Électrisée par ce rythme qui la fouillait au plus profond d'elle-même et qui coulait dans ses veines comme un alcool ou une drogue, elle prit possession de l'estrade comme si elle avait fait cela toute sa vie et commença à danser, les épaules en arrière, le ventre en avant, les jambes fléchies, les hanches agitées du mouvement de l'amour. Sa robe blanche collante, courte et très décolletée, permettait de suivre le jeu des muscles dans les ondulations de son corps et ses épaules rondes, dorées et nues accentuaient le mouvement de ses bras lisses, charnus, souples qui encadraient et dominaient le balancement du ventre et des hanches au-dessus des cuisses dont on avait l'impression qu'elles cherchaient à se dégager de la robe dans laquelle elles imprimaient leur marque fuselée.

Claudine dansa ainsi un peu, puis brusquement ses yeux cillèrent sous une lumière crue. On venait d'allumer un projecteur et elle dansait dans un pinceau lumineux qui rehaussait la blancheur de sa robe et le hâle de sa peau. Prise par le plaisir de la danse, elle allait, selon son inspiration, sans plus s'occuper des assistants qui se groupaient autour du petit podium en y traînant des sièges.

Au bout de quelques minutes, on entendit à nouveau la voix du Président :

— Nous ne sommes pas pressés et le disque est assez long. Néanmoins, je crois devoir rappeler qu'il s'agit d'un numéro de strip-tease et non de danse pure.

Claudine comprit qu'il fallait commencer et descendre de son empyrée du rythme.

Le Président ajouta :

— D'ailleurs, comme notre généreuse amie n'a pas à craindre ici les

règlements de la préfecture de police, nous la laisserons aller jusqu'à la nudité intégrale. Pas le moindre linge. Rien que la peau... et les poils !

Et levant sa coupe qui se trouva alors dans le faisceau du projecteur et brilla comme un objet céleste qui se fût promené seul :

— Je bois au sexe de Claudine qui est si généreux. Vous en avez vu les effets tout à l'heure, mais vous ne l'avez pas vu lui-même. Nous allons le mettre en pleine lumière.

Ce dernier mot attira l'attention de la danseuse sur ladite lumière. Elle vit qu'elle venait du coin du bar et que c'était le maître d'hôtel qui manœuvrait le projecteur pour la suivre dans ses déplacements. Actuellement, il l'éblouissait moins. Elle constata qu'il était centré sur son ventre et cela lui donna un frisson qui remonta du sexe vers le dos.

Son angoisse la reprit. Elle était à nouveau seule contre tous.

Elle prenait plaisir à danser, mais on l'obligeait à se mettre nue, debout, et sous un projecteur. Et l'on voulait surtout voir son sexe. Elle se sentit à nouveau frustrée et contrainte. Elle fut tentée de réagir et décida, pour se donner du courage, de ne pas enlever son slip.

Ainsi confortée, sans arrêter ses pas ni ses déhanchements, elle passa son bras droit derrière son dos et fit glisser la fermeture de sa robe. Puis, se rappelant les gestes des strip-teaseuses vues dans des cabarets avec Pierre, elle fit glisser lentement et avec assez d'art une épaulette puis l'autre, dégageant ses bras en les faisant onduler et retenant de la main libre le tissu contre les seins. Enfin, après quelques pas, elle laissa tomber le haut de sa robe et apparut en soutien-gorge. Elle savait que Pierre aimait particulièrement celui qu'elle portait : il était blanc, sans bretelles, la moulait étroitement et laissait nue la rondeur supérieure des seins jusqu'à la pointe. Chaque globe se présentait ainsi harmonieux, gonflé, ferme, bref parfait « comme dans une gravure de présentation de soutiens-gorge » avait-elle coutume de se dire. Il faut ajouter que la danse donnait à la chair du dessus des seins un frémissement très doux qui permettait de voir que ce n'était ni une statue, ni une photo. Tant il est vrai que la chair l'emporte de loin sur le marbre, le bronze ou le papier.

Mais que faire de la robe ? Elle ne voulait pas glisser, étant bloquée aux hanches. Le bustier était tassé en gros plis autour de la taille. Claudine réalisa le caractère inesthétique de sa position. C'est une chose qu'elle ne pouvait supporter. Elle voulait toujours être belle et désirée. Jamais elle ne se laissait voir à son désavantage.

Aussi arrêta-t-elle tout simplement sa danse et fit-elle glisser sa robe comme si elle avait été dans sa chambre. Après, elle reprit, en slip et soutien-gorge, sa rumba interrompue.

Jusqu'ici, elle n'en montrait pas plus qu'à la plage. Elle se sentait en

terrain classique. Mais elle avait bien conscience qu'il fallait aller plus loin. Elle se décida à passer un bras derrière son dos pour dégrafer son soutien-gorge, n'y arriva pas et fut obligée de tordre ses deux bras derrière elle pour venir à bout de l'agrafe. Cela eut le meilleur effet sur sa poitrine qui se dressa généreusement vers les spectateurs, le thorax gonflé, l'estomac creusé, les épaules en arrière.

Puis elle ramena vivement ses mains sur ses seins pour que le tissu ne tombe pas, virevolta pour montrer que son dos n'était plus barré par la bande blanche, revint de face, dansa encore, puis tourna à nouveau le dos et jeta au loin le charmant petit vêtement qui décrivit une gracieuse courbe de blancheur, dans la semi-obscurité hors du projecteur.

Claudine dansa un peu de dos, faisant admirer ses reins creusés et sa croupe dodue qui tendait son slip blanc, puis elle fit face à nouveau aux spectateurs, les seins cachés par ses mains. Elle dansa encore.

Brusquement, elle leva le bras droit jusqu'à la verticale, faisant de la main comme un petit salut et découvrit un sein plus blanc que le reste de la peau, bien rond, le bout rose et dressé par l'excitation qu'elle ressentait en contraignant sa pudeur, tressautant gentiment au rythme de la danse.

On applaudit et il y eut des murmures flatteurs. Claudine, toujours sensible aux manifestations d'admiration, lança alors gaiement son bras gauche en l'air libérant l'autre sein. Elle joignit les mains au-dessus de sa tête, les bras allongés et continua à danser un moment. Ses seins libres, tirés vers le haut par le mouvement des épaules s'inscrivaient à ravir dans la sinuosité de ce corps tendu et frémissaient, au rythme de la danse, de mouvements propres, très atténués par rapport à ceux des cuisses et des hanches qui leur donnaient comme une vie particulière et un caractère précieux par rapport aux masses musculeuses du dessous de la taille.

Plusieurs rumbas s'étaient succédé pendant ce déshabillage. À la fin de l'une d'elles, Claudine, fidèle à son idée de s'arrêter au slip, s'immobilisa, les bras toujours dressés, le haut du corps penché sur le côté. Elle sourit, abaissa les bras et fit une sorte de révérence.

Un concert de protestations monta aussitôt du parterre :

— Non, non ! Ce n'est pas fini ! Nue ! Nue ! Vous avez peur de vous enrhummer ? On veut tout ! Tout !

Le Président s'était levé pour l'empêcher de descendre de l'estrade. La rumba suivante commençait. Il n'y avait rien à faire. Comme elle n'avait pas remis son collant tout à l'heure, il ne lui restait que son slip à enlever. Elle recommença à danser. Elle hésitait. Elle dansa ainsi assez longtemps. Elle se doutait que le projecteur était sur son ventre et s'en assura en baissant les yeux. Il y était bien. Elle sentait là une certaine chaleur et l'attribua à la lumière. Ce projecteur la fouillait

déjà.

Portant ses mains à ses hanches, elle commença, du bout des doigts, à faire rouler son slip en cordon, ne laissant que la partie prise entre les jambes. Mais cela couvrait encore son sexe dont on commençait cependant à apercevoir les poils du haut.

Par le même réflexe que pour ses seins, elle se tourna, dansant de dos, préférant montrer sa croupe que son sexe. Pour ses seins, c'était plutôt une manière de coquetterie car au fond, il ne lui était pas pénible de montrer sa poitrine qui était peu sensible. Mais son sexe ! Là était concentrée toute sa sensibilité et le fait de l'offrir aussi effrontément à tous les regards lui était aussi pénible que de le sentir pénétré par quelque verge inconnue et non désirée. Elle préférait donc montrer ses fesses. Tant pis. Cela faisait gagner du temps.

Quelques exhortations venues du parterre qu'elle ne voyait plus lui rappelèrent que le tissu, même roulé, devait disparaître. Elle sentait d'ailleurs que ses fesses devaient largement le déborder et elle avait l'impression que le faisceau du projecteur les caressait à nu.

Elle se résigna donc et fit glisser le slip roulé sur ses cuisses. Pour passer ses jambes, elle dut se baisser un peu et tendit ainsi délicieusement sa croupe nue vers les spectateurs. Le projecteur aidant, on pouvait discerner à la jonction des fesses et des cuisses, dans le creux accueillant et un peu mystérieux, les premiers poils de l'arrière du sexe. En se redressant, la plénitude de sa chair cacha cette intimité et on n'eut plus que la vision d'un dos, d'une taille, d'une croupe, de cuisses et de mollets d'une harmonie douce, ferme, saine, appétissante au possible.

— Coucou ! dirent certains.

— On ne se voit plus !

— On nous fuit !

Il fallait qu'elle se retourne. On lui laissa du temps car la vue de dos de ce magnifique corps nu agité du rythme de la rumba était de nature à faire se délecter les plus difficiles. Mais les quolibets reprurent.

Ne trouvant rien d'autre, trop occupée par son angoisse, elle refit comme pour ses seins : elle apparut les mains croisées sur le pubis, dansant toujours, les seins un peu pressés par les bras rapprochés.

— Tu te chatouilles ? dit quelqu'un.

Cela lui dicta la réponse à faire. Brusquement elle écarta les bras en croix, paumes ouvertes et exposa enfin la touffe de ses poils blonds sur lesquels le projecteur accrochait des éclairs d'or.

On applaudit encore. Mais elle arrêta net sa danse, se tourna de côté et se dirigea vers les marches pour descendre.

Le Président fut plus prompt qu'elle et monta en la repoussant. Il la prit par les épaules et fit signe au maître d'hôtel de baisser la musique. Il la ramena au centre de l'estrade. Un peu honteuse, elle baissait la

tête et laissait sa main droite pendre près du sexe, le cachant un peu.

Le Président la complimenta sur la perfection de son corps et l'art qu'elle avait apporté à faire son strip-tease. Il souligna combien l'harmonie de ses formes était renforcée par les mouvements de la danse qu'elle pratiquait avec tant de sincérité. Claudine trouvait cela très académique. Elle déchantait lorsqu'elle entendit :

— Nous avons eu enfin la satisfaction de voir ce par quoi une femme se donne, qui est le centre de toute volupté et aussi le siège de cette malencontreuse pudeur qui est si paralysante, je veux dire le SEXE ! les poils de celui-ci en sont fort jolis, dorés et pas trop longs comme je les aime.

Et de la main il les caressa. Claudine ne put s'empêcher de lui saisir le poignet, mais cela ne gêna rien.

— Cependant, je constate que notre amie est encore empêtrée dans bien des pudeurs inutiles, quoique charmantes. Elle a été longue à dénuder son ventre et, vous le voyez, elle n'est pas à son aise. De plus, à vrai dire, en fait de sexe, nous n'avons vu que sa charmante toison. Les lèvres de Claudine demeurent closes et nous ne savons rien de son Mont de Vénus. Il faut reconnaître, à sa décharge, que la danse ne s'y prête pas. Nous allons donc procéder à un examen plus précis. Mes amis, j'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter la fente d'amour, le pertuis secret de notre nouvelle et bien chère amie !

Ce disant, il chercha à la faire se pencher en arrière sur son bras droit qu'il avait passé derrière elle pour la soutenir. Mais elle se rebiffa et se tortilla pour lui échapper. La pensée de s'exhiber ainsi d'une manière quasi médicale la heurtait par son mauvais goût. Mais le Président la tenait fermement et lui susurrant à l'oreille :

— Que de fessées vous méritez, mon enfant ! Encore une qui s'ajoute à celles de tout à l'heure. Que j'aurais du plaisir à vous la donner !

En disant cela, il lui prit une fesse avec la main qu'il avait dans son dos, au risque de la laisser échapper, et la lui serra. Ce n'était pas une caresse. Cette palpation avait déjà la dureté d'une punition.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je peux vous faire tenir par deux ou trois de nos amis – ou même par votre mari.

Ce mot s'enfonça en elle comme un couteau. Oui, il le voulait. Elle devait le faire. Elle allait se laisser ouvrir et montrer son intimité, comme cela, à froid, sans jouir, uniquement pour lui obéir, pour lui plaire.

Elle ne répondit rien, mais se détendit et s'abandonna.

Le Président la courba en arrière, sur son bras droit. Il lui fit fléchir un peu les cuisses, ce qui lui permit de les lui écarter. On aperçut la fente du sexe parmi les poils, les deux bourrelets des grandes lèvres qui s'enfonçaient, parallèles, vers les fesses. Il les caressa, puis chercha

à les écarter. Il voulait visiblement montrer l'intérieur du sexe aux assistants. Mais la position était inconfortable et d'une seule main il n'arrivait pas bien à écarter les lèvres.

Il fit signe à l'un des hommes et celui-ci d'un bond fut sur l'estrade. Il passa derrière Claudine et la soutint dans ses bras, toujours courbée en arrière.

Libre de ses deux mains, le Président s'avança un peu, tout en se tenant de côté afin de ne pas cacher le ventre, objet de cet examen très particulier. Pesant de chaque paume sur la face interne des cuisses, il les lui fit écarter sensiblement davantage, leur donnant un angle important. Claudine sentit qu'elle était plus que serrée : elle était très ouverte.

Délicatement, de chaque main, il écarta les lèvres et fit apparaître nettement la muqueuse rose de l'intérieur. Il insista tout particulièrement sur le haut, découvrant bien le clitoris.

— Le voilà, ce cher petit, commenta-t-il. Il est peu important mais vraiment c'est un trésor de sensibilité.

Tenant le haut des lèvres entrebâillées avec les doigts de la main droite, faisant attention de laisser la paume sur les poils du pubis pour ne rien cacher du plus important, il titilla de l'index gauche le bouton tant recherché. Claudine se tordit aussitôt et le sexe échappa au doigt du Président. Mais son ami la maintenait bien et il récarta les lèvres facilement. Sa caresse reprit avec une précision médicale. Claudine continua à vibrer, mais sans trop bouger cette fois.

Après avoir encore commenté sa sensibilité, le Président caressa à nouveau les bords du sexe, puis du majeur gauche chercha l'orifice du vagin et y pénétra lentement. Lorsque les autres doigts repliés sur la paume vinrent au contact des lèvres, il retira lentement le majeur, puis le réenfonçant en tournant.

Claudine sentait son sexe émettre des éclairs successifs et rapprochés qui s'irradiaient vers son ventre et ses reins. Elle ne savait si c'était ce doigt qui la faisait vibrer ou tous les regards qu'elle sentait accrochés sur son sexe nu et ouvert, offert complaisamment à tous. Une prostituée se faisant posséder seule dans une chambre par des hommes nombreux mais peu attentifs, lui paraissait, à cet instant, plus pudique qu'elle.

Le Président insista :

— Vous voyez, messieurs, par où il faut entrer. C'est facile et très accueillant. Je vous souhaite bien du plaisir.

Puis retirant son doigt du vagin et le reportant sur le clitoris :

— Quant à vous, mesdames, lorsque vous aurez une langue inemployée, vous la mettrez ici avec profit.

Claudine pensa que le Président allait encore la faire jouir. Elle n'était pas très bien, ainsi penchée en arrière, mal appuyée sur ses

jambes écartées. Elle le regretta, tant elle aimait son confort au moment de la jouissance.

Elle y était maintenant résignée et souhaitait que cela se passât au mieux.

L'homme qui la tenait lui caressait les seins de sa main libre. Il lui prit la bouche. Elle se dit qu'elle allait recommencer à s'égarer.

Mais le Président ne voulait pas ainsi gaspiller ses forces. Il avait fait un signe au maître d'hôtel qui avait aussitôt quitté le projecteur et s'était approché avec un plateau de coupes de champagne. Claudine ne le vit que lorsqu'il en présentait une au Président. Elle se redressa un peu pour voir ce qui se passait.

Le Président prit la coupe, la leva vers l'assemblée d'un geste noble, puis la mit au-dessus du ventre de Claudine, l'inclina, et fit tomber un filet de champagne juste sur le haut du sexe.

Sous cette caresse glacée, Claudine bondit, dégrisée, se redressa, échappa aux deux hommes et porta la main à son sexe, comme blessée. Un vaste éclat de rire salua cette nouvelle plaisanterie du Président.

Celui-ci s'expliqua :

— Chère enfant, vous vous échauffez bien vite. J'ai voulu à la fois honorer votre sexe délicieux et le modérer. J'ai l'intention de jouir de vous, mais j'ai peine à vous suivre et je craindrais presque de me brûler. Venez cependant, ajouta-t-il en tendant les bras vers elle car son ami l'avait rattrapée sur le bord de l'estrade et la ramenait vers lui, blottie dans ses bras, encore meurtrie par ce chaud et froid. Venez, mon enfant, je vais maintenant vous honorer comme il convient et complètement afin que tout le monde sache comment vous faites l'amour... Venez – et il la prenait des bras de son ami pour la serrer dans les siens, poupée de chair nue, renfrognée et comme timide –, venez. Vous allez vous donner et j'espère bien vous combler. Vous êtes si pudique et si charmante que je ne vous demanderai rien de particulier. Je veux jouir de votre côté sain et naturel. Abandonnez-vous à moi et écartez bien vos cuisses. C'est le principal. Couchez-vous là même.

Docile, elle s'accroupit et commença à s'étendre. Mais il intervint :

— Pas sur le plancher tout de même ! Voyons, où est la peau ?

Et on apporta aussitôt une peau de chèvre aux longs poils blancs et gris.

Claudine s'y étendit, soumise comme on le lui avait dit, résignée, mais tout de même curieuse de la manière dont ce Président si particulier allait lui faire l'amour, ce qu'elle avait maintenant admis comme inévitable.

On fit cercle autour de l'estrade. Une femme s'assit sur le bord, lui tournant le dos. Claudine remarqua sa croupe large dans une jupe

sombre. Elle tordait le buste pour voir le spectacle et Claudine aperçut son sein à demi nu, par son corsage entrouvert, un beau sein lourd et plein qui se moulait dans l'étoffe tendue. La pointe sortait presque du chemisier. Claudine en conçut un léger sentiment d'assurance, voyant que d'autres filles avaient été sérieusement tripotées.

Elle s'appuya sur ses coudes, allongea la jambe droite et leva le genou gauche, prenant avec quelque affectation une position classique de baigneuse regardée. Elle pensa même, comme le lui disait souvent Pierre quand il la photographiait, à gonfler ses poumons pour bomber le torse, faire saillir ses seins et éviter tout pli sur l'estomac. Puisqu'on la regardait, il fallait qu'on la vît à son avantage. On l'avait admirée debout, il fallait qu'on continue couchée. Cette position sur le sol, même un peu surélevé, lui donnait, d'ailleurs, une certaine idée d'infériorité par rapport à ces spectateurs qui tout à l'heure étaient plus bas qu'elle et qui, maintenant, l'entouraient en la dominant, lui imposant leur présence comme une première possession. Aussi tira-t-elle une vanité assez utile du soin mis à sa pose, qui lui semblait compenser sa situation. Elle se jugea dans la bonne voie lorsqu'elle sentit une main suivre calmement les contours de son épaule droite et de son dos, comme on reconnaît le galbe d'une statue. Cette main l'admirait, elle ne la pelotait pas.

Poursuivant son idée, et toute à l'hommage qu'elle sentait donner à sa valeur esthétique, elle se cambra encore un peu plus sur ses coudes et renversa sa tête en arrière comme si une vague tiède venait mourir dans son dos. Un sourire heureux retrouva ses lèvres et ses dents régulières et nacrées lancèrent un éclair blanc dans le pourpre de sa bouche.

Mais ce mouvement aimable ne pouvait s'empêcher de dégager une sensualité profonde, s'agissant d'un corps délicatement poli, rond, charnu et tout en harmonie de courbes. C'était une véritable offrande des seins qui semblaient vouloir se décoller et suivre leur pointe tendue. La tentation était immédiate. Une tête se pencha sur elle et une bouche saisit le bout de son sein droit. La succion en était très douce. Les lèvres étaient épaisses, entouraient largement le bourgeon, manœuvraient à la fois activement et fermement, mais avec un infini velouté. La langue les accompagnait, petit être autonome enveloppant et chaud.

En baissant les yeux, Claudine vit que c'était une femme – celle qui s'était assise sur l'estrade. Elle se souvint qu'elle avait des seins beaux et forts et pensa qu'elle devait aimer cette caresse comme s'il pouvait y avoir un lien entre le volume et la sensation. C'était la seconde fois, depuis Monique, qu'une femme lui donnait autre chose qu'un baiser sur la joue. Elle avait toujours affecté de mépriser les caresses homosexuelles. Elle se fit en elle-même la remarque qu'elle avait tort

et que cette bouche avait quelque chose de plus mou mais de plus envoûtant que celle d'un homme. Il n'y a rien de tel, pensa-t-elle, que d'avoir soi-même des seins pour savoir ce qu'ils peuvent ressentir.

Et elle lui offrit encore plus complaisamment sa poitrine. Lorsque la caresse se termina sur le sein entrepris, elle donna un petit coup d'épaule pour tendre aussitôt l'autre. La fille sourit et prit l'autre bourgeon qu'elle suçait avec beaucoup de goût.

Claudine manifesta sa satisfaction, qui était pourtant modérée et résidait plus dans la nouveauté de la caresse féminine que dans l'excitation sexuelle toujours faible dans ses seins, en balançant sa tête à droite et à gauche, en soupirant avec un léger bruit rauque, et en remplaçant la jambe tendue par celle dont le genou était levé, et inversement.

Tout le monde regardait cette caresse buccale des seins d'une fille nue et offerte, par une autre fille encore habillée mais dont la courte jupe dévoilait presque complètement les cuisses larges, très en chair. La personne qui donnait ainsi à Claudine son premier baiser saphique était une fille plus forte qu'elle, aux formes amples, très féminine mais puissante. Il paraissait normal qu'elle dominât et Claudine, bien que belle, en recevait un certain caractère de fragilité qui la rendait plus précieuse et partant plus désirable.

Les assistants devaient tous apprécier ce rapport de formes et de situation, car tous étaient attentifs et aucun ne prenait d'autre initiative. La vue de ces corps différents, encore séparés, se complétant par leurs volumes, et unis seulement par une bouche posée sur un sein, donnait à la ronde un plaisir de douceur, d'harmonie et d'attente que personne ne voulait troubler.

Lorsque la fille lâcha le sein, elle regarda Claudine qui vit qu'elle était brune, la figure large, pleine, à l'image de son corps, les lèvres épaisses, très ourlées, et presque rouges bien qu'elles ne fussent pas fardées. Elles se sourirent.

— Tu as aimé ça ? dit la fille. Il paraît que tu n'as pas l'habitude.

Claudine s'étonna qu'elle le sût car elle ne lui avait pas encore parlé et, plus généralement, n'avait parlé à personne, ce soir, de son absence d'expériences féminines.

— Oui, c'était bon, je dois le reconnaître.

La fille ne dit plus rien, mais continua à sourire, toujours penchée sur Claudine. Puis, tranquillement, maternellement, elle écarta son chemisier, dégagea son sein gauche, le caressa elle-même, le prit dans sa main et en dirigea la pointe volumineuse et très marquée, vers celle, plus rose et délicate, du sein droit de Claudine. Elle frotta doucement les deux bourgeons l'un contre l'autre quelques instants et rit. Claudine ne sentit aucun plaisir particulier et se dit qu'une bouche était bien mieux faite pour exciter un sein qu'un autre sein. Mais elle

était mise en confiance et amusée par cette caresse gentille, presque timide. Elle voyait aussi pour la première fois depuis le début de la soirée qu'elle n'était plus la seule à se donner en spectacle. Elle en sut gré à la fille et lui accorda son amitié dans l'instant même. Cela se traduisit dans ses yeux et sur son visage. Ce que voyant, la jeune femme aux belles lèvres se pencha sur sa bouche et l'embrassa.

Nouveau baiser de femme. Toujours cette bouche plus épaisse que celle d'un homme, plus enveloppante, plus molle, plus collante, mais aussi active, volontiers possessive. L'introduction de la langue ne lui plut qu'à moitié, reprise qu'elle était par son aversion de principe pour les femmes « qui ne sont pas faites pour ça ». Mais elle reconnut que cela valait bien des langues d'homme et elle se donna.

La fille en profita, appuyée sur ses deux mains pour ne pas peser sur Claudine. Elle ne l'enlaçait pas et leurs corps, comme tout à l'heure, n'étaient joints que par un point : c'étaient maintenant les bouches. La brune prenait un plaisir de plus en plus goulé à ce baiser que Claudine subissait plutôt, bien qu'elle essayât de lutter des lèvres et de la langue. Mais sa partenaire était la plus forte et imposait son jeu, appuyant de droite et de gauche, en tournant, creusant les joues, aspirant, fourrageant, en définitive possédant cette douce blonde qui lui confiait ses lèvres.

Enfin, à bout de souffle, elle se releva.

— Fameux ! dit-elle en faisant claquer les doigts.

Claudine ne dit rien, occupée à récupérer sa respiration.

— Bravo !

— Quelle goulue !

— Fais-lui ça ailleurs !

— Fais-la jouir ! On sait que tu aimes ça.

Les encouragements allaient leur train. Les assistants, émoustillés par ce contact imprévu, se lançaient sur l'idée de livrer Claudine devant eux à cette rude lesbienne.

Mais le Président intervint :

— Doucement, mes amis ! Les hommes d'abord, les femmes s'il en reste... ce qui m'étonnerait. C'est notre devise, vous le savez. Et à tout seigneur tout honneur. Étant votre Président, je me dois, à défaut de pouvoir prendre à cette belle enfant une virginité depuis longtemps envolée, d'essayer devant vous ses réflexes amoureux. Ceci dans votre intérêt, ajouta-t-il goguenard, afin de savoir si je peux, en conscience, vous la confier.

La brune s'écarta et, faisant du bras un geste d'offrande révérencieuse :

— À vous, Président chéri. Testez-la. Testez, testez ! Voici le test des testicules présidentiels !

Tout le monde s'esclaffa. Le Président, jugeant ce propos inadapté à

son attitude toujours distinguée, prit un air faussement sévère, attira à lui la brune fille, la courba, ce qu'elle fit complaisamment, releva son bout de jupe et constatant qu'elle avait un slip :

— Comment ! Tu as encore ton slip, toi !

Il le fit glisser rapidement, parcourut vivement de mouvements larges de la paume la croupe très dodue qu'il venait de mettre à nu et se mit à lui envoyer quelques claques retentissantes qui aussitôt imprimèrent des marques rouges sur la partie blanche habituellement cachée par le maillot de bain. Mais il riait et ce n'était pas sérieux.

Il arrêta vite :

— Cache tout ça. Nous nous dispersons... Sus à Claudine !

Comme la fille se relevait et qu'en même temps sa jupe se rabattait, on vit nettement qu'il glissait sa main sous les fesses, entre les cuisses, et qu'il faisait une rapide caresse à un sexe que l'on devinait noir, velu et généreux.

L'attention de tous se reporta sur Claudine, toujours allongée sur sa peau de chèvre, redressée sur ses coudes, offerte, attendant son sort.

— En tenue d'assaut ! dit le Président.

Il porta la main à sa cravate, en défit le nœud, et la retira. Le maître d'hôtel s'était approché et il la prit. Puis ce fut la veste, la chemise, et en peu de temps le Président se retrouva nu. Claudine regarda d'abord sa verge tendue, plutôt grosse, le gland rouge sombre découvert, les testicules durs et de bon volume tassés entre les cuisses musclées. Elle nota que ses poils étaient poivre et sel, mais qu'à part cela le corps du Président bien charpenté avait une allure sportive et encore jeune.

— Après tant de jouissances, quelques ablutions sont nécessaires, dit le Président.

« Thomas, l'éponge s'il vous plaît ! ».

Le maître d'hôtel, habitué, présenta une éponge. Comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, le Président prit les talons de Claudine, releva ses jambes, les écarta, et celle-ci, sidérée mais passive, vit le maître d'hôtel passer l'éponge sur son sexe avec la même calme application que s'il avait nettoyé le bar. Il écarta même les lèvres de la main gauche pour que l'éponge puisse enlever sur les muqueuses du sexe l'excédent de sécrétion. Claudine, qui n'en était plus à une surprise près, se laissait faire comme un boxeur se livre à son soigneur dans son coin. Le maître d'hôtel était impassible et aussi respectueux que s'il avait essuyé la table avant de servir. À la fin cependant, elle sentit que ce n'était plus l'éponge mais son doigt qui frottait son sexe. Il la pénétra même fort impudiquement, retira son doigt, se releva et dit :

— Elle est prête. Mouillée mais à point. Monsieur le Président peut y aller.

Ce dernier, nu, lui tenant toujours les jambes levées et largement

écartées, s'agenouilla, replia ses cuisses vers son ventre, ce qui étala leur chair généreuse à la vue de tous, regarda la fente du sexe largement offerte dans ses poils blonds, écarta les lèvres découvrant le corail interne, avança sa bouche et commença à lui donner l'hommage classique où la dégustation s'allie à l'admiration.

Sa technique était certaine. L'effet en fut presque immédiat. Claudine se laissa aller sur le dos, ferma les yeux et commença à haleter. Elle tournait la tête à droite et à gauche par mouvements secs, les bras écartés, la poitrine gonflée montant et descendant puissamment. La jouissance l'envahissait et elle s'y abandonnait sans plus se poser de questions, sans pudeur, sans problèmes, comme si elle était seule. Mais par éclairs lui revenait toujours l'idée qu'elle était entourée de gens qui la regardaient jouir et que ce n'était pas la bouche de Pierre qui était sur son sexe. Cela lui donnait des zébrures d'angoisse dans sa demi-inconscience. Elle s'abandonnait, puis se reprenait, se détendait et se laissait porter vers la jouissance, puis brusquement se contractait, s'angoissait, et repartait encore vers le havre du plaisir au-dessus de tout.

Son ventre se creusait et se gonflait, ses hanches étaient secouées de soubresauts. Mais les mains du Président maintenaient fermement cette chair ronde dominée par la masse élastique et capiteuse des cuisses repliées.

Au bout de quelques minutes, elle eut un vrai spasme, émit une sorte de feulement et le Président interrompit sa caresse. Il la regarda, lui sourit. Mais elle avait les yeux fermés. Aussi lui prit-il la tête dans ses mains en la secouant gentiment comme pour la réveiller.

— Ce n'est pas le moment de dormir, mon petit. Regardez bien la suite. Je vais vous pénétrer. Soyez bien consciente que c'est moi !

Le torse dressé, debout sur ses genoux, faisant un angle droit avec le corps de Claudine, la regardant bien dans les yeux, il prit sa verge dans la main droite, l'appuya contre la fente, chercha le vagin et l'enfonça d'un seul coup. La position était idéale et permettait la pénétration la meilleure.

Claudine sursauta, se tordit, se mordit les lèvres pour étouffer un cri qui était de surprise, de gêne, presque de douleur devant l'entrée trop brusque de cette verge grosse et dure :

— Pierre ! appela-t-elle.

Le Président eut un rictus dominateur et satisfait. Il contemplait, droit, froid, impavide, cette belle fille nue dont il violait l'intimité sans chaleur mais en maître, et qu'il voyait aspirer à son mâle habituel par un réflexe touchant de femme affolée de sentir en elle un membre étranger.

Pierre était là. Elle le vit au premier rang des autres tassés autour de l'estrade, tout près d'elle. Elle agrippa son poignet et y planta ses

ongles. Son regard chercha le sien pour s'y fondre. Mais il la regardait narquoisement. Elle cherchait en lui le salut pour sa chair violentée, la purification, le pardon, le témoignage qu'elle n'était pas rejetée. Elle ne trouvait que malice et ironie. Elle vivait un drame intense de sa féminité : il s'amusait.

Cela la dégrisa. Elle se dit qu'au fond tout ceci n'avait pas d'importance et que puisque la vie se présentait ainsi, ainsi il fallait la vivre.

Elle détendit son ventre crispé et accueillit mieux la verge qui était en elle. Elle regarda à nouveau le Président et indiqua, par un mouvement des hanches et des reins qu'elle participait. Mais elle ne lâcha pas la main de Pierre et lorsque le Président se coucha enfin sur elle et chercha sa bouche, elle ne l'enlaça que de son bras gauche.

Bien prise, le vagin rempli par une verge volumineuse et mobile, serrée dans des bras vigoureux, embrassée par une bouche experte, sentant Pierre consentant près d'elle, Claudine referma les yeux, répondit aux baisers du Président, ceintura ses reins de ses jambes, y prenant ainsi appui et, de larges mouvements des reins et du bassin, répliqua en femelle puissante, à chacun de ses coups de verge, faisant l'amour à égalité, dominée peut-être, mais présente, active, forte, tenant sa partie et cherchant son plaisir, pour elle, se sentant soudain, dans la multiplicité de ces hommes dont un l'aimait alors qu'un autre la possédait, indépendante et libre.

L'assaut dura plusieurs minutes, classique mais puissant, total. Aucun des deux partenaires ne ménageait l'autre et chacun se livrait entièrement, l'un pour assurer sa domination, l'autre pour ne pas la subir. De temps à autre, le Président descendait aux épaules et aux seins qu'il mordait rageusement. Mais leurs ventres demeuraient soudés et ce bloc était agité d'un mouvement unique, permanent, sans répit. Tous deux haletaient. Le rush du Président devenait si fort que Claudine lâcha la main de Pierre pour l'enlacer des deux bras, non par passion, mais pour assurer son équilibre physique. Puisqu'on faisait une sorte de championnat, elle serait à l'arrivée. On voulait voir comment elle faisait l'amour, on verrait qu'elle n'était pas une femmelette. Son angoisse avait disparu et elle avait l'impression maintenant de participer à une sorte de jeu. Elle n'était plus seule à s'exhiber comme précédemment. Elle ne se sentait plus inférieure. Aussi mettait-elle un point d'honneur à essayer de désarçonner le plus rapidement possible le Président, se vengeant de tout ce qu'il lui avait imposé, en cherchant à raccourcir son plaisir par une jouissance calculée par elle et non par lui, extirpée à coups de ventre autoritaires et goulus, selon un rythme à elle. Son bassin non seulement répondait à chaque coup de verge, mais allait la chercher dès qu'elle se retirait, la tordait en des mouvements circulaires, l'aspirait, la rejetait pour la

reprendre. Le Président avait peine à tenir son équilibre. Claudine le soulevait de violents coups de reins qui la décollaient de la peau de chèvre. Tous deux transpiraient. Leurs rôles étaient ponctués de han ! de bûcheron.

Enfin elle sentit le corps du Président se river à elle et sa bouche mordre son épaule à la base du cou. En elle, elle perçut les saccades caractéristiques de la verge qui éjaculait. Elle triomphait. Elle le serra à mort dans l'étau de ses cuisses comme pour mieux exprimer le sperme du corps du mâle, se détendit et se laissa emporter par son propre spasme.

Elle jouit, mais modérément, sans perdre conscience. Le Président était effondré sur sa poitrine et cherchait son souffle. Il se releva enfin, rouge, suant, les yeux éteints et ne put que dire dans un souffle :

— Quelle cavale !

Thomas lui tendait une coupe de champagne. Il la but d'un trait.

Claudine avait repris sa position, appuyée sur ses coudes, et le regardait narquoisement.

Il y eut un concert de commentaires flatteurs. Claudine parcourut l'assistance du regard et se gonfla de fierté. Elle avait fait l'amour en public peut-être, mais on avait vu comment ! Et ce Président qui se prenait pour Jupiter cherchait son souffle et demandait au champagne le coup de fouet salvateur. D'ailleurs, elle remarqua que sa verge perdait rapidement de son volume et elle y vit, avec une pointe de malignité satisfaite et sèche, l'effet de l'âge autant que celui de sa vigueur à elle. Les couples tassés autour de l'estrade se tripotaient visiblement. La brune qui l'avait enlacée tout à l'heure avait les seins nus : ils attiraient l'œil dans la semi-obscurité. Enfin Claudine regarda Pierre : il la considérait en hochant la tête, toujours souriant, donc consentant, mais elle se demanda s'il n'y avait pas un peu d'affectation de sa part. Elle se dit que, dans son désir visible de la contraindre qui était à la source de son plaisir, il aurait sans doute préféré qu'elle se comportât en fille violée, pleurante et gémissante, appelant au secours, repoussant cet accouplement honteux. Or, elle avait fait l'amour à pleine force, sans complexe, en Ève victorieuse. Tant pis pour lui. Elle avait cédé, donc il n'avait rien à dire. Elle avait joué sa partie fièrement, c'était sa satisfaction à elle. Ils étaient à égalité. Elle marquait son point comme lui. Tel était pris qui croyait prendre.

Aussi se releva-t-elle et ce fut debout sur l'estrade, donc plus grande que Pierre, qu'elle se tourna vers lui et l'attira vers elle. Sa tête arrivait sous ses seins. Ce fut avec quelque chose de maternel qu'elle le câlina, non contre les jolis dômes d'amour qu'il aimait tant, mais tout bonnement contre son estomac encore moite des compressions de l'étreinte. Il n'aimait pas cette moiteur. Il n'aimait pas cette position inférieure. Il n'aimait pas qu'elle se fût donnée aussi triomphalement.

Il la repoussa violemment, mi-rieur, mi-aigre :

— Sacrée garce, dit-il. Tu t'en es payé !

Il la ceintura derrière les genoux pour lui faire ployer les jambes et la faire tomber. Elle lutta un peu, mais il réussit vite, car quelqu'un l'agrippa aux épaules. Elle se retrouva donc affalée sur la peau de chèvre, Pierre penché sur elle et quelqu'un d'autre aussi. Pierre prenait l'assistance à témoin de son infortune d'un air faussement peiné :

— Vous avez vu ! Quelle ardeur ! Et devant moi ! Elle aime ça, la mâtime ! Je vais lui en donner, moi ! Tu vas voir !

Avec le concours de l'autre, il la bascula sur le ventre et aussitôt commença à la fesser. Il la frappait en larges claques sonnantes claires sur ses fesses larges et rondes, complaisamment étalées. Celui qui la tenait aux épaules lui recouvrait le haut du corps et on ne voyait que ces reins et cette croupe dodue qui se contorsionnaient furieusement sous les coups. Car Claudine n'appréciait pas cette fessée et faisait tout son possible pour s'échapper. Ses fesses devinrent vite roses et une cuisson qui confinait à la souffrance se faisait sentir. Claudine enrageait. L'homme qui la tenait aux épaules dans un étau de fer encourageait son mari :

— Vas-y mon vieux ! Flanque-lui une bonne tournée. Ça lui apprendra à jouir avec un autre ! Vas-y dur ! Elle a les fesses assez belles pour le supporter !

Pierre la fessait en cadence, puissamment, pas pour rire, se prenant au jeu et faisant passer aussi sa rancœur de ne pas l'avoir vue plus contrite. La chair rendait un son sec et net à chaque claque, bondissait et rougissait. Les assistants n'avaient pas bougé, excités à nouveau par ce spectacle imprévu qui redonnait un intérêt à une scène sans cela terminée. Outre le piquant de la correction, le spectacle des contorsions furieuses de cette croupe et de ces cuisses qui cherchaient à toute force à se tirer de là, avait de quoi réjouir les amateurs. Dans l'action, le sexe apparaissait sporadiquement, non seulement dans l'entrebâillement des fesses relevées et des cuisses lancées à droite et à gauche pour chercher un appui, mais encore parce que, dans sa souplesse, Claudine, bien qu'elle eût les épaules et les seins cloués au sol, arrivait à se tordre si bien que son ventre et son pubis apparaissaient, offrande imprévue et délicieuse dans un grand tournoiement de jambes et de cuisses lancées dans toutes les directions. Elle criait, protestait, tempêtait, implorait, discutait le bien-fondé de la correction au milieu des rires et des quolibets qui concluaient tous qu'un mari qui avait vu ainsi sa femme jouir avec un autre était parfaitement fondé à la corriger. Tous les hommes qui étaient là, outre le caractère croustillant du spectacle venant de l'exposition de la chair, approuvaient en eux-mêmes, dans leur vieil

arbitraire de mâles tout-puissants, la punition infligée à une femme qui avait commis la faute de jouir, bien que son mari lui ait dit de se donner, alors qu'elle aurait dû obéir seulement à son corps défendant. Pierre, au fur et à mesure qu'il la fessait, se confortait dans cette idée. Ayant commencé moitié par jeu, moitié par agacement, il continuait par conviction et c'était une vigoureuse correction qu'il lui donnait. Les fesses étaient maintenant bien rouges et Claudine se contentait de crier, ne discutant plus. À un moment où, dans ses contorsions, le souci de préserver sa croupe aidant, elle se retourna à moitié et présenta son ventre, Pierre lui empoigna le sexe à pleines mains et, se répandant toujours en imprécations sur sa lubricité, il le lui serra en la soulevant, ce qui lui fit très mal et la fit crier plus fort.

Brusquement une masse de chair s'abattit sur le trio et projeta Pierre à terre, lui faisant lâcher prise.

C'était Mathilde, l'opulente et vigoureuse brune qui avait manifesté tout à l'heure des penchants lesbiens pour Claudine, qui, jugeant que la lâcheté et la mauvaise foi de cette correction dépassaient les bornes, intervenait de toute la masse de sa chair. Elle repoussa aussi celui qui tenait Claudine aux épaules, releva celle-ci, l'enlaça et la conduisit, plus loin, sur un canapé.

Le visage de Claudine luisait de maquillage fondu, de sueur et aussi de quelques larmes. Inconsciemment, elle tenait ses mains plaquées sur ses fesses endolories et brûlantes. Mathilde la coucha, s'étendit sur elle et l'embrassa à pleine bouche. Claudine apprécia la sensation enveloppante de ces lèvres douces et épaisses qu'elle reconnaissait, et aussi la fraîcheur du cuir du canapé sur ses fesses piquantes. Elle se sentit soudain détendue et soulagée, s'abandonna sans réserve à cette caresse, ouvrit ses cuisses, sentit pénétrer entre elles une masse de chair tiède, souple, douce, ronde, pulpeuse, lisse, remarqua que cette cuisse était bien plus agréable que celle d'un homme, et frotta son sexe, sans vergogne, contre cette colonne de muscles puissante et protectrice. Un immense bien-être l'envahit. Elle se sentait bien d'être protégée par le corps qui était sur elle, d'avoir été sauvée d'une correction qui aurait pu continuer, de se sentir embrassée, désirée, cajolée, d'avoir son sexe au contact d'une cuisse enjôleuse, de savoir, enfin, que c'était une femme, plaisir nouveau qui avait encore l'attrait du fruit défendu. Furieuse contre Pierre, Claudine ne s'en livrait qu'avec plus de fougue à cette fille, renouvelant pour son plaisir et par vengeance ce qu'elle avait fait avec le Président. Ainsi faisait-elle tout son possible pour animer son ventre des mouvements les plus gourmands, faisant coller au mieux son sexe à cette peau si clémente. Lorsque Mathilde quittait sa bouche pour ses seins, elle se cambrait pour les lui tendre et lui serrait la nuque pour bien la plaquer contre elle. Elle sentait aussi les poils du pubis de Mathilde contre sa propre

cuisse et s'efforçait par moments de bien y appliquer sa chair. Mais à la vérité, elle n'avait pas l'habitude et surtout, selon le défaut que lui reprochait souvent Pierre, elle se contentait de se donner et de s'abandonner à son propre plaisir sans se préoccuper d'initiatives destinées au plaisir de l'autre. Mathilde d'ailleurs le comprenait et cherchait à la faire jouir plus qu'à jouir elle-même. Des spectateurs les avaient suivies près du canapé et regardaient le savoureux spectacle de ces deux filles aux cuisses emmêlées, aux bouches soudées, le corps plantureux de Mathilde étant magnifiquement étalé, large, onctueux, les fesses opulentes tremblant au gré des mouvements heurtés des deux femmes frottant leur sexe plat contre les cuisses rondes, inaptes à les pénétrer.

Bientôt Claudine eut un spasme et émit un râle plus fort, plus rauque. Mathilde se redressa sur ses coudes et la regarda alors qu'elle finissait de jouir, haletante, les yeux mi-clos, la tête tournée de côté. On pouvait voir alors ses seins volumineux, puissamment galbés, dominer les pommes roses à demi aplaties de Claudine qui avaient l'air tendres et apeurées sous ces masses de chair riche aux aréoles brunes dardées vers elle comme de petits sexes. Quand Claudine la regarda, elle ne vit que ces deux beaux seins : se souvenant des caresses reçues, elle souleva la tête et avança sa bouche pour en sucer un. Mathilde le lui mit gentiment entre les lèvres d'une petite torsion des épaules. Claudine goûta sans plaisir cette peau rugueuse dont le contact la surprit un peu. Mais elle s'évertua à la lécher et à l'aspirer de son mieux.

— Tu ne sais pas trop faire, dit Mathilde. Il te faudra venir chez moi. Je t'apprendrai.

Claudine, qui voulait manifester sa bonne volonté, continuait avec ardeur.

— C'est bon quand même, reconnut Mathilde.

C'était d'autant plus agréable que son sexe était collé à la cuisse de Claudine et que des mains étrangères lui caressaient le dos, les fesses et les cuisses. Un doigt savant parcourait même la raie de la croupe et furetait par instants la base du sexe. Il la pénétrait même un peu. S'abandonnant à cette caresse, elle se laissa retomber sur Claudine, l'écrasant sous ses seins, et s'étala mieux pour que le doigt puisse avancer, ce qu'il fit. Mathilde sentait le plaisir monter en elle, la chair tendre de Claudine bien serrée sous son corps, le clitoris contre sa cuisse, le vagin pénétré d'un doigt inconnu mais actif, la croupe étalée, le dos à l'air lui donnant une délicieuse conscience de son impudeur.

Mais Claudine ne voyait rien. Elle crut que Mathilde était fatiguée et le lui dit :

— Qu'as-tu ? Tu t'arrêtes ? Tu n'es pas contente ?

— Innocente chérie, lui susurra-t-elle la bouche près de la sienne. On me masturbe et c'est bien bon. J'ai un doigt dans la chatte. C'est qu'on n'est pas tout seul, ici ! Il y a de l'aide.

Cette aide, d'ailleurs, allait s'intensifier. Trouvant que ces dames avaient assez joué entre elles, les spectateurs aspiraient à devenir acteurs. Claudine se sentit soulevée par les épaules et les pieds, Mathilde toujours sur elle, puis à moitié basculée, portée tant bien que mal. Elle se retrouva par terre mais sur quelque chose de doux qu'on avait mis sur le plancher, Mathilde encore soudée à elle et cherchant sa bouche. Les mains qui façonnaient leur position les mirent chacune sur le côté, toujours enlacées et Claudine, tout comme devait le faire Mathilde, sentit des mains avides palper ses épaules, ses lombes et surtout ses fesses, ce qui lui rappela qu'elles cuisaient encore des claques reçues. La fraîcheur du cuir et le plaisir donné par son amie le lui avaient fait oublier un moment.

Puis les mains cherchèrent autre chose que le contact extérieur. On voulait lui faire prendre une position, on disjoignait ses cuisses. De bonne grâce, elle accepta de passer sa cuisse supérieure sur les hanches de Mathilde, pensant retrouver le contact tant aimé le moment d'avant. Ainsi très ouverte, tendant son sexe vers la chair de l'autre fille, quelle ne fut pas sa surprise de sentir une verge suivre le bas des fesses et remonter la fente des lèvres, cherchant visiblement le vagin. Aucun doute, un homme était derrière elle et la prenait. Elle sentait maintenant ses jambes et son ventre. Docile, amusée par cette attaque nouvelle et imprévue, elle se coucha un peu plus sur Mathilde et laissa faire. L'homme se donna un peu de mal, arriva au vagin, lui enfonça une longueur substantielle, mais sans aller au fond, puis s'installa bien contre elle, lui agrippa les hanches pour la maintenir et lui mordilla la nuque en lui donnant de petits coups de verge de faible ampleur, plutôt taquins, comme pour la lui faire sentir.

— Tu aimes ça ? demanda Mathilde lèvres contre lèvres. Tu l'as bien ?

— Oui, dit Claudine. Encore un qui m'a. Ça n'arrête pas. C'est bon. Mais je veux te sentir toi aussi. Ne me quitte pas. Fais-moi jouir mon bouton en même temps. Ça sera terrible.

— Sais-tu qui te prend ?

— Non.

— C'est mon mari.

Claudine, suffoquée, tourna aussitôt la tête et chercha à le voir en se tordant le cou. La minute d'avant, elle s'en moquait. Ce n'était pour elle que de la main-d'œuvre destinée à la faire jouir. Maintenant, il fallait qu'elle voie, qu'elle connaisse, qu'elle vérifie – comme si elle pouvait le faire, ne l'ayant jamais vu. L'homme lui sourit. Elle ne l'avait pas remarqué jusqu'ici. Il avait une trentaine d'années alors que

Mathilde en avait vingt-cinq environ. Il était blond, beau, viril. Claudine se dit qu'ils devaient former un beau couple. Il réussit à lui prendre la bouche et la fouilla impérieusement de sa langue. En même temps, il lui donna trois ou quatre coups de verge autoritaires, pénétrant plus avant, tapant sur ses fesses de son ventre dur et les comprimant, ce qui en accentua la cuisson. Puis il abandonna la bouche, Mathilde avança la sienne et le couple légal s'embrassa longuement, sensuellement, tout en salive et en langue, sur la face de Claudine qui servait de coussin. Pendant ce long baiser qui la gênait un peu mais l'excitait par sa proximité, lui donnant l'impression d'y participer, Claudine constata que l'homme lui donnait les mêmes coups de verge que lorsqu'il l'embrassait elle-même et se dit qu'il devait avoir l'impression de prendre sa femme. Elle se sentit ainsi faire corps avec la chair de Mathilde. Elle la serrait déjà sous sa cuisse. Elle accentua l'idée en lui prenant un sein et en le serrant convulsivement. Puis les deux têtes qui la dominaient se séparèrent. Quelqu'un dit :

— Vous y êtes bien ?

— Oui, dit Mathilde. Il l'a bien prise. Tu peux venir.

Et Claudine vit un homme – le brun qui était avec le Président lors de son premier déshabillage – s'étendre derrière Mathilde et se mettre en devoir de l'investir. Ce fut une certaine gymnastique dont les chaos étaient tour à tour favorables ou néfastes à la pénétration de la verge qu'elle avait en elle. Tout cela était assez compliqué. Claudine se laissait faire, mais les autres acteurs n'en étaient pas à leur coup d'essai. Bientôt, il était visible que les deux femmes étaient prises, un membre bien fiché dans leur intimité par la voie de leur croupe complaisamment tendue vers les mâles. Mais les sexes féminins étaient disjoints. On ne pouvait tout avoir. Mathilde le savait et elle glissa sa main entre elle et Claudine. Ses doigts atteignirent vite son clitoris, caresse toujours merveilleuse que l'intéressée traduisit par des coups de reins inopinés, amenant aussitôt son partenaire à serrer plus fort ses hanches et à mieux imposer sa verge.

— Fais-le toi aussi, dit Mathilde.

Claudine, ainsi rappelée à l'ordre, se tordit un bras, fit passer sa main entre son ventre et celui de son amie et farfouilla dans son pubis. Cela dut plaire à Mathilde car elle reprit sa bouche.

Les deux hommes accentuaient leur cadence, ébranlant tour à tour cette masse de chair féminine soudée et vagissante. Claudine et Mathilde bien placées, se lançaient sans retenue dans le plaisir, la croupe investie, le clitoris caressé, les bouches collées, les langues se heurtant, et surtout le sexe plein d'une colonne dure et active qui manifestait la présence des mâles effacés derrière elles.

Ce ne furent plus que halètements, grognements, bruit de chair heurtée, clapotis de sexe mouillé. Les mâles chargeaient de toutes

leurs forces. Les filles recevaient, fesses étalées, avec des feulements de tigresses. Le mari de Mathilde jouit le premier. En sentant les spasmes du bout de la verge et le jaillissement du sperme, Claudine eut la force de dire à Mathilde, voulant bien l'associer à son plaisir :

— Ça y est ! Ça y est ! Il jouit ! Il me met tout ! Tout !

Et elle jouit à son tour dans un cri rauque, enfouissant sa tête dans l'épaule de Mathilde. Le partenaire de cette dernière prit un rythme endiablé et se joignit au duo, se libérant dans ses rondeurs tièdes. Mathilde à son tour cria spasmodiquement son plaisir :

— Ah, oui ! Ah, oui ! Ah, oui !

Elle ne s'arrêta qu'avec la fin de son orgasme qui fut long et toujours accompagné de coups de verge de son partenaire qui, bien qu'ayant donné son sperme, la suivit jusqu'au bout dans l'accomplissement de son plaisir.

Puis ils se relevèrent, Claudine, un peu abrutie, la dernière. Mathilde embrassa à pleine bouche son cavalier en le remerciant :

— Tu fais toujours ça bien, toi !

Ensuite elle se lova, très chatte, dans les bras de son mari qui lui caressa longuement les seins, beaux et lourds. Puis elle s'en retira et y poussa elle-même Claudine qui eut droit encore à des caresses et à un long baiser.

C'est au moment où Henri, le mari de Mathilde (elle venait de dire son nom) la lâchait, que Claudine vit Pierre qui les regardait et se fit la réflexion que ce n'était pas lui qui avait pris Mathilde.

— Tiens, tu es toujours là à surveiller ce que je fais, lui dit-elle sur un air de fausse bravoure, car, au fond, elle se demandait si chacune de ses jouissances n'allait pas être le prétexte à une fessée. Mais tu ne fais rien, toi. Pourquoi n'as-tu pas pris Mathilde ?

— Pour mieux te voir, mon amour. Tu étais délicieuse dans ce sandwich mâle et femelle. Je n'en ai pas perdu une miette. Pour une débutante, tu t'es bien défendue. Quant à Mathilde, ajouta-t-il en prenant celle-ci par la taille, c'est la plus belle brune que j'aie jamais vue et bien que j'adore toutes les blondes en ta personne, je n'aurais garde de la laisser échapper. Tu vas voir comment j'en jouis. Mais au fait, tu ne m'as jamais vu faire l'amour avec une autre femme. C'est encore une chose nouvelle pour toi. Avec Monique, cela n'avait pas été très net puisque j'avais dû te fesser en même temps. Que de nouveautés ce soir ! D'ailleurs, il faut que tu te reposes un peu.

— À boire ! dit quelqu'un.

On alla chercher du champagne. On but et on mangea des petits gâteaux. L'effort avait été violent et la restauration s'imposait.

Puis le mari de Mathilde s'allongea sur un des matelas-mousse qui étaient par terre, se releva sur un coude, de côté, appela Claudine et la fit s'étendre dans la même position devant lui, à demi appuyée contre

lui, la caressant de sa main libre. Il constata qu'elle avait les fesses très chaudes et le lui dit. Elle jugea bon de se plaindre et de protester rétroactivement contre cette fessée.

— Erreur mon petit, dit Henri. Cette bienheureuse fessée vous a échauffée sans vous blesser. Elle vous maintient en état d'excitation et vous continuerez tout à l'heure à en voir les heureux effets.

Sur quoi Mathilde et Pierre s'allongèrent sur un autre matelas devant eux et, sous leur surveillance caressante et détendue, mais parfaitement attentive, commencèrent à faire l'amour.

Mathilde s'était placée sur le dos, le plus naturellement du monde et ses cuisses complaisamment écartées et relevées enserraient Pierre qui, appuyé sur les coudes, la regardait et l'embrassait, tour à tour, mais du bout des lèvres, en frottant sa verge contre l'opulente toison épaisse et frisée qui accentuait son animalité de brune. Puis il se releva davantage et, sans rompre ce contact tout extérieur des ventres, il s'attaqua aux seins plantureux de Mathilde. À la différence de beaucoup de poitrines opulentes, ceux-ci résistaient à la position couchée et conservaient un volume agressif, encore souligné par les gros bourgeons bruns, dressés et durs. Pierre les suçait savamment l'un et l'autre, tantôt en gorgeant sa bouche comme s'il voulait les aspirer, tantôt les dominant d'une langue légère qui les faisait frémir. Le tout était accompagné de mouvements constants de son ventre contre le pubis de Mathilde, comme la vibration continue de quelque corde grave sert de soubassement à un pizzicato subtil. Mathilde suivait béatement le rythme de cette agréable partition et manifestait sa réceptivité de plus en plus grande par les caresses sans cesse plus rapides de ses mains à la nuque et aux épaules de Pierre, et par l'accentuation de mouvements nerveux de ses larges cuisses qui montaient et descendaient le long du corps de Pierre selon qu'elle allongeait ou repliait les jambes.

Claudine regardait avec curiosité. Elle ne pouvait se défendre d'une certaine gêne de voir son mari nu sur une femme qui n'était pas elle. Il l'avait déjà prise devant des glaces de leur appartement disposées à cet effet et elle s'était vue faisant l'amour avec lui. Elle reconnaissait donc la ligne de son corps, comme lorsqu'il était couché sur le sien, mais lorsqu'elle voyait déborder sous lui cette chair de brune si différente de la sienne, les images passées ne s'identifiaient plus à l'actuelle, elle avait la perception rapide et lancinante que ce n'était pas elle qui était sous Pierre, elle ne participait plus et se sentait à part, lésée, rejetée, distancée. C'était surtout lorsque Pierre prenait goulûment la bouche de Mathilde et restait un bon moment collé à elle par cette voie mieux faite pour exprimer l'amour que le sexe, que quelque chose se tordait en elle et qu'elle ressentait la frustration la plus grande. Finalement, il lui déplaisait nettement de voir cela et elle aurait voulu, au fond

d'elle-même que Pierre fît l'amour à Mathilde dans une position fantaisiste qui enlevât à l'acte son caractère de communion pour ne lui laisser que son côté sportif.

Mais Mathilde, en revanche, appréciait particulièrement cette manière de faire et le manifestait de plus en plus. À la fin, sur une nouvelle agacerie aux seins faisant suite à un long baiser, elle le repoussa un peu, saisit sa verge et la dirigea vers son ventre :

— Arrête, dis. Fais-moi l'amour, je n'en peux plus !

Pierre la pénétra d'un coup direct, sans ménagement. Elle se cambra en arrière et cria, le ceinturant de l'étau charnu de ses cuisses possessives.

Henri crispa sa main sur la hanche de Claudine et inconsciemment colla son ventre à sa croupe, répétant le mouvement de pénétration que venait de faire Pierre et que subissait sa femme.

Claudine était moins choquée de cette union des sexes que, tout à l'heure, de celle des bouches. Cela, au fond, ne changeait rien à la position et était moins concret car on ne voyait pas les organes. Mais quand elle vit Pierre se repaître à nouveau des lèvres épaisses et gonflées de Mathilde qui vagissait sourdement de manière continue, et qu'elle remarqua qu'il avait pour elle les mêmes mouvements circulaires qui donnaient plus d'importance à la verge dans le vagin et qu'elle aimait tant, elle conçut une rancœur certaine contre Pierre et une bouffée d'amertume l'envahit. Qu'il la forçât à se mettre nue devant d'autres, à se laisser faire par eux, passe encore, puisque cela lui donnait du plaisir et qu'ainsi, en définitive, c'était elle qui le lui procurait, demeurant la source de sa volupté. Mais là, il prenait une autre femme, devant elle, avec un plaisir évident, égal apparemment à celui qu'il avait avec elle, il la traitait comme elle, avec les mêmes caresses, la même technique dont elle reconnaissait les phases au fur et à mesure de leur déroulement, ces pénétrations en tire-bouchon, ces haltes au fond du vagin comblé où il n'y a que le gland qui palpète, ces reprises de va-et-vient rapides, ces nouveaux arrêts suivis d'introductions lentes et profondes, tout cela ponctué de baisers tendres ou goulus, d'attaques inopinées des seins, de morsures aux épaules, tout, il lui faisait vraiment tout. Ainsi ces étreintes passionnées qui avaient mené sa chair d'une quasi-frigidité à l'origine, à ce degré de volupté qu'elle goûtait maintenant, ce n'était pas pour elle qu'il les avait créées. C'était sa technique. Il faisait la même chose avec toutes. Elle n'était qu'une pièce de sa collection. Là, Claudine se sentit dépossédée, désacralisée, remise dans la série. Une sensation de froid la prit à l'estomac. Quelque chose se vidait en elle. Elle n'était plus la seule, elle ne l'avait jamais été. La préférée, peut-être, sans doute même, mais pas la seule. Un monde s'écroulait.

Sa réaction fut simple, immédiate, fruste comme l'était au fond sa

nature. Elle passa la main derrière sa croupe et chercha la verge d'Henri. Son érection était incomplète, partagée entre la détente et l'excitation venant de la vue de sa femme prise par Pierre, en même temps que du contact des fesses toujours chaudes de Claudine dans lesquelles il avait joui peu de temps auparavant. Claudine fut mécontente de ne pas trouver un membre dur à souhait. Elle n'avait qu'une idée : se faire prendre, de sa propre initiative, pour elle-même, sans que Pierre, trop occupé, la voie. Pour se venger, uniquement. Et tout de suite.

Elle masturba vivement cette verge qui répugnait à grossir.

Henri n'y mettait pas beaucoup de bonne volonté. Elle se retourna à demi :

— Prenez-moi. Qu'attendez-vous ?

Henri, nullement impressionné, rit et répliqua :

— Que ça revienne ! Je ne recharge pas mon fusil si vite. D'ailleurs, la prochaine cartouche, je la garde pour Mathilde. Elle vient d'être prise deux fois. Il est temps que je me manifeste. Mais je peux vous masturber.

Claudine mécontente, vexée, hargneuse, lui dit qu'elle voulait une verge ou rien et continua à regarder le spectacle.

Celui-ci touchait à sa fin. Mathilde, secouée de soubresauts puissants, geignait constamment. Pierre haletait. Claudine, maligne, avança sa main et, la glissant au jugé dans cet entremêlement de cuisses, chercha les testicules de Pierre et les caressa. Ses doigts heurtaient nécessairement le sexe abondamment mouillé de Mathilde. Ainsi sentirent-ils tous deux à la fois cette caresse nouvelle. L'effet fut immédiat : leurs jouissances éclatèrent – et une minute après les deux corps immobiles, l'un sur l'autre, se détendaient au rythme des respirations agitées, sous l'œil narquois de Claudine qui avait arrêté avec mépris sa caresse, dès qu'elle en avait compris l'effet.

Elle se leva sans rien dire, laissant ceux qu'elle considérait comme des amants patauger dans leur léthargie, méprisant Henri qui ne lui était d'aucun secours et, tranquille, désinvolte, elle alla voir ce qui se passait ailleurs, nue, sentant en marchant le haut de ses cuisses mouillé du coït avec Henri.

Elle n'alla pas loin. Deux jeunes hommes nus, la verge bien raide et altière, s'étaient levés dès qu'ils l'avaient vue venir. Désœuvrés, car il manquait des filles, ils s'étaient assis jusque-là sur un canapé et regardaient un couple qui faisait l'amour près d'eux, la fille à genoux tendant sa croupe à son partenaire.

Ils arrêterent Claudine.

— Très chère, serez-vous assez bonne pour vous occuper de nous ? Nous sommes en surnombre et n'avons rien eu jusqu'ici. Mais vous nous avez tellement excités que vous ne pouvez nous laisser ainsi.

Et jouant les faux mendiants pitoyables, ils présentaient leur membre turgescent comme un malheur des cieus dont elle pouvait les guérir. En souriant, elle prit les deux verges tendues, les serra, les palpa, soupesa les testicules, d'un air méditatif que les deux compères ne s'expliquaient pas. Ils ne pouvaient savoir qu'elle était en train de dire à Pierre :

— Traître ! Tu lui as fait l'amour comme à moi, à cette fille. Tu es comme les autres. Tu vas voir comment je fais, moi. Ah, tu crois qu'il faut me pousser ! À nous deux !

Les deux hommes se laissaient faire d'autant plus facilement que l'examen manuel de Claudine n'était pas désagréable. Mais cette attitude leur paraissait suspecte. L'un deux, cherchant à savoir, émit une hypothèse :

— Si nous abusons en nous présentant tous les deux, veuillez nous le dire. Nous ne connaissons pas votre appétit et nous ne voulons pas choquer une nouvelle amie si belle et si délicieuse. Vous pouvez choisir l'un de nous.

Claudine fut touchée de cette idée qui ne lui était même pas venue à l'esprit, sourit à celui qui venait de l'émettre, lui tendit sa bouche en se collant câlinement contre lui, mais sans lâcher sa verge ni celle de l'autre, et lui dit, avec une perversité qui l'étonna elle-même :

— Je vous veux tous les deux, mes chéris. Vous serez comblés. Mais à une seule condition.

— Laquelle ? dirent-ils spontanément ensemble.

— Que vous jouissiez l'un après l'autre dans mon ventre. Je n'en ai pas eu assez ce soir.

— Accordé ! Et en avant !

Elle n'eut plus à s'occuper de rien. Visiblement, ces deux jeunes gens étaient vigoureux mais ils devaient céder le pas aux membres du club plus âgés et ayant des positions plus importantes, lorsque le nombre de filles était insuffisant. Maintenant, ils tenaient leur revanche et il allait y avoir un bel assaut. Claudine craignit un instant cet excès d'ardeur. Mais elle se dit que cela tombait à pic et que Pierre serait bien servi. Quant à elle, elle n'en mourrait pas.

Comment elle fut enlevée, portée sur un canapé, étendue, étalée, écartelée et embrochée aussitôt, tout en ayant la tête sur les cuisses de l'autre, elle ne chercha même pas à le savoir. Une main appuya sur sa joue et tourna sa tête vers le ventre de celui qui lui servait d'oreiller. Elle vit ainsi de très près une forte verge dressée qui lui parut encore plus grande du fait de cet angle de vision, noueuse, les veines gonflées, palpitante comme un cœur. Cette vision la saisit d'autant plus qu'elle sentait dans son ventre un membre en tous points comparable qui la perçait avec ardeur. De sentir et de voir ce qui lui paraissait être la même verge lui donna une délicieuse impression de

multiplicité du mâle : elle roulait dans une forêt de pénis et semblait dans un bain de sperme.

D'elle-même, elle avança la bouche vers la base du membre offert à sa vue, l'atteignit de sa langue, le lécha sur la hauteur qu'elle put atteindre, puis s'approcha un peu plus avec le concours de la main qui tenait sa tête, et le mordilla. Pendant ce temps, l'autre, bien planté en elle, la bouche rivée à ses seins, lui donnait un plaisir puissant, rapide et sans nuance qu'elle sentait rapidement monter en elle et dont elle voyait venir la vague submergeante. Elle voulut y associer l'autre sexe et fit des efforts pour le prendre dans sa bouche par le gland et le sucer classiquement. Mais l'organe était trop raide et refusait de s'abaisser vers elle de quelque manière que ce fût. On dut donc arrêter l'opérateur du bas, la remonter, l'installer mieux, puis le rythme endiablé reprit. Elle avait alors le gland convoité, confortablement à portée de ses lèvres et de sa langue et elle le fêtait gaillardement, malgré ses halètements qui l'obligeaient souvent à lâcher la verge pour aspirer directement l'air.

Lorsque le plaisir fut plus intense et qu'elle sentit approcher le premier spasme, elle abandonna la verge, d'autant qu'elle ne voulait surtout pas provoquer sa jouissance ainsi, se cala sur les cuisses du garçon et se mit à jouir, pour elle, de tout son être, un spasme succédant à l'autre, ne s'occupant de rien que d'utiliser cette force animale et impersonnelle qui mettait ses entrailles en feu. À la différence de certaines étreintes avec Pierre, elle ne perdait pas du tout conscience et savourait pleinement ses orgasmes. Lorsqu'elle sentit son partenaire jouir et déverser son sperme au fond de son vagin, elle l'accompagna d'une contraction plus forte, eut l'impression de s'ouvrir encore plus – ce qui était, en fait bien impossible – et n'arriva pas à démêler, dans cette houle de volupté, ce qui l'emportait de la gêne de prévoir que la fin était proche, ou de l'étonnement satisfait de sentir cette verge robuste éjaculer en soubresauts sauvages bien plus longtemps que ne le faisait Pierre, trouvant de nouvelles sources de semence alors qu'elle croyait que c'était fini.

Le garçon s'effondra sur sa peau moite et elle sentit, dans le mouvement qu'il fit en s'allongeant, son membre glissant sortir d'elle. Gracieusement, elle ramena son bras gauche vers sa tête, tourna la paume à l'extérieur et entoura complètement le membre gros et dur qu'elle avait sucé. Elle en vérifia la fermeté de deux ou trois pressions, fit monter et descendre sa main selon le mouvement naturel de la masturbation, comme on fait jouer la culasse d'une arme avant de l'essayer et dit avec un sourire caressant dont le calme contrastait avec la fureur de l'assaut précédent :

— À vous maintenant !

Elle attira la verge vers sa bouche, lui donna un simple baiser sur le

gland et insista :

— Allez ! tandis qu'elle repoussait de ses jambes la masse inutile de son premier partenaire, sans violence mais avec un tranquille mépris.

L'autre, brûlant de désir, au comble de l'excitation, ne se le fit pas dire deux fois et en un tournemain fut sur le ventre de Claudine, se présentant comme le premier, direct, avide, vigoureux. Son entrée fut rapide, son mouvement endiablé dès le début. Il serrait Claudine dans ses bras, l'embrassait goulûment et la prenait de toutes ses forces. Pourtant, à un moment, il s'arrêta. Claudine, repartie dans une léthargie où se heurtaient des houles profondes et diverses de plaisir, ouvrit les yeux. Il la regardait gentiment, jeune, un peu préoccupé, très brun et le nez aquilin.

— Je ne vous fais pas mal au moins ? Ce n'est pas trop fort ? Tant à la fois...

Elle lui caressa la nuque, eut un sourire maternel qui aurait dû le vexer s'il en avait compris la nature et lui murmura :

— Non, mon chéri. Tu fais très bien. J'en avais bien besoin.

Elle l'avait tutoyé et s'en fit intérieurement la remarque. Ce jeune mâle était son instrument. Elle, déjà abondamment satisfaite, venait de prendre conscience qu'un homme pouvait être un outil. Elle en était l'utilisatrice. Elle l'employait à se donner un plaisir qu'elle croyait inutile, mais, confusément, elle voyait apparaître une nouvelle satisfaction, celle de la satiété dans l'égoïsme.

L'autre se dépensait sans compter. Claudine, repue, sentait sa verge plus par son volume que par son frottement. Elle se dit qu'elle avait une telle quantité de sperme dans le vagin, en plus de sa propre cyprine qu'il était normal qu'elle ne sentît plus grand-chose.

Elle rêvait ainsi, presque détachée du mâle qui lui faisait l'amour, lorsqu'elle sentit une verge toucher ses lèvres. Elle aspira le gland qui lui parut souple et élastique, appartenant donc à un membre mal érigé, puis regarda tout de même de qui il s'agissait. C'était le premier garçon qui se manifestait à nouveau debout près d'elle. Claudine recula, puis se reprit. La pensée que cette verge était nécessairement sale et couverte de sécrétions diverses avait surgi, puis disparu aussitôt. Non, elle n'avait aucun goût, il l'avait lavée. Alors, pour s'occuper, pour se prouver sa liberté, pour jouer un rôle, elle se mit à la sucer avec conviction, malgré les assauts furieux que subissait son ventre, négligeant celui qui était là et dont elle était sûre qu'il aurait son plaisir, pour se concentrer sur celui qui avait joui quelques minutes avant, afin d'arriver, par bravade, à le faire jouir une seconde fois, et pour le coup dans sa bouche car son ventre ne l'intéressait plus.

La verge durcit rapidement sous ses lèvres et prit son volume normal. Claudine s'appliquait à lui donner les sensations les

meilleures, telles que Pierre les lui avait indiquées. Mais elle n'était pas bien placée et celui qui lui faisait l'amour avec violence la gênait plutôt car elle avait assez joui. Dans le dessein de provoquer son spasme et de s'en débarrasser, elle rassembla ses forces et répliqua par de furieux coups de reins à ses assauts débridés. Elle devait pour cela prendre appui de la main gauche sur le canapé et de la droite, voyant que dans ses mouvements saccadés la verge sucée échappait à sa bouche, elle la prit à la base, près du ventre, là où elle est solidement attachée et s'y suspendit comme à un croc, si bien que les coups de reins qu'elle envoyait à l'un faisaient vaciller l'autre sur ses jambes.

Cette situation difficile et endiablée ne dura pas longtemps. Celui qui la prenait s'abattit bientôt sur elle en ahanant. Elle sentit sa verge dégorger longuement son sperme en elle et se refit la même réflexion que tout à l'heure, à savoir que les jeunes hommes ont des ressources attirantes. Mais elle ne se joignit pas à son plaisir et ne l'honora d'aucun spasme. Elle ne lui laissa que peu de répit et le repoussa gentiment.

Libérée, elle se retourna aussitôt et se mit commodément à genoux sur le canapé pour sucer tranquillement le membre de sa présente victime qui venait de s'asseoir. Elle s'était mis dans la tête de le faire jouir tout de suite, vouloir ou non, parce que cela lui plaisait, l'imposait, lui donnait un rôle dominant qui compensait ses récentes humiliations. Finalement, elle trouvait dans cette aspiration stérile du mâle une sorte de jouissance destructrice qui s'accordait avec une sourde idée de vengeance, une volonté de puissance, et aussi avec le fait que, toute excitation physique étant assouvie en elle, elle voulait qu'il en fût de même alentour, pratiquant à sa manière une politique de la terre brûlée.

Mais le possesseur de cet heureux membre n'était pas près de jouir à nouveau. Il se laissait faire béatement en regardant deux de ses amis s'occuper d'une autre fille, chacun la prenant quelques instants, puis la laissant à l'autre et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un d'eux se laissât prendre et ne pût arrêter son éjaculation. Il connaissait ce jeu et attendait de voir quel était celui qui tiendrait le plus longtemps. Pendant ce temps, il sentait sa verge et ses testicules parcourus d'une activité intense de la bouche et de la langue de Claudine et il lui était agréable de sentir à nouveau le plaisir monter en lui, dominer la fatigue et laisser espérer un nouveau jaillissement de sperme. Mais il ne se pressait pas d'accueillir le plaisir et se laissait flotter dans une douce béatitude. Il était aux anges et sa figure l'exprimait.

Claudine ne le voyait pas, pas plus qu'elle ne se rendait compte que quelqu'un s'approchait derrière elle. Aussi fut-elle surprise de sentir le contact de l'éponge mouillée entre ses cuisses. Au fond, cela lui plut, car elle aimait être toujours nette. Elle se prêta à la manœuvre et se

laissa essayer le sexe complaisamment. Une serviette la sécha. Elle pensa que c'était le gentil jeune homme qui venait de la posséder et qui avait manifesté tant de prévenance, malgré son ardeur. Elle jeta un coup d'œil et vit que c'était l'éternel Thomas, toujours en veste blanche, surgissant du néant à point nommé pour réparer les dégâts. Décidément, pensa-t-elle, il l'aurait bien lavée, ce soir. Elle se remit à son ouvrage et n'y pensa plus. Peu après, c'est une verge qu'elle sentit se présenter dans l'entrebâillement de sa croupe relevée par sa position à genoux. Encore ! se dit-elle. Mais elle convint en elle-même que, comme elle était placée, c'était inévitable, tant la tentation de ses fesses offertes devait exercer une fascination sur les spectateurs. Cela la flattait. Son sexe n'avait plus besoin de rien, mais ne lui faisait pas mal. Si elle intéressait encore quelqu'un, tant mieux. Elle écarta un peu les genoux et laissa faire. Ce qu'elle voulait, c'était obliger le jeune homme qu'elle tenait à éjaculer, parce qu'elle le voulait et pour, après, le laisser affalé sur le canapé, la verge molle repliée entre les cuisses. La verge qui la pénétrait était anonyme et animée d'un mouvement de lime court et rapide. Très quelconque pensa-t-elle. En revanche, la verge qu'elle suçait, léchait et mordillait ardemment, avait une dureté et des frémissements annonceurs du résultat. Cela était corroboré par le jeu des mains du garçon sur son dos, puis sur ses seins. Elle sentit jouir celui qui la pénétrait et n'y attacha aucune importance, toute à la montée de cette sève qu'elle allait amener d'autorité à la surface. Elle serra la verge de sa main dans sa moitié inférieure en un mouvement de rude masturbation, tandis que sa bouche prenait et rejetait voracement le gland. Le garçon se contracta, lui serra violemment un sein, donna des coups de reins comme s'il la possédait et se libéra dans sa bouche en palpitations courtes et rapides qui mirent sur son palais et sa langue le goût tant attendu de la semence. Elle le suçait encore, le tétait d'une manière enfantine, comme si elle pouvait toujours en tirer quelque chose et, pour se dégager, avala ce qu'elle avait dans la bouche. Elle disait toujours à Pierre, chaque fois qu'elle lui faisait cette caresse, que c'était une preuve d'amour que d'avalier le sperme et elle soulignait qu'elle le faisait, mais qu'elle ne le faisait qu'à lui. Là, elle se fit aussitôt la remarque qu'elle avait avalé naturellement ce sperme qui n'était pas à Pierre. Elle le regretta un instant. Puis elle revint à son instinct destructeur et dominateur, et se dit qu'elle avait bien fait.

Elle se retourna pour voir qui venait de la prendre si vite. Elle ne vit personne.

Ainsi, pensa-t-elle, j'avalais du sperme et je me faisais posséder dans la pose la plus impudique, celle des chiens, sans m'en préoccuper et sans même savoir par qui. Je suis la dernière des putains. Mais ce qui m'étonne, c'est que ça ne me fait rien et que je m'en moque. Tout

glisse comme dans un vagin plein de sperme.

CHAPITRE III

Dans l'auto qui la ramenait, Claudine était silencieuse. Elle regardait Pierre qui conduisait aussi tranquillement que s'ils revenaient du théâtre. Sans commentaire. Que pensait-il ? Il ne pouvait pas ne pas revoir en esprit ce qui venait de se passer. Il portait sans doute à cette heure des jugements de valeur. Heureux ? Déçu ? Désabusé ? Dégoûté ? Ce silence torturait Claudine. Elle voulait savoir. Elle retint l'hypothèse la plus défavorable et attaqua :

— Maintenant, tu as une putain comme femme.

La réponse la laissa décontenancée :

— Les putains, on les paye. Toi, on ne t'a rien donné.

C'était logique. Cela rentrait dans la définition de la prostituée. Mais Claudine ne savait toujours pas, dans la neutralité de ce syllogisme – les putains, on les paye, on ne t'a pas payée, donc tu n'es pas une putain – ce que son mari pensait du fait qu'elle ait fait l'amour ce soir avec plusieurs hommes. Car, tout de même, payée ou pas, c'était de cela qu'il s'agissait.

Elle reprit son offensive par un autre biais :

— Je t'ai tout de même trompé, ce soir.

— Pas du tout.

— Comment ? J'ai quand même été à d'autres hommes.

— Tu ne m'as pas trompé, j'étais là et je t'ai dit de le faire. Si tu revois l'un d'eux en particulier, là tu me tromperas. Au club, non.

— Mais ils m'ont fait jouir !

— Tant mieux. C'est pour ça que je t'y ai emmenée. Tu ne voulais quand même pas que ce fût une corvée ? Je trouve que ça s'est bien passé.

Donc il n'avait pas de grief. Mais il était froid. Il est vrai que cela lui arrivait souvent. Cependant, un malaise flottait. En plus, elle était fatiguée et ses idées s'embrouillaient.

— Je ne voudrais pas que ça recommence trop souvent, dit-elle prudemment indiquant ainsi qu'elle n'était pas contre de nouvelles séances, mais pas tellement pour, non plus.

— Pas trop souvent, en effet. Ce serait toujours pareil et on ne s'y intéresserait plus.

Il y eut encore un silence. Claudine se sentait rassurée. Il n'y aurait pas de débordement de reproches, du genre : « Je te disais de le faire, mais il ne fallait pas céder. Tu n'es plus comme avant. Notre amour est taché etc. ». Ce n'était pas dans la nature de Pierre, certes, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'est ce qu'elle aurait dit,

elle, si elle avait été l'homme. Décidément, ces mâles sont bien compliqués : ils poussent leurs femmes à se prostituer et ils ne le lui reprochent pas. Ils ne sont même pas de mauvaise foi. Logiques en tout. C'est agaçant. Mais au fond, tant mieux : elle avait été admirée, d'une manière inhabituelle, c'est entendu, mais de même principe que dans la vie courante. Pourquoi les hommes font-ils des compliments aux femmes sur leur beauté, en termes courtois, poétiques, plats, vulgaires, réussis ou ratés, peu importe ? Parce qu'ils veulent s'accoupler avec elles. Là, ils l'ont fait. C'est tout. Un degré de plus. Et puisqu'elle avait l'autorisation, elle en a profité. Au fond, c'était bon. Et Claudine, rêveuse, se mit à goûter à nouveau différents moments de cette soirée dans le brouillard d'un sommeil naissant.

Pierre l'observait du coin de l'œil, tout en conduisant, et se doutait de la bonne conscience qu'elle était en train de se forger – pour en jouir tout de suite d'ailleurs, s'il en jugeait par son air satisfait. Il était heureux, en lui-même, qu'elle lui ait obéi et il mesurait rétroactivement les pudeurs qu'elle avait dû surmonter. Il savait qu'à l'origine, elle avait fait cela pour lui. Mais, tout de même ! Elle y avait pris goût bien vite ! C'est ce qu'il voulait, non ? Certes. Mais tout de même, tout de même, il y avait quelque chose en trop. Quoi ? Elle lui avait échappé. C'est cela. Elle lui avait échappé. Et Pierre prit conscience qu'il avait peut-être remporté une victoire à la Pyrrhus.

Mais non. Il ne savait pas ce qu'il voulait : il avait médité, organisé tout cela. Il en avait mesuré les risques. Il en avait fait la condition même de la survie de leur amour, condamné sans cela à la lente asphyxie de l'habitude. Il avait fait une gradation subtile des plaisirs nouveaux : elle avait franchi toutes les étapes sans broncher. Là, il y avait eu la grande muraille : elle l'avait escaladée. Aurait-il préféré une reculade en règle, un veto absolu : « arrête tout cela ou je te quitte », des cris, une crise de nerfs, l'esclandre, ou, pire encore, l'inertie, l'absence de goût, de participation, l'atonie morne et froide, la nausée rejaillissant, immonde, sur leur amour passé, ses joies, ses flamboiements, sa pureté ? Allons, il était en pleine contradiction : cela avait marché, elle avait tout admis, tout assimilé, ses nerfs avaient résisté, ses réflexes s'étaient maintenus, le plaisir ne l'avait pas abandonnée, elle s'était intégrée à ce monde particulier, et il trouvait qu'elle en avait trop fait ? Conception abusive du dosage. Il valait mieux cela. De toute manière, il était trop tôt pour tout analyser, tout apprécier. L'ensemble était bon, on verrait après. Ce n'était que la première fois.

Tandis qu'il se morigénait ainsi, l'auto filait silencieuse dans la nuit vide. La fatigue et le sommeil pesaient sur lui et il voyait qu'il en était de même pour elle. Le calme du voyage en voiture, passage stérile entre l'excitation du club et l'intimité de l'appartement, lui ôtait, en se

prolongeant, l'envie de parler et sans doute celle de penser. Il vit s'effacer sur les lèvres de Claudine l'apparence de sourire qu'il avait attribué à la satisfaction de la contemplation intérieure des principales images récemment vécues. Il comprit qu'elle s'endormait, avec cette lourdeur des traits qu'il apercevait du coin de l'œil, maquillage perfide de la fatigue qui préfigurait la charge des ans.

Elle n'avait pas démerité, non. Elle le suivait. À lui de surveiller qu'elle ne s'échappât point.

Il posa, sans mot dire, sa main sur sa cuisse. Il n'avait pas choisi de prendre sa main. Il préférerait confusément cette marque de possession encore charnelle. Par son immobilité qui excluait la palpation, il lui donnait le caractère d'un lien.

Elle attendit un instant et regarda cette main diffuse dans l'obscurité qu'elle voyait davantage avec sa chair. Elle comprit la volonté de communication, payée du sacrifice habituel de conduire d'une main. Pourquoi pas sur sa main à elle ? Sur sa cuisse et pas au genou. Il la désirait encore, après toutes ces joutes ? La pensée des autres hommes qu'elle avait eus ce soir et qu'elle revoyait à l'instant sans déplaisir, avec la curiosité qu'on porte à reprendre à tête reposée des photos vues à la hâte au moment de leur réception, se fit légère, tourna dans sa tête et s'envola. Il était là, lui, le ventre lourd d'une détente trop grande, une impression étrange qui était comme le fantôme d'un frisson sexuel que ses nerfs rompus ne pouvaient plus lui donner.

Elle posa ses deux mains sur celle de Pierre, lui donnant son accord en même temps qu'elle l'emprisonnait. Elle pesa, prenant appui pour tendre sa colonne vertébrale dans un étirement qui ressemblait à celui du réveil. Elle aspira une goulée d'air et se laissa retomber en un long soupir. Ses mains restèrent sur celle de Pierre, coincée entre la chair douce et large, et le sceau de l'amour qu'elle lui rendait.

Ils quittèrent la voiture comme un abri étroit et temporaire où s'était suspendu un temps le flux des interrogations. La vie les reprenait avec ses situations et ses objets familiers : leur hall d'entrée, l'ascenseur – courte halte encore hors du monde – leur porte, leur appartement. Mais ils ne les voyaient pas comme avant. Leur silence traduisait leur angoisse. Il fallait revoir tout cela, qui les attendait avec la ferme indifférence des décors. Y joueraient-ils la même pièce ? Cet environnement était le même, eux ne l'étaient plus. Il fallait se reconstruire – ou diverger.

Claudine, à demi rassérénée dans la voiture, voyait fondre son assurance mal ancrée au contact de toute cette vie passée qui lui sautait à la face. Ce vestibule où il la caressait en arrivant, tous les soirs, ce canapé, ces fauteuils, où s'étaient promenées leurs étreintes, il lui semblait qu'ils n'entraient plus dans ses souvenirs, à côté de ceux,

tout récents, énormes, qui tenaient toute la place. Tout ce qu'elle avait été, sa fraîcheur, son amour pur dans son exclusivité, la regardaient de partout par ces objets au reproche glacial parce que muet. Écrasée, fatiguée, bourdonnante des folies toutes proches, dans ce cadre immobile et permanent comme une question sans réponse, elle n'osait fouler ce tapis qui avait associé ses rouges profonds à la blancheur de sa chair et environné de ses arabesques son corps nu offert dans des abandons qu'elle croyait d'odalisque et qu'elle découvrait de vestale.

Pierre, sensible aussi à l'étrangeté froide du contact avec la situation antérieure, vit son traumatisme et le comprit. Il la poussa vers leur chambre et se mit à la déshabiller en l'embrassant pour qu'elle cessât de voir où elle était. Il fallait lui cacher la pureté avant de la lui rendre.

Il faisait vite, car ils ne parlaient pas et ce délicat passage s'allongeait. Nue, incertaine, elle attendit. Il se dévêtit en un tournemain. Que voulait-il ? Lui faire l'amour ? Elle était épuisée, mais prête pour l'esprit. Un doute la mordit : peut-être ne pourrait-elle plus jouir et il s'en vexerait.

Mais il la poussa vers la salle de bains.

— Viens, nous allons prendre une douche ensemble.

Elle frémit de tout son être sous la caresse du jet. Jamais elle n'avait autant aspiré au contact de sa peau avec l'eau. La détente physique, le massage, la pénétraient. Mais c'était la purification qu'elle sentait intensément. Elle s'y dissolvait, y flottait, y devenait immatérielle. L'eau, se fondre dans l'eau, s'y intégrer et redevenir la cellule initiale déformant mollement ses contours dans l'onde vivifiée de soleil. L'eau la révélait, la rendait à elle-même, la tirait de cet univers étranger où elle vivait depuis plusieurs heures et où elle ne se reconnaissait pas. Cette croûte irritante fondait. L'eau lui rendait son être.

Pierre la serrait et elle se baignait aussi en lui, glissant contre sa peau mouillée qui n'avait plus le modelé ferme et fini d'une barrière, unis tous deux par le voile changeant de la cascade enveloppante, monde bizarre de l'eau où les sensations échappent aux habitudes et sont comme un écho éteint de celles du grand jour, lui donnant un air d'inconnu où l'on se sent à l'aise car on le reconnaît du plus profond de soi-même, après l'oubli des temps.

Elle leva sur lui ses grands yeux violets de mer chaude, cernés des meurtrissures de la chair, encore pleins des tensions de la tempête et riches de la puissance des éléments prêts à se foudroyer encore, et vit dans ce visage mâle et doux, tout emperlé de gouttes, la source de cette eau qui lui rendait l'innocence. Elle y porta tout naturellement ses lèvres et but, sur son menton et sa bouche, la pureté qui coulait.

Pierre l'embrassa longtemps, d'un baiser tranquille comme le repos des consciences, tous deux enveloppés d'un rideau bruissant et tiède

qui les mêlait en les isolant du reste, entrecroisant d'une peau à l'autre les mêmes filets qui couraient avec la grâce indifférente et inutile de l'eau cherchant sa voie sur la terre qu'elle rejoint pour s'y intégrer.

— Baigne-moi. Je veux me coucher dans l'eau. Je veux de l'eau, beaucoup d'eau, lui murmura Claudine. Remplis la baignoire.

Il manœuvra les robinets et ferma l'orifice de sortie. La douche cessa sa pluie magique. Claudine frissonna. Pierre sentit qu'il devait la remplacer pendant le court moment où se constituait la mousse d'eau dans laquelle ils allaient se laisser aller. Il se saisit de la savonnnette et en couvrit très vite les épaules et le dos de ce corps inquiet qui cherchait l'apaisement dans le contact de choses douces et pures. Puis, ses mains immatérielles dans leur glissement, rapides et multiples, timides dans leur impuissance à presser une chair dont l'élasticité fuyait faute de prise, discrètes et comme quêtant de ces formes toutes en esquives la faveur d'un instant d'immobilité, tissèrent sur ce corps musclé et luisant entre les touffes de mousse blanche, un rets d'amour léger omniprésent auquel son contact arachnéen donnait comme une pudique réserve, résille qui aurait soutenu ses formes juste pour les reposer, sans les serrer ni les cacher, assez pour les aider à sentir leur liberté.

Lorsque le bouillonnement de l'eau atteignit leurs genoux, Pierre l'arrêta et dans le silence recouvré, ils se laissèrent aller dans cet enveloppement tiède que le savon rendait opalescent. Leur peau, le liquide, leur sang, leur bouche, dans l'équivalence de température, échappèrent à leur contrôle et ils se sentirent un être unique palpitant doucement dans ce minuscule univers exempt de toute agression extérieure où ils avaient l'impression de se former et de naître.

Pierre tenait Claudine embrassée de tout son corps, sans un mot, sans un mouvement, son désir revenu comblé sans la pénétration du sexe. La possession n'était plus une lutte, elle était immanente et se passait de gestes.

Au bout d'un moment, il se rendit compte que Claudine dormait. Il la tint encore ainsi quelques minutes, puis il la réveilla dans des câlineries, la souleva au milieu d'un grand bruit d'eau déchirée, l'enveloppa d'un peignoir, molle, lourde et abandonnée, la sécha très vite et porta sa nudité toujours gracieusement présente dans le lit qu'elle ne voyait plus. La tenant serrée dans ses bras, une cuisse enveloppant ses hanches, son sexe contre sa toison exprimant un désir immobile, il recouvrit du drap leurs corps nus et prolongea dans le secret accoutumé de leur lit la fusion née dans l'eau.

Elle dormait, paisible, innocente, vierge de tout passé. Pierre regardait ce visage lisse auquel le sommeil rendait les grâces de l'enfance et sentait l'abandon pesant et chaud de ce corps où la récente tourmente n'avait laissé qu'une saine fatigue.

Ainsi, elle avait tout fait, tout traversé, et elle était là, tranquille, vaincue par la simple lassitude physique, sans angoisse, sans tension inutile. Confiante. Il la sentit à lui plus que jamais.

Son désir sexuel qui lui avait paru, dans les instants de la purification et de la reconquête trop limité et dépassé par son élan vers le contact des êtres, rappela sa présence avec une intensité d'autant plus grande qu'au fur et à mesure que le temps passait, le calme, le repos, favorisaient le retour de ses forces naturelles. Il lui parut alors impérieux de renouveler l'acte de possession pour lui tout seul, dans le silence de cette nuit où tout lui appartenait, sans réveiller cet être candide perdu dans un sommeil pur qui achevait de chasser les meurtrissures de la chair et les pincements de l'âme.

Il la fit bouger un peu. Elle dormait profondément.

Il s'enhardit. Les changements de position de son corps ne provoquaient pas son réveil, pas même une ride sur l'onde lisse de ce repos aux profondeurs noires. Progressivement, il la disposa pour la pénétration, disjoignant ses cuisses lourdes d'une chaude inertie. Il l'entrouvrit à peine, sans caresse préalable et glissa avec une prudence tremblante de désir et de crainte, son membre frémissant et surpris de cette discrétion nouvelle, dans son ventre doucement tiède où se mourait le rythme calme de sa respiration.

Elle dormait toujours. Satisfait de son entreprise, il ne bougea pas, attendit un peu, puis se remit progressivement sur le côté comme il était au départ. Il la tenait toujours endormie dans ses bras, mais maintenant pénétrée. Sentant confusément qu'elle avait retrouvé la bonne place, elle poussa un léger soupir, enfonça mieux sa tête dans son épaule comme elle l'eût fait d'un oreiller et jeta son bras, au jugé, sur son torse. Son sommeil devint si profond, si calme, qu'il en avait comme une présence physique. Pierre lui sourit comme à un enfant.

Il mit sa main sur sa croupe pour assurer l'union des sexes qu'il était seul à conduire contre la pesanteur aveugle de la dormeuse. Sa palpation redevenue dégustatrice comme à son habitude, jointe à de légers mouvements de ses propres reins, assurait une impulsion légère, irrégulière, comme le souffle, un soir d'été, d'une brise naissante qui hésite, s'arrête et renaît, ne sait quelle orientation prendre et caresse au hasard une nature étale dans un sommeil bleu.

Cette possession unilatérale, réservée, mystérieuse, l'étonnait. Sa tension, de plus en plus intense, était particulière. Ce n'était pas celle, classique, du plaisir retardé, du souci de ne pas écourter dans un spasme prématuré les prémices gourmandes du repas de la chair. C'était une discrétion, un respect, une approche inquiète d'un espace nouveau, la lente promenade du faisceau de la lampe sourde sur les trésors non identifiés d'une somptueuse demeure avec au cœur le pincement complice de l'éclat d'un brillant un instant jailli de la nuit,

et la terreur d'une grande lumière s'allumant tout à coup et balayant dans le cru d'une aveuglante clarté l'enchevêtrement des ors et des pierreries, précieux de leur mystère.

C'était aussi la puissante conscience de sa solitude sur ce corps lourd et chaud, d'où elle était absente, elle, nullement refusée puisqu'il la possédait, mais qui ne donnait pas car elle n'était pas là. C'était la veille du dernier combattant sur le champ de bataille déserté, silencieux, immobile, parcouru de souvenirs fantastiques, délirants, dont les paroxysmes étaient froids et inutiles comme des jeux de lune sur les écharpes de brume où un souffle se joue de tours et de murailles qui montent jusqu'aux cieux, découvrant qu'elles n'avaient jamais enfoncé dans la terre les pierres froides et dures de la réalité.

Des hommes, des femmes avaient, il y a peu, violé le secret de ce corps, l'avaient palpé, tourné et retourné, pénétré, énervé, enlevé dans les spasmes et jeté, repu, à d'autres qui l'avaient fait rebondir dans de nouvelles luttes et brûlé de plus de fièvres. Maintenant, il était là, détendu, confiant, intact, reposant dans l'abandon d'un enfant. Et c'était lui qui le veillait, l'attisant de son sexe bien réel comme la sentinelle le fait du dernier feu s'éteignant dans le camp silencieux.

Tout était passé. Sa possession seule subsistait. Seul de tous les acteurs de l'empoignade traversée, il dominait.

Il intensifia son mouvement naturel de mâle. Le sommeil confiant le recevait dans une immensité réceptive comme la femme et la mer.

À peine un sourire vint-il alors effleurer d'une aile imperceptible le visage, un instant coloré d'une impression fugace, de l'ange aux yeux clos qui regardaient ailleurs.

Ce fut assez pour qu'il laissât partir en elle en saccades lentes et appuyées comme des affirmations, la semence qui la comblait même dans son rêve, que sa chair, livrée à elle-même, reconnaissait, et qu'il lui imposait, seul au-dessus de tous, source unique de la puissance, dans la conscience inquiétante et glacée qu'il n'y avait que le néant et lui.

CHAPITRE IV

Le lendemain, ce fut Pierre qui se réveilla le premier. La chambre, dont la veille il n'avait pas tiré les rideaux, était déjà baignée de la lumière du matin. Il était plus tôt que d'habitude et il avait bien du temps devant lui avant de se rendre à son bureau.

Il regarda le jour. La lumière vraie. Tout ce qui s'était passé la veille avait eu lieu à la lumière électrique. Puis, tout s'était fini dans la nuit. La lumière est un alphabet dans lequel les choses s'expriment autrement que dans le monde des ombres. Un corps nu dans la pénombre, un geste risqué dans le noir, c'est avec le langage de l'inconscient qu'on le comprend. Les objets, les faits y ont une expression toujours un peu secrète, propice aux associations d'idées venues des profondeurs, contexte qu'on lit sans le voir. L'humanité de la nuit a peine à se reconnaître dans celle du jour. Elle doute d'être la même et probablement a-t-elle raison. Mais il y a le jour. Il revient avec une périodicité implacable. L'homme rêve ; puis il existe en fonction de la lumière.

Épreuve crue.

Il regardait intensément cette fenêtre. Quel rôle allait-elle jouer dans sa vie ? Nette, dure, inéluctable. Œil puissant et vide, intense et pauvre comme une machine : il ne voit que ce qui est. La richesse de ce qui n'est pas, la merveilleuse improvisation du rêve, la construction féerique faite des projections sans source visible de ce qui est en nous, il les efface d'un blanc. Puissance destructrice du jour.

Il se leva sans bruit et alla préparer le petit déjeuner. Il fit, dans la cuisine, les gestes familiers avec calme. Le jour l'éclairait, mais sa volonté était là, prisme monolithique de quartz, qui s'en jouait. Il savait ce qu'il voulait, il l'avait eu. Il regardait en face sans ciller, renforcé encore du repos de la nuit qui lui restituait, intacte, sa force physique. Il se sentait bien.

Il revint avec son plateau. Claudine dormait toujours. Il la découvrit et contempla son corps nu, lisse, harmonieux, paisible, sans la moindre trace. Oui, tout avait glissé. Restait l'intérieur.

Il la caressa de la croupe aux seins et elle s'éveilla en s'étirant, pour se détendre et mieux s'offrir à la caresse matinale qu'elle connaissait bien, avec un petit grognement de chatte déjà ronronnante. Elle lui sourit dès avant que ses yeux aient dévoilé leur première humidité violette.

Puis elle le regarda et se figea. Tout lui revenait d'un seul coup.

— Nous n'avons pas tiré les rideaux, hier soir, ma chérie. Nous

étions... fatigués. Le jour nous a réveillés plus tôt. Tiens, j'ai préparé le café.

Tout cela était insolite. Et tous ces souvenirs. Rien à répondre. Comme chaque fois que quelque chose l'angoissait, sa première solution était celle de la facilité : s'en remettre à Pierre.

Elle s'adossa à l'oreiller qu'il disposait pour elle. Puis il posa le plateau sur ses genoux. Elle servit le café. Lui, pendant ce temps, beurrerait une tartine et il la lui tendit.

— Merci.

Sans autre commentaire. Elle la trempa dans sa tasse et la mordit. Le café, le beurre et le pain grillé lui firent leur impression agréable habituelle. Le sommeil était parti, le jour mettait partout sa blancheur mordante. Pierre était naturel et empressé. Beau aussi, et tentant. Il était là.

La tasse de café, tout entière bue, la chauffait en la dynamisant. Elle mordillait une autre tartine, par plaisir. La vie coulait en elle avec la tiédeur un peu piquante des matins favorables. Elle se sentait forte et avait envie de se lever, de marcher, de gambader, de faire quelques petites gamineries qui auraient fait commencer cette journée sous des auspices primesautiers.

Mais il y avait tout cela. D'un seul coup, elle s'en sentit écrasée. Mais non, elle était en pleine forme et avait envie de sauter du lit. Quand même... Son angoisse l'attaquait mais elle n'arrivait pas à conserver une emprise permanente.

Pierre finissait son café.

— Tu sais, ça a été formidable, hier, lança-t-il. Tu vois que ça peut réussir.

Le ton était donné. Elle ne savait comment aborder le sujet. Maintenant, une voie lui était indiquée. C'est ce qu'elle souhaitait. On allait donc en parler avec détachement. Sportivement en quelque sorte.

— Ils ne m'ont pas fait peur, tu as vu, répondit-elle.

— Tu as été très bien. D'ailleurs, pourquoi t'auraient-ils fait peur ? Personne ne te voulait du mal. Je sais où je mets les pieds.

— C'est quand même bien scabreux. Mais ça glisse...

Pourtant ce détachement lui pesait. Baissant sa voix d'un ton, lui donnant le velouté de la tendresse, elle ajouta, lui prenant la main :

— Ça t'a fait plaisir ? C'est pour toi que je l'ai fait, tu sais.

— Oui, ma grande chérie, ça m'a fait plaisir.

Il lui donna son premier baiser du matin, dans un goût de café, en veillant à ne pas renverser le plateau. Il l'enleva d'ailleurs aussitôt et se glissa près d'elle.

— Et à toi, ça t'a fait plaisir ?

Elle rougit. Il éclata de rire et lui pinça les joues.

— Dis, insista-t-il, ça t'a fait plaisir ?

Boudeuse, elle cacha sa figure au creux de son épaule, ne voulant pas répondre.

— Coquine, tu as beaucoup souffert ?

Ses orgasmes lui revinrent en mémoire. Elle ne pouvait déceimment les nier ou plaider l'inconscience. Pourtant, le fait d'en reconnaître l'existence après coup, malgré leur évidence, lui paraissait d'une impudeur plus grande encore. Elle entoura Pierre de ses bras câlins et toujours blottie contre son épaule, elle se haussa jusqu'à son oreille et, comme s'ils n'avaient pas été seuls dans cette chambre, elle lui glissa :

— Chéri, c'est fait. Tu l'as voulu. Mais on n'en parlera plus jamais.

Soulagée, elle pensait ainsi avoir trouvé la solution suprême.

Il la fit basculer dans ses bras et la tint un peu à la manière des nourrissons, à demi couchée sur son bras gauche. De la main droite, il lui pinçait le cou au-dessous du menton.

— Petite vilaine ! Mon trésor adoré, le réceptacle de mes désirs, de mes pensées les plus intimes, voudrait avoir ses petits secrets, son petit coin réservé où je ne saurais pas ce qui se passe ? Il faut tout me dire.

— Toi aussi, tu as à m'en dire. Tu n'étais pas si nouveau que ça dans ce cercle. Cette Mathilde que tu m'as préférée pour faire l'amour, tu avais bien l'air d'en connaître le mode d'emploi, hein ?

Terrain classique d'attaque de femme. Elle s'y confortait.

— Que vas-tu chercher ? Tu sais bien que là, par convention sacro-sainte, il n'y a que le plaisir qui compte. La chair, c'est tout. Réfléchis ! Sans cela comment de tels groupes seraient-ils possibles ? Si les couples se trompaient vraiment les uns les autres, tout le monde s'entre-tuerait en un rien de temps. J'y étais déjà allé, je te l'ai dit et j'y avais connu Mathilde, et d'autres. C'est tout. Moi, tu sais, ce qui m'excitait le plus, c'étaient tes réactions à toi.

À cette évocation, elle se rencogna contre sa poitrine.

— Hein, dis ? insista-t-il en lui poussant le menton d'un doigt pour qu'elle le regardât.

— Ben... tu as vu. Je n'ai pas voulu avoir l'air plus bête que les autres.

Puis, se souvenant que la meilleure défense c'est l'attaque :

— Ton Président, hein, tu as vu que je n'en ai pas eu peur. Il n'en pouvait plus, à la fin.

Cela lui rappela autre chose :

— Mais au fait, pourquoi as-tu voulu me battre, après ? Ça ne t'avait pas plu ?

— Petite idiote chérie, je ne t'ai pas vraiment corrigée, c'était pour rire et pour exciter les autres.

— Oui, mais, dis, tu as tapé fort !

— Que veux-tu, tu as une croupe si tentante que lorsqu'on y est, on

s'oublie...

Joignant le geste à la parole, il caressa avec une application faussement contrite les adorables fesses en cause qu'elle se fit un plaisir de lui abandonner en se tournant légèrement sans quitter sa position d'enfant tenu près du sein.

— De toute manière, tu t'es bien rattrapée après. Les autres t'ont comblée de jouissances diverses. Ça t'a plu, dis ?

Là, elle se sentait un peu en faute. Dans la confusion générale, elle savait bien qu'elle avait pris divers plaisirs tout à fait en dehors de la présence de Pierre et sans se préoccuper de lui. Hypocritement, elle plaïda :

— Mais tu y étais toujours, dis ? Sans toi, je ne l'aurais pas fait.

Malgré les doutes qu'il en avait, il n'eut garde d'éveiller ses soupçons et abonda dans son sens pour la rassurer.

— Bien sûr, je n'ai regardé que toi et j'ai négligé les autres, sauf quand j'ai pris Mathilde, mais c'était devant toi et pour te faire voir.

— Mais moi, parfois, je ne te voyais pas.

— Si, tu ne savais pas toujours où tu en étais, tu t'es un peu perdue. Mais j'étais toujours là.

— Ah bon, c'est bien ce que je sentais. J'aurais eu peur, sans ça. Tu sais, au fond, chaque fois, je fermais les yeux et je pensais que c'était toi qui me prenais.

Il était loin d'en être persuadé et détourna un peu la conversation pour éviter toute tension inutile.

— Mathilde, ça t'a plu ? Tu n'avais vraiment jamais connu de femme. Avec Monique, ça avait été épisodique.

Elle s'accrocha à cette voie détournée, sachant qu'il n'était pas jaloux des femmes et que le champ était libre de ce côté-là. Elle renchérit donc :

— Oui. C'est curieux, mais c'est bon. Je n'aurais pas cru. Tu sais, on a toujours l'impression que ce n'est pas bien, que c'est sale, je ne sais pas, moi. Mais c'est bon. Ça, on pourra le refaire, si ça t'amuse.

Câline, elle insista :

— Ça t'amusera bien, dis ?

Il opina, mais il ne la tenait pas pour quitte.

— Et les autres, dis ? reprit-il. Tu en as eu, hein ? Quelle impression cela t'a donnée, tant d'hommes qui te prennent ? Ça, c'était nouveau pour toi. C'est un effet d'intensité qu'un seul homme ne peut procurer. Recommencer, recommencer toujours, avoir une force d'homme inépuisable. Dis, qu'est-ce que ça t'a fait ?

Elle hésitait, n'osant parlé de plaisir renouvelé, n'osant non plus plaider l'inertie puisqu'il l'avait vue. Elle se reprocha en elle-même d'avoir accepté cela, pensa que c'était nécessairement malsain et en vint tout droit à l'idée que cela pouvait la rendre malade.

Brusquement, elle fit le rapprochement avec une humidité gênante, une absence de propreté qu'elle sentait à son sexe, elle si pointilleuse sur ce chapitre. Elle se prit au jeu et eut peur. Enfouissant son nez contre sa poitrine, elle fit un aveu gêné :

— Tu sais, ça doit être mauvais. Je ne me sens pas bien. Il faut que j'aille à la salle de bains. Je crois que j'ai quelque chose de détraqué. Ça ne peut être que ça. Ça a dû me faire mal. Laisse-moi aller.

Il éclata de rire. Renversé en arrière, il la secouait gaillardement contre son torse vigoureux agité d'une gaieté musclée. Cela la vexa. Elle ne s'expliquait pas ce détachement pour ses maux physiques, lui qui était d'ordinaire si attentif à son corps qu'il aimait tant. Elle se redressa et le regarda, médusée, peinée.

Il vit à quel point elle était contrite et s'arrêta de rire. La reprenant tendrement dans ses bras, il lui susurra :

— Tu sais ce que tu as, petit être chéri que je désire même quand tu n'es pas là, que je possède même en ton absence ?

Ses grands yeux violets avaient l'étonnement agrandi de l'enfance. Que voulait dire tout cela ?

— Tu ne sais pas que je te fais l'amour quand tu es partie ?

— Ben... comment ? Il faut bien que je sois là.

— Qu'est-ce qui compose ma petite Clo-Clo adorée ? Ce joli ventre et cette jolie tête ?

D'un doigt complaisant, il désignait, en insistant.

— Quand la jolie tête est partie dans le sommeil, quand les jolis yeux sont fermés, comme cela...

Et il les ferma l'un après l'autre d'un baiser. Elle les laissa clos, attendant la suite.

— ... il reste le joli ventre, que voici.

Son doigt mutin se porta à l'endroit voulu et mima la pénétration qu'elle reçut avec une complaisance inquiète et inattentive.

— Oh, oh, en effet, une ablution s'impose. Donc, disais-je, continuait-il sur le ton du bonimenteur, la jolie tête étant hier soir bien fatiguée et partie très loin dans un sommeil profond, je suis resté avec le joli ventre, infatigable, lui, et je lui ai rendu l'hommage qu'il méritait.

Son étonnement laissait sa bouche candidement entrouverte.

— Pendant que je dormais, tu m'as fait...

Il la serra brusquement avec passion.

— Oui, tu t'es endormie vite, car tu étais brisée par toutes ces épreuves. Je te voulais. Je ne t'ai pas réveillée et je t'ai fait l'amour comme cela, te possédant pour moi tout seul. Tu comprends ? Pour moi tout seul ! Les autres n'étaient plus là. Toi-même, tu n'y étais plus. J'étais seul avec mon amour et je l'ai concrétisé pour lui-même. Tu entends ? Pour lui-même. Je t'ai prise parce que je t'aime, parce que j'ai besoin de toi, parce que toi et moi nous ne faisons qu'un. Quand

l'un est là, c'est comme si les deux y étaient. Je t'ai fait l'amour et tu ne le sais pas. Ce n'est pas pour que tu m'en aies la moindre reconnaissance, ce n'est pas pour te faire oublier ce que tu as fait, pour compenser, pour payer. C'est pour notre amour que je l'ai fait.

Cette pensée la troubla profondément. Jamais il ne l'avait prise pendant son sommeil. L'idée que cela était possible ne lui était même jamais venue. Maintenant qu'il le lui disait, elle avait peine à le croire, à l'imaginer, à le reconstituer. Et pourtant, c'était vrai. Les traces physiques étaient là. Matérielle de nature, elle ne s'attarda pas à constater qu'elle leur donnait plus d'importance qu'à ses dires. Elle le croyait sur preuves, non sur parole, mais elle ne s'en rendait pas compte et s'en trouvait confortée avec une sérénité candide mais solide. Dans son esprit réaliste, c'était capital et cela ne se discutait pas. Oui, il l'avait prise alors qu'elle dormait. Après tous les autres. Alors qu'il n'en avait pas besoin. Il l'avait baignée, endormie, bercée, couchée. Puis il l'avait prise. Tout seul. Elle n'eut aucune idée de frustration. Seule la notion d'hommage s'imposait à elle. La grandeur pure de l'acte gratuit, secret, sans calcul, sans espoir de contrepartie. Il ne le lui aurait pas dit. Il l'avait aimée en dehors d'elle. C'est qu'il l'aimait dans l'absolu, loin des habitudes, des conventions, de la réciprocité. Il aurait pu la repousser dans un coin du lit, se retourner et passer en revue ses souvenirs, lui reprocher sa déchéance, lui en vouloir, la mépriser, rêver à d'autres, la laisser récupérer, bête à plaisir épuisée, inconsciente dans son ivresse de lassitude, clown usé, pantin affadi et inutile. Non. Il l'avait caressée, désirée malgré sa propre fatigue, pénétrée et aimée dans le silence de la nuit et l'anonymat de sa solitude. C'était inconnu, inespéré, étrange et fascinant. Cela donnait à leur amour une dimension nouvelle, insondable, qui l'aspirait, et elle s'y perdait.

Elle ne sut que frémir contre lui en le serrant, gonflée d'une gratitude ineffable qui la secouait faute de pouvoir s'exprimer.

— Tu as fait ça...

Il lui caressa les cheveux, comprenant le choc qui la surprenait, l'apaisant dans l'immobilité tranquille de sa présence, de sa permanence, de son ampleur.

— Tu es à moi. Je te respire. Je t'habite. Consciente ou non, je te vis.

Elle ne sut que lui tendre sa bouche. Leur baiser bascula. La possession le prolongea. Elle exhala, à sa pénétration, un soupir rauque de sensualité et d'impuissance à utiliser un autre langage. Là, elle était à son équilibre. Il devait être en elle et c'était bien ainsi. Elle n'aspirait pas à l'orgasme. Elle voulait l'immanence de ce contact, l'union sans but visible autre que la durée éternelle.

Il la laissa un moment dans son rêve, n'entretenant en elle que de

lents frissons émis avec tant de douceur qu'elle en pouvait ignorer la source et les croire sans origine et sans fin, comme une nébuleuse dans une nuit d'été.

Puis, à son habitude, voix feutrée dans ses brumes, la tenant embrassée et pénétrée, il lui parla pour fouiller son âme, près d'elle, en elle, venant de partout et de nulle part, comme l'air qu'elle respirait :

— Tu as voulu tout ce que j'ai voulu. Tu as marché devant moi dans ce chemin en cueillant les roses sans t'égratigner aux épines. J'étais derrière toi et je te surveillais. J'ai tout vu mais de dos. Dis-moi tout maintenant. Sors de toi-même. Montre-moi ce que tu m'as caché.

— Je ne t'ai rien caché.

— J'ai vu ce qui sortait de toi. Fais-moi voir ce qui y est resté.

— Tu sais tout.

— Non. Tu as senti, tu as pensé, tu n'as pas tout traduit en action. Donne-moi tes souvenirs. Revoyons tout cela ensemble, maintenant, dans le rêve de cette possession où nous nous fondons, détachés de tout, attachés à nous-mêmes, isolés, unis, un. Fais-moi sentir tes fibres intérieures que je n'ai pu voir palpiter dans l'agitation générale, celles qui sont secrètes, profondes, sincères, vraies. Dis-moi plus que n'en a dit ton sexe. Ce n'est pas tout, ton sexe, tu sais. Au-dessus, il y a toi, et toi-même tu ne t'es pas toute vue.

« Il a beaucoup parlé ton sexe, c'est vrai. Tu t'en souviens, dis ? Tu en as eu des jouissances ! Beaucoup. C'est bien. Ce n'est pas tout. »

Elle se crispa, d'une espèce de honte et du plaisir d'être pénétrée aussi dans son for intérieur.

— Allons, mon amour, ne jouis pas encore. Nous parlons. Je distille en toi un nouveau plaisir. Sens celui que je te donne et revois les autres. Enivre-toi de ce mélange. Ma verge est en toi et dans ta tête rencontre celles qui t'ont fouillée. Affole-toi à cette presse confuse et précise par éclairs. Regarde le film de tes apparentes folies et accompagne-le contre ma bouche du chant de tes impressions, en arabesques sur la basse continue de ton ventre qu'habite le mien.

Elle était perdue dans un état second fait d'abord de la quiétude de cet embrassement qui la détachait du monde et comme à l'ordinaire la faisait flotter dans une mer tiède et lourde où son poids s'effaçait, sans récifs, sans rivages, sans limites, sans soucis, fait aussi de l'étrangeté de cette situation incompréhensible pour elle, ne se rattachant à rien de connu, de déjà vécu, où elle se sentait aimée comme avant, plus qu'avant même, après avoir traversé une tempête de débordements qu'elle ne pouvait évoquer sans angoisse, qui auraient dû la briser, la faire rejeter comme une épave inutile sur la grève déserte, et qui lui laissaient, mêlés à une inquiète amertume, une sorte d'émerveillement piquant, de curiosité devenant plus intense à mesure qu'elle sentait

qu'elle n'avait pas à la refouler et que de malsaine, elle devenait permise, souhaitée, de sentiment aussi, nouveau pour elle, d'être valorisée par ce qui aurait dû la perdre, d'assister à un retournement du bien et du mal, de s'abîmer voluptueusement dans la confusion de ses valeurs mêlées dans un imbroglio complice, rassurant et – elle l'entrevoyait – libérateur.

Les paroles de Pierre, murmurées près de sa bouche, entre des baisers appuyés par l'impulsion du sexe, lui parvenaient dans l'ouate lénifiante de ce rêve d'où l'idée de défense était exclue.

— Tu as été belle, très belle. Tu sais que ton corps est pur, pur de forme et tout en tentation, pur de grâce candide et de beauté première, pur d'être au-dessus du désir, pur d'exister en lui-même dans sa perfection solitaire. Tu as été fière de le montrer.

— C'est vrai.

— Tu as eu peur au début. Tu étais comme une actrice qui affronte un public. Une sorte de trac.

— ...

— Ce qui te gênait, c'était d'être la seule à être dénudée. Ça, c'est une pudeur vulgaire à perdre rapidement. Ce n'est qu'un sentiment artificiel, acquis. C'est de l'esprit mouton. On porte des robes courtes, toutes les femmes montrent leurs cuisses. Demain, elles montreront leurs seins, toutes en bloc. Il n'y a pas de personnalité.

— Je l'ai fait, quand même.

— Certes, mais tu as senti une contrainte. Le Président t'a eue par surprise et par pression. Tu t'es rendu compte qu'il fallait obéir, qu'on pouvait te déshabiller de force, te violer, te fouetter, que tu étais à merci. Tu n'étais pas vraiment l'actrice en représentation, encore libre, tu étais l'esclave de ton public. L'as-tu bien senti ?

— Oui.

— Quel effet cela t'a-t-il fait ?

— Je ne pouvais pas faire autrement. Il fallait le faire.

— Alors, tant valait le faire bien, hein ? Est-ce cela ?

— Plutôt.

— Cela t'a justifiée, libérée. Le comprends-tu ? Aurais-tu demandé, de toi-même, à être mise nue et masturbée devant tout le monde ?

— Oh ! Et elle se tordit à cette pensée qui la fouillait soudain comme un retour du réel. Sa négation ne s'exprima que dans un grognement émis en détournant la tête.

— Et tu as joui. Deux fois. Te rends-tu compte qu'on t'a apporté là un plaisir que tu n'aurais pas eu si on ne te l'avait pas imposé ? Sens-tu que la contrainte t'était utile, qu'elle était bonne pour toi comme pour les autres qui en jouissaient de l'extérieur ?

— Je n'étais plus moi. J'étais portée, manœuvrée. Mais j'ai joui pour toi. Tu m'en veux, dis, d'avoir joui ?

— Abandonne cette idée obsédante que c'est une faute d'avoir joui. On voulait que tu jouisses, je le voulais, moi. Mais au fond de toi-même, tu le voulais aussi. Dis-moi que tu le voulais, que cela te libérait, te faisait faire un pas en avant. C'est ça l'important. Obéir, car c'est ta nature de femme. Mais grandir par la servitude, car on te pousse vers le plaisir. Dis-moi, as-tu senti cela ?

— Je ne sais plus. Ça montait, ça montait. C'était un tourbillon. Tu étais là. Tu me poussais. Puis c'est parti.

— C'était bon ?

— ...

— C'était bon, dis ? Comme les autres fois ou autrement ? Je t'ai senti jouir fort, très fort.

— Je me retenais. Puis je n'ai plus pu. Je ne sais plus. J'étais emportée.

— Revis cela, chérie, et dis-toi que c'était bien.

Un long frisson la parcourut. Elle agrippa ses épaules, avala sa salive, chercha sa respiration, puis se laissa retomber pour se redonner avec calme.

— Ça faisait un effet curieux. Je ne sais comment te dire. J'ai lutté, tu sais. Quand c'est parti, je ne sais plus. Mais c'était terrible.

— Terriblement bon ?

— Oui, sans doute oui, c'était de la jouissance. Mais tu étais là.

— La deuxième fois aussi, quand il t'a caressée à l'intérieur ?

— Là, c'était plus normal. C'était comme quand c'est toi qui me le fais. Et puis, j'étais échauffée, tu comprends. Tu sais comment je suis. J'étais lancée. Et puisque je devais le faire... J'avais moins peur. C'était plus ordinaire, plus... mécanique.

— Mais les autres te regardaient, là. Tu les voyais.

— Je fermais les yeux.

— Tu les sentais là, quand même.

— Oui.

— Cela t'a tendue, excitée ou freinée ?

— Ça m'a gênée, je m'en souviens. Puis, je ne sais plus comment, je crois que j'ai voulu... Je ne sais comment dire, leur en donner, leur en mettre plein la vue.

— Tous ces regards qui te fouillaient en même temps que les doigts du Président, ça te faisait autre chose qu'un effet de contraste, tout de même. Tu n'as pas joui par exploit sportif :

— Ça fait drôle. Mais au fond, oui, ça excite.

— C'est de l'exhibitionnisme. Ce n'est pas toi qui l'as inventé, tu sais. C'est vieux comme le monde.

— Alors, je suis exhibitionniste ?

— Tu l'as toujours été un peu, par ton plaisir à montrer ton corps, qui est comme l'idée générale. Là, tu as montré ta jouissance : tu es

allée jusqu'au bout. Pourquoi faire admirer tes formes ? Pour provoquer un intérêt sexuel. Chez les hommes et chez toi. Tout se tient. Chez les gens vulgaires, ce sont les hommes qui montrent, par des gestes obscènes, la relation directe entre la beauté d'une femme et le désir. Là, ils s'en sont abstenus et on t'a amenée, toi, à prendre l'initiative de proposer ton plaisir avant celui des autres. Tu étais génératrice de désir, ils l'ont ressenti et tu le savais, l'ont refréné – un temps, pour la période dont je te parle – et toi qui ressentais un plaisir particulier à provoquer le leur, tu es passée la première. C'est là l'innovation, créatrice par sa nouveauté, son caractère inhabituel, d'un choc, d'une émotion que tu n'aurais pas eue sans cela. Tu as extériorisé un plaisir d'ordinaire rentré. Tu y as gagné en t'en libérant. Comprends-tu cette idée de libération, de lumière, brisant les complexes, déchirant les angoisses, acheminant vers la plénitude ?

— C'est bizarre tout cela. Je ne sais pas trop. Alors, ce n'était pas mal ?

— Le mal, c'est la médiocrité. Quand on s'élève et qu'on domine, on se grandit, on se dépasse.

— Après, dis, j'ai été belle, encore, quand j'ai dansé ? Et quand j'ai fait l'amour avec le Président, tu as vu comme je ne me suis pas laissé faire ? J'ai bien fait, dis ?

— Là, c'était pour toi une détente, un retour en terrain connu après les étapes précédentes. Le strip-tease, je savais qu'il ne te pèserait pas. Le Président, tu lui as rendu la monnaie de sa pièce. Trop bien.

— C'est pour ça que tu m'as battue ? Je n'aurais pas dû ?

— Si. Tu as bien fait. Tu as montré ta personnalité en équilibrant la sienne.

— Alors pourquoi m'avoir frappée ?

— Pour t'humilier. Pour te faire retrouver cette atmosphère de dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme sans laquelle le rapport des sexes n'est plus vrai. Une femme est faite pour être contrainte. C'est ancestral chez elle. Tu aimes cela inconsciemment. Tu en as besoin. La vie moderne vous déforme sur ce point. Avec le Président, tu as fait assaut. Tu n'as pas subi l'amour. Il n'a pas gagné et, partant, tu n'as pas gagné non plus. C'était physique et sportif. Superficiel. Négligeable. Cela ne t'a pas enrichie. En te fessant, je t'ai fait redescendre l'escalier quatre à quatre. Tu as retrouvé la place qui t'est nécessaire pour jouir vraiment. En jouant l'homme, tu te privas de ta nature. Tu dérailles.

— Tu sais toujours ce qu'il faut faire, toi.

— Voilà. Ça c'est l'aveu de la suprématie de l'homme dans la vie. Dans les amours hors du commun, c'est cela qu'on cultive, qu'on développe, qu'on fait sentir plus intensément. C'est la base de la jouissance de la femme. Les femmes dites de tête, les suffragettes de

tout poil, celles qui portent la culotte, se privent du plaisir. Ce sont des sortes d'inverties. Que je prenne une décision, que je te donne un ordre ou que je t'applique une fessée, c'est la même chose. Tu y aspires, tu le reconnais pour bon et ça te fait du bien.

— Je suis à toi, à toi, rien qu'à toi, psalmodia-t-elle les yeux clos, dans son songe où les idées nouvelles essayaient tant bien que mal de se classer parmi les anciennes. Si elle ne rejetait plus les premières, elle ne pouvait s'empêcher de se raccrocher aux secondes, sûres et familières.

— Tu as été à d'autres aussi, à plusieurs autres, après. Tu étais lancée. Ce n'est pas un reproche, oh non ! s'empressa-t-il d'ajouter, devançant sa réaction habituelle qu'il avait sentie dans un frisson. Tu as été active, tu as participé. Cela aussi, c'était nouveau pour toi. Cette abondance d'hommes, tous ces mâles à ta disposition, la renaissance inépuisable de la force virile, un homme ne peut la donner. Quel effet cela t'a-t-il fait ?

— Je ne sais pas trop. J'étais comme saoule, tu sais. Tous ces hommes, oui. J'étais partie, alors j'ai voulu continuer, voir. L'un ou l'autre, tu sais, c'est comme si c'était le même. On ne les connaît pas. C'est toujours pareil. Ce sont des organes.

— Le fait de toujours recommencer, ça t'a saoulée, tu dis ?

— Oui. Et puis, quand même, je suis forte, tu sais. Alors, je crois que j'ai voulu ne pas me laisser faire, si je puis dire. J'ai joué ma partie.

— Tu t'es battue.

— C'est ça.

— Dans ces luttes, tu pensais à moi ?

Elle ne répondit pas, mais colla ses lèvres aux siennes et activa son ventre à la recherche du plaisir. Elle savait que, dans cette phase où elle s'était donnée à droite et à gauche, même à un partenaire qu'elle n'avait pas vu, elle n'avait plus pensé à Pierre. Elle l'avouait en ne répondant pas, cela lui facilitait la tâche. Elle se rattrapait en même temps en recherchant sa pénétration et en voulant lui donner, maintenant, un plaisir qui serait son pardon.

Il le comprit. Cela n'était pour lui qu'une confirmation car il s'en doutait. Son entrée dans le jeu, son élan, sa fougue avec divers partenaires ne pouvaient s'expliquer de la part d'une biche blessée se donnant à ses tourmenteurs en pensant à l'homme aimé, laissant seulement vibrer un corps qui échappait à son contrôle.

Il n'insista pas. Ce fut elle qui retourna la question :

— Tu m'as laissée faire tout ça sans être avec moi. Tu m'as perdue parmi les autres, en somme. Tu m'as abandonnée. Pourquoi ne m'as-tu pas rattrapée ? C'est la première fois que j'étais avec d'autres sans toi. Pourquoi as-tu fait cela ?

— Oui, je t'ai laissée te perdre. Pour toi. C'était pour que tu te libères, que tu éclates, que tu donnes libre cours à tes impulsions, à tes fantasmes, à ta force. Pour moi, c'était pour avoir ensuite le plaisir de te chercher, de te débusquer, de te retrouver, de te ramener à moi. Tu comprends cela ? Perdre pour reprendre. Et je t'ai reprise pour moi, dans le secret, pendant que tu dormais, alors que j'avais la tête pleine des images de ton corps nu accouplé à d'autres, tes cuisses ouvertes emmêlées à des reins velus, ta croupe rose sautant sous les coups de boutoir d'un faune égoïste et grotesque, ta bouche déformée par un sexe obscène, tes bras battant l'air en quête d'un appui qui ne pouvait être que le torse anonyme prenant sur toi un plaisir étranger.

« Tout cela s'est enfui quand j'ai tenu dans mes bras ton corps immobile et tiède de sommeil, que j'ai senti dans mes mains la confiante élasticité de tes seins et de ta croupe qui me parlaient leur candide langage de douceur connue, toujours prête à l'abandon, comme avant, comme si rien ne s'était passé. Ta cuisse dodue est venue se loger dans les miennes, sans que tu le saches, rapprochant ton ventre du mien, dans son geste accoutumé de quiétude secrète.

« Alors, dans l'ombre et le silence, seul avec mon amour dont je tenais l'objet désirable et paisible, j'ai compris que cette image de toi que je porte en moi et dont je tenais, en ton absence, la réplique de chair inerte dans mes bras, était hors de toute atteinte dans le secret de mon âme, qu'aucune autre ne pouvait l'effacer en s'y superposant, que je pouvais l'exposer à tous les feux, à toutes les déchirures, que je pouvais traverser avec elle tous les combats, toutes les agressions, toutes les mêlées, que je l'aurais toujours en moi et qu'elle dominerait toujours les autres, comme celle d'une Vierge sur les corps nus et emmêlés de l'Enfer de quelque triptyque flamand. Alors, j'ai voulu te prendre, et je t'ai prise, seul, parce que ma volonté te créait et t'offrait à moi.

« Comme je te prends maintenant, avec la même envie, indestructible et toujours renaissante car elle est l'amour de la femme qui est en moi, qui est toi et que nul ne peut atteindre. »

Cambrée, elle accueillit son spasme comme une tourmente où elle se perdit, lâchant à tous vents les angoisses de ses souvenirs, les problèmes des idées nouvelles et inquiétantes, libérée de sentir couler en elle le plaisir de celui qui était pour elle, l'homme.

CHAPITRE V

Dans le bureau du Président, ce dernier et Pierre, confortablement enfouis dans des fauteuils profonds, devisaient en fumant un cigare. Ils commentaient la dernière réunion du club où Claudine avait fait son entrée triomphale.

— Recrue de choix, disait le Président. Fille splendide et combien riche amoureuse ! Mon cher, je vous félicite encore d'avoir une telle femme pour vous et d'en faire si généreusement profiter les autres.

— Simple mesure de réciprocité, mon cher Président. Votre club comporte d'autres filles ravissantes et j'en ai largement usé. Si tout le monde était égoïste, comme l'est le commun des mortels, hélas ! il n'y aurait pas de club ou il faudrait l'alimenter avec des professionnelles. Or, il faut bien convenir que les jeux de l'amour, réduits à leur simple aspect mécanique, sont limités et vite lassants. Nous jouissons avec le cerveau. La verge est stupide. Or, dans la possession d'un être, il n'y a pas que la pénétration de notre membre dans son ventre, il y a surtout la pénétration de notre personnalité dans la sienne, la substitution de notre volonté à la sienne. On possède une femme lorsqu'on veut à sa place. Les Anciens l'avaient bien compris, et les musulmans et tous ceux des civilisations où les femmes sont tenues à leur place. Mais ils avaient le tort, ayant mis du premier coup la femme où elle doit être, de stagner dans la monotonie. Au fond, dans notre civilisation égalitariste où la femme est non seulement prétendue l'égale de l'homme, mais se trouve souvent placée sur un piédestal, nous avons une chance supplémentaire : c'est d'avoir le plaisir de déboulonner la statue de son socle et de la coucher par terre avant de lui jeter notre sperme. Le tout est de savoir le comprendre.

— C'est vrai, opina le Président. À l'époque des esclaves ou des femmes soumises à la puissance paternelle ou maritale, on pouvait jouir d'elles sans difficulté. Mais à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, donc avec un plaisir commun. De nos jours, le mâle est celui qui ramène une femme belle, adulée, à sa condition de femelle en lui faisant descendre consciemment les degrés de ce parcours intensément secret. Celui qui le comprend a toute la jouissance du résultat, et j'irai plus loin : les femmes elles-mêmes, sentant confusément leur nature, apprécient qu'on les y ramène en les dépouillant de tous les attributs de puissance masculine dont on les pare à tort. Elles jouissent d'être désacralisées, contraintes, dégradées. C'est alors seulement qu'elles se sentent possédées. C'est d'ailleurs toute la vertu de la sodomie. Rares sont celles qui sentent réellement quelque chose de comparable à

l'excitation clitoridienne. Mais le fait d'être prises ainsi leur donne l'impression d'être forcées, contraintes dans une position suprêmement impudique et souvent dans la douleur, impression qu'elles n'ont plus lorsqu'elles ne donnent que leur sexe.

— Il y a aussi l'amour collectif. Nous voyons bien que nos amies du club ont une jouissance spéciale à se donner à plusieurs hommes dans la même soirée et devant les autres, en particulier devant l'homme qu'elles aiment vraiment. Elles se sentent revenues à leur fonction ancestrale de femelles de la tribu. La possession collective les pénètre mieux.

— Dites bien la possession collective et simultanée, car le nombre d'amants qu'une femme dite honnête a dans sa vie autorise à dire qu'elle est l'objet d'une possession collective. Seulement voilà : les hommes se succèdent et ne sont pas là ensemble. Ils sont donc combattus séparément et pratiquement vaincus. C'est l'éternelle histoire des Horaces et des Curiaces, mon cher ! Si nous arrivons en ordre dispersé, ce sont elles qui triomphent. Ensemble, nous les perçons vraiment et elles en ont conscience.

— Pourtant, mon cher Président, quelque d'accord avec vous que je sois, je fais une réserve depuis que j'observe Claudine. Je suis au regret de devoir reconnaître qu'elle n'a vraiment senti la contrainte, la gêne, la soumission qu'au début, quand vous l'avez mise nue, seule de toutes les autres, à sa grande confusion. Mais elle s'y est habituée avec une rapidité qui m'a laissé pantois et quoiqu'elle ait été bien placée pour sentir la puissance des mâles, elle est sortie de là plus triomphante que vaincue, reconnaissons-le.

— C'est vrai, dit le Président en souriant au souvenir de son étreinte avec Claudine. J'ai eu toutes les peines du monde à la dominer et elle m'a donné la réplique du tac au tac. Bah ! Tant pis ! C'est tout de même une splendide amoureuse qui nous donnera encore bien du plaisir.

— Certes, répondit Pierre qui suivait son idée avec obstination. Mais ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Je voulais bien qu'elle y prît du plaisir, mais pas si vite. J'aurais apprécié plus de lutte, d'angoisse, de pleurs, avant que sa pudeur ne se rende. Tenez, je l'imaginais dépouillée de ses vêtements de force, un peu battue, suppliante et geignante, recevant votre membre alors que je l'aurais tenue dans mes bras nue et frissonnante, m'appelant à l'aide à chaque pénétration de votre verge. Après, certes, nous l'aurions récompensée en lui montrant les autres filles en train de jouir et son premier spasme serait né sous la langue pure et neutre de l'une d'elles. Ensuite, elle aurait pu encore jouir sans moi, au milieu des autres, certes, mais par moi. Or, à partir de votre possession, tout lui fut bon et elle parut contente ! En somme, je suis trompé !

Le Président éclata de rire.

— Soyez souvent trompé ainsi, mon cher, c'est la grâce que je vous souhaite – à vous et à nous tous. Voyez-vous, au fond, les femmes ont un ressort extraordinaire. On croit les comprimer à fond et elles vous rejettent à cent pas la minute d'après. Résignez-vous.

— Non, mon cher Président, non. Il faut que je trouve autre chose. Non seulement je n'ai pas atteint mon objectif, mais je me demande si je n'ai pas manœuvré à contresens. Je voulais la porter à m'aimer davantage, à s'inféoder plus à moi et voilà que je l'ai plutôt libérée ! Elle me narguait, au fond. Vous l'avez bien vu. D'ailleurs, vous vous souvenez que lorsque je l'ai vue se comporter avec vous comme si elle avait déjà fait l'amour avec un régiment, je n'ai pu me retenir de la fesser.

— Mais nous y voilà, dit le Président. Vous cherchez une autre forme de contrainte : les plus simples sont les meilleures. Tapez dessus et elle se sentira votre inférieure. Elle vous aimera d'autant plus qu'elle sentira votre force directement et sans détour. C'est un procédé vieux comme le monde. Il a fait ses preuves.

— Bah, dit Pierre. Je l'ai déjà corrigée plusieurs fois, mais là aussi le remède est pire que le mal. Cela se passe toujours ainsi : au début elle se rebiffe et je dois employer la force, pour la déshabiller d'abord puis pour commencer à la battre. C'est une belle séance de catch. Mais quand elle se voit nue et les fesses exposées, après avoir fait de vains efforts pour me rendre mes coups et me faire du mal à moi-même, elle joue les petits enfants. Elle pleure, elle crie plus que proportionnellement à son mal, elle supplie, demande pardon, promet tout ce qu'on veut, dit qu'elle est malade, qu'elle ne supportera pas tant de coups, et j'en passe. Quand je la vois ainsi en pleurs, geignante, ses fesses que j'aime tant toutes rouges, je suis pris d'un violent désir, je sors ma verge et je la possède. En plus, j'ai la faiblesse de la prendre de face, en la câlinant et en la dorlotant, ce qu'elle apprécie au plus haut point d'où des jouissances folles. Alors que je devrais au moins la posséder de dos et même la sodomiser, ce qui me permettrait de jouir de ses fesses et de la punir encore un peu tout en me satisfaisant. Mais non. Je la possède en amant passionné. Je n'ai jamais pu faire autrement.

Le Président l'écoutait rêveur. Pendant l'exposé de ces tendresses conjugales qui n'étaient qu'en partie exactes car Pierre omettait de rapporter la première grande correction qu'il lui avait donnée, une idée lui venait.

— Au fond, dit-il, vous reconnaissez que la flagellation serait un bon moyen de mettre votre femme en condition d'amoureuse à la fois plus soumise et plus intense. Mais vous n'arrivez pas à un résultat. Mon cher, c'est tout simplement parce que vous le faites vous-même.

Faites-la corriger par un tiers, sur manifestation de votre volonté, mais sans avoir la possibilité de faiblir en cours de route. Cela se faisait en pays musulman. Les maris emmenaient leurs femmes à des spécialistes pour leur faire appliquer un châtiment qu'ils fixaient et qu'ils auraient risqué de ne pas exécuter eux-mêmes jusqu'au bout.

— Voilà la solution. Mon cher Président, faites-moi l'honneur et le plaisir de fouetter ma femme.

— D'accord des deux mains et croyez bien que je ne serai pas en reste de plaisir. Je ne suis pas particulièrement sadique, mais je reconnais que le fait d'infliger une douleur – surtout sans conséquences réelles – et le plaisir visuel d'un beau corps nu zébré de rouge qui se convulse, sont de nature à donner des impressions de grande qualité. Alors, quand vous voudrez. Mettons cela au point.

Il y eut un silence et les cigares se manifestèrent par une fumée intense. Le regard vague, les deux hommes déroulaient chacun leur petit cinéma intérieur. Un sourire gourmand errait sur les lèvres du Président. Il murmura :

— Ça va être délicieux. Une fille si ronde, si potelée, si charnue et si vigoureuse à la fois ! On peut taper sans risque de lui faire vraiment mal. Elle peut tout supporter. Et cette peau de blonde qui rougit si facilement ! Il n'y a pas d'endroit qui ne soit agréable à fouetter chez elle car tout est rondeur. Il y a parfois des filles qui ont une maigreur misérable, soit aux cuisses, soit dans le dos et les côtes, qui enlève au châtiment son caractère esthétique et ne lui laisse que son aspect utilitaire. On ne peut fouetter que des filles somptueuses et rebondies. Au fond, elles appellent le fouet comme elles attirent la verge : par leur plénitude. Avec Claudine, ce sera un régal.

— Mon cher Président, dit Pierre qui écoutait d'un air narquois, vous vous voyez déjà au milieu du repas savourant cette chair fraîche dont vous assurerez vous-même la cuisson. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Comment, d'abord, lui faire accepter cela ?

Le Président réfléchit, ne trouva rien et avança, à tout hasard, une solution simple :

— Eh bien, puisque c'est d'abord un exercice de contrainte, il n'y a pas à s'embarrasser de considérations. Vous l'amenez chez moi sous un prétexte quelconque. Je m'arrange pour qu'il n'y ait personne dans l'appartement. Nous lui disons qu'elle est notre prisonnière, que nous voulons la fouetter, et nous la fouettons.

— Trop simple. Nous pouvons, certes, lui faire ainsi tout ce que nous voulons, mais après ? Comment réagira-t-elle ? Elle s'estimera injustement agressée. Elle m'en gardera rancune. Peut-être cherchera-t-elle à se venger, estimant avoir son bon droit pour elle. Et puis, surtout, elle se méfiera à l'avenir et je ne pourrai plus l'emmener nulle part sans qu'elle y voie quelque guet-apens. Non, ce n'est pas la bonne

solution. Il faut qu'une contrainte morale précède la contrainte physique. Il faut qu'elle se soumette de son plein gré à la flagellation. Mais comment faire ?

— Mon cher, reprit méditativement le Président, vous demandez beaucoup. On ne va pas chez le dentiste par plaisir. Je ne pense pas que vous ayez assez d'emprise sur elle pour lui dire : « Tel jour à telle heure, nous irons chez le Président et nous te fouetterons d'une manière que tu n'oublieras pas de toute ta vie. » Ça m'étonnerait qu'elle ne prenne pas la direction opposée.

La méditation reprit. Les cigares en faisaient les frais. Quand les deux conspirateurs se séparèrent, quatre cigares gisaient au fond des cendriers à l'état de mégots lamentables, mais leur subtile fumée avait assez stimulé les esprits pour que tout fût au point.

Le lendemain, Claudine reçut un coup de téléphone d'Henri. Elle était seule et ils parlèrent longtemps. Elle pensait qu'Henri allait lui donner un rendez-vous dans l'espoir de lui faire l'amour tout seul. Mais il n'en était rien. L'entretien portait évidemment sur la soirée au club. C'était un commentaire précis, fouillé, mais toujours courtois et délicat. Claudine était flattée d'entendre parler de ces choses réputées honteuses et horribles, en termes choisis comme s'il se fût agi de la dernière réception chez les Untel.

Claudine était bavarde de nature. Elle aimait parler de tout et de rien. Lorsque quelque chose la préoccupait, elle était intarissable. La soirée au club représentait pour elle un événement unique dans sa vie. Elle y avait ressenti des impressions multiples, tout à la fois nouvelles et riches. Mais comment et à qui en parler ? Le sujet était scabreux. En outre, Pierre lui avait fait jurer un secret absolu. Il lui avait expliqué que de telles réunions ne pouvaient être ouvertes à n'importe qui, que la bonne atmosphère était délicate à maintenir, que le Président devait avoir un tact fou pour éviter des heurts et des brouilles dans des situations aussi hors du commun. La règle d'or était donc le silence complet en dehors des réunions. Si on se voyait chez des amis non initiés on ne devait pas laisser échapper la moindre allusion. En outre, Pierre avait ajouté qu'il ne connaissait pas à fond tous les participants, qu'il ne savait pas s'ils venaient tous avec leurs femmes légitimes et qu'en cas d'indiscrétion des inimitiés féroces pourraient naître.

Claudine avait fort bien compris tout cela. Elle y trouvait aussi son avantage, certaine d'avoir pu se livrer ainsi en toute impunité à des actes qui la feraient mourir de honte si, par exemple, sa famille les connaissait. Mais en contrepartie, elle ne pouvait en parler qu'avec son mari, et cela lui pesait. Aussi était-elle particulièrement heureuse de voir qu'Henri mettait la conversation là-dessus. Cela se passant au téléphone, personne ne pouvait entendre. Comme Henri était dans la confidence, elle pouvait lui confier ses impressions aussi facilement

qu'elle lui avait permis de jouir de sa chair.

Elle était bavarde, mais encore moins que curieuse. Elle ne connaissait pas tous ces gens et voulait savoir qui ils étaient, ce qu'ils faisaient et toutes choses permettant de les étiqueter socialement. Henri se prêtait au jeu avec prudence, n'arrêtait pas la conversation, mais ne livrait rien de précis, faisant des réponses générales, se retranchant derrière la règle du silence.

À un moment, Claudine se souvint que Pierre lui avait dit le matin même qu'une des raisons du silence nécessaire était qu'il y avait parfois des mineures. Il y avait même eu des dépucelages en grand appareil.

Claudine posa la question à Henri qui confirma, enfreignant ainsi la règle du secret qu'il respectait jusque-là avec succès. Mais Claudine ne le remarqua pas, toute à son idée qu'il pouvait se passer là des choses encore plus extraordinaires que celles déjà vues.

La conversation se termina après des papotages divers sans qu'Henri lui eût rien proposé d'anormal. Il annonça seulement qu'il téléphonerait sous peu à Pierre pour les inviter à dîner chez eux, en lui laissant clairement comprendre ce que ce serait. Mais Claudine apprécia sa correction de tout faire officiellement, sans chercher à jouir égoïstement et en cachette de la femme d'un autre. Tout le monde respectait les règles, et elle se sentait rassurée, quoiqu'un peu déçue.

Claudine eut ensuite une autre longue conversation téléphonique avec le Président lui-même, toujours sur le commentaire de la soirée au club. Il fut particulièrement suave et mondain dans ses propos, mais toujours précis. Il recommanda au milieu de tout cela la règle du silence, pour laquelle Claudine fut tentée de lui répondre « Bien papa ! » puis termina sur des perspectives d'autres soirées au club et d'invitation chez lui.

Ce fut un moment après Raoul, le robuste brun qui assistait le Président lors de ses premières attaques : c'est lui aussi qui avait fait l'amour à Mathilde lorsqu'ils étaient à quatre sur le matelas par terre. Claudine n'avait pas reconnu sa voix, ne l'ayant que peu entendu parler mais elle l'identifia bien au récit de ses exploits.

La conversation était toujours correcte. On commentait, on racontait, on papotait, on revivait. Claudine se sentait merveilleusement en confiance et trouvait que tous ces gens étaient vraiment gentils de lui téléphoner ainsi pour seulement prendre de ses nouvelles et lui permettre de parler de tout cela, ce qu'elle faisait d'abondance et avec fougue.

Lorsque le téléphone sonna ensuite, c'était Paul. Claudine ne voyait pas qui était Paul. Mais il était visiblement à la soirée puisqu'il lui en donnait les détails. Il n'avait pas fait l'amour avec elle, étant avec une

jeune blonde dont Claudine reconnut le signalement, qui accaparait tout son désir. Il n'aspirait qu'à faire l'amour avec elle, mais trouvait un plaisir particulier à le faire en présence des autres. Il s'excusait presque de ne pas être allé présenter ses hommages virils à Claudine. Mais il exposa qu'il avait été frappé par sa beauté et sa sensualité, et qu'il regrettait de ne pas avoir mêlé ses amours avec Nicole, à celles qu'il aurait pu tenir de Claudine. Il se promettait de le faire la prochaine fois.

Claudine fut charmée de cette déclaration de nature spéciale qui ne se traduisait par aucune demande de rendez-vous et se situait toujours dans les règles de l'amour collectif.

Claudine gonflée, vaniteuse, flattée de toutes ces conversations qui lui donnaient l'impression d'avoir été la vedette de cette soirée, ne tarissait pas de bavardages. Elle donnait son point de vue sur tout ce qui s'était passé, cherchait à en savoir plus, disait ce qu'elle savait, bref faisait l'importante.

Lorsque Pierre revint le soir, elle l'attendait comme d'habitude, nue sous un déshabillé de lingerie vaporeuse. Il passa directement son bras sur la peau, comme il le faisait toujours et la courba en arrière, une main sur les fesses, pour bien prendre sa bouche et lui donner ce premier baiser de la soirée auquel il tenait tant. Mais avant de laisser sa langue pénétrer entre ses lèvres, elle se dégagea un peu et lui dit :

— Tu sais, on m'a téléphoné tout l'après-midi. Toujours sur la soirée au club. Ils sont gentils tout plein !

Elle lui redonna sa bouche et ne vit pas le sourire ironique qu'elle écrasait ainsi, pas plus qu'elle ne trouva anormale la crispation de sa main sur sa fesse nue.

Quelques jours s'écoulèrent. Un soir Pierre revint l'air très soucieux. Il abrégua les premières caresses, ce qui était chez lui le signe d'une intense préoccupation.

— Le Président m'a téléphoné tout à l'heure, dit-il. Il veut nous voir tous les deux ce soir à son bureau pour une affaire grave.

Claudine, surprise, préoccupée et aussitôt craintive, demanda des explications. Pierre n'en savait pas plus. Pourquoi à son bureau ? Du moment que ce n'était pas chez lui ni au club, ce ne pouvait être pour un motif érotique. Pourquoi une affaire grave ? Ni Pierre ni Claudine n'étaient en relation avec le Président autrement que pour leurs petits jeux sensuels. Alors ? Pierre ne savait rien, ne voyait pas ce que cela pouvait être, n'y comprenait goutte. Il fallait y aller voir.

Ils mangèrent très légèrement et partirent. Le bureau du Président était situé dans un vaste immeuble uniquement consacré aux affaires. Mais il n'y avait à cette heure-là – il était neuf heures du soir – qu'un vieux gardien déjà sommeillant qui leur indiqua l'étage d'une voix morne. En sortant de l'ascenseur, ils se trouvèrent dans un couloir vide

et glacé. Rien n'est plus mort qu'un immeuble de bureaux sans personnel. Le Président était venu à leur rencontre puisqu'il n'y avait personne pour leur indiquer le chemin. Il les accueillit froidement, avec sa distinction habituelle mais sans la moindre aménité. Ils suivirent le couloir, franchirent plusieurs portes, traversèrent une salle d'attente et un bureau de secrétaire désert et entrèrent dans le bureau du Président, cossu, confortable. Claudine était glacée. Même cette pièce qu'elle aurait pu juger douillette lui paraissait dure et impersonnelle. Le silence et l'isolement ajoutaient à l'impression d'être dans un autre monde. Le Président s'assit à son bureau et leur désigna les fauteuils destinés aux visiteurs. Il y avait un coin-salon dans ce vaste bureau, avec une banquette et des sièges autour d'une table basse. Claudine remarqua qu'ils auraient pu se mettre là. Mais non. On les recevait comme des gens venant pour affaires.

Claudine avait la gorge sèche et serrée. Le Président s'assit, prit son temps, joua un peu avec son coupe-papier, paraissant méditer, puis il leva les yeux vers Claudine et se tourna un peu pour s'adresser à elle. Elle sentit aussitôt que l'histoire la concernait.

— Madame, dit-il – et cette appellation officielle la pénétra comme une lame froide – vous avez été admise à notre club, sur les instances de votre mari et nous avons eu l'impression, après votre première soirée que nous n'aurions qu'à nous en féliciter. Mais, hélas, il nous faut déchanter. Jugez vous-même.

Claudine avait ouvert la bouche pour protester, mais déjà le Président avait appuyé sur le bouton d'un magnétophone et les bobines commençaient à tourner. Il y eut quelques bruits de fond puis on entendit clairement la voix de Claudine parlant au téléphone.

— Le Président, au fond, c'est un sacré lapin. Mais vous avez vu que moi, je ne me suis pas laissée faire. Il en a voulu, il en a eu. Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'on est à sa dévotion ? Plaisir contre plaisir. Donnant, donnant. Voilà comment je suis.

Puis il y eut une coupure. Claudine était rouge, gênée d'entendre ainsi sa voix dans ces propos intimes. Elle comprenait d'un coup qu'on avait enregistré ses conversations au téléphone. Mais lesquelles ? À qui avait-elle dit cela ? Elle réfléchissait. Plus elle pensait, allant plus vite que le magnétophone, plus il lui revenait à l'esprit diverses énormités qu'elle avait dites et dont elle savait maintenant qu'elle allait les réentendre là. Son dos était moite. Elle croisait et décroisait nerveusement les jambes. La voix reprit, mais il s'agissait d'un autre passage et elle comprit alors qu'il n'y avait sur la bande que des extraits de sa conversation. La voix de l'interlocuteur était effacée et, parmi ses bavardages, les propos avaient été choisis.

— Moi, vous savez, le plaisir, j'aime ça. Évidemment je suis nouvelle, mais je me suis vite mise au diapason des autres. Vous avez

vu ? Dites, à part ça, on n'a rien fait d'extraordinaire. On a fait l'amour, quoi. Ce n'est pas bien terrible... Vous les connaissez bien les gens qui sont là ? Moi, je sais qu'il y en a qui sont mariés et d'autres pas. Ainsi tenez, la fille qui était avec Jacques, c'était sa secrétaire. Mais voyez la différence d'âge. Lui, il bedonne un peu, hein ! Elle, elle n'est pas mal, mais c'est une fausse blonde. C'est marrant, dites, quand on les voit nus. Moi, ça m'amuse. Elle est blonde comme les blés et elle a une toison toute noire. Bon. Alors, je vous disais que c'est sa secrétaire. À un moment, ils ont parlé travail et bureau et j'ai bien compris... Et puis vous savez, au fond, ceux qui n'amènent pas leurs femmes, ils ont raison. Ça doit souvent être de vieux tableaux. Je ne vois pas ça à poil parmi nous. Ça provoquerait des inhibitions !

Et les bavardages continuaient ainsi, caricaturant l'un, l'autre, donnant des renseignements plus ou moins valables, mais témoignant toujours d'un esprit d'indiscrétion remarquable.

Cela était ponctué d'exclamations de Pierre qui, à chaque incartade trop poussée tapait de la main sur l'accoudoir du fauteuil, et de gestes plus froids du Président montant de la main une preuve imaginaire de l'air de dire : « Vous voyez... », voire de sourires pleins de sous-entendus à quelques notations plus ou moins croustillantes.

On entendit enfin :

— Et puis, vous savez, là-dedans il y a des mineures. Vous pensez bien que ça les intéresse tous, ces vieux cochons... Si, si, je vous l'assure. Il y a des mineures. Tenez, Arlette, la petite brune qui était avec un grand costaud poivre et sel, elle n'a pas dix-huit ans. Non, non. J'en suis sûre... Si elle me l'a dit ? Ça se voit. Et puis, oui, elle me l'a dit... Comment ? On a parlé, oui. Aux toilettes. Il faut bien se laver et se refaire une beauté après des assauts pareils, non ?... Puisque je vous le dis. Et il y en a qui ont été dépucelées là. C'est une sacrée cérémonie. Je vais voir ça un de ces jours... Quoi ? Oh, qu'elles apprennent là ou ailleurs, vous savez, il faut bien y passer un jour. Le plus tôt est le mieux... Des risques ? Eh bien oui, ils prennent des risques. Qui n'en prend pas ? Dites donc, vous êtes bien timoré, vous, pour un habitué. Vous ne savez pas ça ?... Vous me prenez pour une oie blanche ? Moi, vous savez, je me renseigne. Je sais toujours tout... Mais oui, vous me faites marcher. Allez, allez, vous en savez autant que moi, mais vous ne voulez pas le dire. Si j'étais nue près de vous, vous feriez moins de cachotteries...

Et cela continuait ainsi. Le Président arrêta l'appareil.

— Vous avez compris ? dit-il froidement à Claudine.

— J'ai dit ça... à Paul, bredouilla Claudine. Ça ne sort pas du club. Ce n'est pas gentil pour tout le monde, ce que j'ai dit, mais enfin ça ne nuit pas.

— Ça ne nuit pas ? rétorqua le Président. Savez-vous qui est Paul ?

— C'était un des participants.

— Vous l'avez vu, vous lui avez parlé ? Comment est-il ?

— Je... Je ne crois pas. Je ne leur ai pas parlé à tous. Mais lui m'a vue. Il était avec une fille que j'ai vue. Il y était.

— Il n'y était pas, trancha sèchement le Président. Paul est un ancien du club que nous avons exclu pour des raisons que vous n'avez pas à connaître. Il a essayé de se venger en captant la confiance d'une nouvelle. Il y a réussi. Maintenant qu'il est en possession de cette bande, dont ceci n'est qu'un double il nous fait chanter.

Claudine était consternée. Elle comprenait tout d'un coup son imprudence, sa légèreté. Elle maudissait sa malheureuse tendance au bavardage. Trop tard. Elle était prise. Elle avait dit tout cela, et à un ennemi du club ! Quelle catastrophe !

— Et alors ? articula-t-elle faiblement. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Vous savez que notre club est quelque chose de... pas très commun. Vous savez ce que c'est qu'un maître chanteur ?

— Mais toutes ces paroles ne sont pas des preuves. Ce n'est pas parce que j'ai dit qu'il y avait des mineures que c'est vrai, se défendit-elle dans un sursaut de logique fort peu dans sa nature.

— Il ne s'agit pas seulement de police, trancha le Président. Il suffit que cet enregistrement soit envoyé à mes relations d'affaires, à certains membres de ma famille, pour que mon crédit et ma réputation soient gravement atteints. Comprenez-vous ?

— Qu'est-ce qu'il demande, alors ? demanda faiblement Claudine, angoissée par la réponse qu'elle appréhendait.

— Il nous donne le choix entre lui verser trois millions ou vous livrer une soirée à lui.

Claudine fut un peu soulagée et son choix fut immédiat. D'autre part, elle avait le défaut d'aimer l'argent, d'un autre côté elle se disait que si ce nommé Paul avait été encore au club, il aurait pu user d'elle, alors...

Elle regarda Pierre et avança :

— Puisque c'est un ancien membre du club, il aurait pu, en d'autres circonstances, être là et... alors, si ça peut vous arranger... vous savez, au fond...

— J'ajoute, interrompit le Président qui était loin de vouloir se satisfaire d'une aussi simple victoire, qu'en tant que Président du club, je formule une demande complémentaire. Si vous voulez payer de votre personne vis-à-vis de Paul, très bien. Vous nous éviterez ainsi la rançon dont votre mari aurait à payer sa part. Mais vous avez gravement péché contre les règles de sécurité du club et là, j'interviens. Vous avez le choix entre l'exclusion ou une correction exemplaire.

Aïe. Cela se compliquait. Claudine en ressentit un pincement

interne. Elle aimait jouir, fût-ce avec un inconnu, encore qu'elle ne se donnât pleinement qu'à Pierre, mais elle avait horreur de souffrir et le terme de correction ne lui laissait rien présager de bon. Que faire ? Elle fixait le bout de ses chaussures. L'exclusion, c'était des reproches éternels de Pierre, l'invention sans doute d'autres plaisirs encore plus dangereux ; là, au fond, elle avait affaire à des gens de bonne compagnie. C'était aussi se priver de contacts et de plaisirs non négligeables qu'elle commençait à admettre, dans son univers, à côté de ceux dont son mari était jusqu'ici l'unique dispensateur. Et la correction ? Un mauvais moment à passer. Serait-elle forte ? Au fond, tout cela, même le Président, n'avait pas l'air bien méchant... En femme pratique, elle pesa les risques et jugea concrètement.

— Et cette correction, ça serait quoi ? C'est Pierre qui me la donnera ?

— Non, c'est moi ! laissa tomber le Président comme un premier coup de fouet.

— Vous me ferez bien mal ? essaya-t-elle en se faisant faiblement enjôleuse.

— Oui, soyez-en sûre. Ce ne sera pas pour rire. Cette correction sera non seulement un paiement de votre faute, mais un acquiescement à votre rôle de femme soumise au désir et à l'emprise des hommes. Nous sommes dans une société qui en juge autrement. Vous êtes libre. Vous pouvez choisir l'exclusion et rester chez vous.

Claudine coula un regard de chien battu vers Pierre. Celui-ci, courroucé, hautain, dur, ne lui laissa pas le choix :

— J'exige que tu te soumettes à la correction ! dit-il.

— Bon... Comme vous voudrez, répondit Claudine dans un souffle.

Elle était anéantie, désespérée, sans volonté. Qu'on fit d'elle ce qu'on voulait, pourvu que tout cela prît fin et qu'elle retrouvât une vie normale. Elle avait fait une faute, elle paierait. En plus, Pierre le voulait. Elle était prête.

Les deux complices eurent conscience de sa totale capitulation sans qu'elle l'explicitât. Mais ils voulaient en jouir, autant que bientôt des bonds de ses fesses sous les cinglées. Le Président lui détailla donc ce qui allait lui arriver :

— Vous donnerez votre accord en pleine connaissance de cause. Voici ce qui vous attend. Tout d'abord, pour votre dette envers le club, je vais vous fouetter comme vous ne l'avez jamais été, de la nuque aux talons, avec les instruments que voici.

Il ouvrit son tiroir et en tira une cravache, qu'il fit siffler. Claudine en eut le souffle arrêté et crut sentir le coup dans sa chair. Puis une longue lanière de cuir dont l'extrémité la plus grosse, tressée, formait poignée, et dont le bout, très fin, devait être cruellement mordant. Enfin, un martinet, classique, qui, associé à ses souvenirs d'enfance,

lui parut plus rassurant.

— Je vous fouetterai tant que je le jugerai bon, jusqu'à ce que j'estime votre soumission complète. Votre mari, je vous en prévienne tous les deux, pourra vous assister, mais non vous protéger. D'ailleurs, ajouta perfidement le Président, si le spectacle de votre souffrance lui est trop pénible, il pourra sortir et vous laisser. Je vous ramènerai chez vous, n'ayez crainte.

Claudine était atterrée. Elle écouta à peine la suite :

— Monsieur Paul assistera à votre châtiment. Il est ici et je l'appellerai dès que vous vous serez prononcée. Il pourra y participer et jouira de vous comme il l'entendra. Il est convenu qu'après, il renoncera à toute tentative de chantage, sans argent. Voilà. Vous savez ce qui vous attend. Vous vous soumettez à notre justice privée ou vous partez. Choisissez !

Claudine avait les yeux rivés aux instruments de flagellation complaisamment étalés devant elle. Elle en avait une peur bleue. Elle essaya cependant de se remémorer les corrections que son mari lui avait données, notamment la plus forte. C'était assez cuisant sur le moment, mais pas terrible, au fond. Là, évidemment, avec ces objets... Le martinet, c'était pour les enfants. Ça ne devait pas être trop mauvais. Restaient le fouet et la cravache. Ça... elle réfléchissait, dans un silence général.

Elle essaya de se documenter :

— Combien de coups me donnerez-vous ?

Le Président rit :

— Des quantités ! Je vous l'ai dit, jusqu'à soumission complète.

— Mais... Je... Je suis soumise, avança Claudine.

— Je cherche une soumission physique, viscérale, entière, comme celle du chien devant son maître, pas une soumission calculée. Je veux que vous respectiez la force des mâles, dit-il superbement.

À vrai dire, il était clair, que sa soumission était déjà acquise. Restait l'aspect égrillard de la question. En eux-mêmes les deux compères, plus celui qui attendait dans une pièce voisine, s'amusaient ferme. Ils ne voulaient pas sombrer dans un sadisme de mauvais aloi mais la perspective d'une bonne leçon donnée à cette orgueilleuse et tentante femelle les comblait d'un plaisir raffiné et encore sain. Ils savaient bien qu'ils l'avaient attirée dans un piège, par le biais de cette conversation téléphonique enregistrée, Paul étant un ami du Président, parfaitement membre du club, mais qui, allant à l'étranger pour deux ans, ne risquait pas de revoir Claudine au club pendant longtemps. Après, on verrait de trouver une explication fondée sur une réconciliation quelconque. Aussi ne voulaient-ils pas aller plus loin que l'humiliation destinée à rendre Claudine plus docile, assortie d'une bonne série de jouissances prises sur ce corps appétissant

fouaillé par le fouet, sans en compromettre la douce intégrité.

— Voulez-vous, oui ou non ? reprit le Président dans le silence pesant.

— Je veux... souffla Claudine.

— Mieux que ça ! J'entends que votre consentement soit explicite. Répétez à haute voix après moi. Je reconnais avoir compromis la sécurité du club...

— Je reconnais avoir compromis la sécurité du club...

Claudine vit que le magnétophone tournait, enregistrait ses paroles. Elle se liait.

— Je demande à être fouettée...

— Je demande à être fouettée, répéta-t-elle.

— De la nuque aux talons, sur tout mon corps, devant et derrière.

— De la nuque aux talons, sur tout mon corps, devant et derrière...

On verra les marques sur mes jambes et mes bras ? s'enquit-elle prudemment.

Les autres sourirent dans leur barbe. C'était bien une femme. Elle acceptait ce qui ne se voyait pas, mais gare à ce qui se montrait.

— Vous resterez chez vous quelques jours. Vous en aurez bien besoin ! insinua fielleusement le Président.

Ainsi elle serait malade. Battue au point d'être malade ! Elle éclata en sanglots. Les autres riaient sous cape et savouraient ce plaisir encore innocent.

— Continuons, enchaîna le Président comme si de rien n'était, et levez-vous, s'il vous plaît.

Elle se leva, hoquetante, des larmes sur les joues, très petite fille.

— Je serai fouettée tant qu'il plaira au Président de le faire.

— Je serai... fouettée... tant qu'il plaira... au Président... de le faire, dit-elle dans une suite de sanglots.

— Et jusqu'à la limite de mes forces...

— Et jusqu'à... la limite... de mes forces... Je vais saigner ? ajouta-t-elle vivement.

Le Président ne put s'empêcher de sourire. Certes non, il ne voulait pas abîmer une si jolie peau. Mais il fallait exploiter le trouble délicieux de cette enfant.

— Ma petite, je vous fouetterai de façon à vous faire beaucoup souffrir en vous abîmant le moins possible. Vous avez un si joli corps... Je m'arrêterai à la limite du sang. Mais... Je peux me tromper et vous saignerez sans doute un peu...

Les sanglots redoublèrent.

— Je me donnerai à tous ceux qui voudront...

— Je me donnerai à tous ceux qui voudront...

Ça, elle s'en fichait ; auprès de sa souffrance physique, ce n'était rien.

— Et comme ils voudront...

— Et comme ils voudront...

Là, elle entrevit immanquablement la sodomie. Tant pis. Du temps qu'ils feraient ça, ils ne taperaient pas !

Le Président se leva. Claudine frémit pensant qu'il allait venir vers elle. Non. Il ouvrit une porte située derrière son bureau et fit entrer M. Paul, avec une politesse glaciale, jouant bien le rôle. Celui-ci salua courtoisement Claudine sans un mot et s'assit dans un fauteuil. Le Président se rassit dans le sien. Seule Claudine était debout, comme une accusée. Pour accentuer cette position, le Président fit signe à Pierre de s'écarter et de retirer le fauteuil sur lequel Claudine était assise jusque-là. En passant derrière elle, Pierre lui caressa les fesses, comme pour lui indiquer que c'était là l'objet central du débat. Elle l'aurait bien giflé, mais elle se retint sagement.

Ainsi, il n'y avait qu'elle au centre de la pièce, les autres étant installés en spectateurs, le Président en juge.

— Monsieur Paul, nous sommes bien d'accord sur les conditions ?

Monsieur Paul opina. C'était un homme d'une soixantaine d'années, élégant, certainement très évolué dans le domaine du plaisir.

— Nous allons commencer, dit le Président. Claudine, mettez-vous nue !

C'est ce qui la dérangeait le moins. Elle pensa même que la vue de sa beauté porterait ces mâles à lui faire sentir leurs verges plus que leurs fouets. Mais elle comptait sans leur habitude de se contrôler pour allonger le plaisir et lui donner des nuances que n'a pas la voracité.

Lentement, elle se déshabilla, comme si elle avait été seule, sans forfanterie, sans gêne non plus, mais tremblante, ce qui la rendait parfois maladroite dans ses mouvements. Ainsi, en retirant son collant, elle faillit tomber et dut se retenir au bord du bureau.

Ses formes apparurent les unes après les autres, calmes, confiantes, harmonieuses. Quand elle eut fini, elle resta droite, immobile, dans une pose figée qui ne l'avantageait guère, mais ne pouvait amoindrir la présence irradiante de cette chair nue, appétissante, offerte.

Le Président la regarda quelques minutes. Elle attendait. Sa poitrine dure et bien formée se soulevait rapidement. Son ventre était plat et même creusé. Il se leva. Claudine sentit son sang se glacer. Il remua négligemment de la main les instruments posés sur son bureau, affectant de choisir, d'un air détaché. Il prit le matériel.

— Je serai bon pour vous. Je vais commencer, en charmante petite fille que vous êtes, par éprouver vos réactions au martinet. Venez ici, mon trésor.

Elle s'avança jusqu'à toucher le plateau. Il balaya d'un geste toute la garniture de bureau, lui prit les mains et la tira vers lui, la forçant ainsi à se coucher à plat ventre, les bras tendus en avant. Ses seins

s'aplatirent sur le bois et elle en ressentit la fraîcheur comme une blessure. Il lui caressa les bras et les poignets.

— Je me demande si je vous attache. Si vous êtes bien sage, comme je le crois, ce ne sera pas la peine... Vous allez bien vous laisser faire ? demanda-t-il gentiment en lui soulevant le menton d'un doigt.

Elle le regarda avec des yeux apeurés et fit oui de la tête.

Alors il laissa ses bras pendre normalement et lui caressa le dos. En se penchant, il atteignit les fesses impudiquement étalées sans aucune défense. Elle frissonnait et lui se délectait de sentir à cette peau la mobilité de la crainte que le plaisir ne parvient pas souvent à égaler.

— Vous êtes très bien exposée ainsi. Je vais commencer. Ah ! J'oubliais ! Vous pouvez crier. Cela vous soulagera. Il n'y a personne.

Claudine se sentit perdue, ferma les yeux et dans une passivité totale, attendit.

Le claquement du premier coup, la douleur de la morsure des lanières se confondirent en une sorte de lueur qui déchira son angoisse. Elle cria, se tordit et inconsciemment, leva la jambe du côté qui avait reçu le coup. Aussitôt l'autre fesse fut mordue. Nouveau cri. Déjà l'ensemble de la croupe la brûlait. Le martinet, bien fourni, couvrait à chaque fois une large surface. Encore la première fesse. La seconde. La première. Le rythme était rapide. Claudine ne criait plus. Elle essayait de savoir où elle en était. Son idée fixe était de mesurer si c'était bien mauvais ou non. Cela mordait, piquait, brûlait, mais il lui sembla qu'elle s'y habitait. Un besoin de se soustraire aux coups la tenaillait cependant et elle y résistait mal, tout en sachant qu'il fallait qu'elle demeurât offerte. Elle aurait voulu bouger, fuir, remuer, faire quelque chose. Inconsciemment, elle levait alternativement chaque jambe, selon les coups, bien que le martinet qui couvrait largement les fesses n'atteignît, en fait de jambes, que le haut des cuisses. Mais cela lui servait d'exutoire et l'aidait à supporter une cuisson de plus en plus aiguë et envahissante qui gonflait son corps de chaleur. Les deux spectateurs se régalaient de ces mouvements de jambes qui devenaient de plus en plus désordonnés et découvraient parfois la vallée ombreuse du sexe. La chair était rose, les stries s'emmêlaient et tenaient les fesses dodues dans un réseau charmant qui s'harmonisait avec leur beauté et ne paraissait pas du tout hostile. Toute cette masse charnue tremblait constamment, ferme mais souple et élastique, soit lorsque le martinet s'y appliquait, soit du fait des mouvements de jambes ou de reins qui commençaient à décoller le ventre du bureau et à faire tressauter la croupe.

Après une dizaine de coups, Claudine qui croyait avoir dominé sa douleur, la surprise passée, se sentait de plus en plus inapte à conserver cette relative immobilité. Malgré elle, elle bougeait. Elle se surprit aussi à constater qu'elle geignait. Ses épaules se convulsèrent.

Le Président appliqua fermement sa main gauche entre les omoplates et la maintint bien collée au bureau, les seins écrasés. Il continuait imperturbablement à frapper alternativement chaque fesse, sans se presser, régulièrement. Il tapait avec une force moyenne, prenant un certain élan tout de même, ce qui faisait virevolter le martinet en l'air, toutes lanières écartées, mais la patiente, les yeux au sol, ne le voyait pas.

Ayant subi ainsi encore quelques coups pendant lesquels elle trouvait dans la pression de la main du Président une sorte de secours, elle se sentit soudain prise d'un besoin incoercible de se détendre et, d'un furieux coup de reins répondant à l'arrivée du martinet, elle se cambra et redressa le buste, échappant à la main qui la maintenait, faisant face au Président, les seins dressés, leurs pointes roses érigées, hostiles.

— Assez, assez ! Pardon ! Arrêtez !

Elle avait la figure crispée, la bouche mauvaise, ses joues brillaient de larmes.

Le Président la regarda. Elle le fixait aussi et ne vit pas sa main poser le martinet et prendre la cravache. Il se recula un peu. Il y eut un sifflement et la poitrine nue de Claudine fut barrée de rouge, en travers du sein droit. Elle cria.

— À plat ! dit le Président.

Et aussitôt il appliqua deux coups de cravache sur les épaules à droite et à gauche, indiquant le mouvement. Claudine retomba plaquée sur le bureau, la main reprit sa place entre les omoplates, mais il y avait de part et d'autre une strie rouge.

Claudine, matée, se laissa encore fesser, bien étalée, la croupe de plus en plus bondissante, les jambes se lançant à droite et à gauche. Elle criait ou disait quelque chose sans arrêt :

— Aïe ! Aïe ! Oh, là là ! Non ! Assez, assez ! Oh, là ! Ça fait trop mal. Trop mal. Pierre ! Arrêtez ! Je suis sou... aïe ! mise !

Oui ! Pitié ! Je ferai tout ! Assez ! Aïe, aïe, aïe !

Parfois, elle criait son mal avec une sorte de rage. Maintenant, tout son corps se convulsait, et c'était une sorte de reptation sans progression qu'elle faisait sur le plateau du bureau.

Elle essaya de se tourner. Traîtreusement, le Président ne l'en empêcha pas. Elle se retrouva donc le dos sur le bureau, les fesses contre le rebord, le pied gauche au sol, l'autre en l'air, le sexe exposé. Le Président lui mit la main sur le sein gauche pour la maintenir, reprit prestement la cravache et lui en aligna un coup entre les cuisses, bien ajusté sur la fente. Elle hurla et lança ses deux jambes en l'air pédalant dans une gymnastique dérisoire. Le Président, qui, d'ailleurs, n'avait pas tapé fort, n'insista pas, la reprit à deux mains et la retourna.

— À plat, mon petit, à plat. Il faut obéir. Aussi longtemps que je voudrai, tu seras fessée ainsi. Tu vois que si tu ne veux pas, c'est pire.

Elle le comprenait et, douce, molle, secouée de sanglots, elle se laissa remettre dans la position initiale, ramenant aux regards ses belles fesses maintenant cramoisies, de même que le haut de ses cuisses. Le Président constata sa soumission, flatta son dos de sa main comme il l'eût fait d'un animal familier.

— C'est bien ma bichette, tu obéis. Je vais t'en donner encore, tu sais.

Et aussitôt il lui donna un coup sur chaque fesse. Elle cria chaque fois. Il comprit qu'elle devait réellement souffrir car il y avait un moment qu'il la fessait. Il posa le martinet et avança la main pour caresser les fesses. Il constata effectivement qu'elles étaient brûlantes. Sous son toucher, elle frémissait, jamais en repos. La patiente geignait et pleurait. Tout son corps palpitait, suant sa brûlure et sa peur.

— Tu vas te reposer un peu, dit-il avec une gentillesse affectée.

Il lui caressa la tête, la frotta contre lui. Comme il était debout devant elle, elle vint tout naturellement contre son ventre. Il ouvrit sa braguette, en extirpa sa verge tendue comme on le conçoit et l'offrit à sa bouche.

— Voilà pour te distraire !

On eût pu craindre, après un tel traitement, qu'elle ne fût tentée d'exercer quelque vengeance par un coup de dent vite donné. Mais non. Ne voyant là que l'occasion de faire cesser la fessée, elle se jeta sur le membre et l'engloutit. Le Président se laissait faire avec satisfaction.

— Voyez comme elle est gentille ! Elle supporte bien le dressage. Mais elle peut en faire plus. Monsieur Paul, voulez-vous commencer à vous payer ?

Elle entendit ledit Monsieur Paul se lever. Il y eut un temps mort, puis elle sentit une verge chercher son passage entre ses cuisses. Elle s'y prêta. Il ne s'était pas déshabillé et l'étoffe frottait contre sa peau irritée. Tant pis. Cela valait mieux que les coups. Voulant bien faire, elle suçait avec ardeur et offrait au mieux sa croupe pour que la pénétration fût la meilleure possible. Elle y mettait une bonne volonté évidente et le Président, puis Paul, se mirent à la brocarder sur sa soumission et son goût pour cette position. Elle s'en moquait et ne pensait qu'à les amadouer ainsi, espérant que leur jouissance serait prompte. Mais elle avait affaire à de vieux routiers. Paul qu'elle sentait devenir de plus en plus ardent, se retira brusquement. Aussitôt, un coup de cravache zébra sa croupe, en diagonale, la perçant d'un éclair de douleur. Elle lâcha la verge du Président et cria. Celui-ci s'écarta et lui relevant le menton de la main, lui dit :

— Tu croyais t'en tirer à bon compte, petite effrontée. Attends un

peu. Tu n'auras pas encore notre sperme. Debout !

Elle se redressa, inquiète.

— Maintenant, on va faire un peu de sport ! annonça le Président.

Il lança le fouet à Paul qui l'attrapa au vol. Lui prit la cravache, puis, bon prince, la reposa et se saisit du martinet. Avant qu'elle eût pu savoir de quoi il s'agissait et ce qu'on voulait d'elle, elle reçut un coup de fouet sur la croupe et les hanches, se retourna et encaissa aussitôt un coup de martinet que le Président lui ajusta par-dessus le bureau. Debout et libre, elle fit trois pas pour s'en éloigner, reçut un nouveau coup de fouet de Paul, de face et sur les cuisses et, à tout hasard, partit en courant vers le fond de la pièce. Paul tout réjoui, se mit à sa poursuite, l'atteignit facilement de son fouet qui était assez long.

— Cours, petite, cours ! Saute ! C'est bien ! Encore ! Hop, là ! Encore ! Et on repart !

À chaque fois, il lui donnait un coup de fouet, de préférence sur les cuisses et les mollets encore blancs. Claudine effectivement bondissait, essayait de se cacher derrière les meubles. Elle monta sur la banquette du fond, ce qui lui valut, au vol, un magistral coup de fouet qui lui entourait les fesses et les hanches, se retrouva au milieu de la pièce où le Président l'attendait, martinet au poing. Perdue, elle se mit les bras contre le visage comme pour se protéger d'une gifle pourtant bien improbable, et reçut un bon coup de martinet sur le ventre. La surprise, plus que la douleur, la fit tomber à genoux. Le Président arriva sur elle, la prit par les cheveux, la courba et lui envoya trois coups de martinet sur les fesses dans la posture classique de la petite fille qu'on corrige. Puis, il la releva lui-même car, vaincue, elle restait là, et la fit repartir.

— Cours, bichette, cours ! Tu es adorable ainsi. Cela fait tressauter tes seins et tes fesses. Ça les rend plus vivants ! Cours ! Hop !

Et le martinet l'atteignit comme elle contournait le bureau.

Les deux hommes, essoufflés, arrivèrent rapidement l'un d'un côté, l'autre de l'autre, l'enfermant ainsi derrière le meuble qu'elle croyait protecteur. Pendant cette corrida, Pierre, debout, s'était retiré contre la fenêtre pour ne pas gêner. Il regardait.

Moitié riant, moitié soufflant, ils hésitèrent. Comme des combattants, ils faisaient des feintes, paraissant devoir donner un coup, le retenant. Claudine, traquée, se garait à droite, se garait à gauche, sans pour autant penser à Jean le Bon.

Le Président voulut éprouver son pouvoir.

— Couche-toi sur le bureau. Nous allons t'achever là ! Allons, couche-toi !

Sans une hésitation, Claudine se coucha, ou plutôt se laissa tomber sur le bureau, aplatie, sans force, vaincue.

— C'est magnifique, quand même ! constata le Président.

Paul levait son fouet. Il l'arrêta de la main. Il passa derrière Claudine, s'agenouilla et, à la grande surprise de celle-ci, se mit à lui manger les fesses de baisers.

Claudine crut venue la fin de ses tourments et se dit que l'obéissance payait. Elle se conforta dans cette idée quand elle sentit le doigt du Président s'insinuer dans son sexe et chercher aussi bien le clitoris que la pénétration.

— Elle est bien chaude et bien mouillée, constata-t-il.

Il la masturba un peu. Claudine, parfaitement impudique, se mit à tortiller effrontément des fesses. Le Président souriait, bonasse, mais elle ne le voyait pas.

— Je ne peux pas lui refuser ça, dit-il entre ses dents.

Et il poussa la masturbation jusqu'au spasme qui échappa à Claudine incapable de dominer un corps survolté qui lui paraissait ne plus lui obéir et la brûler d'un sang de feu. Le Président sentit cette convulsion qui n'avait du plaisir que sa mécanique :

— Je m'attendris, dit-il alors à l'intention de Pierre, toujours effacé dans son coin.

Il retira ses doigts mouillés, lui claqua les fesses et ordonna :

— Debout ! On repart !

Ils se remirent comme ils étaient quelques minutes avant, un de chaque côté, elle seule au milieu, derrière le bureau.

— Saute !

L'ordre claqua comme un coup de fouet. Mais le coup de fouet éclata aussi. Paul avait envoyé sa lanière sur les fesses cramoisies. Le Président aligna son coup de martinet, bas, derrière les jambes.

Claudine maladroitement, monta à genoux sur le bureau, ce faisant tendit sa croupe et reçut aussitôt le fouet et le martinet à la fois, se redressa et en sautant fut encore rejointe par les cuirs impitoyables manœuvrés avec dextérité.

La poursuite reprit à travers la pièce. Les deux hommes se la renvoyaient de l'un à l'autre. Elle zigzagait comme elle pouvait, les bras en avant ou croisés devant la figure et elle avait reçu ainsi quelques bonnes zébrures sur les avant-bras. Lorsqu'elle les levait de la sorte, ses seins étaient délicieusement dévoilés et Paul surtout s'amusait à les viser. Les coups étaient donnés à la course, ils n'étaient pas précis et les marques rouges s'entrecroisaient un peu partout sur le beau corps blanc, les fesses seules étant d'un rouge à peu près uniforme. À un certain moment, ils la coincèrent ensemble contre la banquette sur laquelle elle se laissa tomber en boule, espérant ainsi se protéger.

— Ah, ah ! Là, tu es perdue ! dit Paul.

Ils se jetèrent tous deux sur elle et, laissant leurs instruments

inutiles dans le corps à corps, ils se mirent à fouailler ce joli corps de leurs mains, pinçant, tripotant, claquant. Paul la tenait par le haut et lui tordait le bout des seins. Le Président s'intéressait au gras des cuisses qu'il pinçait plutôt en connaisseur, mais avec assez de force pour faire virer vers la douleur ce qui eût pu être une appréciation du grain de sa chair.

Ils voulaient bien la troubler, mais pas vraiment lui faire mal. Mais, dans le feu de l'action, certaines pincées étaient mordantes.

Le Président lui prit sa toison à poignée et lui dit, menaçant :

— Je vais t'arracher tes poils !

Elle hurla avant qu'il ait tiré. Ils s'esclaffèrent. Le Président la releva, l'assit. Elle était anéantie. Il la mit debout et lui claqua les fesses.

— Allez, ouste ! Repars !

Elle fila, ne sachant où aller. Brusquement, elle se vit devant Pierre, tout nu. Elle se jeta contre cette chair aimée, protectrice et dispensatrice de plaisir, en hoquetant, se blottit dans ses bras, cachant sa tête contre son épaule, s'arc-boutant contre lui, sans se douter que cela mettait sa croupe en relief. Lui la prit tendrement, la câlina.

Les deux autres arrivèrent et se remirent à viser alternativement cette magnifique croupe écarlate qui, où que ce fût, s'imposait à la vue comme le centre de l'univers. Tranquillement, ils lui envoyaient qui un coup de fouet, qui un coup de martinet, sans trop de force, juste pour la faire bondir et crier des « aïe » étouffés par l'épaule de Pierre. Elle était maintenant très sensible et il ne fallait pas taper fort. Pierre la tenait et, au fond, l'exposait aussi bien qu'elle l'avait été sur le bureau. Elle ne s'en rendait pas compte. Chacun de ses frémissements lui était communiqué, chaque crispation de cette chair brûlante passait en lui. Les hoquets, les sanglots, l'essoufflement et les bonds de la croupe donnaient à ce corps tiède et abandonné une palpitation permanente qu'il ressentait délicieusement comme de nouveaux mouvements de l'amour. Il s'en délectait. Elle tendit vers lui une face implorante, baignée de larmes, déconfitte :

— Arrête-les, dis ! Arrête-les ! Je n'en peux plus.

Il ne lui répondit pas et prit sa bouche qu'il fouilla voluptueusement. Elle répondit avec fougue à son baiser, ivre d'un feu qui courait partout dans ses veines et qu'elle ne pouvait localiser. Les autres, égrillards, donnèrent quelques coups plus sévères. Pierre la sentait geindre et parfois crier sous ses lèvres, sans lâcher sa bouche, buvant sa souffrance.

Brusquement, il la renversa à terre, se jeta sur elle avec passion et d'un seul élan la pénétra. Là aussi, elle cria. Elle ne savait plus si elle souffrait ou si elle jouissait, elle n'était plus elle-même. Elle était pleine de feu. Les autres se penchèrent sur eux et, non sans mal, les

furent rouler sans rompre leur accouplement. Comprenant ce qu'ils voulaient, Pierre s'y prêta et Claudine se retrouva étendue sur lui, cuisses écartées, possédée, mais, encore une fois offrant son dos et ses fesses en toute impudeur. D'elle-même, elle s'agitait, cherchant le plaisir avec frénésie comme une libération de sa géhenne. Le Président et Monsieur Paul contemplèrent une minute cet affriolant spectacle, puis, à nouveau recommencèrent à frapper. Claudine cria encore, tourna la tête pour vérifier ce qui lui arrivait, bien inutilement, et accentua ses bonds au point que Pierre devait la tenir fermement par les hanches pour que sa verge ne sortit pas de son sexe. Ainsi, de temps à autre, recevait-il une lanière sur les doigts. Il agitait alors ostensiblement la main pour inciter ses amis à une meilleure visée. Claudine ahanait, criait, geignait, râlait, dans un état de surexcitation complète. Lorsque Pierre sentit l'orgasme proche, il la roula sous lui d'un violent coup de reins et prit son plaisir dans un pilonnage furieux. Claudine jouit en même temps, délirante, et poussa un hurlement terrible, aigu et long, tel qu'aucun coup de fouet n'avait pu lui en arracher. Puis, lorsque Pierre se releva, elle resta à terre, bras et jambes en croix, évanouie.

La fraîcheur d'un verre de whisky que Pierre frottait contre son visage la tira du néant. Le glaçon tintait dans le cristal plus clairement que ne battaient ses tempes lourdes. Elle but. L'alcool, dont elle aimait absorber de bonnes quantités, la réconforta. Elle en but encore. Elle était allongée sur la banquette. On l'entourait, on l'observait, on la massait. Elle brûlait de partout, sa tête éclatait d'un bourdonnement intense. Elle se souvint. Ils virent son regard vague s'intensifier et y lirent la peur revenue. Ils comprirent qu'elle était remise. Ses joues rosirent puis s'empourprèrent, autant d'alcool que de confusion.

Elle sentit leur massage se faire plus intéressé. À qui étaient ces mains ? Ils étaient tous là. Pierre la tenait aux épaules. Elle se blottit contre lui et se cacha la figure contre son torse, appel à la protection aussi dérisoire que la tentation de s'abstraire de ce guet-apens. Les mains la suivaient dans sa fuite, collantes, insidieuses, toujours présentes, envahissantes, obsédantes. Un doigt fouilla son sexe, avec précaution et tact. Elle eut le frémissement inévitable.

— La voilà réveillée, dit calmement le Président. Son sexe parle.

Il y eut des sourires.

— Ainsi, tu voulais nous quitter en nous laissant sur notre désir ? Et sans notre permission ? Tu ne veux donc pas que nous jouissions de toi ?

Elle ne répondit pas, murée contre l'épaule de Pierre. Le Président l'en détacha doucement et lui prit le menton.

— Regarde-nous un peu. Tu es une forte fille. C'est le plaisir que t'a donné Pierre qui t'a un peu assommée, pas le fouet. Il stimule, lui. Tu

es toujours soumise ?

Elle opina, angoissée mais résignée.

— Tu nous as donné bien du plaisir par la gymnastique de ton joli corps. Il faut maintenant aller plus loin. Tu as encore bien des choses à nous donner.

Elle le regardait, inquiète. Il la caressait. Sa main erra sur sa croupe, ses doigts s'insinuèrent entre ses globes et l'un d'eux s'arrêta sur l'orifice secret.

— Par exemple cela. Quand on a dû donner la fessée à une mauvaise fille, tu sais qu'il est de tradition de la sodomiser ? Tu ne voudrais pas que nous y manquions ? Tu as tellement polarisé notre attention sur les suaves rondeurs de ta croupe qu'une possession directe s'impose. Ce serait mépriser de si beaux hémisphères, si brûlants et si pourpres, que de ne pas chercher à percer leur secret. Nous les avons fouaillés de coups, nous allons maintenant leur donner l'estocade. Tu n'aimes pas trop cela, je crois ?

Claudine qui avait rapidement perdu toute illusion, était prête à tout ce qui n'était pas brûlure de sa peau. Elle acquiesça, puisqu'on le voulait :

— Pas trop.

— Mais tu voudras bien quand même ?

— Si vous voulez.

— Ah, tu es une grande fille qui comprend les choses, pleine de bonnes résolutions. Tu veux m'embrasser ?

Elle ne bougea pas la tête, appuyée contre la poitrine de Pierre et ne refusa pas ses lèvres quand il s'approcha. Il les toucha à peine de sa bouche et les parcourut du bout de sa langue.

— Oh, oui, elle est mignonne. Elle voudra bien tout. Elle sent bien que notre force est son plaisir, que nous lui avons brûlé la peau pour mieux l'enflammer, que notre désir est entré en elle en piqures d'aiguilles pour retrouver le sien et s'y mélanger. Viens nous faire voir que je dis vrai.

Il se redressa et quitta le groupe tassé sur la banquette pour aller s'asseoir dans un fauteuil, près du bureau, toujours nu, élégant et strict, son sexe raide en partie dissimulé par ses jambes croisées.

— Viens ici m'embrasser et me manifester ta reconnaissance.

Elle se leva, poussée par Pierre et s'avança sans précipitation.

— Je m'abandonne à toi comme tu t'es abandonnée à nous. Tu vois, je ne vais pas bouger. Mais je compte sur ton zèle pour que nous soyons tous édifiés sur notre réconciliation. Tu dois être aussi ardente que nous l'avons été.

Elle comprit combien ces paroles doucereuses étaient chargées de menaces. Mais, encore paralysée, elle ne savait que faire et restait plantée devant lui.

— S'il apparaissait que tu ne nous aies pas bien entendus, nous devrions te donner des explications supplémentaires. Et tu sais que nous ne nous adressons pas à tes oreilles, mais à des parties de ta personne aussi charmantes mais bien plus volumineuses, avec qui le dialogue est facile tant elles sont réceptives – mais qui ont bien rougi, les malheureuses, de ce que nous leur avons dit...

C'était clair.

Le Président, les bras mollement rejetés sur les accoudoirs, s'offrait dans un abandon détaché. Claudine se pencha sur lui, colla ses lèvres aux siennes et lui donna aussitôt sa langue. Il répondit à son baiser mais sans bouger. Ce jeu de lèvres dura quelques minutes. Claudine était toujours debout près du fauteuil, penchée, mais elle ne touchait son partenaire que de la bouche.

Il se dégagea.

— Mon cher Pierre, votre femme est bien timide ou encore un peu insubordonnée. Elle semble réservée à mon égard. Peut-être ai-je eu tort de me dépouiller de mes armes. Voulez-vous me passer le martinet ?

Pierre se leva.

— Non, non, lança Claudine et elle se jeta au cou du Président, enlaçant ses épaules, collant ses seins à sa poitrine, donnant à ses lèvres pincées l'intérieur des siennes.

— À la bonne heure, parvint à dire le Président. Voilà comment l'esprit vient aux filles ! Il fallait donc que je te dise comment il faut faire pour être plus ardente ?

Il ne parvint pas à garder son immobilité détachée et ne put s'empêcher de la serrer dans ses bras, lui tapotant les fesses.

— Ah, tu es vraiment faite pour le fouet, toi !

Cette étreinte la rassura en la ramenant à la chaleur connue de l'amour partagé. Elle revenait au monde réel après ces agressions fulgurantes de sa peau, cette impression glaçante d'être seule, de ne pas communiquer, d'être isolée en elle-même face à des observateurs étrangers aux réactions mécaniques d'êtres d'un autre monde, insensibles à son charme, sourds au dialogue de sa féminité qui lui semblait devenue sans emploi vis-à-vis de cliniciens pour lesquels elle se sentait une patiente asexuée et sans âge dans une chambre blanche où l'on enregistrerait ses réactions séparément sans voir qu'elles émanaient d'un être total pensant et agissant avec sa morphologie et sa personnalité de femme désirable qui, jusqu'ici, influençait toujours les partenaires et les conditionnait à des réflexes qu'elle retrouvait chez tous. Elle sentit se remettre en marche dans sa conscience surprise et un moment figée, les actions et réactions habituelles de ses rapports avec l'homme. Elle n'avait plus affaire à des martiens.

Ses forces revenues, son univers retrouvé, elle se sentit à nouveau

femme sur un corps d'homme nu, et cet homme qui l'avait jetée hors d'elle-même, qui l'avait frappée, avilie, manœuvrée, dépouillée de sa fierté, de son initiative, de sa volonté, qui l'avait fait évoluer comme un automate dans un monde abstrait où elle ne se reconnaissait pas, lui apparaissait comme une puissance virile supérieure par sa vigueur, son imagination, son succès, un homme comme elle n'en avait pas connu, qui la possédait déjà tant il la dominait. Elle conçut pour lui un désir subit et spécial qui, à peine ressenti, l'envahit tout entière. Elle trouva à sa bouche précise et réservée un goût de marbre. Collée, frémissant à son immobilité, il lui revint à l'esprit une lecture relative à des femmes qui, en Inde ou dans l'Antiquité, elle ne savait plus, se donnaient lascivement à la statue d'un dieu et se pénétraient elles-mêmes de son sexe de pierre froide dont l'insensibilité leur donnait la mesure de la distance entre leur sueur de femelles et l'infini supérieur des mondes glacés de l'esprit.

Toute à la convulsion que lui donnait ce vertige, elle se rua sur ce corps impavide, l'attaqua, l'enserra, ondula, le frappant de son ventre dans une recherche fruste, colla le plus de sa peau qu'elle put à cette froideur inaccessible contre laquelle elle avait l'impression de grimper comme à un mur de granit.

Le Président en jouit un temps, tandis que les deux autres appréciaient la vigueur rude mais encore gracieuse de cette bacchante à la peau curieusement striée.

Puis, après l'avoir laissée chercher elle-même la pénétration de son membre, mais sans la lui accorder, il la bloqua dans ses bras.

— C'est très bien. Tes sens éternés bondissent comme un troupeau de pouliches enfermées qui vivent déjà la folle course dans les prés. Nous allons te libérer.

« Mais d'abord te monter. »

Il la poussa en avant, se leva, la courba et la mit à genoux sur le tapis, la tête dans ses bras contre le sol, les reins creusés, la croupe écarlate saillante au-dessus des cuisses tassées sur les mollets.

Il prit cette masse ronde dans ses mains comme un tel objet, la souleva un peu, s'assura de sa mobilité comme il eût fait jouer une mécanique pour la vérifier, puis, posément, pénétra dans son sexe.

— Tu te donnes bien, mais tu sais que ce n'est pas cela que je veux. Je suis venu chercher, dans ton intérêt, l'onction nécessaire pour mon entreprise. Maintenant, prépare-toi.

Sans illusion, sa peur depuis longtemps dépassée, elle sentit le membre la quitter puis venir buter contre l'orifice inhabituel que les doigts durs et autoritaires avaient rendu ouvert à toute attaque en distendant les chairs de part et d'autre.

Elle se laissa faire et ne ressentit rien qu'une certaine gêne, tant ses sensations se fondaient dans le feu général de sa peau enflammée. Elle

ne cria même pas. À peine une contorsion.

Le Président la caressa, comme il eût flatté la croupe d'une bonne monture, puis il pratiqua quelques mouvements qui lui assurèrent une possession stable et définitive. Alors, il la fit s'allonger, l'accompagna, puis bascula sur le côté et la mit sur lui. La tête à la lumière, voyant les deux autres hommes grands et bizarres dans leur perspective verticale, elle ferma les yeux et laissa rouler sa tête sur l'épaule du Président. Elle ne vit pas venir Paul en face d'elle. Elle le sentit l'investir et chercher à entrer dans son sexe. Elle comprit qu'elle allait connaître cette pénétration double dont elle avait entendu parler, mais dont elle se demandait si elle était possible. Sa seule réaction fut de curiosité. Son corps ne lui inspirait plus ni crainte ni préoccupation.

Son ventre distendu contient les deux organes. Il n'y avait ni plaisir ni douleur. Elle flottait dans un vague trouble de jouissance sexuelle, d'étouffement et d'embarras intestinal.

On l'agita. Son ventre était à rude épreuve. Elle ne pensait même pas à se soutenir, à s'appuyer au sol. Les bras mollement rejetés de chaque côté, les talons posés n'importe où, sur une jambe ou par terre, elle laissait faire.

On lui caressa la joue. Elle entrouvrit les yeux. C'était Pierre qui était là, tout contre elle. Cela lui fit un choc. Un instant, elle voulut l'appeler, lui dire de la tirer de là, elle réalisa sa situation, puis elle eut envie de le frapper, de se venger. Tout cela voleta dans son esprit et s'en échappa. Elle s'en moquait. Elle ne pensait plus.

Pierre, le visage tendu, guettait ses réactions. Il l'embrassa. Elle répondit à peine.

— Tu vas jouir. C'est formidable. Jamais tu n'as eu ça. Monte au sommet du plaisir. Je suis avec toi. Profites-en. Jouis ! Jouis !

— Je ne peux plus. Plus rien. Je n'y suis plus.

Il insista, lui demanda ce qu'il pouvait faire, la caressa, puis lui tendit son sexe encore en érection. Elle le prit dans sa bouche avec tranquillité, comme une chose naturelle mais sans importance.

Le Président et Paul activaient leurs mouvements et la masse de ces corps emmêlés ballottait de plus en plus fort. Pierre devait faire une certaine gymnastique pour que ces mouvements ne disjoignent pas son membre et la tête de Claudine. Son excitation cérébrale était considérable, mais son plaisir physique faible. Il comprit qu'ainsi il n'apportait rien à Claudine et se retira. Il se coucha près d'elle et se contenta de l'assister, partageant son souffle, la berçant de paroles amoureuses pour l'aider à rechercher un plaisir qui ne se précisait pas :

— Tu es divisée, pourfendue, éclatée.

« Les mâles t'ont envahie. Ils te dévorent.

« Ta chair est souple, élastique. Elle les contient. Ils l'écrasent et elle

rebondit. Tu es la chair éternelle de la femelle immense qui n'a jamais de fin.

« Le mâle est multiple et vain. Il s'affaire. Il est partout. Tu es le centre. Il te presse de toutes parts, mais tu épouses les formes de son assaut et tu es toujours là, intacte, indestructible, revenant à ta forme première. Tu es la cellule aux contours ondulants que les bâtonnets enfoncent sans les entamer. Tu es la vie. Nous ne sommes que le mouvement et tu es la pérennité. Tu es forte.

« Jouis de ta force d'accueil, de réceptivité, d'adaptation à toutes les formes, à toutes les pénétrations, à toutes les agressions. Le mâle te fait connaître sa force et c'est la tienne qu'il te révèle. La tempête t'assaille mais elle gonfle ta voile et la grandit.

« Tu n'es toi que contre l'homme. Là, l'homme est déchaîné, multiplié hors de ses limites, tu ne le mesures plus. Il t'entoure, t'assiège et ne te vainc pas. Jette-lui ta jouissance, qu'elle heurte la sienne.

« Nous nous équilibrons. »

Lorsque les spasmes libérèrent leur dérisoire semence, Claudine épuisée, mais révélée, se gonfla d'un plaisir spécial, son ventre prenant toute l'ampleur de sa chair dans une immense satisfaction diffuse qui montait mais n'éclatait pas. L'éclair de l'orgasme fut remplacé pour elle par une ascension de tout son être vers la sérénité. Les yeux clos, elle garda dans son for intérieur cette sensation nouvelle et Pierre ne put la lire dans son regard. Elle lui avait échappé.

L'assemblage se désarticula. Claudine s'étonna un instant de se retrouver droite, essoufflée mais usant de ses membres librement et normalement, meurtrie et endolorie, mais comme avant. Tout ce fracas avait passé sur elle comme une lame qui l'eût roulée sur les cailloux. Elle se relevait sur la plage, intacte, et regardait l'élément déchaîné s'éloigner, formidable et inutile. Tout cela n'était rien. Sa stabilité foncièrement féminine était de béton. Elle se secoua comme si elle rejetait les derniers filets de la masse d'eau enfuie qui avait failli l'étouffer.

Elle était là comme ces trois hommes nus, à égalité. Elle remarqua même que Monsieur Paul était marqué par l'âge et assez éprouvé. Les autres étaient beaux et puissants, mais elle aussi.

Il y eut une rapide toilette qui acheva de casser le groupe. Elle s'y retrouva seule et constata son intégrité physique. Des stries sur sa peau dont elle s'efforçait de faire l'inventaire pour celles de son dos par des contorsions malaisées. Mais rien d'important. Cela lui rappela un difficile passage dans un roncier, à la chasse. On s'égratigne mais on se retrouve sur le chemin et on se redresse.

Quand elle revint dans le bureau, Monsieur Paul était parti. Aucune importance. Un personnage falot.

Ils se rhabillèrent en silence. Les vêtements les replacèrent dans la vie sociale. Le Président lui fit des compliments fort civils comme si elle avait fait un beau parcours d'obstacles à cheval. Elle le remercia d'un signe de tête mondain mais altier. Il lui confirma sa réintégration au club. Tout allait bien.

Quand ils sortirent, elle passa la première, le plus naturellement du monde, devant ces hommes qui l'avaient humiliée et possédée. Le couloir désert, l'ascenseur abstrait, le hall si totalement vide qu'il semblait inutile, la laissèrent encore dans une certaine impression d'isolement.

La rue lui sauta à la face comme une réalité chaude, avec ses bruits, ses mouvements, son obscurité percée de toutes parts de lumières vivantes. Le monde la reprenait. D'où venait-elle ?

Elle croisa un homme, silhouette noire, visage jeune à petite moustache. Insignifiant. Un type quelconque. Un employé qui devait aller à son bureau tous les matins, dire « oui, monsieur le directeur », calculer son budget au plus juste et faire l'amour à une petite femme replète toujours de la même façon, en pensant peut-être à la dernière affiche sexy du métro ou à telle vedette aux charmes commerciaux. Il ne connaîtrait jamais ce monde où elle venait de pénétrer. Elle s'imagina l'abordant et lui expliquant d'où elle sortait, ce qu'on lui avait fait, ce qu'elle avait accepté. Elle sourit en pensant à l'étonnement de cet obscur. Mais il devait savoir que cela existait. Tout le monde le sait. Comme on parle des gros bonnets, des monstres du cinéma, des puissances d'argent, des explosions atomiques ou des martiens : ça existe, mais ce n'est pas pour le commun des mortels. On meurt sans avoir rien vu. Elle, elle commençait à voir. Elle proposerait à cet homme quelconque de faire cela à sa femme. À cette petite grosse ? Impensable. La grossièreté de l'idée de transporter dans cet univers de désir survolté une femme atone dans sa chair molle la heurta comme un mur froid. Elle comprit qu'il y avait plusieurs catégories d'individus, et pour chacun, une finalité. Elle se sentit membre d'une élite.

L'homme, sous son regard insistant, s'était retourné sans s'arrêter et se perdait déjà dans le néant. Elle rit et rejoignit ses deux compagnons.

Le Président, en la quittant, lui baisa la main. Elle le trouva naturel.

Dans l'auto, elle se tenait droite sur son siège. Pierre l'attira contre lui. Elle se laissa faire sans élan. Elle savait combien il avait horreur de conduire d'une main. La satisfaction de ce geste de tendresse prit un petit goût de vengeance enfantine. Mais au fond, elle était fatiguée et se laissait bercer. Paris défilait devant ses yeux indifférents, nuit anonyme mouvementée de lumières diverses, monde étranger sans goût ni grâce, mécanique, minéral. La chaleur intérieure était ailleurs,

dans le monde des sensations secrètes, très au-dessus de tout cela. Elle venait d'y pénétrer depuis quelque temps et plus fortement encore aujourd'hui. Mais elle ne savait pas en mesurer les distances ni en apprécier les perspectives, elle s'y repérait mal, elle y avançait à pas prudents comme dans un parc merveilleux aux dimensions étranges, aux lumières intenses, colorées et changeantes, dont le sol souple la ferait rebondir, sans poids et sans direction dans des souffles de rêve. Aussi regardait-elle en elle-même ce monde captivant et surprenant des amours interdites, sans chercher à l'analyser ni à le connaître, tandis que ses yeux vides ne voyaient plus les masses atones des maisons défiler massives et imprécises derrière les lampadaires chétifs.

L'arrivée chez elle ne la réveilla pas. Elle quitta l'auto et monta en automate.

Dans la quiétude connue de l'appartement retrouvé, elle ne vit qu'une absence de sensations nouvelles qui lui permettait de ne pas interrompre son immobile contemplation intérieure.

Mais Pierre la fit revenir à la réalité. Il était pressant. Il s'inquiétait de son air absent. Elle lui sourit et le rassura : elle se sentait très bien. Il la déshabilla et elle se laissa faire. Il proposa de lui donner une douche. L'eau fraîche coulant sur sa peau enfiévrée lui fit du bien. Il l'essuya d'une serviette douce en tamponnant ses formes avec des précautions inhabituelles comme si elles eussent été d'une fragilité précieuse. Cela l'amusa et lui fut agréable, mais en elle-même elle le trouvait un peu ridicule, sentant ses muscles jouer librement dans toute leur fermeté, même si quelques endroits étaient endoloris. Il voulut ensuite l'enduire de crème pour adoucir le feu des stries. Elle s'étendit sur son lit et se laissa faire. Physiquement c'était évidemment utile, encore qu'elle fût habituée maintenant à cette cuisson diffuse qui n'était pas mordante. Mais ce qu'elle appréciait le plus, c'étaient les compromissions successives de son mari avec ses propres habitudes : de même qu'il aimait avoir ses deux mains libres pour conduire, il avait horreur des crèmes et autres maquillages gluants et elle devait toujours aller mettre ses produits de beauté nocturnes après l'amour, alors qu'il s'endormait déjà. Ainsi, elle allait être enduite des pieds à la tête, sans effort, et il aurait entre ses bras, pour s'endormir, une chair grasse aux parfums fades. Elle n'aurait qu'à faire changer ses draps le lendemain.

Pierre, en pétrissant ce corps abandonné, avait conscience d'en reprendre physiquement possession. Le travail des mains lui donnait cette réalité d'artisan qui sent son œuvre par ses doigts. Il y mettait de la douceur, certes, mais surtout de l'application. Cette chair lui avait échappé un long moment, exclusivement dominée par deux autres hommes qu'il regardait. Il savait bien qu'ils étaient d'accord et que ses amis ne dépasseraient pas les limites convenues. Sa femme ne risquait

rien, il n'avait pas pu la perdre. Mais il ne pouvait se défendre d'une amertume de mâle dépossédé, d'acteur principal devenu pour un temps spectateur.

Il était intervenu quand il l'avait voulu et l'avait possédée le premier. Mais son plaisir était trouble. Il lui importait d'abord de redonner à ces formes délicates le goût de ses mains. Puis, il lui faudrait savoir quel avait été le retentissement intérieur de ce choc. Claudine paraissait calme et nullement abattue, mais sait-on jamais ?

Souplesse de la chair et onctuosité de la crème, cette peau, ces muscles, ces tissus délicatement potelés, fondaient sous ses doigts. Il ne se lassait pas d'étendre partout la luisance du baume qui se voulait bienfaisant, la tournait, la retournait, se manifestait sous tous angles et en tous endroits. Claudine qui prenait de plus en plus plaisir à cet enveloppement de douceur, abandonna vite l'inertie qui est de règle sur la table du masseur et prit des poses volontairement gracieuses, faussement abandonnées, laissant venir sans y paraître, la caresse qu'elle avait amenée. Bientôt, la bouche de Pierre toucha la strie rouge qui barrait un sein, hésita une seconde – il n'aimait vraiment pas le contact de la crème ! et elle en sourit, les yeux au plafond – puis s'habitua, câlina le bourgeon, alla à l'autre. Elle se donna à elle-même la justification d'une légère douleur sur une meurtrissure pour émettre un faible grognement, et se retourna, lascive dans ses contorsions, pour chercher une bonne position, sinueuse des genoux aux épaules, avec une invite évidente de la masse gracieuse et rouge de la croupe qui imposait la présence de son infortune. Les lèvres l'effleurèrent, puis s'y fixèrent et, un long moment, la parcoururent d'un baiser ouvert, partout commencé, jamais clos, qui visait à être universel, où les lèvres douces, prudentes, disjointes comme pour aspirer, mais pesant à peine, cherchaient un vaste contact à cent fois leur mesure, excusant leur exigüité par leur omniprésence. Son souffle, dans cette lente promenade sans repos, rafraîchissait sa peau d'une brise timide. Lui savourait cette chair qui brûlait sous ses lèvres, elle, sans le voir, s'imprégnait de l'hommage délicat d'une tendresse amoureuse dont la fraîcheur locale lui donnait au ventre les premières ardeurs du désir renaissant.

Quand elle se retourna, l'appel de ses yeux calmes l'invitant au bain bleu sombre aux éclairs violacés de sa mer intérieure lourde d'inconnu, joint à la courbe gracieuse de sa cuisse ronde mollement relevée sur l'ombre soyeuse de son mystère, l'attira en elle et il se fonda dans cette tiédeur douce au voyageur égaré que lèche l'effluve moite du foyer retrouvé après les fracas et les morsures glacées d'une tempête étrangère où il avait dû vivre des heures immatérielles dans l'éclairage blanc et le son plat d'un univers qui n'était pas le sien.

Soudés à nouveau par l'amour, la force dure de l'un jugulée par sa

tendresse, la voluptueuse élasticité meurtrie de l'autre ronronnant dans la quiétude recouvrée, ils se dirent, bouche à bouche, ce que leurs sexes liés exprimaient :

— Je ne te perdrai jamais. Tu passes dans le feu pour moi. Il t'ensanglante de ses reflets rouges, mais tu es toujours l'inaltérable marbre blanc qui s'allonge sur ma couche en courbes tendues et polies que je sculpte, que je chauffe, que je fais vivre.

— Toutes les mains sont tes mains.

— Je te jette aux fauves, mais tu ne me quittes pas. Notre lien est de fer. Une chaîne nous lie que personne ne pourra rompre. Je la tire et je te reprends.

— Je suis la chienne aimante que tu rudoies et qui se couche à tes pieds. Garde-moi.

— Tu retrouves ma trace dans la foule et tu reviens. Je te caresse.

— Je n'aime pas la foule. Je peux m'y perdre. Je m'y perds parfois. Je risque de m'y perdre. Ne m'y lance plus, dis, ne m'y lance plus. Peut-être qu'un jour je ne reviendrai pas.

— Risque dont les griffes s'enfoncent dans ma gorge. Possibilité tyrannique, affreuse et délicieuse. Je t'ai, être précieux, toute à moi consacrée – et je te jette. Je te cherche. Je te trouve. Et je peux ne pas te retrouver. Je te tire à la roulette russe. Je te gagne. Alors je t'ai pour la première fois.

— Ne tire plus. Un jour la balle me tuera pour toi. Tu seras seul. Je serai aux autres. Serre-moi. Ne laisse approcher personne.

— Seule tu mourras dans mes bras. Le désir s'en ira, et la vie. Car le désir, c'est la vie. La nôtre. Pour te prendre, il ne faut pas que je t'aie.

— Ne me perds pas. Serre-moi.

— Je t'ouvre à tous pour charger la foule, la sabrer, t'arracher à elle et recommencer.

— Protège-moi. Ne me montre à personne. Laisse-moi vivre contre toi, rien qu'avec toi. Plus rien autour de nous. Liés dans notre amour.

— Alors, l'amour, c'est la mort. La vie, c'est le risque !

Elle tourna la tête en fuyant sa bouche, d'une torsion brusque. Il eut l'impression qu'elle rompait le dialogue, qu'elle cassait l'étreinte. Mais aussitôt il sentit son ventre se jeter au-devant du sien en chocs violents et saccadés, cherchant furieusement la pénétration de son membre qu'il laissait immobile. Il y répondit d'instinct. Elle voulait le plaisir, la libération. Il ne réfléchit pas et lui fit gravir les degrés du spasme sans un mot, dans le halètement mécanique de leurs souffles. Il jouit en elle et elle l'accueillit révoltée, inconsciente.

Lui sentait son sperme s'épandre sans plaisir et il observait le fonctionnement de son corps qui lui échappait, pauvre réveil sonnait d'une fausse gaieté, animal inutile aux réflexes indifférents.

Il ne savait plus où elle était. Le plaisir lui était un refuge où il ne la

sentait plus.

L'amertume envahit sa bouche où la salive manquait et le front qu'il cacha lourdement dans cette épaule chaude et palpitante, était barré d'un pli profond.

CHAPITRE VI

Claudine s'était préparée joyeusement à ce dîner chez Henri et Mathilde. De toutes les expériences érotiques qu'elle avait vécues ces derniers temps, celle-là lui paraissait la plus paisible. Jusqu'à ce moment il y avait toujours eu une part d'imprévu générateur de crainte et de trouble. Certes, elle se rendait compte que Pierre la conduisait avec sûreté dans ces voies nouvelles où le plaisir avait toujours le dernier mot, mais sa timidité naturelle, ses tabous difficiles à abattre et aussi l'expérience cuisante de la sévère flagellation subie chez le Président, entretenaient toujours en elle une angoisse dont elle ne pouvait se départir lorsque Pierre lui proposait quelque chose d'inconnu.

Lorsqu'il s'était agi d'aller dîner chez Henri et Mathilde, elle avait clairement compris que ce serait une partie dite carrée, mais elle en avait accueilli l'idée avec tranquillité et même avec une secrète envie, se souvenant de son contact avec Mathilde au club, où, pour la première fois elle avait goûté à une femme, en accessoire de la possession de son mari, solide blond, viril et distingué. Ils avaient été gentils avec elle, elle n'en avait pas peur et elle n'avait plus rien à leur cacher. Elle pouvait donc leur abandonner sa sensualité sans risque, avec la perspective même d'enrichir ses connaissances et de collectionner des sensations nouvelles, sans contraindre sa personnalité, tout en excitant le désir de Pierre. La seule ombre au tableau était le souvenir qu'elle avait du goût avec lequel il avait possédé Mathilde devant elle. Mais celle-ci était si gentille... Et, au fond, c'était la règle du jeu. Elle ne pouvait, cependant, s'empêcher par avance de s'imaginer plus sensuelle et plus désirable qu'elle, éternellement soucieuse de ramener l'attention sur sa personne, surtout celle de son mari, fût-ce au prix d'une difficile surenchère voluptueuse avec une rivale, amicale certes, mais exceptionnellement douée.

C'est donc avec une fébrilité bon enfant qu'elle s'était préparée, soignant sa toilette et son maquillage, attendant avec impatience que Pierre rentre de son bureau pour l'emmener. Elle ne se rendait pas compte, d'ailleurs, que ce dernier avait volontairement contribué à son excitation en s'abstenant, sous des prétextes divers, de lui faire l'amour depuis deux jours.

Lorsqu'il arriva, il la complimenta sur sa beauté, sa coiffure et sa robe, l'embrassa dans le cou pour ne pas toucher à son rouge à lèvres, et la caressa légèrement, par-dessus ses habits comme pour s'assurer

tout juste que ses formes habituelles étaient bien là et que tout était prêt. Elle s'était habillée comme pour un dîner normal. Mais lorsqu'il lui fit une légère pression sur le sexe, à travers la robe, en la regardant d'un air gourmand, elle comprit qu'il pensait déjà à ce qui allait se passer et lui adressa un sourire complice. En elle-même, elle était fière de savoir où elle allait et qu'elle y tiendrait vaillamment sa place.

Lorsqu'ils sonnèrent à la porte de leurs amis, Claudine se souvint de ses affres devant la porte du club et une bouffée de fierté monta en elle : elle avait triomphé de tout cela et maintenant, elle sonnait d'un doigt autoritaire.

Ce fut avec des exclamations de joie qu'on les accueillit dans un appartement très coquet. Mathilde serra Claudine dans ses bras, lui dit qu'elle était belle, ajouta tout un babillage gentil, mais nota :

— Pourquoi as-tu mis tant de rouge ? Tu ne veux pas nous embrasser ?

Claudine sentit ces mots la pénétrer d'une douce chaleur :

Mathilde voulait l'embrasser sur la bouche, ce qui évoquait en elle les caresses très douces au club et les effets prenants et savants de ses lèvres pulpeuses de femme ; mais elle avait aussi dit « nous », ce qui destinait déjà sa bouche à Henri. Pour couronner cette impression agréable, puisque le rouge empêchait les baisers, Claudine se sentait ainsi désirée sans pouvoir être atteinte, état suprêmement délicieux pour elle.

Elle se dégagea des bras de Mathilde pour se diriger vers Henri et lui tendit les deux mains d'un geste intermédiaire entre le contact mondain et les bras ouverts. Mais Henri, sans désespérer, vit les deux interprétations et les traita toutes deux. Il se pencha galamment sur les mains, qu'il baisa, puis remonta prestement le long d'un bras en petits baisers rapides, attira Claudine contre lui, la serra et, lui aussi, inhibé par le rouge, l'embrassa dans le cou. Ses mains emprisonnèrent un instant sa taille, dans une attitude d'amical hommage et de réserve à la fois, mais se firent vite promeneuses et effleurèrent aussi bien son dos que les rondeurs de la croupe. En se dégageant avec quelque coquetterie, Claudine pivota et vit que Mathilde embrassait Pierre à pleine bouche. Claudine maudit son rouge et ne pensa plus qu'à l'enlever.

Elle vit un bar dans un coin du salon. Des verres y étaient préparés. Elle en prit un et l'agita d'un air gamin :

— On boit quelque chose ?

À peine le whisky eut-il coulé dans son verre qu'elle prit son mouchoir dans son sac, tamponna ses lèvres et dit, avec un délicieux sourire canaille :

— J'allais salir votre verre...

Elle but, puis leva le verre à hauteur de ses yeux.

— Ça ne marque pas !

La provocation était trop forte. Mathilde s'avança en riant, lui prit la tête à deux mains et lui plaqua un vigoureux baiser qu'elle voulait visiblement ostentatoire tant et si bien qu'elle fit claquer ses lèvres en les disjoignant de celles de Claudine.

Tout le monde rit.

C'est alors que Claudine remarqua la tenue de Mathilde. Elle était vêtue d'une très élégante tunique en tissu rouge rehaussé d'une broderie d'or de genre un peu oriental qui allait parfaitement à sa beauté de brune, mais cette tunique était faite pour être portée sur un pantalon, et elle n'avait pas de pantalon. Mathilde avait les jambes nues, se fiant à la matité de sa peau pour avoir l'air vêtue. Elle était ainsi à la fois délicieusement élégante et très excitante, pas du tout impudique ou vulgaire, mais auréolée du charme de la danseuse et du piquant de l'odalisque, pure dans le galbe parfait de ses jambes et la puissance harmonieuse de ses cuisses bombées qui se perdaient en s'élargissant sous la tunique brodée.

Claudine en fut charmée, mais aussi un peu piquée du fait qu'elle ressentait comme pesante sa robe très classique, élégante mais inexpressive dans ce contexte de sensualité sous-jacente où Mathilde évoluait comme une comète de chair, de rouge et d'or, suivie d'un panache de désir et de promesse de volupté.

Mathilde ne tenait plus en place, babillait d'abondance et sous le prétexte de montrer son appartement et d'installer ses invités, s'agitait beaucoup. Pierre la regardait avec délice, ce qui donnait à Claudine un petit pincement interne qu'elle ne pouvait dominer. Quant à elle, son idée fixe était de savoir si, sous sa tunique, Mathilde portait un sous-vêtement ou avait le ventre nu. Or, pour courte et excitante qu'elle fût, la tunique, laissant jouer les hanches, soulignant la plénitude de la croupe qui la gonflait et abritant la chair royale des cuisses comme les bords d'un dais, n'arrivait jamais à découvrir, ne fût-ce qu'un instant, la fourche des cuisses. Il s'en fallait toujours de peu, mais le mystère demeurait. Pourtant Mathilde évoluait avec une grâce très libre et ne prenait aucune précaution dans ses mouvements. Finalement Claudine se forgea l'idée, par habitude et pour conforter sa propre tranquillité, qu'elle avait un slip. Mais elle ne sentait pas que cette analyse qui avait occupé sa pensée pendant les premiers moments de cette prise de contact, avait eu pour effet de concentrer son attention sur les cuisses de Mathilde et qu'elle s'était ainsi pénétrée à son insu du charme très sensuel de cette chair généreuse, objet naturel de la convoitise des hommes, mais qui le devenait aussi de la sienne, au point que, se trouvant à un moment rapprochée d'elle alors qu'elle venait de s'accouder au bar, elle passa tout naturellement sa main sur l'une des cuisses pour en sentir la peau et les formes,

attirée qu'elle était par cette présence, mais s'en tenant à ce qu'elle voyait sans oser pénétrer sous la courte tunique, la valeur d'une main plus haut.

Mathilde se prêta complaisamment à cette caresse, regardant d'un air tendre avec un rire narquois la propriétaire de cette main hésitante quoique décidée, mais encore inexperte, tandis que les deux hommes interrompaient leur conversation pour suivre d'un œil avisé l'évolution de ces doigts téméraires sur la peau attirante qui leur était exposée.

La main de Claudine montait et descendait sur cette plage de peau nue d'un mouvement qui, au début, était un hommage et presque une prière, mais dont l'évolution, par timidité autant que par manque d'imagination, tendait vers le mécanique et l'impersonnel. Mathilde le comprit et, toujours appuyée de dos au bar, relevée sur ses coudes, ce qui donnait à sa belle poitrine une présence dominatrice, le talon posé sur la barre inférieure pour mieux offrir sa cuisse dans une inclinaison nonchalamment tentatrice, elle lui glissa d'un air canaille :

— Va voir un peu plus haut...

Claudine, tentée, mais encore gênée, remonta et sentit à la fois le satin de la peau qui se faisait plus fin sous sa paume et celui du tissu qui caressait le dos de sa main et la couvrait d'une complicité veloutée. Le haut de la cuisse était tendre, tiède, secret. Elle atteignit le pli de l'aîne sans rencontrer de barrière, presque effrayée de cette absence d'arrêt, aspirée par cette chair chaude, et angoissée en même temps par le fait que le sous-vêtement attendu, imaginé, classique, inévitable n'était pas là.

Bientôt, au lieu du toucher insensible et lisse d'un tissu, elle sentit sous ses doigts la soie vivante, diverse, élastique dans son épaisseur, de son opulente toison de brune, dont les boucles rendues légèrement mobiles par le frisson auquel s'abandonnait Mathilde, paraissaient venir au-devant de ses doigts timides et s'y enrouler comme de petits tentacules gentils et accueillants, pas hostiles du tout malgré leur secret, qui semblaient vouloir jouer avec elle comme un animal familier qu'elle aurait réveillé et qui se gonflerait de plaisir en reprenant conscience.

Elle laissa errer ainsi quelques instants ses doigts incertains dans ce pelage sensible, n'osant pas soutenir le regard de Mathilde qui fixait sur elle des yeux mi-clos à l'expression difficilement discernable, ni celui des deux hommes qu'elle sentait rivé à elle dans un silence complice. Elle baissa donc les yeux et posa son regard sur la volumineuse et attirante poitrine de son amie, dont les globes se soulevaient au rythme d'une respiration qui s'accélérait, perçant l'étoffe de leurs bouts érigés, indiscrets témoins d'un désir latent dont ils avouaient l'existence. La présence ainsi grandie de ces seins dont elle gardait un souvenir de surprise, d'admiration, de douceur et de

trouble plaisir, stimula sa sensualité et lui redonna le pas sur sa timidité et son imagination un peu courte. Ses doigts se firent plus précis, plus décidés et cherchèrent l'orée de la fente du sexe pour parvenir au siège direct de la volupté féminine. Ces tâtonnements, puis le succès, montrèrent à Mathilde que la phase des hésitations était passée. Quel qu'en fût le charme, sa nature avide et puissante la portait assez goulûment à l'obtention directe du plaisir. Elle poussa un profond soupir de soulagement et de satisfaction, et renversa la tête en arrière, s'abandonnant à la caresse avec une docilité qui était un ordre.

Claudine fit rouler le clitoris sous ses doigts, comme elle aimait qu'on le lui caressât à elle-même, retrouvant d'instinct la manière de Pierre, puis, voyant l'effet immédiat au rythme des seins que soulevait une respiration fortement perturbée, elle accéléra l'action de ses doigts comme elle le voulait quand elle sentait le plaisir s'approcher et, attirée par ces seins rendus encore plus royaux par la pourpre qui les enveloppait, voulant aussi manifester à Mathilde autre chose qu'une technique de jouissance, elle posa la tête sur cette poitrine offerte, la pressa de la joue, puis, sentant un mamelon piquer l'étoffe près de sa bouche, s'en saisit et le mordilla. Une plainte et un frisson témoignèrent de la conjonction chez Mathilde du plaisir du sein avec celui du sexe. Elle entoura d'un bras les épaules de Claudine et l'appliqua mieux contre elle. Les deux hommes ne pouvaient détacher leurs regards de ces belles cuisses disjointes dont le haut demeurait secrètement à l'abri du pan de la tunique sous lequel la main de Claudine formait une protubérance vibrante, donnant à l'étoffe des ondes dont la caresse enveloppait ce ventre que l'on devinait nu et qui se donnait à la jouissance, pudique dans son offrande secrète, vêtu et classique dans son attitude, comme si le plaisir lui était tellement normal qu'il pût l'accueillir et s'y livrer sans broncher d'une ligne et ni déranger l'ordonnancement du vêtement et des courbes du corps fait pour la seule beauté. La grâce de ces deux femmes enlacées, élégantes et distinguées, dont l'une dispensait à l'autre le plaisir comme une confidence, et que celle-ci accueillait comme un don naturel, était telle que leurs deux admirateurs se contentaient de les regarder comme un tableau où la montée du plaisir dépassait la froideur de l'art et faisait vibrer l'harmonie des formes et la douceur des gestes, d'un irremplaçable éclat humain grâce auquel la beauté devenait une réalité concrète et pénétrante.

Lorsque le plaisir arracha un cri à Mathilde, il y eut comme une libération générale de cette atmosphère de respect tendu pour cet acte délicat. Mathilde attira vers sa bouche celle de Claudine et, tout en restant renversée en arrière, se fit donner un baiser profond. Pendant que leurs langues luttaient, Claudine, sentant les deux hommes se

rapprocher et entendant leur premier commentaire flatteur, revint à la réalité et, traversée d'une pensée canaille, releva largement la tunique, dévoilant le ventre nu qui venait de jouir, voluptueuse bête d'amour toute frémissante encore, dans la puissance de sa chair et l'animalité gracieuse de sa fourrure sombre.

Mutine, Mathilde se dégagea et sauta sur ses pieds, rabattant le pan indiscret avec des pudeurs de petite fille. Tout le monde rit. Chacun prit sa femme dans ses bras et l'embrassa tendrement, en remerciement de ce plaisir délicat et élégant dont elles venaient de jeter le parfum dans cette pièce, en guise de baptême de cette soirée où les amitiés allaient se mêler au plaisir, dans un nimbe de beauté et l'abandon d'une totale confiance.

Mathilde, son verre à la main, se laissa choir sur le canapé devant Pierre qui n'eut d'yeux que pour ses belles cuisses sagement rapprochées par le réflexe normal, mais largement dévoilées par la courte tunique plutôt faite pour être debout. Elle riait encore ; elle poussa un « ouf ! » exagéré et d'un large geste du bras invita son vis-à-vis alléché à s'asseoir près d'elle.

Pierre s'assit tout contre elle, sur le bord du canapé pour conserver une situation dominatrice, alors que Mathilde se vautrait déjà contre l'accoudoir, et il n'eut qu'à se pencher pour tenir dans ses bras cette belle fille pulpeuse qui lui tendait ses lèvres entrouvertes.

Leur baiser fut long. Pierre y revivait toute la scène du plaisir entre les deux femmes et s'en délectait. La sensuelle Mathilde aspirait, elle, à des plaisirs plus sérieux et, sentant Pierre à demi couché sur elle, cherchait à l'enserrer dans une de ses cuisses qui, pour ce faire, se relevait de plus en plus et s'étalait, splendidement nue sur le costume de Pierre, avec des mouvements désordonnés et rageurs qui correspondaient aux efforts qu'elle faisait inconsciemment pour glisser son ventre sous celui de son visiteur et se tendre vers sa possession.

Henri et Claudine, debout, regardaient. Henri avait entouré d'un bras les épaules de la jeune femme et considérait avec tranquillité ce baiser qui était déjà presque un accouplement. Claudine, comme d'habitude, sentait en premier lieu la frustration de n'être plus au centre de la scène. Le rôle de spectatrice lui était étranger. En outre, elle appréciait peu le goût évident que Pierre montrait pour la bouche de Mathilde. Elle admettait, certes, maintenant, qu'il fît l'amour avec elle, mais elle aurait voulu que cela fût une sorte de gymnastique provocante et non cette communion de chair qu'il y avait entre Pierre et elle.

Il fallait qu'elle reprît l'initiative. Mais son imagination était courte et le temps passait. Elle ne trouva rien d'autre que de pousser un peu Henri de son épaule comme pour l'inciter à faire quelque chose. Lui, goguenard, regardait les deux corps enlacés, les bouches soudées et les

joues alternativement creusées, et surtout cette cuisse et ce mollet, chauds et ronds, qui s'agitaient en un appel permanent.

— Jolie, hein ? dit-il en parlant de sa femme. Que pensez-vous de cette tunique ? Il me semble que vous, vous êtes parée pour une réception chez la sous-préfète plutôt que pour une fête d'amour.

Claudine, agacée de son infériorité vestimentaire, se tortilla, moitié en un haussement d'épaules rageur, moitié en un frisson dû aux mains d'Henri qui, joignant le geste à la parole, vérifiait ses dires. Il suivit ainsi les contours de sa robe, pressant les seins où il sentit surtout les renforts du soutien-gorge, les hanches et la croupe, relativement impersonnelles sous l'étoffe.

Elle se tourna vers lui, pensant que cette exploration préludait à un baiser imitant celui qu'ils contemplaient. Mais il lui fit la moue et la tint à distance, continuant à l'examiner. Sa robe du ras du cou aux genoux ne présentait qu'un galbe parfait mais sans la moindre possibilité d'ouverture.

— Quelle carapace vous avez là !

— Je peux l'enlever, dit goulûment Claudine.

— Pas si vite, mon petit ! répondit Henri en lui appuyant gentiment le doigt sur le nez. Vous ne savez pas ce qui est bon... tenez, je veux bien que vous la gardiez mais à condition de n'avoir rien dessous. Vous auriez trop chaud... D'accord ?

C'était d'accord, bien sûr et Pierre se tournant entre deux baisers pour voir où en étaient les autres, les vit curieusement occupés, dans des contorsions diverses et un ballet de mains quelque peu confus, à faire descendre un slip et un collant de dessous une robe étroite. Exercice méritoire.

Quand il fut terminé, Pierre s'étant remis à embrasser sa compagne, Henri profita de ce que Claudine s'appuyait à son bras pour remettre son soulier, levant ainsi un peu une jambe, pour glisser tranquillement sa main sous sa robe si rigoureuse, parcourant la rondeur des cuisses tièdes pour aboutir rapidement à la fente du sexe entrouverte par ce mouvement. Cela causa un choc à Claudine qui vacilla et se retint de justesse. Sous sa robe, la main n'avait pas lâché prise, et un doigt têtue parcourait l'entrée du sexe.

— Effectivement, vous commencez à avoir chaud, lui glissa Henri à l'oreille. Vous mouillez mon doigt.

Puis il mordilla le lobe rose de l'oreille qui avait reçu cette confiance effrontée, descendit vers le cou, et finalement, la plaquant contre lui, la main sur ses fesses nues, il lui fit sentir son érection puis il donna enfin le baiser qu'elle attendait.

Claudine était prête à se donner, mais Henri la repoussa et se dirigea vers le couple étendu sur le canapé. Mathilde, dépassant le stade du baiser auquel se complaisait Pierre, voulait plus. L'initiative

lui revenait. Glissant ses mains sous leurs ventres serrés mais trop vêtus, elle luttait contre les boutons du pantalon de Pierre et cherchait son sexe. Elle l'avait atteint quand Henri se pencha sur eux. Repoussant un peu Pierre, elle extirpa de sa cachette le membre convoité et le montra comme une conquête.

— Non, non, dit Henri. Pas si vite ! Rien avant le dîner.

— Oh, laisse-le-moi, implora Mathilde. Il est prêt, tu vois. Je le veux.

— Non, fit Henri péremptoire.

Pierre riait et se laissait faire de bonne grâce. Henri le prit par les épaules et le détacha de Mathilde. Celle-ci se retrouva seule sur le canapé, offerte et comme nue du fait de sa solitude, malgré sa tunique dont le rouge velouté et les broderies fouettaient la beauté voluptueuse de son corps tout en formes rondes où les cuisses nues tranchaient d'un éclat mat et doré.

Voyant sa proie lui échapper et comprenant qu'elle ne pouvait rien contre la volonté concertée des hommes, elle se leva, mi-rageuse, mi-boudeuse et alla s'accouder de dos au bar. Mais comme cela ne lui apportait rien, si ce n'est un court temps de réflexion, elle se retourna vivement, l'air gourmand.

— Si je ne peux pas avoir Pierre, je peux avoir Claudine ? Ça ne vous dérange pas ?

Des bras se levèrent pour signifier « Mais comment donc ! ».

— Viens ici, ma petite ! Tu vas payer pour ton mari !

Elle sauta littéralement sur Claudine, la fit basculer et choir sur le canapé. À vrai dire, Claudine satisfaite de voir Pierre éliminé et voyant qu'on s'intéressait à nouveau à elle, ne se défendait pas.

Tout de suite, Mathilde coucha sa douce proie amollie sur les coussins et riva sa bouche à la sienne. Mais sa main allait en même temps droit au but sous sa robe. Trouvant le sexe nu et humide, elle ne put s'empêcher de dessouder ses lèvres un instant pour lancer :

— Ah ! Je vois que le travail est fait. La voie est libre. On m'épargne les déshabillages ! J'en veux ! J'en veux ! Que c'est bon d'en avoir quand on en veut !

Elle palpa avec frénésie toute la chair intime de Claudine, ses cuisses, son ventre, son sexe, tout en reprenant un baiser goulé et brutal. Surexcitée par ces attouchements, elle n'y tint plus et revint à son idée première de satisfaction de sa propre chair. Elle enjamba sa victime en déclarant :

— Non, mais, dis, je ne vais pas te faire jouir, moi. Tu remplaces ton mari. Au travail !

Et sans façon, elle se dressa sur elle, enserra sa tête entre ses genoux, s'assit sur sa poitrine, releva sa tunique, offrant son sexe ouvert à la vue de Claudine un peu dépassée par les événements et, se

reportant en avant, l'appliqua sur sa bouche, l'étouffant à moitié.

— Suce !

L'autre, et pour cause, ne répondit pas. Mais elle dut obtempérer car Mathilde prit un air rapidement satisfait puis voluptueux. Dressée sur ses bras tendus, le tronc droit, ses larges cuisses enserrant la tête de son amie, elle goûtait avec délices les effets d'une langue active sur son sexe humide et brûlant.

Les deux hommes, après avoir ri au début, n'avaient d'yeux que pour cette belle poitrine secouée de soubresauts sous sa parure de velours rouge. Les mains se tendirent d'elles-mêmes et cherchèrent les mamelons. À la différence de la robe de Claudine, la tunique s'ouvrait par-devant et bientôt un éclair de chair blanche fendit le rouge du corsage. L'ouverture n'était pas assez grande pour libérer les seins en entier mais les mains pouvaient les saisir et on entrevoyait leurs rondeurs jumelles au gré des mouvements.

Pierre, de face, reprit la bouche qu'il avait tant baisée le moment d'avant. Henri la mordillait dans le cou et lui tenait la taille, tout en passant une autre main dans son corsage. Puis il jugea que la taille n'était rien et il palpa les larges fesses dodues de sa femme encore cachées sous la tunique et dominant la poitrine de Claudine. En parcourant leur fente élargie par la position, à la recherche de l'orifice secret dont l'agacement causait toujours un trouble particulier à Mathilde comme il le savait bien, il trouva le tissu de la robe de Claudine et atteignit un de ses seins, comprimé sous une cuisse dominatrice. Il le serra et en chercha la pointe, s'amusant de ce curieux rapprochement.

Les grognements et les contorsions de Mathilde annonçaient que sa jouissance était proche. Henri sentit qu'il n'y contribuait qu'à moitié par ses caresses postérieures. Pensant au rude effort que fournissait Claudine à demi disparue sous cette masse de chair frémissante, il prit le parti de se consacrer à elle. Par humanité, et pour le plaisir de sa vue, il releva sa tunique et la roula sur sa taille, découvrant le ventre soudé à la tête congestionnée de Claudine qui se dépensait à fond, puis il s'écarta un peu, caressa les jambes de Claudine qui exprima sa surprise en les relevant l'une après l'autre, remonta le long des cuisses sagement serrées, tira sur le tissu qui le gênait, découvrit ces dernières entièrement et arriva au sexe qu'il mordilla légèrement entre ses dents. Cet appel eut une réponse immédiate par les cuisses qui se relevèrent et s'ouvrirent comme s'il se fût agi d'une poupée mécanique. Henri écarta de deux doigts délicats la fente du sexe et prit le bouton entre ses lèvres.

Le ventre de Claudine manifesta son approbation d'une houle voluptueuse.

Les sexes de ces dames étaient servis. Il n'y avait plus qu'à les

mener à leur satisfaction extrême. Jetant de temps à autre un coup d'œil sur la croupe fendue et étalée de sa femme, Henri s'appliquait consciencieusement à mener Claudine vers le plaisir. La bouche de celle-ci était fermée par le sexe de Mathilde, laquelle ne quittait pas la bouche de Pierre. Ce n'était plus que soupirs, grognements, onomatopées diverses, cri nasal parfois, qui témoignaient du plaisir montant des jeunes femmes. Les deux hommes, plus calmes, surveillaient la précision des attouchements et la venue des orgasmes, accentuant une caresse, remplaçant la bouche de Claudine qui s'évadait parfois pour chercher de l'air ou dire l'approche du plaisir, goûtant pour eux-mêmes la volupté cérébrale de cette fête de chair féminine qui stimulait leur désir sans attenter à leurs forces.

Finalement Pierre, ayant mieux senti le spasme de Mathilde, la laissa retomber et la tira de côté pour dégager Claudine. Mathilde descendit un peu comme on descend de cheval. Henri demanda à Claudine si elle avait eu satisfaction, perdu qu'il était dans ce ventre et ces fesses qui lui cachaient le visage de sa partenaire. Elle exprima un faible oui en s'essuyant la bouche avec la main, n'ayant pas le moindre linge à sa portée.

Sur quoi, tout le monde soufflant comme après une course, reprit son verre et le vida, estimant l'avoir bien gagné.

Claudine, en finissant son whisky, se demandait si elle n'avait pas rêvé. Les deux couples, parfaitement vêtus, devisaient comme s'il ne s'était rien passé. Curieux retournement des choses. Il suffisait de se relever pour que les robes retombent, cachant des intimités nues et encore pantelantes. Force des apparences. Chaud et froid des amours élégamment contrôlées. On finissait l'apéritif comme on l'avait commencé. Seul le rose des joues et un petit air d'essoufflement coquin traduisait qu'il y avait eu un mouvement des corps, mais il aurait pu s'agir aussi bien d'autre chose, d'un colin-maillard par exemple ou d'un match de ping-pong. Claudine appréciait ce retour naturel à la normale, fait de grâce et de spontanéité, qui enlevait toute perversité à ce qui venait de se passer et intégrait ces jeux à leur environnement habituel, tant les apparences les recouvraient d'une facile discrétion. Puisque tout rentrait si bien dans l'ordre, c'est que l'ordre, au fond, n'avait pas été troublé. Le décor est bon juge. Il ne gardait aucune trace. Donc il n'avait rien vu. Claudine, collant sa bouche à la fraîcheur de son verre qu'elle faisait rouler ensuite contre sa joue chaude, se sentait en parfaite sécurité.

Mathilde invita à passer à table et personne n'y vit rien d'inconvenant. Cela ne venait pas à contre-courant. On était aussi venu pour cela. Pourquoi, au fond, était-on là ? Ces gens étaient normaux : ils vivaient. L'amour, la table, la conversation, l'amitié. Le contact sous ses formes multiples. La nouveauté, c'était qu'il n'y avait

pas d'exclusive, pas de secteur réservé, banni, refoulé dans un subconscient secret, comme c'est le cas d'habitude. Claudine qui s'analysait peu et mal, percevait, en femme, plus qu'elle ne la comprenait, cette absence de barrières comme un état de liberté analogue à celui d'une promenade dans une campagne fleurie où l'on pouvait aller partout. Elle flânait chez quelqu'un d'autre et savait seulement qu'elle n'avait à s'arrêter devant aucune clôture. Cela lui ôtait le travail de réflexion nécessaire pour apercevoir les barrières et éviter l'impair. Elle pouvait flotter, état où elle adorait se complaire.

Pierre, lui, disséquait. Il revoyait maints repas chez des amis, au restaurant, maints contacts mondains ou simplement sociaux, où le désir désignait visiblement tant à lui-même qu'aux autres, telle ou telle partenaire possible et aussitôt souhaitée. Alors, ce n'étaient que feintes, sous-entendus, allusions, travaux d'approche, paroles à double sens, invites secrètes puis plus risquées. L'envie était partout, mais il fallait respecter les règles, s'arrêter où il convenait, sauvegarder les apparences, quitte à prendre furtivement une main, à appuyer un regard, à glisser un numéro de téléphone ou un rendez-vous. Bref, il fallait se cacher et voler. Oh, les rapports entre personnes qui se plaisaient et se désiraient avaient lieu quand même, rien ne les empêchait. Que de pions avancés, de points marqués, bref de tromperies en puissance autour d'une table où des convives soucieux des règles affichaient une bonne conscience en prenant la femme du voisin pendant, d'ailleurs, qu'on détournait la leur, ou qu'elle-même posait ses jalons pour satisfaire une envie secrète. Mais rien au grand jour, tout en travail de taupe, en sapes et contre-sapes, avec pour seul avantage le piquant de manœuvrer dans une obscurité pleine d'aléas et souvent l'amertume d'avoir creusé pour rien. Âcre piment des évolutions sourdes du joueur. Dérivation, stérile au fond, de l'influx tonique du vrai désir.

Complication a priori des règles du jeu. Cache-cache socialement réglé des envies qui se cherchent et qui craignent de mourir en se montrant au jour. Indigente survie du cinéma d'un collégien que le regard du pion glace de lumière blanche comme une salle où brusquement les lampes s'allument. Pauvreté pitoyable des règles d'un jeu où l'on sait qu'on prendra tout de même les billes, mais sans faire ceci, sans dire cela, pas ici, pas tout de suite, sans avertir celui-là, sans être vu de l'autre, sans quoi on est mis hors jeu – et il faut recommencer une autre partie.

Ici, on savait qu'on se désirait, qu'on se voulait, qu'on prendrait et qu'on se donnerait. C'était convenu. Il n'y avait pas à se préoccuper. Il suffisait de ne pas se presser.

Pourtant, on se voulait quand même. Pierre sentait ainsi pleinement l'immanence du désir. Non, il ne venait pas des barrières, il n'avait pas

besoin d'elles pour se nourrir, se conforter puis s'exacerber. Le désir est la base, il est la vie. Les barrières ne servent à rien. On peut désirer sans contrainte. Et sans doute plus pleinement. La force est dans le courant, pas dans la digue. Vanité des artifices. Un homme désire une femme parce qu'elle est belle, pas parce qu'on la lui refuse. S'il la veut et si elle le veut, ils se rejoindront quand même. Alors mieux vaut le faire en pleine puissance, sans s'user, se déformer et peut-être se scléroser dans des chicanes fabriquées de toutes pièces.

Restait la durée, qui est nécessaire à la pleine dégustation du désir et des prémices de la satisfaction. Mais une durée simple, contrôlée, naturelle, directe, voulue sans grand calcul, hors de tout enchevêtrement d'interdits étrangers et stériles. La gourmandise pour éviter la goinfrerie. La jouissance se construit, mais comme une maison que le soleil baigne partout, non comme un dédale de couloirs où rampent des cloportes.

C'est pourquoi on se mettait à table maintenant, avec naturel, en sachant ce qu'on avait fait et ce qu'on allait faire, les hommes avec leur désir intact, les femmes avec le leur, vite reconstitué, inépuisable comme leur aptitude à s'offrir.

Sans doute tous étaient-ils conscients de cette liberté des êtres qui résultait de leurs conventions car ils étaient détendus, gais, heureux de vivre, attendant ce repas qui suspendait les plaisirs de la chair avec la joie renouvelée de la jeune paysanne qui laisse un fruit pour en mordre un autre en écartant les fougères tenant au frais la corbeille qu'elle porte à son bras.

Pierre et Henri s'assirent côte à côte à la table, qui était ronde, de manière à avoir les deux femmes en face d'eux, pour mieux les voir, les couvrir de leur désir, jouir de leurs sourires, de leurs mimiques, savourer leurs réactions et saisir, ne serait-ce que dans leur appétit à manger et à boire, l'expression de leur faim d'amour. S'ils les avaient placées selon les règles, Claudine à la droite d'Henri et Mathilde à celle de Pierre, donc à la gauche d'Henri, ils se seraient trouvés en face l'un de l'autre en position de mâles ennemis. Là, ils étaient ligüés et ils le montraient ainsi.

Claudine disparut avec Mathilde à la cuisine pour l'aider. Pierre et Henri parlaient de petits riens, sûrs et tranquilles, sentant l'inutilité d'établir des plans tant la sérénité de l'équilibre nouveau des deux couples leur garantissait le succès d'une volupté qui baignait tout de son atmosphère de tension curieusement calme, puissante, hors de discussion.

Ils commencèrent à manger, en devisant gaiement, sans même se chercher puisqu'ils s'étaient trouvés. On était bien. De plus, le repas était fin et, une volupté n'allant pas sans l'autre, chacun appréciait ce que les plaisirs de la bouche apportent à l'embellissement de la vie,

concédant en soi-même que l'amour, s'il est le premier, n'est pas le seul.

Pierre cependant ne parlait plus. Il savourait en silence les délicieuses coquilles Saint-Jacques arrosées d'un meursault rond et subtil, associant à chaque morceau qu'il sentait fondre dans sa bouche la chair robuste et généreuse de Mathilde à celle plus délicate et gourmande de sa femme, goûtant sur sa langue les fibres tendres et parfumées se dissociant après une résistance ronde toute de douceur où l'absence d'arêtes surprenait comme un succès sans heurts, ainsi qu'il l'eût fait d'un sein ou, mieux encore d'un peu de cette partie suave et secrète de la face interne d'une cuisse, près du sexe, à laquelle la fonction, ou l'habitude, de protéger ce dernier a appris la suprême câlinerie. Il jouissait de tout cela en lui-même, sans chercher à l'explicitier, par une relation directe entre lui et ce délicieux monde concret, en parfait sybarite qu'il était. Il se délectait.

Claudine, avec sa naïveté fruste et charmante, ne pouvait garder pour elle ce qu'elle trouvait d'étrange à cette atmosphère si différente de ce qu'elle s'était imaginé. La conversation était anodine et très loin des sujets de l'amour : il fallait qu'elle y revînt. Un moment, elle avait attendu que quelqu'un ramenât la chair au centre des propos. Mais personne ne le faisait. Par besoin et par contrariété, elle décida d'attaquer elle-même et, selon son habitude, sans nuances :

— C'est tout de même curieux qu'on puisse manger comme ça et parler de choses et d'autres, après ce qu'on a fait.

Elle marqua un temps, puis :

— Et avant ce qu'on va faire.

Elle n'eut pas de succès. Les autres s'échappèrent dans l'ironie, soucieux de ne pas rompre trop tôt le charme.

— Ça te coupe l'appétit ? dit Mathilde. Si ça me coupait le mien, au moins, ça me rendrait service pour ma ligne !

Et elle pouffa.

— Quelle impatiente ! fit Henri. Ou quelle complexée ? Qu'en est-il au juste ?

Elle n'aimait pas qu'on lui dît qu'elle était complexée. Elle aurait préféré impatiente, à tout prendre. Elle essaya de se remettre en selle et de ramener l'attention sur elle et sur son sujet.

— Et si je n'en avais plus envie, après ?

La voix de Pierre, qu'on n'entendait plus depuis un moment, fit tourner les regards vers lui. Il tenait haut sa fourchette avec, au bout, le corail d'une coquille Saint-Jacques qu'il considérait avec une attention feinte en le faisant osciller devant ses yeux :

— Quand je mets entre mes lèvres gourmandes cette délicate partie de ce tendre mollusque, puis-je penser à autre chose qu'à ce divin bouton de rose que j'ai si souvent dégusté et qui fond toujours dans

ma bouche en ondes de volupté qui l'emportent et que me rend sans défaillance la succion suivante, tant il est inépuisable et présent dans cette coquille dont j'ai le sésame à la pointe de la langue.

Des murmures flatteurs accueillirent cette envolée. Claudine, d'abord mécontente que Pierre la contrât, ne résista pas à cette évocation de la caresse qu'elle préférait et ses yeux subitement rêveurs, son sourire adressé en témoignage de reconnaissance à quelque exploit passé, signèrent son abandon. Henri et Mathilde, mutins, cherchèrent vite dans leur assiette un morceau rouge et le portèrent ostensiblement à leurs lèvres rassemblées en une moue goulue avec des mimiques appuyées. Claudine rit et concéda :

— Ça ne risque pas, non. J'ai toujours envie avec vous.

Les coquilles Saint-Jacques finirent dans leur imprudente matérialisation du petit organe secret.

Claudine aida à nouveau Mathilde à débarrasser la table et à changer les couverts. Puis Mathilde arriva avec un plat en sauce de sa composition, si subtil et délicat qu'elle tenait à le répartir elle-même à ses invités directement à partir de la casserole pour éviter tout refroidissement préjudiciable à son œuvre. Elle fit donc le tour de la table, servant chacun. Claudine fut la première. Cela sentait si bon qu'elle le lui dit, se renversant un peu en arrière pour la regarder. Mathilde, se penchant pour sentir aussi, avec affectation, se trouva donc près de son visage et leurs bouches s'unirent naturellement, se dégustant l'une l'autre dans de subtils effluves de rognons au madère.

Puis Mathilde se dégagea d'un mouvement gracieux, portant avec ostentation le précieux récipient dont le contenu charmait les narines, mais dont le volume ne facilitait pas les petites privautés qu'elle se permettait avec ses invités. Elle vint près de Pierre et se mit à chercher avec précaution, sous le voile de vapeur et dans la noirceur de la sauce, les morceaux soi-disant les meilleurs, comme s'il pouvait y avoir quelque différence dans un plat aussi homogène. En fait, Pierre comprit l'invite et, participant à cette recherche avec une attention alléchée, il se mit à caresser les cuisses nues de la pulpeuse cuisinière, appréciant le relatif secret de la manœuvre aussi bien que le grain de la peau, la robuste fermeté de la chair tendue et l'arôme délicieux des rognons. Le choix des morceaux se révélant anormalement long, sous l'œil tranquille d'Henri qui attendait philosophiquement son tour, un sourire narquois aux lèvres, Claudine s'en mêla et c'est en se penchant pour aider à sortir de telles difficultés qu'elle vit où était la main de Pierre.

— Ah, bon ! fit-elle avec son inimitable naïveté.

On rit. Puis Mathilde repoussa d'une pression badine de son gros sein moulé dans la rouge tunique, la tête de Pierre et déclara qu'il était suffisamment servi.

Elle en vint à son mari dont la main remplaça aussitôt celle de Pierre. Puis, lorsqu'elle se pencha pour mettre la casserole presque vide sur le repose-plat, Henri appuya sur ses seins pour la courber sur la table, ce qu'elle fit complaisamment, offrant sa croupe dodue aux deux hommes entre lesquels elle était imprudemment placée. Deux mains, qui n'appartenaient pas au même, relevèrent la tunique d'un commun accord et la masse de chair désirée apparut un court instant, aussitôt cachée par deux têtes qui se mirent à parcourir de baisers et de brèves morsures ce morceau de roi. Ayant posé son ustensile, Mathilde s'appuya tranquillement sur ses deux mains posées à plat sur la table en respectant prudemment les verres, et laissa faire. Claudine, en face d'elle, la regardait, la fourchette déjà levée pour piquer le premier rognon. D'une moue, Mathilde l'invita au baiser. L'autre se leva et vint lui donner sa bouche, une main sur son ventre afin d'éviter tout contact entre sa robe et son assiette. Les rognons au madère enveloppaient de subtiles volutes cette gracieuse union.

Puis la tunique retomba, Mathilde courut à sa chaise et on fêta les rognons.

Au dessert, il y avait aux pommettes le rouge des vins. L'euphorie régnait. Les désirs jusqu'ici cérébraux se doublaient des échauffements de la bonne chère. Après les fromages, on sentait qu'il fallait sortir de la réserve où on se tenait. Personne n'avait besoin de le dire aux deux femmes. Claudine avait apporté un beau gâteau.

Elle alla avec Mathilde le préparer. Elles disparurent. Avant leur retour, une main passa par l'entrebâillement de la porte et éteignit la lumière. Les hommes émirent des protestations de circonstance.

Un corps nu apparut dans l'encadrement de la porte, un flambeau à la main, toutes bougies allumées. Il avançait avec une certaine timidité : c'était Claudine, ronde, fuselée, la peau éclaboussée de reflets dorés et d'ombres qui faisaient jouer ses volumes au gré de la marche avec une précieuse et caressante discrétion. De l'autre main, elle tenait le plat portant un gros gâteau couvert de crème blanche que les bougies coloraient comme les peaux. Mathilde le soutenait de son côté et dégagea à son tour de la porte son corps plantureux, savoureux comme la pâte épaisse du moka. Puis, les deux femmes avancèrent avec une grâce délicate où les flammes vacillantes mettaient des caresses complices.

Henri et Pierre applaudirent et ne cessèrent que lorsque les deux belles, tout occupées à poser sans dommage le plateau sur la table, ainsi que le flambeau, offrirent leurs corps sans défense aux remerciements actifs de leurs mains.

Elles s'assirent, nues et heureuses de leur effet. La douce lumière tremblotante leur faisait écrin. Henri partagea le gâteau et remplit les assiettes. Puis il se leva et passa derrière les deux femmes.

— Je vais vous décorer ! dit-il.

Du bout de la pelle, il prit délicatement une rose de crème, saisit le sein gauche de Claudine et entreprit de la coller sur le bout sans la déformer. Il y réussit et on battit des mains. Pour l'autre, il précisa :

— Il faut que la pointe soit bien dure.

Et il prit aussitôt le bourgeon entre ses lèvres pour l'amener, d'une tendre succion, à l'état voulu. Claudine ravie, se laissait faire sans bouger de peur de faire tomber la crème qu'elle avait sur le sein déjà couronné. Puis Henri appliqua la deuxième rose et elle eut le bon goût de rester en place. Claudine, toute de bonne volonté, jouait avec délices à la statue.

Ensuite Henri fit la même opération avec sa femme. Celle-ci, s'attendant à la caresse sur chaque sein, frémit ostensiblement et sollicita un baiser sur la bouche entre les deux applications. Henri se rassit et contempla un moment, avec son ami, ce spectacle gentiment badin. Mais les deux femmes ne pouvaient pas bouger et Mathilde se manifesta la première.

— On va rester longtemps comme ça ? La crème va fondre. Je brûle !

Alors les deux hommes se levèrent et Pierre se penchant sur Mathilde, Henri sur Claudine, commencèrent à déguster la crème sur leurs supports délicats qui vibraient sous leurs langues encore plus mutines et espiègles que d'habitude.

Il n'y avait plus de crème sur les seins depuis longtemps quand les deux amis abandonnèrent ces délicieuses poitrines qu'ils avaient baisées, sucées, léchées, mordillées, palpées de toutes les manières, non sans abreuver de baisers pressants les bouches qui n'étaient que soupirs et roucoulements.

Le gâteau fut mangé par couples, chacun tenant sur ses genoux son odalisque nue. Deux assiettes et deux fourchettes restèrent inemployées, reléguées dans la partie désertée de la table, marquant qu'ils n'étaient plus quatre, mais deux fois deux. Les hommes perdirent leur veste, puis leur cravate, leur chemise s'ouvrit, les mains cherchant la peau. Les chemises s'arrachèrent. Les pantalons étaient encore protégés par la position assise.

Claudine, profitant de ce qu'Henri en voulait encore une fois à ses seins, se pencha en arrière pour voir ce que faisaient Pierre et Mathilde et, se renversant, tendit le bras pour essayer d'enlacer l'un ou l'autre, cherchant le lien. Mathilde sentit cette invite et y répondit. Cela lui rappela la nécessité de maintenir l'union que la séparation des couples avait suspendue un moment. Mal placée, elle se leva, quitta Pierre et se pencha sur le couple enlacé. Claudine, toujours renversée, lui offrit évidemment sa bouche. Elle la prit, caressant d'une main la tête de son mari plongé dans son butinage appliqué des tétons ocrés

par la lumière des bougies. D'un coup d'œil furtif, elle vit que sa main était enfouie entre les cuisses de Claudine.

Henri releva la tête, curieux de cette intrusion.

— Tu la veux ? dit-il à sa femme.

— Non, à toi maintenant. C'est moi qui vais te la donner. Viens, ma chérie, dit-elle câlinement à Claudine en l'enlaçant pour l'inviter à se lever.

Elle l'amena vers le canapé du salon, la soutenant à la taille de son bras et portant le flambeau de l'autre. Elle s'assit près de l'accoudoir, se cala et fit s'étendre Claudine, posant sa tête sur le coussin douillet que faisaient ses cuisses et son ventre. Elle la caressa, fit rouler entre ses doigts le bout de ses seins, puis enfouit sa face dans son buisson soyeux, non pour souhaiter une action de sa bouche, mais pour la cacher, ce qu'elle accentua, maternelle, en recouvrant sa tête de ses mains.

— Ferme les yeux. Reste comme ça. Ne regarde plus. Maintenant tu es à nous.

Claudine, docile, un peu étourdie des vapeurs du bon repas et des vins, s'abandonna à cette quiétude où l'obscurité ainsi provoquée apportait sa tranquillité propice, allongée, le corps nu offert sur le canapé, avec l'impression curieuse d'être cachée contre ce ventre et sous ces mains caressantes qui la privaient de lumière.

Henri, maintenant nu, arrivait. Pierre, torse nu, les mains dans les poches, suivait en spectateur.

Henri se pencha encore sur ce corps délicieux dont il ne se lassait pas d'apprécier les formes, disjoignit les cuisses et donna au sexe l'hommage d'une bouche ardente.

Claudine frémit et s'offrit, sombrant dans une sorte de repos où la satisfaction de son désir venait, anonyme et comme immatérielle malgré sa précision. Elle sentait monter le spasme en elle, sans problème, sans recherche, comme dans un rêve, suite naturelle de ce concert d'affections, de désirs, d'amitiés, de goût des bonnes choses qui la portait tout naturellement vers le sommet sans qu'elle eût à faire le moindre effort pour l'atteindre. Elle se sentait couler vers le haut.

Lorsque ses frémissements annoncèrent l'approche du spasme, elle entendit Mathilde dans un murmure :

— Elle va jouir. Arrête. C'est le moment.

La bouche quitta son sexe, le canapé se creusa sous une charge nouvelle. Claudine sentit qu'Henri voulait la prendre et laissa faire. Il la pénétra facilement. Cela ne changea guère ses sensations. Elle ne voyait rien, ne voulait pas voir, pas se rendre compte. Elle recevait.

Henri, après quelques pénétrations lentes, se fit pressant, puis vigoureux. Ce galop entraîna Claudine. Dans ses brumes et son

obscurité, elle se jugea prête au spasme, ne le retarda pas, et l'accueillit de tout son être.

Mathilde la pressait toujours contre son ventre, mais en la laissant respirer et émettre ses râles librement. Simplement lorsque sa tête avait à se tourner pour libérer la bouche, elle maintenait ses yeux dans l'obscurité d'une main douce et attentive. Claudine jouissait d'une manière bizarre, puissamment, sans retenue, de tout son corps, mais comme inconsciemment, sans participation de sa tête que Mathilde semblait avoir isolée et maintenue hors circuit par un fluide mystérieux de ses mains.

— Arrête, dit Mathilde à mi-voix à Henri. Elle a assez joui comme cela. Laisse-la se reposer.

Henri, qui se contrôlait très bien, ralentit ses mouvements jusqu'à les rendre imperceptibles. Sa respiration et celle de Claudine meublaient le silence dans lequel la voix calme de Mathilde donnait ses instructions d'un ton neutre qui intensifiait l'atmosphère de sérénité et de certitude. Claudine suivait et obéissait, sachant que le plaisir montait et descendait en elle inéluctablement, sans gêne, sans problème, sans crainte et sans effort. Elle se sentait délicieusement une chose, mais une chose aimée baignant dans un milieu idéalement ami.

— Pousse-toi, reprit Mathilde de la même voix, à l'intention d'Henri. Je vais te la retourner. Tu aimes ça.

Puis elle se pencha et reprit encore plus bas, près de l'oreille de Claudine :

— Tu vas te mettre sur le ventre, maintenant. Ça changera. Henri aime beaucoup ta croupe et toi, tu aimes la donner. N'aie pas peur. Ce n'est pas ce que tu crois. Il va te faire bien jouir encore. Tourne-toi, ma douce.

Claudine d'un lourd mouvement du torse que le fait de ne pas soulever sa tête rendait malhabile, se mit à plat ventre. Son nez, fiché dans les cuisses de Mathilde, l'obligea à remettre sa tête sur le côté, la face toujours enfouie dans le haut de la toison de son amie, d'une manière au fond fort peu différente de la précédente. Elle en eut l'impression confuse que, d'exposer son ventre ou sa croupe, de s'offrir par-devant ou par-derrière, c'était pareil, c'était la même possession. Elle sentit la bouche d'Henri parcourir ses fesses de multiples baisers qui étaient plus des suctions avec de courtes morsures. Mathilde lui caressait le dos à larges paumes et cela lui faisait un bien immense et partout pénétrant.

Puis Henri pesa à nouveau sur le canapé, lui releva un peu le bassin en remontant ses genoux et elle le sentit chercher sa voie. Il la trouva aisément et elle repartit dans sa montée confuse vers un plaisir immanent.

Henri, la tenant bien bloquée à la taille, avait une intense jouissance cérébrale à voir cette croupe ronde, parfaitement impudique, empalée sur son membre qui disparaissait dans le secret de son abondance. Il se tenait presque droit, pénétrant cette femme offerte qui lui donnait encore son dos creusé d'un sillon, ses épaules potelées et sa nuque gracieuse où jouaient quelques boucles blondes que devait par instant le tremblement d'une bougie. Il ne pourrait longtemps se contenir. Mathilde le regardait de ses grands yeux noirs, confiants, sereins, et guettait, dans les crispations de son visage, la venue de son orgasme. Quand elle le vit plisser les yeux, crisper sa mâchoire et durcir son visage dans les gros sillons de l'effort, elle se pencha sur le côté pour lui tendre sa bouche. Il s'y abattit et lança une longue éjaculation dans cette chair multiple où il se perdait. Claudine, frémissante, rythmait les concerts des respirations et des crissemments du canapé, de ses râles rauques encore plus impudiques dans leur inaptitude à se rapprocher d'un son élaboré.

Pierre s'était assis sur une chaise et avait regardé, comme au spectacle. De ces corps affalés les uns sur les autres, il ramena son regard sur ses souliers, ses chaussettes et le bas de ses pantalons, symboles de sa non-participation.

Brusquement, le sentiment d'être étranger tomba sur lui et le glaça. Il se sentit seul. Il était seul. Sa femme, son but, sa proie, était aplatie là-bas, loin, très loin, sous les corps subitement inconnus, anonymes, des autres. Elle avait joui sans lui, tranquillement, puissamment, et pire : naturellement. Comme si elle avait fait cela toute sa vie. Avec naturel, oui, c'était cela. Une tendance révélée.

Et il s'interrogea. Ses dents cisailaient rageusement ses ongles.

FIN